

# DE RERUM NATURA

*De la nature des choses*

## LUCRÈCE

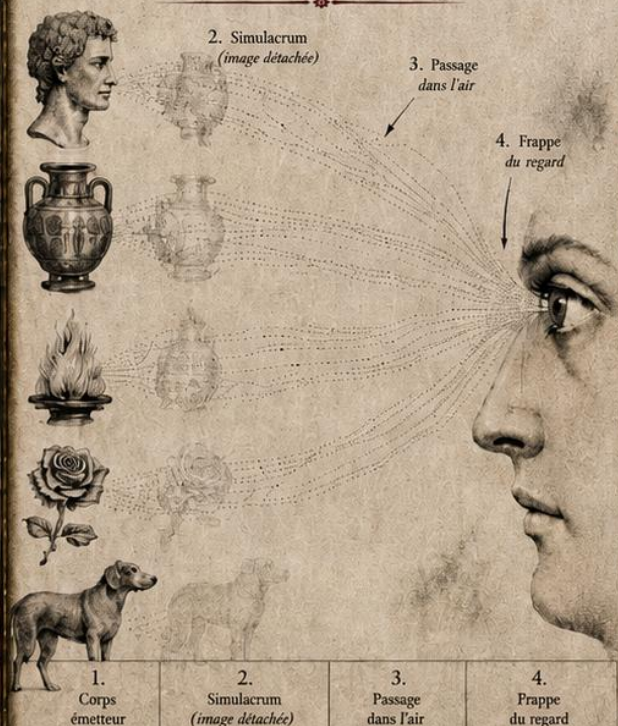
NOUVELLE ÉDITION ILLUSTRÉE

TRADUCTION D'ANDRÉ LEFÈVRE RÉVISÉE ET MODERNISÉE

À PARTIR DU TEXTE LATIN

### SIMVLACRA (IMAGES DÉTACHÉES)

*Les corps émettent sans cesse des simoires (moulaoles  
(images détachées) Ces particules traversent l'air en  
conservant la figure de la chose. Lorsqu'elles frappent  
l'oeil, elles rendent la vision possible.*







LUCRÈCE

DE RERUM NATURA

*DE LA NATURE DES CHOSES*

POÈME INTÉGRAL

*Six livres*



COLLECTION  
A G O R A

Traduction d'André Lefèvre révisée et modernisée d'après le texte latin

Texte-source de 1899 — domaine public

Révision contemporaine intégrale — six livres







## ÉDITIONS SKANDALON 2026

© Éditions Skandalon - Maison d'édition associative - 2026

19 boulevard de la Corniche - 07200 Aubenas

[www.skandalon.fr](http://www.skandalon.fr) - tél. 06.84.78.83.79

Numéro RNA : W071007357 ; SIRET : 105 580 849 00013



# PRÉFACE

## I — Un livre sauvé de l'oubli

### L'épopée de la matière

Vers le milieu du Ier siècle avant notre ère, Titus Lucretius Carus compose un ouvrage étrange : six livres et quelque 7 400 hexamètres pour expliquer que tout ce qui existe — les pierres, les corps, les astres, les sensations et l'âme elle-même — résulte des mouvements des atomes dans le vide. Il donne à la physique d'Épicure une voix épique et poétique qu'elle n'avait pas encore trouvée.

Le *De rerum natura* raconte l'épopée de la matière : l'aventure extraordinaire d'atomes innombrables lancés dans l'immensité du vide, qui chutent, dévient, se heurtent, rebondissent, s'enchevêtrent, s'assemblent et se dispersent. De leurs rencontres naissent et périssent les pierres, les corps, les peuples, les astres et les mondes. Tempêtes, pestes, batailles, rêves et désirs participent d'un même drame cosmique : celui d'une matière éternellement en mouvement, soumise à la nécessité de sa nature, mais ouverte à l'imprévisibilité des rencontres.

Lucrèce substitue ainsi à l'épopée des héros et des dieux une épopée plus ancienne, plus vaste et plus étrange : celle des atomes. Ses protagonistes sont invisibles, mais leurs aventures engendrent les mers, les astres, les vivants, les amours, les guerres et les civilisations. Ils ne poursuivent aucun dessein et n'obéissent à aucune providence ; pourtant, de leurs chocs, de leurs alliances et de leurs séparations surgit toute l'histoire du monde.

### Le fil fragile des manuscrits

Le poème circule dans l'Antiquité, puis disparaît progressivement de la vie intellectuelle. Sans s'effacer entièrement, il devient rare et cesse presque d'être copié. Or, pour un livre qui n'existe que sous la forme d'un petit nombre de rouleaux ou de manuscrits, l'absence de reproduction signifie la menace d'une disparition définitive.



Il s'en fallut de peu. Deux manuscrits presque complets furent copiés au IX<sup>e</sup> siècle : le Codex Oblongus et le Codex Quadratus, aujourd'hui conservés à Leyde. Ils témoignent d'une transmission devenue extrêmement précaire, réduite à quelques exemplaires dont la survie dépendait du soin des bibliothèques, de la patience des copistes et du hasard des siècles.

## **Poggio ou la renaissance du poème**

Au début du XV<sup>e</sup> siècle, Poggio Bracciolini, Florentin d'une trentaine d'années et secrétaire de la chancellerie pontificale, est ce qu'on pourrait appeler un chasseur de livres. Il est persuadé que l'on a oublié ce qu'était le bon latin et qu'un retour aux sources permettrait de redonner vigueur à une langue maltraitée depuis des siècles par les doctes mêmes qui s'en faisaient profession.

À l'occasion du concile de Constance, Poggio et ses compagnons parcourent donc les abbayes de la région. Ils examinent les catalogues, interrogent les moines, ouvrent les armoires et déchiffrent les titres effacés. On ne sait pas exactement où Poggio retrouva le *De rerum natura*. Il semble même qu'il n'ait eu qu'un accès restreint au volume lui-même. Il est plus vraisemblable qu'il en ait fait exécuter une copie, qu'il envoya à Florence à son ami Niccolò Niccoli, grand bibliophile et fin connaisseur des textes antiques.

Mais Niccoli se fait prier avant de restituer l'ouvrage. On comprendra que l'on passe de la demande amicale à une insistance plus soutenue, puis à une franche irritation, lorsque votre correspondant conserve pendant douze ans un précieux manuscrit que vous lui avez confié. La copie obtenue par Poggio a finalement disparu. Niccoli, cependant, en réalisa une nouvelle transcription, qui nous est parvenue.

Voici donc le texte qui recommence à se reproduire. Il circule de Florence à Rome, puis à Naples ; il passe de main en main. Il vit parce qu'il est lu, recopié, annoté et commenté. Il vit grâce aux humanistes.

## **Du Beau au Vrai**

Il a pourtant le grand défaut de n'être guère chrétien et de s'accorder difficilement avec la doctrine catholique. À nombre de ses premiers lecteurs, il ne paraît être ni le Bien ni le Vrai ; s'il entre, c'est par la porte du Beau. On admire d'abord l'œuvre du poète, plus que la pensée du philosophe, trop éloignée des cadres mentaux de l'époque.

Un demi-siècle après sa redécouverte, le poème fait une rencontre décisive : celle de l'imprimerie. Vers 1473, à Brescia, Thomas Ferrandus produit la première édition imprimée connue du *De rerum natura*. Le livre ne dépend désormais plus seulement de la patience et de l'habileté de quelques copistes. Il devient plus facile à multiplier, donc beaucoup plus difficile à faire disparaître.

En 1497, malgré l'existence d'éditions imprimées, un jeune Florentin recopie de sa propre main la totalité du poème. Il s'appelle Nicolas Machiavel. Bien qu'il ne cite jamais explicitement le poète, cette copie témoigne de ce que le texte pouvait offrir à un esprit attentif aux causes strictement terrestres des événements. Chez Lucrèce, l'univers n'est pas gouverné par une providence : les mondes naissent de la nécessité naturelle et de rencontres imprévisibles. Machiavel observera de même la politique sans y chercher de dessein supérieur, reliant les succès et les chutes des États aux institutions, aux rapports de force et aux circonstances. Si le Florentin compare la fortune à un fleuve dévastateur, il rappelle que les hommes peuvent construire des digues quand il est calme. La connaissance des causes ne supprime pas le danger : elle permet d'agir dans un monde qui n'a pas été disposé pour nous. On comprend dès lors qu'un tel poème ait pu nourrir une pensée résolue à expliquer les dynamiques du monde par les forces qui agissent en son sein.

Quelques années après la rédaction du Prince, en 1517, le synode de Florence interdit l'enseignement du *De rerum natura* dans les écoles, le texte paraissant incompatible avec la doctrine de l'immortalité de l'âme. Il faudra attendre le XVII<sup>e</sup> siècle et les acrobaties intellectuelles de Pierre Gassendi pour conserver les atomes et le vide tout en rejetant l'irréligion épicurienne. Gassendi construit un atomisme providentiel dans lequel Dieu crée la matière et gouverne l'univers. Lucrèce devient ainsi une source que l'on peut combattre, corriger et, en quelque sorte, baptiser.

Peut-être n'est-il toujours ni le Vrai ni le Bien pour ses contemporains, mais du moins peut-on désormais en discuter. Le voilà installé pour des siècles dans le champ philosophique. Lucrèce demeure aujourd'hui l'un des grands témoins de l'atomisme antique. Tout laisse à penser qu'il survivra encore longtemps aux programmes scolaires qui, périodiquement, le font découvrir. Gageons qu'il survivra au baccalauréat !

Le poème a ainsi traversé les siècles en changeant plusieurs fois de support et de condition matérielle. Confié d'abord aux rouleaux, puis aux manuscrits, multiplié enfin par l'imprimerie, il a survécu grâce aux formes successives qui ont permis à ses mots de rencontrer de nouveaux lecteurs. La présente édition voudrait prolonger cette histoire de la transmission en ajoutant au texte une nouvelle forme sensible : l'image. Car, chez Lucrèce, voir n'est pas un simple ornement de la connaissance. C'est par la rencontre des corps et de leurs simulacres que commence toute perception.

## **II — Faire voir l'invisible**

### **La connaissance par les simulacres**

Chez Lucrèce, toute connaissance commence par une rencontre matérielle entre le monde et les sens. Les choses agissent sur nous : elles frappent nos yeux, nos oreilles, notre odorat, notre goût comme notre toucher. Dans le cas de la vision, Lucrèce explique cette rencontre par les simulacres, fines pellicules émises par les corps, qui circulent dans l'espace et viennent frapper nos yeux. Il peut donc sembler naturel d'accompagner une telle philosophie d'images parlantes et belles.

Les mots ne transmettent pas seulement des idées. Ils font naître aussi une certaine vision du monde. Or Lucrèce n'est pas seulement l'auteur d'une doctrine : il est le poète d'une cosmologie singulière, d'une manière de voir la nature, la matière, le vivant, le désir, la mort et l'infinité des mondes.

Il nous apprend à regarder autrement ce que nous croyons connaître. Là où nous voyons des choses stables, il nous montre des assemblages provisoires. Là où nous imaginons un ordre voulu, il révèle le résultat fragile d'innombrables rencontres. Là où nous croyons apercevoir des formes immuables, il fait sentir le travail permanent de la composition et de la dissolution. Le monde de Lucrèce n'est jamais immobile : sous la surface tranquille des choses se poursuit l'épopée invisible de la matière.

### **Les images de la pensée**

La philosophie occidentale s'est pourtant transmise principalement par les mots. On n'a peut-être pas suffisamment remarqué le biais qu'introduit une pensée presque exclusivement confiée au langage. Les mots sont eux aussi des phénomènes matériels : ils sont tracés sur une page, prononcés par une bouche, entendus par une oreille. Mais ils ne ressemblent généralement pas aux choses qu'ils désignent. C'est ce que Saussure appellera l'arbitraire du signe. Le mot « atome » ne ressemble pas à un atome ; le mot « arbre » ne possède ni branches ni feuilles.

L'image, elle aussi, sélectionne, simplifie et interprète. Elle comporte ses propres conventions, mais son rapport à la chose est généralement moins arbitraire que celui du langage : elle agit par ressemblance. Une image peut tromper jusqu'à un animal, qui prend un reflet, un leurre ou une silhouette pour la chose même ; vous ne le tromperez pas avec le mot qui la désigne. L'image ne nous livre donc pas le réel sans intermédiaire, mais elle entretient avec lui une parenté sensible que le langage ne possède pas au même degré.

Lucrèce cherche précisément à rendre visible ce qui ne peut être perçu directement. Les atomes sont trop petits pour être vus ; le vide ne tombe pas sous les sens ; les mouvements premiers de la matière nous échappent. Le poète doit donc conduire son lecteur de ce qu'il voit vers ce qu'il ne peut encore voir.

Il lui montre les grains de poussière qui s'agitent dans un rayon de soleil afin de lui faire imaginer les mouvements invisibles de la matière. Il compare les combinaisons d'atomes aux différentes combinaisons des lettres de l'alphabet. Il évoque les vêtements qui sèchent, les anneaux qui s'usent au doigt, les odeurs qui se répandent, les images qui traversent l'air et les corps qui se forment ou se dissolvent.

La poésie lucrétienne est ainsi une extraordinaire machine à produire des images mentales. Elle ne se contente pas de définir : elle donne à voir. Elle transforme une physique abstraite en scènes, en mouvements, en visions et en expériences sensibles.

## **De nouveaux simulacres**

En proposant des images aux lecteurs, nous essayons de retrouver le mouvement d'une pensée singulière qui est d'abord perception par des simulacres. Avec les moyens qui nous sont aujourd'hui donnés, notamment la génération d'images par intelligence artificielle, nous proposons à notre tour des « simulacres » qui viendront frapper la rétine du lecteur et l'aideront à reconstituer la grandiose vision de l'atomiste.

Un cercle représentant un atome est une convention, non le portrait fidèle d'un objet que personne ne peut voir. Mais l'image possède une force particulière : elle rend simultanément présentes des formes, des positions, des mouvements et des relations que le texte doit exposer les uns après les autres.

Les illustrations de cet ouvrage ne prétendent donc ni remplacer le texte ni représenter fidèlement des objets invisibles. Elles prolongent, par d'autres moyens, le geste pédagogique et poétique de Lucrèce : faire voir par l'imagination ce que les sens ne peuvent saisir directement. La présente édition voudrait restituer quelque chose de cette puissance de vision. Elle tente, par la force plastique de l'image, de donner au lecteur un accès sensible à l'univers lucrétien en mettant à profit les ressources offertes par les outils graphiques contemporains.

Lucrèce lui-même comparait son entreprise à celle d'un médecin qui enduit de miel le bord d'une coupe contenant un remède amer. Séduit par la douceur, l'enfant boit ce qui pourra le guérir. La poésie était le miel dont Lucrèce couvrait une doctrine difficile. Les images proposées ici voudraient jouer un rôle comparable : avec un soupçon de beauté, attirer le regard, éveiller l'imagination et conduire doucement le lecteur vers une pensée exigeante.

*Emmanuel Philippon*

# INTRODUCTION

## DE LEUCIPPE À LUCRÈCE

*Avant d'être un mot de laboratoire, l'atome fut une audace de l'imagination. Des penseurs grecs ont parié que, derrière la diversité éclatante du monde, il n'y avait ni caprice divin ni matière surgie du néant, mais des corps minuscules, éternels, en mouvement dans le vide. Lucrèce recueille cette intuition plusieurs siècles plus tard et la transforme en poème.*

### **Leucippe : le premier pas dans le vide**

Leucippe est la figure la plus mystérieuse de cette histoire. Il aurait vécu au Ve siècle avant notre ère, probablement dans le monde ionien, et l'Antiquité lui attribue généralement l'impulsion initiale de l'atomisme. Presque rien de son œuvre ne nous est parvenu. Son geste intellectuel, pourtant, est immense : pour expliquer le changement, il suppose qu'il existe du plein et du vide. Le plein est formé d'unités insécables ; le vide leur donne l'espace nécessaire pour se déplacer.

Cette idée répond à une difficulté très ancienne. Comment une chose peut-elle naître, se transformer ou disparaître sans que l'être sorte du néant ou y retourne ? La réponse atomiste est simple et vertigineuse : les éléments premiers ne naissent ni ne meurent. Seuls leurs assemblages changent. Une maison est bâtie puis démolie, mais les pierres demeurent ; de même, les êtres se composent et se décomposent sans que la matière elle-même soit anéantie.

### **Démocrite : donner forme à l'invisible**

Démocrite d'Abdère, contemporain plus jeune de Leucippe, développe cette intuition en un véritable système. Les atomes sont innombrables, solides, indivisibles et différents par leur forme, leur ordre et leur position. Ils ne possèdent pas encore les couleurs, les saveurs ou les odeurs que nous percevons : ces qualités apparaissent lorsque certaines configurations d'atomes rencontrent nos organes des sens.

On peut imaginer l'univers comme un alphabet sans fin. Un petit nombre de lettres permet de former une multitude de mots ; de même, les mêmes éléments, diversement disposés, produisent la pierre, l'eau, un arbre ou un corps vivant. Lucrèce reprendra volontiers cette comparaison des atomes et des lettres : la matière change de phrase sans jamais perdre son alphabet.

Chez Démocrite, il n'existe pas un monde unique installé au centre d'un décor fait pour l'homme. Dans l'immensité, des tourbillons de matière engendrent d'innombrables mondes, qui naissent, vieillissent et se dissolvent. La nature n'est plus un théâtre gouverné à chaque instant par une volonté supérieure ; elle devient un ensemble de processus qu'il faut comprendre par leurs causes.

## **Épicure : transformer la physique en art de vivre**

Lucrèce ne reçoit toutefois pas directement l'atomisme de Leucippe et de Démocrite. Entre eux se tient Épicure, né en 341 avant notre ère. Il adopte les atomes et le vide, mais il donne à la physique une destination pratique : délivrer les êtres humains de leurs peurs inutiles. Comprendre les phénomènes naturels empêche de voir partout des signes de colère divine ; comprendre que l'âme est corporelle et mortelle ôte à la mort son cortège de supplices imaginaires.

La tradition épicurienne insiste aussi sur une légère déviation dans le mouvement des corps premiers, que Lucrèce nommera *clinamen*. Sans cette infime inclinaison, les atomes tomberaient parallèlement sans jamais se rencontrer. La déviation ouvre la possibilité des chocs, des combinaisons et, dans la lecture de Lucrèce, d'une liberté qui ne soit pas entièrement enfermée dans une chaîne mécanique de causes.

## **Lucrèce : quand la doctrine devient poème**

Au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, Lucrèce accomplit donc une transmission en deux temps. Il célèbre explicitement Épicure comme le maître qui a franchi les murailles du monde par la pensée ; mais, derrière Épicure, se dessine la filiation plus ancienne de Leucippe et de Démocrite. Leucippe ouvre le vide, Démocrite construit l'architecture atomiste, Épicure en fait une médecine de l'âme, et Lucrèce lui donne la puissance de la langue latine et du chant.

Cette filiation n'est pas une simple copie. Lucrèce explique, argumente, dramatise. Il fait sentir le vent invisible, montre l'anneau usé par les doigts, suit les poussières dans un rayon de soleil, décrit le désir, la peste et la naissance des mondes. Là où une doctrine pourrait sembler sèche, il place des images, des rythmes et des émotions. Son poème veut instruire, mais aussi transformer le regard du lecteur.

## **Un ancien atome, une question toujours neuve**

L'atome des Anciens n'est pas celui de la physique moderne : il n'est ni mesuré par des instruments, ni décomposé en particules plus élémentaires. Il reste une hypothèse philosophique. Mais l'audace de la démarche demeure familière : chercher derrière les apparences des structures invisibles, expliquer les phénomènes par des causes naturelles et soumettre les croyances à l'épreuve du raisonnement et des sens.

En entrant dans le *De rerum natura*, le lecteur peut donc garder quatre fils en main : rien ne naît de rien ; rien ne retourne au néant ; tout ce qui existe est corps ou vide ; les formes visibles sont des assemblages provisoires. À partir de ces principes, Lucrèce reconstruit l'univers, l'âme, la perception, l'amour, l'histoire humaine et les catastrophes naturelles. C'est à la fois une cosmologie, une pédagogie et une invitation à vivre sans terreur.



## NOTE SUR LE TEXTE

Le présent document rassemble les six livres du *De rerum natura* dans une révision contemporaine de la traduction en vers français d'André Lefèvre, parue en 1876 et revue pour l'édition de 1899. Cette version du XIX<sup>e</sup> siècle, aujourd'hui dans le domaine public, demeure la première matière française de l'édition.

La totalité du poème a été reprise dans une langue plus directe, plus mobile et moins solennelle. Le texte latin a servi de contrôle continu : l'ordre des arguments, les images, les répétitions utiles et les termes philosophiques de Lucrèce ont été privilégiés, tandis que les inversions, les périphrases décoratives et l'emphase imposées à Lefèvre par la rime ont été allégées.

Les repères numériques hérités de l'édition source ont été conservés afin de maintenir les points d'ancrage du volume. Les planches et le glossaire ont été maintenus. Les appels de note, volontairement discrets, renvoient à un appareil unique réuni à la fin du livre ; les notices ont été entièrement réécrites pour accompagner la lecture sans interrompre le poème.

Sources de travail : André Lefèvre, *De la nature des choses*, nouvelle édition revue par l'auteur, Paris, Société d'éditions littéraires, 1899 ; texte latin des six livres diffusé par Perseus/Scaife et vérifié sur The Latin Library. Cette révision constitue une édition de lecture ; une collation philologique et un appareil critique définitifs restent à établir.

## CHOIX DE TRADUCTION

Le latin décide du sens ; Lefèvre fournit la première matière française. Ses images et ses élans sont conservés lorsqu'ils suivent Lucrèce. Lorsqu'une formule appartient surtout aux contraintes de l'alexandrin rimé, elle est remplacée par une expression plus naturelle, sans ajouter au poème une comparaison contemporaine étrangère.

La révision privilégie, dans cet ordre, la précision philosophique, la force concrète des images, le naturel du français et le rythme. La rime n'est pas recherchée. Les répétitions qui construisent une preuve, les brusques changements de ton et les termes techniques — corps premiers, vide, simulacres, clinamen — sont préservés ou expliqués.

Pour protéger l'architecture du livre et ses illustrations, chaque paragraphe de vers conserve la place qu'il occupait dans la transcription de Lefèvre. Cette correspondance est un système de repérage éditorial, non un alignement critique strict vers latin par vers français : Lefèvre développe parfois une image sur plusieurs lignes, resserre un passage ou en déplace légèrement les éléments.

## À PROPOS DES NOTES

*Les notes sont rassemblées en un seul ensemble à la fin du volume. De simples appels numérotés permettent de les retrouver sans interrompre le mouvement du poème.*

Elles ne supposent ni connaissance du latin ni formation universitaire. Chaque notice fournit le contexte nécessaire, raconte les mythes et les débats lorsqu'ils interviennent, éclaire les images de Lucrèce et distingue ses hypothèses antiques des connaissances actuelles. Elles peuvent se consulter au besoin ou se lire comme un second parcours à travers le livre.



## TABLE DES MATIERES

|                                                        |           |
|--------------------------------------------------------|-----------|
| <b>PRÉFACE .....</b>                                   | <b>7</b>  |
| I — Un livre sauvé de l'oubli.....                     | 7         |
| L'épopée de la matière.....                            | 7         |
| Le fil fragile des manuscrits.....                     | 7         |
| Poggio ou la renaissance du poème .....                | 8         |
| Du Beau au Vrai .....                                  | 8         |
| II — Faire voir l'invisible .....                      | 9         |
| La connaissance par les simulacres .....               | 9         |
| Les images de la pensée .....                          | 9         |
| De nouveaux simulacres.....                            | 10        |
| <b>INTRODUCTION.....</b>                               | <b>11</b> |
| <b>DE LEUCIPPE À LUCRÈCE .....</b>                     | <b>11</b> |
| Leucippe : le premier pas dans le vide .....           | 11        |
| Démocrite : donner forme à l'invisible .....           | 11        |
| Épicure : transformer la physique en art de vivre..... | 12        |
| Lucrèce : quand la doctrine devient poème .....        | 12        |
| Un ancien atome, une question toujours neuve .....     | 12        |
| <b>NOTE SUR LE TEXTE.....</b>                          | <b>14</b> |
| CHOIX DE TRADUCTION .....                              | 14        |
| <b>À PROPOS DES NOTES .....</b>                        | <b>15</b> |
| <b>LIVRE I .....</b>                                   | <b>20</b> |
| L'UNIVERS ET LES SYSTÈMES .....                        | 20        |
| <b>LIVRE II.....</b>                                   | <b>54</b> |
| LES ATOMES.....                                        | 54        |

|                                      |     |
|--------------------------------------|-----|
| <b>LIVRE III</b> .....               | 94  |
| L'ÂME ET LA MORT .....               | 94  |
| <b>LIVRE IV</b> .....                | 129 |
| LES SENS ET L'AMOUR .....            | 129 |
| <b>LIVRE V</b> .....                 | 167 |
| LE MONDE, LA TERRE ET L'HOMME .....  | 167 |
| <b>LIVRE VI</b> .....                | 213 |
| LES MÉTÉORES ET LES MALADIES .....   | 213 |
| GLOSSAIRE DES TERMES ATOMISTES ..... | 255 |
| NOTES .....                          | 259 |

# TABLE DES ILLUSTRATIONS

61 planches en pleine page — titres et numéros de page cliquables dans Word.

|                                                   |     |
|---------------------------------------------------|-----|
| Planche 1 — VENUS GENETRIX .....                  | 21  |
| Planche 2 — RELIGIO .....                         | 24  |
| Planche 3 — EX NIHILO NIHIL .....                 | 27  |
| Planche 4 — CORPORA CAECA .....                   | 31  |
| Planche 5 — INANE.....                            | 34  |
| Planche 6 — PRIMORDIA ET MINIMA.....              | 38  |
| Planche 7 — LITTERAE RERUM .....                  | 46  |
| Planche 8 — SAGITTA IN INFINITUM .....            | 50  |
| Planche 9 — NAUFRAGIUM .....                      | 55  |
| Planche 10 — MOTUS IN RADIO.....                  | 58  |
| Planche 11 — CLINAMEN .....                       | 62  |
| Planche 12 — LIBERA VOLUNTAS .....                | 65  |
| Planche 13 — FLUXUS.....                          | 67  |
| Planche 14 — FIGURAE ATOMORUM .....               | 69  |
| Planche 15 — FORMAE FINITAE, COPIA INFINITA ..... | 73  |
| Planche 16 — MIXTURAE ET PROPORTIONES .....       | 76  |
| Planche 17 — ATOMI SINE COLORE.....               | 80  |
| Planche 18 — SENSUS EX INSENSIBILI .....          | 84  |
| Planche 19 — MUNDI MULTI .....                    | 88  |
| Planche 20 — CRESCUNT ET DEFICIUNT.....           | 91  |
| Planche 21 — METUS MORTIS.....                    | 96  |
| Planche 22 — ANIMUS ET ANIMA .....                | 99  |
| Planche 23 — ANIMA.....                           | 102 |
| Planche 24 — AFFECTUS CORPORIS .....              | 106 |
| Planche 25 — MORS ANIMAE.....                     | 109 |
| Planche 26 — NIL AD NOS.....                      | 118 |
| Planche 27 — NATURA INCREPAT .....                | 121 |
| Planche 28 — ACHERON IN VITA .....                | 123 |
| Planche 29 — MELLIS MEDICINA .....                | 130 |
| Planche 30 — SIMULACRA.....                       | 132 |
| Planche 31 — SENSUS .....                         | 137 |
| Planche 32 — FIDES SENSUUM .....                  | 143 |
| Planche 33 — VOX ET ECHO .....                    | 145 |
| Planche 34 — PORI CORPORUM.....                   | 148 |
| Planche 35 — SOMNIA .....                         | 156 |
| Planche 36 — DESIDERIUM.....                      | 159 |
| Planche 37 — AMOR CAECUS.....                     | 161 |
| Planche 38 — MORS MUNDI .....                     | 170 |
| Planche 39 — NON NOBIS FACTUS MUNDUS .....        | 176 |
| Planche 40 — ORIGO MUNDI .....                    | 179 |
| Planche 41 — SIDERA ET TEMPORA .....              | 182 |
| Planche 42 — FORMAE MAL APTAE .....               | 189 |
| Planche 43 — FOEDERA NATURAE .....                | 190 |
| Planche 44 — PRIMI HOMINES .....                  | 193 |
| Planche 45 — ORIGO VOCUM.....                     | 196 |
| Planche 46 — IGNIS INVENTUS.....                  | 199 |
| Planche 47 — FOEDUS CIVILE.....                   | 202 |
| Planche 48 — AES ET FERRUM.....                   | 207 |
| Planche 49 — AGRICULTURA ET ARTES .....           | 208 |
| Planche 50 — ATHENAE ET MEDICINA EPICURI .....    | 214 |

Planche 51 — TONITRUS..... 217

Planche 52 — FULMEN ..... 220

Planche 53 — NUBES ET TURBINES ..... 226

Planche 54 — IMBER ET IRIS ..... 229

Planche 55 — TERRAE MOTUS..... 232

Planche 56 — AETNA..... 236

Planche 57 — INCREMENTA NILI ..... 239

Planche 58 — LOCA PESTIFERA..... 242

Planche 59 — MAGNES ..... 246

Planche 60 — SEMINA MORBI..... 248

Planche 61 — PESTIS ATHENIENSIS..... 250

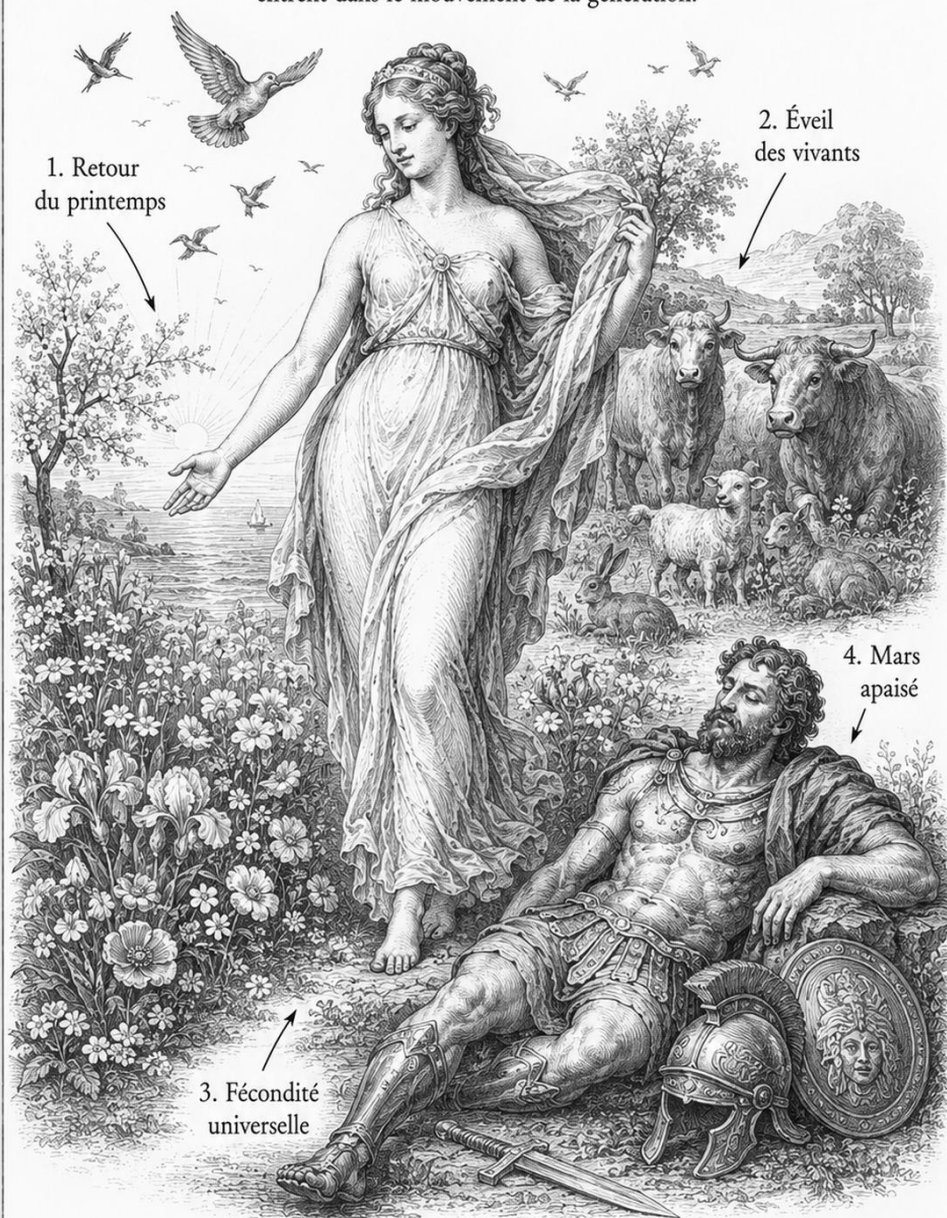
# LIVRE I

## L'UNIVERS ET LES SYSTÈMES

# VENVS GENETRIX

## (VÉNUS GÉNÉRATRICE)

Vénus réveille la nature et répand partout le désir de vivre.  
Sous son souffle, mers, terres, oiseaux, troupeaux et humains  
entrent dans le mouvement de la génération.



|                              |                            |                                |                      |
|------------------------------|----------------------------|--------------------------------|----------------------|
| 1.<br>Retour<br>du printemps | 2.<br>Éveil<br>des vivants | 3.<br>Fécondité<br>universelle | 4.<br>Mars<br>apaisé |
|------------------------------|----------------------------|--------------------------------|----------------------|

**VÉNUS, PRINCIPE DE GÉNÉRATION**

*L'ouverture associe le désir, la fécondité et la puissance créatrice de la nature.* <sup>1</sup>

Mère des descendants d'Énée, joie des hommes et des dieux,  
Vénus nourricière, sous les astres qui glissent dans le ciel,  
toi qui peuples la mer porteuse de navires et les terres fécondes,  
puisque par toi toute espèce vivante est conçue  
et, une fois née, ouvre les yeux à la lumière du soleil,  
devant toi, déesse, les vents s'enfuient, les nuages du ciel  
se retirent à ton approche ; pour toi la terre inventive  
fait monter ses fleurs suaves ; pour toi sourient les plaines de la mer  
et le ciel apaisé brille, inondé de lumière.

Dès que paraît le visage printanier des jours  
et que, libéré, reprend force le souffle fécond du Favonius,  
les oiseaux du ciel, les premiers, déesse, annoncent ta venue,  
le cœur saisi par ta puissance.

Puis les bêtes et les troupeaux bondissent dans les pâturages heureux  
et traversent à la nage les fleuves rapides : capturé par ton charme,  
chaque être te suit avec désir partout où tu l'entraînes.

Enfin, par les mers, les montagnes, les fleuves impétueux,  
les refuges feuillus des oiseaux et les campagnes verdoyantes,  
tu verses dans tous les cœurs la douceur de l'amour  
et fais que chaque espèce, avec désir, prolonge sa lignée.

Puisque toi seule gouvernes la nature des choses  
et que sans toi rien ne surgit vers les rives divines de la lumière,  
rien ne devient joyeux, rien ne devient aimable,  
je te veux pour compagne dans les vers que j'écris,  
ces vers où j'essaie de chanter la nature des choses  
pour notre Memmius, que toujours, déesse,  
tu as voulu voir briller, comblé de tous les dons.

Donne donc à mes paroles un charme qui ne meure pas.  
Et pendant ce temps, fais que les cruels travaux de la guerre,  
sur toutes les mers, sur toutes les terres, s'endorment et se taisent.  
Car toi seule peux offrir aux mortels une paix tranquille,  
puisque les sauvages travaux de la guerre sont gouvernés par Mars,  
le puissant dieu des armes, qui souvent se rejette dans ton sein,  
vaincu par l'éternelle blessure de l'amour.

La nuque lisse renversée, il lève les yeux vers toi,  
et nourrit d'amour son regard avide, bouche ouverte, ô déesse ;  
allongé, son souffle reste suspendu à tes lèvres.

Quand il repose ainsi sur ton corps sacré,  
penche-toi sur lui, enveloppe-le, et de ta bouche  
verse de douces paroles : demande, glorieuse Vénus, la paix pour Rome.  
Car en ces temps difficiles pour la patrie, je ne peux poursuivre  
cette œuvre l'esprit tranquille ; et le noble descendant des Memmius  
ne peut, dans un tel moment, abandonner le salut commun.

**LE PROGRAMME DU POÈME**

*Lucrèce annonce les corps premiers, le vide et les lois qui bornent toute chose.* <sup>2</sup>

Maintenant, prête-moi une oreille libre et un esprit attentif,  
dégagé des soucis, pour entendre la vraie doctrine,  
de peur que mes présents, ordonnés pour toi avec un soin fidèle,  
ne soient rejetés avec mépris avant d'avoir été compris.  
Je vais commencer par t'exposer l'ordre du ciel et des dieux,  
et dévoiler les premiers éléments des choses :  
ceux dont la nature crée, augmente et nourrit tout,

et ceux en lesquels elle défait à nouveau tout ce qui meurt.

Dans mon exposé, je les appellerai matière,

corps générateurs et semences des choses ;

60 je les nommerai aussi corps premiers,

puisque tout, à l'origine, est formé d'eux.



# RELIGIO — SUPERSTITION RELIGIEUSE

## (SACRIFICE D'IPHIGÉNIE)

La crainte des dieux, nourrie par l'ignorance,  
enchaîne les hommes à des rites cruels.  
Sous prétexte de piété, le crime prend le nom de devoir.

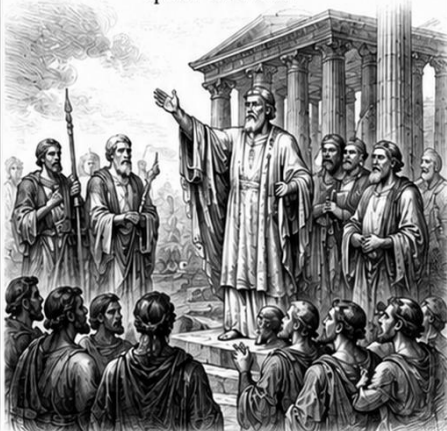
### 1. LA CRAINTE

Les dieux, capricieux et redoutables,  
retiennent le vent.



### 2. LES PRÊTRES INTERPRÈTENT

Ils déclarent qu'il faut  
un sacrifice : seule une vie innocente  
apaise les dieux.



### 3. LE SACRIFICE S'IMPOSE

Iphigénie est livrée par son père.  
Le crime prend le nom de devoir.



### 4. LE CRIME DEVIENT DEVOIR

La peur règne, et l'obéissance aveugle  
transforme le crime en devoir.



### 1.

#### LA CRAINTE

Les dieux  
retiennent le vent.

### 2.

#### LES PRÊTRES INTERPRÈTENT

Un sacrifice  
est exigé.

### 3.

#### LE SACRIFICE S'IMPOSE

Le crime prend  
le nom de devoir.

### 4.

#### LE CRIME DEVIENT DEVOIR

La peur transforme  
le crime en devoir.

**RELIGIO (TERREUR RELIGIEUSE)**

*Épicure affronte la peur des dieux et ouvre par la raison  
les portes de la nature.* <sup>3</sup>

Car la nature des dieux doit nécessairement, par elle-même,  
jouir d'une vie immortelle dans une paix parfaite,  
loin de nos affaires, séparée de nous par une immense distance.  
Libérée de toute douleur, libérée de tout danger,  
forte de ses propres ressources, n'ayant nul besoin de nous,  
elle n'est gagnée ni par nos bienfaits ni touchée par la colère.  
La vie humaine gisait sous nos yeux, honteusement,  
écrasée sur terre sous le poids de la religion.  
Celle-ci montrait sa tête depuis les régions du ciel,  
et menaçait les mortels de son visage effrayant.  
Le premier, un homme grec osa lever contre elle  
ses yeux mortels ; le premier, il osa lui tenir tête.  
Ni la renommée des dieux, ni la foudre, ni le ciel  
avec son grondement menaçant ne le firent céder.  
Ils ne firent qu'aiguiser le courage de son esprit :  
le premier, il voulut briser les verrous serrés des portes de la nature.  
La force vive de son esprit l'emporta.  
Il s'avança loin au-delà des murailles enflammées du monde  
et parcourut par l'intelligence et la pensée l'immensité entière.  
De là, vainqueur, il nous rapporte ce qui peut naître,  
ce qui ne le peut pas, et par quelle loi chaque puissance  
reçoit sa limite et trouve sa borne profondément fixée.  
Ainsi, la religion est à son tour jetée sous nos pieds et piétinée ;  
et cette victoire nous élève à la hauteur du ciel.

**IPHIGÉNIE SACRIFIÉE**

*La superstition n'empêche pas le crime : elle peut elle-  
même le commander.* <sup>4</sup>

80    Pourtant je crains qu'ici tu ne t'imagines  
      entrer dans les principes d'une doctrine impie,  
      et t'engager sur la route du crime. C'est tout le contraire :  
      bien plus souvent, la religion elle-même  
      a enfanté des actes criminels et impies.  
      À Aulis, l'autel de la vierge Trivia  
      fut honteusement souillé du sang d'Iphianassa  
      par les chefs choisis des Grecs, les premiers parmi les hommes.  
      À peine le bandeau posé autour de sa coiffure virginale  
      retomba-t-il également le long de ses deux joues  
      qu'elle vit son père, accablé, debout devant l'autel,  
      et près de lui les serviteurs cacher le fer ;  
      elle vit les citoyens fondre en larmes à sa vue.  
      Muette de peur, elle plia les genoux et tomba vers la terre.  
      Il ne pouvait alors servir à la malheureuse  
      d'avoir été la première à donner au roi le nom de père.  
      Soulevée par les mains des hommes, tremblante,  
      elle fut conduite à l'autel, non pour qu'une fois le sacrifice accompli,  
      le brillant Hyménée l'accompagne selon le rite solennel,  
      mais pour tomber, chaste victime d'un acte impur, au moment même de ses noces,  
100    triste offrande égorgée par son père, afin d'assurer à la flotte un départ heureux.

Tant la religion a pu conseiller de malheurs.

## LA PEUR DE LA MORT

*Les menaces d'un au-delà éternel asservissent  
l'existence et rendent nécessaire l'étude de l'âme.* <sup>5</sup>

Toi-même, un jour ou l'autre, vaincu par les paroles terrifiantes des poètes,  
tu voudras peut-être nous quitter.  
Ils peuvent en effet inventer pour toi tant de visions  
capables de renverser les principes de ta vie  
et de troubler de peur toute ta fortune !  
Et ce ne serait pas sans raison : si les hommes voyaient  
une limite certaine à leurs souffrances,  
ils trouveraient quelque moyen de résister  
aux religions et aux menaces des poètes.  
Mais aujourd'hui, aucune raison de tenir, aucun moyen :  
on nous dit qu'après la mort, il faut craindre des peines éternelles.  
Car on ignore quelle est la nature de l'âme :  
naît-elle avec nous, ou se glisse-t-elle en nous à la naissance ?  
Meurt-elle avec nous, dispersée par la mort ?  
Va-t-elle visiter les ténèbres d'Orcus et ses gouffres immenses ?  
Ou bien une puissance divine l'introduit-elle dans d'autres animaux,  
comme l'a chanté notre Ennius, le premier  
à descendre du plaisant Hélicon une couronne au feuillage éternel,  
appelée à briller de gloire parmi les peuples d'Italie ?  
Pourtant, dans ses vers immortels, Ennius affirme aussi  
qu'il existe des demeures achérusiennes,  
où ne demeurent ni nos âmes ni nos corps,  
mais seulement des simulacres d'une pâleur étrange.  
C'est de là, raconte-t-il, que l'image d'Homère, toujours florissant,  
lui apparut et se mit à verser des larmes salées,  
puis à déployer par ses paroles la nature des choses.  
Voilà pourquoi nous devons étudier avec soin les phénomènes du ciel :  
par quelle loi s'accomplissent les courses du soleil et de la lune,  
et par quelle force chaque chose se produit sur terre.  
Mais d'abord, avec une raison pénétrante, il nous faut voir  
de quoi sont faites la nature de l'esprit et celle de l'âme,  
et quelle chose vient terrifier notre esprit quand nous veillons,  
malades, ou quand le sommeil nous ensevelit,  
au point de croire voir et entendre ceux dont la terre, après leur mort, tient les os.

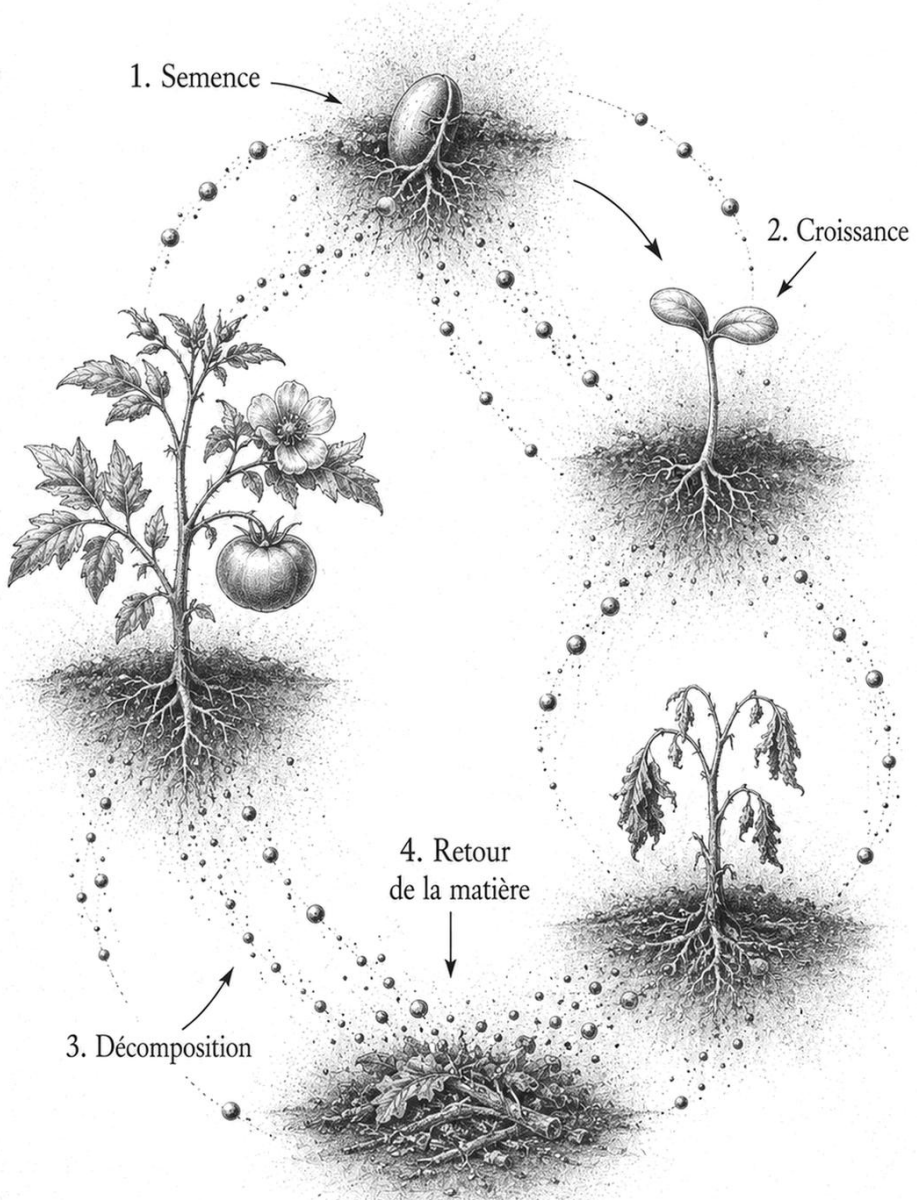
120

# EX NIHILO NIHIL (RIEN NE NAÎT DE RIEN)

Rien ne naît de rien.

Chaque naissance est une réorganisation de matière préexistante.

Ce qui meurt retourne à la matière, pour renaître autrement.



|               |                  |                     |                               |
|---------------|------------------|---------------------|-------------------------------|
| 1.<br>Semence | 2.<br>Croissance | 3.<br>Décomposition | 4.<br>Retour<br>de la matière |
|---------------|------------------|---------------------|-------------------------------|

**EX NIHILO NIHIL (RIEN NE NAÎT DE RIEN)**

*Rien ne naît de rien : chaque être exige une matière et des semences déterminées.* <sup>6</sup>

Je n'ignore pas combien les découvertes obscures des Grecs  
sont difficiles à éclairer dans des vers latins,  
surtout quand il faut souvent créer des mots nouveaux,  
tant notre langue est pauvre et le sujet nouveau.

140 Mais ta valeur, et la douceur espérée  
d'une tendre amitié, me persuadent d'affronter tout effort  
et me poussent à veiller dans les nuits sereines,  
cherchant avec quels mots, avec quel chant,  
je pourrai ouvrir devant ton esprit une lumière éclatante,  
pour que tu voies jusqu'au fond les réalités cachées.  
Cette terreur de l'esprit, ces ténèbres,  
ce ne sont ni les rayons du soleil ni les flèches lumineuses du jour  
qui doivent les dissiper, mais l'observation de la nature et l'explication de ses lois.  
Notre point de départ sera donc ce principe :  
jamais aucune chose ne naît de rien par une puissance divine.  
Si la peur tient ainsi tous les mortels,  
c'est qu'ils voient beaucoup de phénomènes sur terre et dans le ciel  
sans pouvoir en découvrir les causes  
et les attribuent alors à la volonté des dieux.  
Mais quand nous aurons vu que rien ne peut naître de rien,  
nous comprendrons plus clairement ce que nous cherchons :  
d'où chaque chose peut être créée  
et comment tout s'accomplit sans l'action des dieux.

160 Car si les choses naissaient de rien,  
toute espèce pourrait sortir de n'importe quoi, sans avoir besoin de semence.  
Les hommes pourraient surgir de la mer,  
les poissons de la terre, et les oiseaux éclater du ciel ;  
les troupeaux, les bêtes domestiques, toutes les espèces sauvages,  
naîtraient au hasard et occuperaient champs cultivés et déserts.  
Les arbres ne porteraient pas toujours les mêmes fruits :  
ils en changeraient, et tous pourraient tout produire.  
Si chaque être n'avait pas ses propres corps générateurs,  
comment pourrait-il avoir une mère déterminée ?  
Mais puisque chaque chose naît aujourd'hui de semences précises,  
elle surgit et gagne les rives de la lumière  
là où se trouvent sa matière et ses corps premiers.

Voilà pourquoi tout ne peut pas naître de tout :  
chaque chose possède en elle une puissance particulière.  
Pourquoi voyons-nous la rose paraître au printemps, le blé dans la chaleur,  
et les vignes donner leurs fruits quand l'automne les y invite,  
sinon parce que les semences de chaque chose, à leur saison,  
se sont réunies, et que ce qui se crée peut alors apparaître,  
tandis que le temps convient et que la terre pleine de vie  
porte sans danger les êtres fragiles vers les rives de la lumière ?

180 S'ils naissaient de rien, ils surgiraient soudain,  
à des moments incertains, dans des saisons qui ne sont pas les leurs,  
puisqu'aucun élément premier ne pourrait  
empêcher leur assemblage fécond quand le temps est défavorable.  
Et les choses n'auraient pas besoin d'un délai pour grandir,  
ni du temps nécessaire à l'union des semences, si elles pouvaient croître de rien.  
De petits enfants deviendraient soudain des jeunes gens,  
et les arbres jailliraient tout à coup hors de la terre.  
Rien de cela n'arrive, c'est évident : toutes choses  
grandissent peu à peu, comme il convient à leur semence,

et, en grandissant, conservent leur espèce. Tu peux donc reconnaître que chacune se développe et se nourrit de sa propre matière. Ajoute que, sans les pluies régulières de l'année, la terre ne pourrait faire monter ses récoltes généreuses ; et qu'une fois privée de nourriture, la nature des vivants ne pourrait prolonger l'espèce ni maintenir la vie. Il vaut donc mieux penser que de nombreux corps sont communs à de nombreuses choses, comme les lettres le sont aux mots, que d'imaginer qu'une chose puisse exister sans éléments premiers. Enfin, pourquoi la nature n'a-t-elle pu former des hommes assez grands pour traverser à pied les profondeurs de la mer, arracher de leurs mains les hautes montagnes et vaincre, par leur durée, de nombreux siècles de vie, si ce n'est parce qu'une matière déterminée a été assignée aux choses pour leur naissance, et fixe ce qui peut en sortir ? Il faut donc reconnaître que rien ne peut naître de rien : chaque chose a besoin d'une semence pour être créée et se lever dans la douceur de l'air. Enfin, puisque nous voyons les terres cultivées l'emporter sur les terres en friche et produire de meilleurs fruits grâce à nos mains, c'est évidemment que la terre contient les éléments premiers des choses : en retournant les mottes fécondes avec la charrue et en travaillant le sol, nous les poussons à naître. S'ils n'existaient pas, sans aucun travail de notre part, tu verrais chaque chose devenir spontanément bien meilleure.

### RIEN NE RETOURNE AU NÉANT

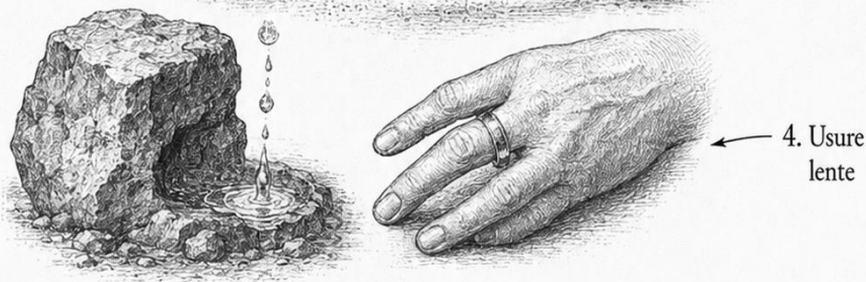
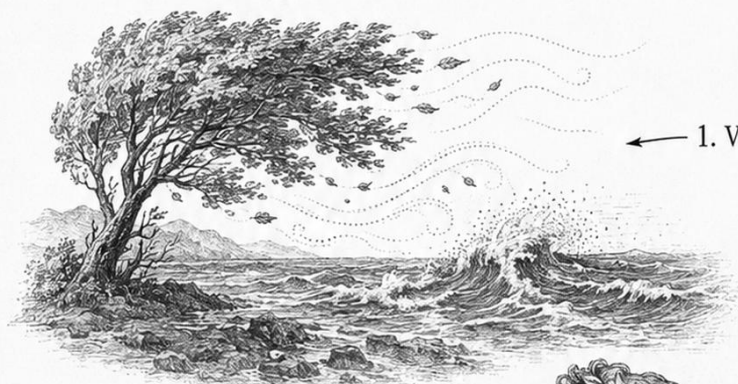
*La destruction défait les assemblages, mais ne supprime jamais les éléments qui les composent. <sup>7</sup>*

Reconnaissons donc que les corps ont leurs éléments, et qu'ils sont innombrables au cœur de chaque être, souvent communs à tous, comme les lettres aux mots. Si la terre n'a jamais fait naître de géants capables de franchir les océans d'un seul pas, d'arracher les montagnes et de les jeter dans les nuages, ou de vivre au-delà des limites des siècles, c'est que chaque forme possède ses semences propres : elles règlent sa croissance et fixent ses limites. Rien ne naît donc de rien : rien ne commence, rien ne grandit sans matière et sans semence. Enfin, si notre travail rend les terres fertiles, si les champs cultivés gagnent chaque jour sur les friches, c'est que le sol contient les principes de la vie, que la charrue réveille en ouvrant la terre. Sans eux, à quoi servirait tout ce travail ? Chaque chose atteindrait bien plus facilement, et d'elle-même, sa perfection sans culture. Établissons maintenant un second principe : la nature rend à leurs éléments les corps qu'elle défait. Tout meurt, mais rien ne disparaît. Si la mort emportait tout, les formes s'effaceraient d'un seul coup, sans qu'un travail intérieur ait peu à peu défait les liens qui tenaient ensemble leur matière. La forme passe ; les éléments demeurent. Pour détruire et décomposer un être, il faut qu'un choc le brise ou pénètre sa structure. Et si le temps livrait au néant absolu tous les débris qu'il disperse dans son gouffre,

avec quoi pourrait-il renouveler le monde ?  
Avec quoi prolonger les espèces que Vénus fait naître,  
et nourrir, génération après génération,  
les vivants que la terre appelle à la lumière ?  
Où le fleuve rapide et la source jaillissante  
prendraient-ils l'eau qui remplit toujours la mer ?  
Et quel feu pourrait encore nourrir les astres ?  
Le temps aurait tout consumé, si tout pouvait disparaître.  
Mais puisque, depuis une durée sans mesure,  
l'univers se renouvelle sans cesse,  
c'est que ses éléments survivent à la mort.  
Le néant n'existe donc pas : rien n'y entre, rien n'en sort.  
La mort serait partout simple et instantanée,  
et son premier coup serait toujours le dernier,  
si les tissus des corps, plus ou moins serrés,  
n'étaient faits de liens différents entre éléments éternels.  
Si les formes étaient mortelles jusque dans leurs moindres parties,  
un seul choc suffirait à les anéantir.  
Mais la matière varie les accords de ses éléments ;  
elle demeure éternelle, tandis que les corps  
résistent à la séparation aussi longtemps que leurs liens tiennent,  
jusqu'au moment où l'attaque dépasse leur force.

# CORPORA CAECA (CORPS INVISIBLES)

Bien des corps existent et agissent sans être vus.  
Le vent frappe, l'odeur atteint, l'humide s'exhale,  
et l'usage lent révèle d'invisibles passages de matière.



1.  
Vent  
invisible

2.  
Odeur  
sensible

3.  
Séchage

4.  
Usure  
lente



## LES CORPS INVISIBLES

*Vent, odeur, chaleur et usure prouvent l'action de  
réalités corporelles imperceptibles.* <sup>8</sup>

Ainsi rien ne retourne au néant : toute chose  
se défait en éléments premiers, eux-mêmes impérissables.  
Que devient la pluie, lorsque le ciel  
la précipite dans la terre qui la reçoit ?  
Elle devient le blé qui verdit et se dore ;  
elle devient l'arbre qui monte et se charge de fruits.  
Nous vivons de cette eau ; les animaux s'en nourrissent,  
les villes se remplissent d'enfants,  
et les forêts résonnent du chant des oiseaux.  
Les brebis rassasiées s'allongent dans l'herbe fraîche ;  
le lait blanc gonfle leurs mamelles  
et se répand en un flot vivant.  
Sa force monte à la tête des petits,  
qui, les jambes encore hésitantes, jouent dans l'herbe neuve :  
la jeune génération essaie son élan.

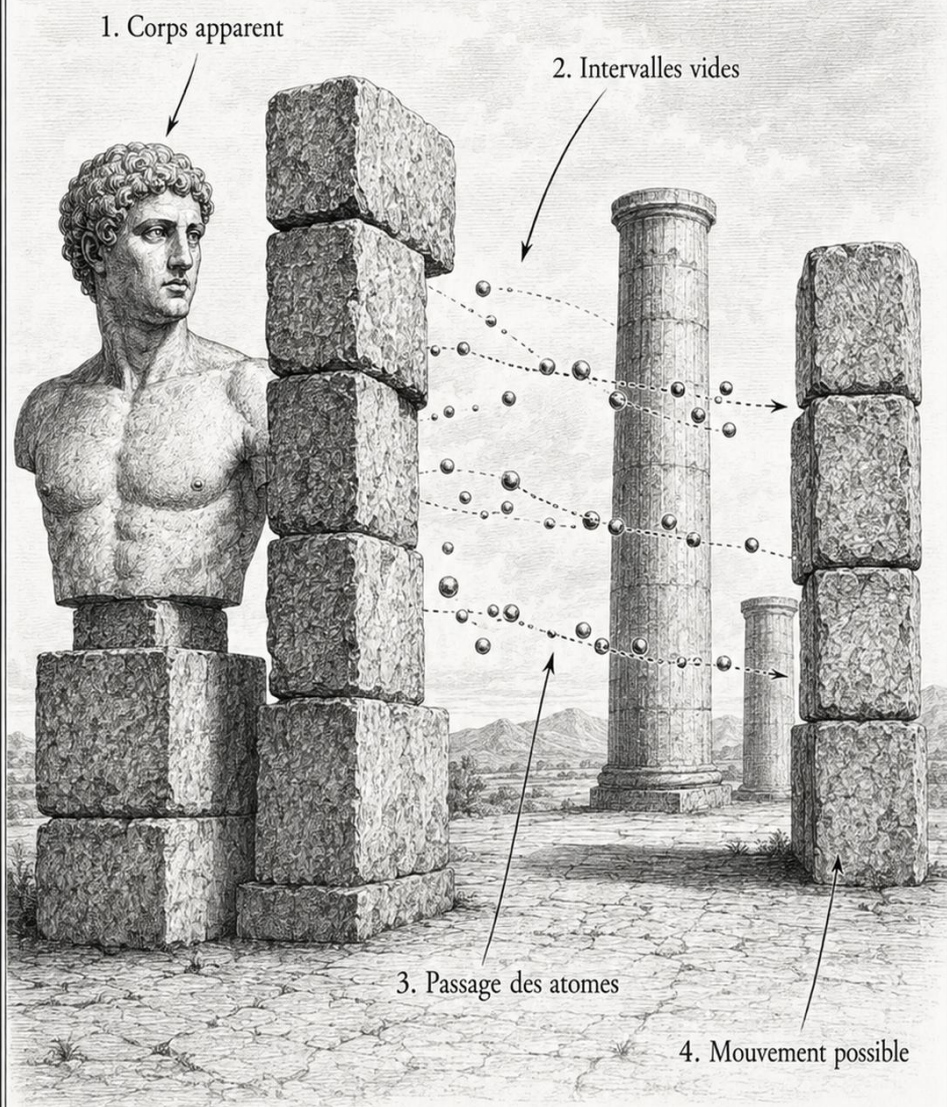
280 Le fond demeure quand la forme disparaît ;  
les corps se nourrissent les uns des autres,  
et les morts eux-mêmes rendent nos naissances possibles.  
Tu le vois : le néant ne peut produire l'être,  
ni l'engloutir. Mais tu doutes peut-être encore  
de ces corps éternels que tes yeux ne voient pas.  
Je vais te montrer, et tu reconnaîtras,  
que ces éléments minuscules, ces causes invincibles,  
agissent réellement au cœur des choses.  
Tu ne vois pas le vent, pourtant il fouette la mer,  
disperse les nuages et engloutit les navires.  
Ses tourbillons abattent dans les campagnes  
les grands arbres qui couronnaient les montagnes ;  
forêts et mers frémissent sous sa violence  
et répondent avec fureur aux menaces du ciel.  
Les vents sont donc des corps : leur masse invisible  
balaye la surface de la terre et des mers,  
et leurs brusques tourbillons bouleversent le ciel.  
Ils ressemblent aux courants impétueux  
des fleuves, lorsque les eaux descendues des sommets,  
300 gonflées soudain en torrents, répandent dans les plaines  
les débris des bois et des arbres entiers ;  
les ponts les plus solides vacillent sur leurs piles  
et ne peuvent soutenir l'assaut des eaux.  
Les rochers entraînés dans la course du fleuve  
brisent les digues avec fracas et emportent  
tout ce qui tente de leur résister.  
Les vents courent de la même manière : leur souffle déchaîné,  
véritable torrent d'air, s'abat sur les plaines.  
Leurs coups répétés rasent tout devant eux ;  
la trombe tourne comme un fouet dans l'orage,  
enlace sa proie, la serre et la déchire.  
Ce sont bien des corps, même si nous ne les voyons pas.  
Le vent du nord avance comme un torrent :  
l'un reste invisible, l'autre apparaît à nos yeux.  
Nous sentons les parfums, mais leurs particules nous échappent :  
elles ne frappent pas les yeux, elles atteignent l'odorat.  
Voyons-nous le froid ou la chaleur ?  
Et la voix ? Elle n'a ni forme visible ni couleur.

320

Pourtant, tout cela doit être corporel,  
puisque nous en ressentons l'action.  
Rien ne peut toucher ni être touché, sinon un corps.  
L'eau mouille le linge suspendu sur le rivage ;  
étends-le au soleil, et l'eau s'évapore.  
Quel œil l'a vue entrer ou sortir ?  
Elle se divise en particules trop fines pour être aperçues.  
Avec le temps, le doigt use l'anneau,  
et la goutte finit par creuser la pierre.  
La lame de fer s'émousse en travaillant le sol,  
et le soc de la charrue diminue sous un effort invisible.

# INANE (LE VIDE)

Le vide n'est pas un corps, mais l'absence de corps.  
 Sans vide, nul mouvement n'est possible.  
 Les corps se meuvent et s'unissent parce qu'il existe des intervalles.



|                         |                            |                             |                             |
|-------------------------|----------------------------|-----------------------------|-----------------------------|
| 1.<br>Corps<br>apparent | 2.<br>Intervalles<br>vides | 3.<br>Passage<br>des atomes | 4.<br>Mouvement<br>possible |
|-------------------------|----------------------------|-----------------------------|-----------------------------|

## INANE (LE VIDE)

*Sans intervalles vides, aucun passage, aucun mouvement et aucune différence de densité ne seraient possibles.* <sup>9</sup>

La dalle du chemin s'use sous les pas.  
 La statue que l'on salue à l'entrée de la ville  
 porte sur sa main de bronze une marque grandissante,  
 creusée par les innombrables baisers des passants.  
 Nous voyons bien la matière perdue ; mais chaque grain,  
 détaché à chaque instant de la forme,  
 reste caché à nos regards par la nature jalouse.  
 De même, la croissance lente et régulière des corps  
 échappe à l'œil le plus attentif.  
 Qui surprendra l'élément qui quitte  
 340 un contour amaigri par la vieillesse ?  
 Qui verra ce que le sel des vagues retire chaque jour  
 aux rochers suspendus au bord de la mer ?  
 La nature agit donc au moyen de corps invisibles.  
 Mais tout n'est pas composé seulement de matière :  
 le vide existe aussi. Cette vérité  
 apaisera le doute qui agite ton esprit ;  
 elle rendra plus clair le fonctionnement du monde  
 et donnera à mon raisonnement toute ta confiance.  
 Il existe du vide : un espace libre, sans matière.  
 Comment imaginer un mouvement sans espace ?  
 Puisque tout corps résiste à ce qui le rencontre,  
 la matière arrêterait partout la matière,  
 si certains corps ne pouvaient céder devant les autres.  
 Or, de la mer aux montagnes, de la terre au ciel,  
 nous voyons la matière se mouvoir dans tous les sens.  
 Seul le vide peut ouvrir la voie au mouvement.  
 Sans lui, rien ne vivrait, car rien ne pourrait naître  
 dans un univers compact, prisonnier de sa propre masse.  
 Aussi solide qu'un corps puisse paraître,  
 360 il doit contenir du vide dans sa structure.  
 L'eau filtre à travers la roche,  
 et l'humidité ruisselle sur les parois des grottes.  
 Les aliments se répartissent dans tout le corps ;  
 la sève monte du tronc vers les branches  
 et reparaît dans les fruits mûrs de l'arbre qui grandit.  
 Le son traverse les portes et les murs,  
 et le froid pénètre jusqu'aux os.  
 Par où ces corps passeraient-ils, s'il n'existait pas de vide ?  
 Sans cet espace ouvert, tu ne pourrais expliquer  
 pourquoi des corps de même volume ont des poids si différents.  
 Si un morceau de plomb et une pelote de laine  
 étaient tous deux entièrement pleins de matière,  
 ils pèseraient autant, puisque tout corps tend vers le bas,  
 tandis que le vide, lui, n'a aucun poids.  
 Quand deux corps occupent le même volume,  
 le plus léger contient donc davantage de vide ;  
 le plus lourd possède une structure plus serrée.  
 L'existence du vide est ainsi établie.  
 Pour finir, je dois écarter de ton esprit  
 380 une objection qui pourrait obscurcir ce principe.  
 « L'eau, dit-on, cède devant le poisson ;  
 le flot repoussé revient remplir le passage  
 que l'animal ouvre derrière lui.

Les corps échangent donc leurs places sous une pression continue,  
 même si tout l'espace est plein. »  
 Mais cette réponse ne résout rien.  
 Car ce que l'eau cède au poisson qui avance,  
 et le poisson à l'eau qui se retire, c'est précisément un espace.  
 Sans lui, leur double mouvement serait impossible ;  
 tout corps resterait paralysé dans l'immobilité.  
 Oui, le vide est présent au cœur même de la matière :  
 c'est de là que tout mouvement peut commencer.  
 Lorsque deux surfaces collées sont brusquement séparées,  
 avant que l'air ait rempli l'intervalle,  
 un vide se forme. Même si l'air afflue très vite,  
 il arrive par vagues successives,  
 occupant d'abord un point, puis un autre, jusqu'à remplir l'ensemble.  
 Il ne peut donc combler tout l'espace en un seul instant.  
 On prétend que l'air se contracte quand les surfaces s'écartent ;  
 moi, je vois un vide là où se trouvait un corps compact.  
 Ce qui était vide se remplit ensuite. L'air est subtil,  
 mais pourrait-il vraiment se resserrer à ce point ? Et même s'il le pouvait,  
 pour rentrer ainsi en lui-même et rapprocher  
 ses particules dispersées, il aurait encore besoin de vide.  
 Il faut donc céder à l'évidence, sans détour,  
 et reconnaître que le vide existe partout et toujours.  
 Je pourrais apporter bien d'autres preuves,  
 si je devais vaincre une résistance plus obstinée.  
 Mais tu es désormais sur la bonne piste, et ton esprit  
 avancera sans peine vers la vérité,  
 comme des chiens lancés sur une trace sûre :  
 leur flair subtil, sous les branches épaisses,  
 découvre la retraite des bêtes sauvages.  
 Ainsi, en avançant de découverte en découverte,  
 tu te glisseras toi-même, au cœur des nuits, jusqu'aux causes,  
 et tu ramèneras au jour les secrets de la nature.

## CORPS ET VIDE

*Toute réalité est soit un corps, soit l'espace dans lequel  
 les corps se meuvent.* <sup>10</sup>

Et si jamais tu faiblissais, si tu t'écarterais  
 ne serait-ce que d'un pas, je peux te le promettre :  
 mes paroles couleraient encore comme un fleuve,  
 alimentées par la source où ma pensée ne cesse de boire.  
 La vieillesse froide gagnerait mon corps,  
 et les ressorts de ma vie se briseraient,  
 avant que tout ce que mon esprit a rassemblé dans ses veilles  
 ait pu passer de mon cœur jusqu'à tes oreilles.  
 Reprenons : la nature comprend donc deux réalités,  
 les corps, capables de se rencontrer et de se mouvoir,  
 et le vide, espace où ils se tiennent et circulent.  
 Le simple témoignage des sens confirme l'existence des corps.  
 Si nous récusons ce premier témoin et les faits eux-mêmes,  
 nous perdons tout point d'appui pour remonter des effets aux causes :  
 la raison n'a plus ni départ ni guide.  
 D'autre part, sans milieu, sans espace, sans vide,  
 où les corps pourraient-ils se tenir et se déplacer ?  
 Je t'ai montré comment ces deux réalités agissent ensemble.  
 Il serait inutile d'imaginer une troisième essence,  
 qui ne serait ni matière ni vide.  
 Rien n'existe sans étendue ni dimension.

Si faible que soit l'impression produite sur nos sens,  
 ce qui la produit est un corps ; et tout espace où un être  
 440 peut entrer sans rencontrer d'obstacle matériel,  
 c'est du vide. Ainsi toute chose doit soit agir,  
 par une force qui lui appartient,  
 ou sous l'action d'un autre corps,  
 soit offrir au mouvement un espace où s'accomplir.  
 Or l'action et les chocs réciproques  
 n'appartiennent qu'aux corps matériels,  
 et un espace libre ne peut être que vide.  
 Il n'existe donc rien en dehors du corps et du vide,  
 aucune troisième réalité qui puisse un jour  
 tomber sous les sens ou se présenter à l'esprit.

### PROPRIÉTÉS ET ACCIDENTS

*Certaines qualités sont inséparables des corps ; d'autres  
 ne sont que des événements passagers.* <sup>11</sup>

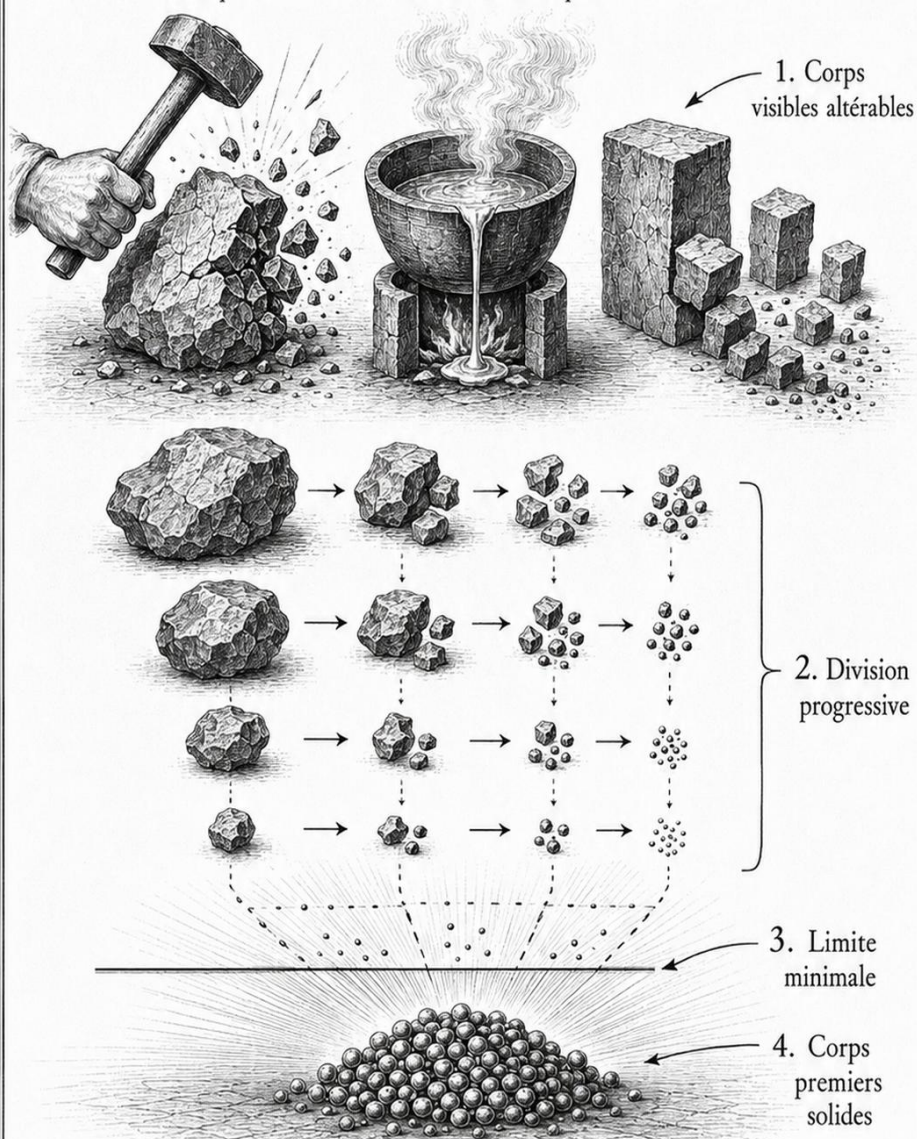
Nous ne reconnâtrons donc pas de troisième nature.  
 Tout ce que l'on voudrait ranger dans cette catégorie  
 se rattache aisément aux deux premières,  
 soit comme propriété, soit comme événement.  
 J'appelle propriété ce qu'aucune force  
 ne pourrait retirer d'une chose sans détruire cette chose :  
 la chaleur du feu, le poids de la pierre,  
 l'humidité de l'eau, la faculté de toucher propre aux corps,  
 et, dans le vide absolu, l'absence de résistance.  
 460 Tout ce qui peut venir ou disparaître  
 sans que l'être cesse de demeurer ce qu'il est,  
 comme la guerre et la paix, l'esclavage et la liberté,  
 la richesse et la pauvreté, mérite plutôt le nom  
 d'événement, de circonstance ou d'accident.  
 Le temps n'existe pas par lui-même : nous le sentons dans le passage des choses,  
 dans ce qui fut, ce qui est et ce qui sera.  
 Qui a jamais touché le temps ? Peux-tu séparer une heure  
 des réalités qui changent ou demeurent ?  
 Quand on raconte qu'Hélène abandonna son époux  
 et que la guerre abattit les Troyens, devons-nous croire  
 que ces événements existent encore par eux-mêmes ?  
 Non : le temps irrévocable en a repris les causes,  
 et les hommes ont disparu avec leurs actes.  
 Toute action est l'événement de corps dans un lieu.  
 Sans corps, Hélène aurait-elle pu être belle ?  
 Sans espace, comment l'étincelle  
 qui embrasa d'amour le cœur du prince phrygien  
 aurait-elle grandi jusqu'à incendier Troie ?  
 Comment le cheval de bois aurait-il versé sur Pergame,  
 480 au cœur de la nuit, la vengeance et les flammes ?  
 Il faut donc refuser aux faits, qui ne sont que des rapports,  
 la réalité propre que possèdent les corps et le vide.  
 Nés des mouvements qui se produisent en eux,  
 ils sont les événements des corps et de l'espace.



# PRIMORDIA ET MINIMA

## (CORPS PREMIERS ET MINIMA)

Les corps visibles se brisent, se fondent et se divisent.  
Mais il existe des éléments premiers, pleins et solides,  
ainsi qu'une limite minimale au-delà de laquelle la division cesse.



1.  
Corps visibles  
altérables

2.  
Division  
progressive

3.  
Limite  
minimale

4.  
Corps premiers  
solides

**PRIMORDIA (CORPS PREMIERS)**

*Les éléments ultimes sont solides, éternels et soustraits  
à toute destruction.* <sup>12</sup>

Tout corps est un élément premier ou un assemblage d'éléments.  
 Quand il s'agit d'un élément simple, aucun choc, si violent soit-il,  
 ne peut ébranler cette unité ultime.  
 Plein et indivisible, il demeure identique à lui-même.  
 Tu doutes peut-être qu'une telle solidité soit éternelle,  
 puisque nous ne la rencontrons nulle part sous nos yeux.  
 La foudre et les cris traversent les murs ;  
 les travaux des mines ouvrent les profondeurs des montagnes ;  
 le fer blanchit dans le feu, le métal entre en fusion,  
 la dureté de l'or s'amollit et se défait,  
 et le bronze glacé devient une nappe brûlante.  
 Lorsque nous tenons une coupe que l'on remplit,  
 nous sentons à la fois le liquide monter  
 et le métal prendre sa chaleur ou son froid.  
 Où trouver alors, dans les corps visibles, une trame absolument solide ?  
 Ce que les yeux ne montrent pas, la raison nous l'apprend.  
 Écoute : quelques vers suffiront à te faire comprendre  
 l'éternité de corps que tu ne peux voir,  
 et la solidité des éléments, semences  
 de tout ce qui se meut dans l'immensité de la nature.  
 Puisque deux réalités entièrement différentes  
 forment ensemble l'univers,  
 chacune doit exister en elle-même,  
 irréductible et pleinement conforme à sa nature.  
 Nous savons que le vide est un espace sans matière ;  
 tout corps en est donc absent.  
 Et réciproquement, tout corps exclut le vide :  
 l'élément premier est en lui-même plein et immuable.  
 Puisque l'existence du vide est démontrée,  
 ne faut-il pas qu'il soit entouré de matière ?  
 Comment les objets pourraient-ils contenir du vide,  
 s'ils ne l'enfermaient dans un réseau solide ?  
 Qu'est-ce que ce contour, ce lien, cette trame,  
 sinon un assemblage de matière ? Tu comprends maintenant  
 que, lorsque les corps se désagrègent, la matière leur survit  
 et demeure entière dans ses éléments premiers.  
 Supprime le vide : l'univers devient entièrement plein.  
 Supprime les corps dont les contours précis  
 occupent et délimitent l'espace :  
 l'univers se réduit alors à un vide sans fin.  
 Nous sommes donc placés entre deux réalités absolues.  
 Or rien n'est totalement plein ni totalement vide :  
 il existe donc des corps solides, dont la présence  
 permet de mesurer la part du plein et celle du vide.  
 Aucun choc intérieur, aucune attaque extérieure,  
 rien ne peut briser l'unité de ces corps premiers.  
 Sans vide, tu le sais, il ne peut y avoir dans la nature  
 ni rencontre, ni choc, ni chute, ni rupture.  
 Sans vide, l'eau, le feu et le froid, qui détruisent les corps,  
 ne pourraient pénétrer au cœur des êtres.  
 Plus une chose contient de vide,  
 plus vite et plus profondément elle se défait.  
 Mais si l'élément premier est plein et inaltérable,  
 il doit nécessairement être éternel.



Enfin, si la matière n'était pas impérissable,  
 540 tout aurait depuis longtemps été repris par le néant,  
 et un monde entièrement neuf aurait dû remplacer l'ancien.  
 Mais nous avons établi que rien ne naît de rien  
 et que rien ne retourne à ce qui n'existe pas.  
 Il faut donc une substance première et immortelle,  
 dans laquelle la mort défait les êtres,  
 et d'où sort ce qui remplace ce qu'elle a emporté.  
 Pour résister au poids des siècles et suffire  
 à ce travail sans fin qui produit puis détruit,  
 l'élément premier doit être plein et fortement uni.  
 Si la nature n'arrêtait pas au niveau de l'atome  
 la dissolution des choses, la matière,  
 réduite en poussière par l'action infatigable du temps,  
 ne pourrait plus se rassembler assez vite  
 pour conduire un seul être jusqu'à sa maturité.  
 La destruction est rapide ; la croissance est lente.  
 Soumis au temps et pressés par la force  
 invincible des jours accumulés,  
 des corps divisés et broyés à l'infini  
 trouveraient-ils jamais le temps de se reformer ?  
 560 Or nous voyons la mort réparer sans cesse la vie,  
 et chaque forme atteindre son plein développement.  
 La division doit donc s'arrêter à une unité ultime.  
 Mais comment des semences aussi solides peuvent-elles produire  
 la souplesse et l'écoulement des matières fluides :  
 la terre, l'eau, l'air, la vapeur et le feu ?  
 Grâce au vide qui se mêle à leurs assemblages.  
 Si, au contraire, les éléments étaient eux-mêmes mous,  
 d'où viendraient le tranchant du fer et la dureté du rocher ?  
 L'univers, privé de fondation solide,  
 s'effondrerait jusque dans ses bases.  
 Les principes des choses sont donc immuables et fermes.  
 C'est la manière plus ou moins serrée dont ces éléments s'assemblent  
 qui donne leur résistance aux corps qu'ils forment.  
 Puisqu'une limite constante fixe d'avance  
 la croissance et la durée de chaque espèce,  
 puisqu'une ligne que rien ne franchit  
 détermine le champ de ses possibilités,  
 et puisque cette règle demeure si fidèle  
 que chaque espèce d'oiseau conserve, d'âge en âge,  
 580 les couleurs propres à son plumage,  
 il faut qu'un élément stable réside au fond de tous les corps.  
 Car si la substance première pouvait changer de nature,  
 si elle pouvait perdre son identité,  
 nous n'aurions plus aucun moyen de savoir  
 ce qui peut naître ou non, ni comment chaque être porte en lui  
 la mesure de son développement et la loi  
 que la nature a inscrite au plus profond de lui.  
 Comment, sans cette permanence, expliquer que reparaissent  
 chez les descendants les plus éloignés  
 les appétits, la démarche et le caractère de leurs ancêtres ?  
 Dans l'élément ultime, indissoluble et intangible,  
 la petitesse atteint sa limite absolue.  
 Il n'existe rien de plus petit que cette unité.  
 Elle ne peut être isolée comme une partie indépendante  
 de l'élément dont elle constitue la base,  
 mais la nature réunit dans chaque corps premier

un grand nombre de ces points inséparables et étroitement liés.  
 Pris seuls, ils ne pourraient produire aucune action ;  
 ils sont donc rassemblés en un bloc dont la force,  
 600 résistant à tous les coups, les empêche de se séparer.  
 Ils ne sont groupés ni par hasard ni par volonté,  
 mais par la nécessité intime de leur liaison :  
 unités sans parties, innombrables,  
 à jamais incapables de diminuer,  
 ils soutiennent l'univers, et leur enchaînement  
 préserve éternellement leur simplicité.  
 Si l'atome n'est pas l'ultime fraction,  
 le plus petit corps doit lui-même être composé  
 de parties divisibles sans fin ; alors toute chose  
 se partagerait en moitiés de moitiés, indéfiniment,  
 et l'infini deviendrait une même mesure  
 pour le point le plus petit et pour l'immensité de la nature.  
 Comment les distinguer alors ? Voyons-nous vraiment  
 une limite plus nette au petit qu'au grand ?  
 Nous aurions deux infinis. La raison s'y refuse,  
 et une seule issue demeure :  
 l'atome, unité pleine et sans parties,  
 corps simple qui échappe à toute destruction.  
 Un être ne se défait qu'en ses propres principes.  
 620 Si ces principes n'étaient pas les éléments ultimes,  
 au lieu de recomposer de nouveaux corps  
 avec leurs poids, leurs mouvements, leurs chocs et leurs rencontres,  
 et de permettre ainsi au monde de durer,  
 ils resteraient sourds à l'appel pressant de la nature ;  
 réduits en fragments toujours plus petits,  
 ils lui échapperaient et se dissiperiaient entre ses mains.  
 C'est en les réunissant que la matière produit les choses.  
 Comment les réunir si elles se changent en poussière sans fin ?  
 Et même si leur division n'avait pas de terme,  
 il faudrait encore reconnaître ceci :  
 un certain nombre de parties, au moins, ont dû résister à tous les coups  
 et traverser sans perte la durée éternelle.  
 Mais quelle contradiction ! Comment auraient-elles résisté,

---

#### MINIMA (PARTIES MINIMALES)

*La matière n'est pas divisible à l'infini : une limite minimale garantit la consistance des corps.* <sup>13</sup>

si elles étaient condamnées à rester fragiles ?  
 Comment auraient-elles survécu aux innombrables attaques  
 et à l'action interminable des années ?  
 Ils se trompent donc, ceux qui, sans aller au bout de leur raisonnement,  
 prétendent que le feu seul échappe au temps  
 et que toute matière se réduit à lui.  
 640 Ils suivent dans ce combat leur maître Héraclite,  
 penseur devenu célèbre par son obscurité,  
 moins apprécié des esprits qui cherchent la vérité  
 que de ceux qui aiment, avec une légèreté naïve,  
 deviner des secrets derrière des formules grandioses et vides.  
 Un beau son flatte leur oreille, enivre leur jugement,  
 et ils prennent pour vrai ce qui brille dans les mots.  
 Peut-on sérieusement croire que la flamme,  
 à elle seule, ait fourni la matière de tant de corps différents ?  
 Si tous ses éléments sont de même nature,  
 le feu ne pourra produire que plus ou moins de chaleur,

selon qu'il sera plus dense ou plus dispersé.  
 Rien d'autre n'en sortira ; je défie quiconque  
 de tirer d'un principe unique, comprimé ou répandu,  
 la diversité immense  
 des formes et des structures visibles.  
 Certains, il est vrai, introduisent du vide  
 pour aider le feu dans ses transformations ;  
 mais dense ou rare, le feu reste du feu.  
 S'ils refusent le vide parce qu'il gêne leur thèse,  
 660 ils ressemblent à des voyageurs dont l'habileté stérile  
 évite une pente et leur fait perdre la route.  
 Ils reculent devant la difficulté,  
 sans voir que, sans vide,  
 tous les corps formeraient une masse entièrement compacte,  
 incapable de lancer, comme le soleil dans le ciel,  
 ses gerbes de chaleur et de lumière.  
 Rien ne peut rayonner sans espace libre.  
 Dira-t-on que le feu s'éteint lorsqu'il se rassemble,  
 et que ses contractions le transforment sans cesse ?  
 C'est une subtilité sans valeur : si le refroidissement  
 détruit la chaleur, il détruit le feu lui-même,  
 c'est-à-dire le principe que l'on disait premier.  
 Il faudrait alors que tout renaisse de rien.  
 Chaque être possède une nature déterminée ; s'il en sort,  
 il cesse d'être lui-même : sa transformation est sa mort.  
 Si tu ne veux donc pas que la diversité du monde  
 surgisse du néant, il faut qu'à toute destruction  
 survive un fond stable et inaltérable.  
 Puisqu'il existe des corps qu'aucune force ne transforme,  
 680 qui conservent éternellement leur nature,  
 et dont les rapprochements, les distances et les dispositions  
 font et défont les choses composées,  
 le feu ne peut pas être leur unique substance.  
 Que changeraient, en effet, la présence ou l'absence  
 de semences toutes identiques ? Elles changeraient de place,  
 mais garderaient toujours la nature du feu.  
 Tout ce qu'elles formeraient serait donc encore du feu.  
 Voici ce qu'impose le bon sens :  
 il existe des corps premiers, à la base de tous les autres.  
 Leur forme, leur assemblage, leur ordre et leurs mouvements  
 font apparaître la flamme ou la font disparaître.  
 Mais ils ne sont eux-mêmes ni feu, ni rien qui puisse envoyer  
 à nos sens une image perceptible.  
 Dire que tout est feu, que seuls existent partout  
 des éléments de flamme,  
 c'est une folie, quoi qu'en pense Héraclite.  
 En retournant l'autorité des sens contre les sens eux-mêmes,  
 il fausse l'unique instrument dont nous disposons pour atteindre le vrai.  
 C'est pourtant par les sens que la flamme se révèle à lui ;  
 700 sur ce point, il juge donc leur témoignage certain.  
 Ils lui apprennent ce qu'est le feu ; mais sur tout le reste,  
 tout aussi clairement perçu, il refuse de les croire !  
 Peut-on pousser plus loin l'incohérence ? Quel recours nous resterait ?

## CONTRE LE FEU UNIQUE

*Un seul élément sensible, tel le feu d'Héraclite, ne peut engendrer toute chose.*<sup>14</sup>

Comment distinguer le vrai du faux, si nous contestons  
le jugement des sens ? Dès lors, nier le feu  
ou ne conserver que lui est également arbitraire.  
Dire que rien n'existe en dehors du feu,  
ou qu'il n'existe aucun feu dans la matière,  
est tout aussi insensé. Voilà pourquoi  
ceux qui prétendent expliquer l'univers  
par les transformations d'un élément unique  
n'ont pas compris la loi de la nature,  
qu'ils donnent au feu le pouvoir de tout créer,  
qu'ils fassent de l'air le moteur souverain,  
de l'eau la mère universelle,  
ou qu'ils tirent le monde entier de la terre.  
D'autres, moins exclusifs mais tout aussi téméraires,  
réunissent les éléments deux par deux comme des couples producteurs :  
le feu avec l'air, la terre avec l'eau.

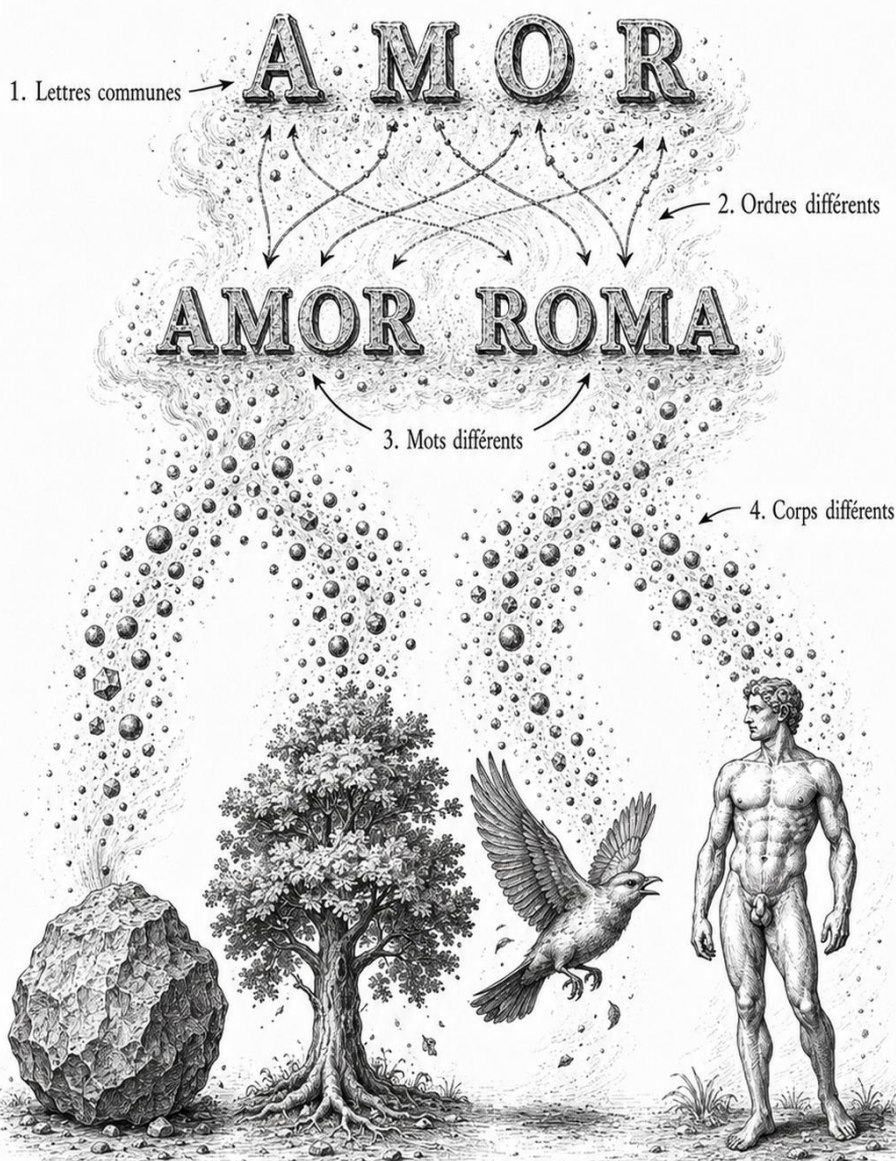
720 D'autres encore font naître le monde des quatre éléments.  
À leur tête se trouve un penseur illustre,  
Empédocle d'Agrigente, sage et gloire  
de l'île aux trois promontoires, dont les côtes sinueuses  
font écumer le bleu sombre de la mer Ionienne.  
Un détroit violent a rompu le lien  
qui rattachait autrefois cette rive à l'Italie.  
Là s'ouvre Charybde ; ici l'Etna bouillonne,  
et les jets de sa lave fumante  
menacent de lancer un nouvel assaut,  
mêlant leur foudre souterraine au tonnerre du ciel.  
On célèbre à juste titre l'île triangulaire :  
elle a ses gouffres noirs et son volcan lumineux,  
elle est riche de récoltes, de peuples et de trésors.  
Mais rien de plus célèbre n'est apparu sur ses rives,  
rien de plus grand ni de plus précieux que cet homme,  
dont la pensée éclate dans des chants presque divins  
et proclame des intuitions si hautes  
qu'on a peine à croire qu'il soit né comme un simple humain.  
Pourtant ce maître, et tous ceux qui marchent dans son ombre,  
740 esprits moins élevés dominés par sa grandeur,  
ces devins merveilleux, ces initiateurs,  
ont bien tiré du sanctuaire de leur cœur  
davantage de réponses justes  
qu'il n'en sortit jamais des trépieds sacrés  
où la Pythie s'agite sous les lauriers d'Apollon ;  
mais leur génie a échoué devant les éléments premiers.  
Ces hommes, qui dépassaient les oracles, n'ont pas compris le monde :  
si grands qu'ils fussent, leur chute fut profonde.  
Ils ont voulu fonder le mouvement sans vide :  
c'est leur première erreur. Sans vide, comment  
expliquer la souplesse des corps à structure lâche,  
l'air, l'eau, le feu, le soleil, la terre, les animaux et les plantes ?  
Ensuite, en refusant à la matière une unité minimale,  
ils la livrent à une division sans fin.  
Or il est évident qu'à l'extrême limite  
de ce que nos sens peuvent concevoir se trouve l'atome :  
il est le minimum de l'être ; j'en conclus

que l'atome est l'unité au-dessous de laquelle rien n'est discernable.  
 760 Ajoute qu'ils donnent aux choses pour principes  
 des éléments poreux, que la mort peut dissiper,  
 détruire dans leur masse et dans leur substance.  
 L'univers devrait donc finir par retourner au néant,  
 et la nature renaître à son tour de rien.  
 Voilà deux erreurs que la raison condamne.  
 En outre, ces quatre corps, ennemis et destructeurs les uns des autres,  
 ne pourraient former aucune combinaison durable.  
 Ils se disperseraient comme, dans l'orage,  
 le tonnerre, le vent, la pluie et les nuages.  
 Enfin, si les choses doivent se changer  
 dans les quatre éléments dont on prétend les faire sortir,  
 pourquoi ne pas voir aussi dans les choses  
 les semences de ces éléments eux-mêmes ?  
 Deux possibilités seulement : ou bien, par des retours constants,  
 ils échangent leurs couleurs, leurs formes,  
 et tout ce qui constitue leur nature ; ou bien l'eau et la terre,  
 l'air et le feu, même réunis, conservent leur identité  
 et ne deviennent jamais autre chose qu'eux-mêmes.  
 Dans ce second cas, rien ne pourrait naître de leur mélange,  
 ni sève, ni sang, ni rien qui pousse ou qui vive.  
 780 Chacun garderait sa nature exclusive,  
 et dans les tentatives stériles du mélange,  
 le feu, la terre et l'eau resteraient ce qu'ils sont.  
 Pour éviter ce conflit et corriger cette faiblesse,  
 il faut un fond commun et neutre, qui permette pourtant  
 à chaque chose composée de posséder sa nature propre.  
 Je sais qu'ils prennent pour point de départ le feu du ciel :  
 le feu devient air, l'air devient pluie, puis la terre  
 naît de l'eau ; ensuite, en sens inverse,  
 l'eau redevient air, et l'air redevient feu.  
 Selon eux, rien n'arrête ces transformations,  
 qui, du nuage au sol et du sol au nuage,  
 font monter et descendre leur chaîne continue.  
 Mais une matière soumise à de tels changements  
 ne peut constituer un véritable élément premier.  
 Il faut que quelque chose demeure immuable au fond de tout,  
 sans quoi le néant aurait depuis longtemps tout effacé.  
 Ce qui abandonne sa nature et ses propriétés  
 cesse d'être ce qu'il était ; autrement dit, il meurt.  
 Puisque les quatre éléments changent et disparaissent,  
 800 ils doivent donc provenir d'autres corps qui demeurent.  
 Sinon, le monde entier s'effondre dans le néant.  
 Ne vaut-il pas mieux arracher l'univers à ce gouffre  
 en posant des corps premiers, dont les forces constantes,  
 par leurs unions et leurs séparations invisibles,  
 forment les corps changeants : le feu, la terre, l'eau,  
 et tout ce qui compose le spectacle du monde ?  
 Mais, diras-tu, les faits sont clairs : toute chose naît de la terre,  
 s'élance dans l'air vivant et y grandit.  
 Si les saisons clémentes ne soufflent pas régulièrement,  
 si les pluies ne font pas onduler les moissons,  
 et si le soleil ne les sèche et ne les réchauffe,  
 la croissance s'arrête et la nature ne produit plus.  
 Nous-mêmes, nous verrions notre corps dépérir  
 et les ressorts de ses nerfs se dessécher,  
 si la boisson mêlée aux aliments solides

ne répandait la vie dans nos veines avides.  
Oui, l'être humain se nourrit : je l'accorde.  
Il possède ses aliments, et chaque être possède les siens.  
Mais si une moitié des choses nourrit l'autre,  
820 c'est que, dans tous les corps qui réparent le nôtre,  
la nature a répandu des éléments communs.  
Leurs chocs, leurs rencontres plus ou moins favorables,  
les mouvements qu'ils reçoivent et transmettent,  
les disposent en assemblages différents.  
Les semences sont communes ; seul leur ordre varie.  
Le ciel, le feu, le soleil, la terre, les fleuves et les mers,  
les plantes, les animaux et les humains :  
l'univers entier est fait des mêmes éléments.

# LITTERAE RERUM (LETTRES DE LA MATIÈRE)

Comme les mêmes lettres, diversement rangées,  
forment des mots différents,  
les mêmes corps premiers, diversement unis, produisent des choses différentes.



1.

Lettres  
communes

2.

Ordres  
différents

3.

Mots  
différents

4.

Corps  
différents

## CONTRE LES QUATRE ÉLÉMENTS

*Feu, air, eau et terre sont eux-mêmes composés : ils ne  
sont pas les principes ultimes.* <sup>15</sup>

Pourquoi s'en étonner ? Dans mes vers aussi, les mêmes sons,  
communs à plusieurs mots, composent des mots différents,  
et quelques lettres identiques, autrement groupées,  
apportent aux yeux et aux oreilles des sens nouveaux.

Telle est la puissance des combinaisons.

Imagine alors la nature, immense réserve,  
bien plus riche en corps premiers que nos langues en lettres :  
elle possède de quoi former l'infinie diversité des êtres.

Il faut enfin examiner Anaxagore,  
qui a voulu tout fonder sur l'homéométrie,  
mot grec que notre langue ne peut traduire d'un seul terme,  
840 mais dont le principe est facile à expliquer.

Selon lui, un os est composé de petits os,  
le sang, d'une multitude de gouttes de sang,  
un organe, d'organes minuscules,  
la terre, de terres plus petites,

l'or, de particules d'or,

et la flamme, de semences de feu ;

l'eau serait faite d'atomes d'eau : dans chaque chose,  
l'ensemble serait identique à ses parties.

Il refuse pourtant le vide dans les corps en mouvement

et ne fixe aucune limite à leur division :

deux erreurs que nous avons déjà réfutées.

De telles semences n'auraient ni force ni durée.

Si elles ressemblent aux corps visibles, elles ne leur sont pas supérieures ;  
comme eux, elles seraient promises à la destruction.

Comment pourraient-elles fuir la morsure de la mort,

l'attaque qui les poursuit et le choc qui les brise ?

Laquelle sortirait victorieuse de ce combat ?

La terre, l'eau, les os ou le sang ?

Aucune. Rien d'immortel en elles ne résisterait

860 à la loi manifeste à laquelle tous les êtres sont soumis.

Le néant les attendrait et finirait par les engloutir.

Mais rien ne retourne au néant et rien n'en sort :

ce principe, au moins, est solidement établi.

Puisque les aliments augmentent notre substance,

il est clair que notre sang, nos os et notre chair  
se forment à partir d'éléments qui ne sont pas déjà eux.

Si chaque aliment, solide ou liquide, contenait

de petites masses de sang et des veines en miniature,

des fragments d'os, de nerfs et de chair mêlés,

il serait lui-même composé de corps qui lui sont étrangers.

Et si tout ce que produit la terre existe déjà en elle,

elle devrait être faite de tout ce qu'elle contient,

et porter en elle une foule de corps étrangers à sa nature.

Changeons les exemples autant que nous voudrions,

la difficulté reste la même. Prenons le bois : il devient feu, cendre et fumée.

Sa structure devrait donc contenir ces matières étrangères,

ou bien être elle-même un principe étranger présent en elles.

La réponse ne change pas.

Anaxagore conserve pourtant une échappatoire,

880 un refuge séduisant où je vais le rejoindre.

« Tout est dans tout, dit-il ; mais nos yeux n'aperçoivent  
que l'élément qui domine et vient au premier plan,



celui qui s'impose par sa force et son nombre.  
 Tous les autres restent cachés. »  
 Soit. Mais je veux alors voir, sous la meule du moulin,  
 du sang jaillir du choc de la pierre et du grain.  
 Je veux trouver dans toute chose une trace visible  
 des tissus et des corps qui composent les vivants.  
 Il devrait suffire d'ouvrir ou d'user une surface  
 pour faire apparaître ce qui se cache au fond.  
 Le lait devrait couler de l'herbe et des fontaines,  
 blanc et doux comme celui qui sort du pis des brebis.  
 Dans la terre retournée, nos yeux distingueraient  
 les embryons dispersés de tout ce qui n'est pas encore né,  
 les feuilles, les épis et les fleurs déjà formés.  
 Le bois fendu montrerait de petites fumées,  
 des cendres minuscules et des particules de feu.  
 Or rien de tout cela ne se produit.  
 La raison écarte donc ce mélange étrange  
 900 et reconnaît entre les corps un échange  
 d'éléments communs : sans être eux-mêmes ces corps,  
 ils les construisent selon leur ordre et leurs liaisons.  
 On a certes vu, sous le souffle des tempêtes,  
 de grands arbres voisins entrechoquer leurs cimes,  
 et sur les montagnes couronnées de pourpre  
 des foyers spontanés jaillir comme des fleurs.  
 Mais ce n'est pas un feu tout formé qui se cachait dans le bois :  
 ce sont ses éléments que le choc en arrache,  
 et leur rassemblement embrase les forêts.  
 Si tant de bûchers dormaient réellement sous l'écorce,  
 quelle force pourrait contenir leur violence ?  
 Depuis longtemps, l'incendie aurait rasé la terre.  
 Ai-je donc exagéré le rôle de l'ordre, de la position,  
 et des mouvements reçus ou transmis,  
 qui permettent à une même matière, diversement combinée,  
 de prendre l'aspect du bois ou celui du feu ?  
 Mesures-tu l'effet du plus petit changement  
 entre des corps formés d'éléments presque identiques ?  
 920 Les mots eux-mêmes semblent ici confirmer la nature :  
 malgré les lettres communes à leurs deux structures,  
 nous ne confondons pas « bois » et « feu ».

## CONTRE L'HOMÉOMÉRIE

*Les choses ne sont pas faites de fragments déjà  
 semblables à elles-mêmes.*<sup>16</sup>

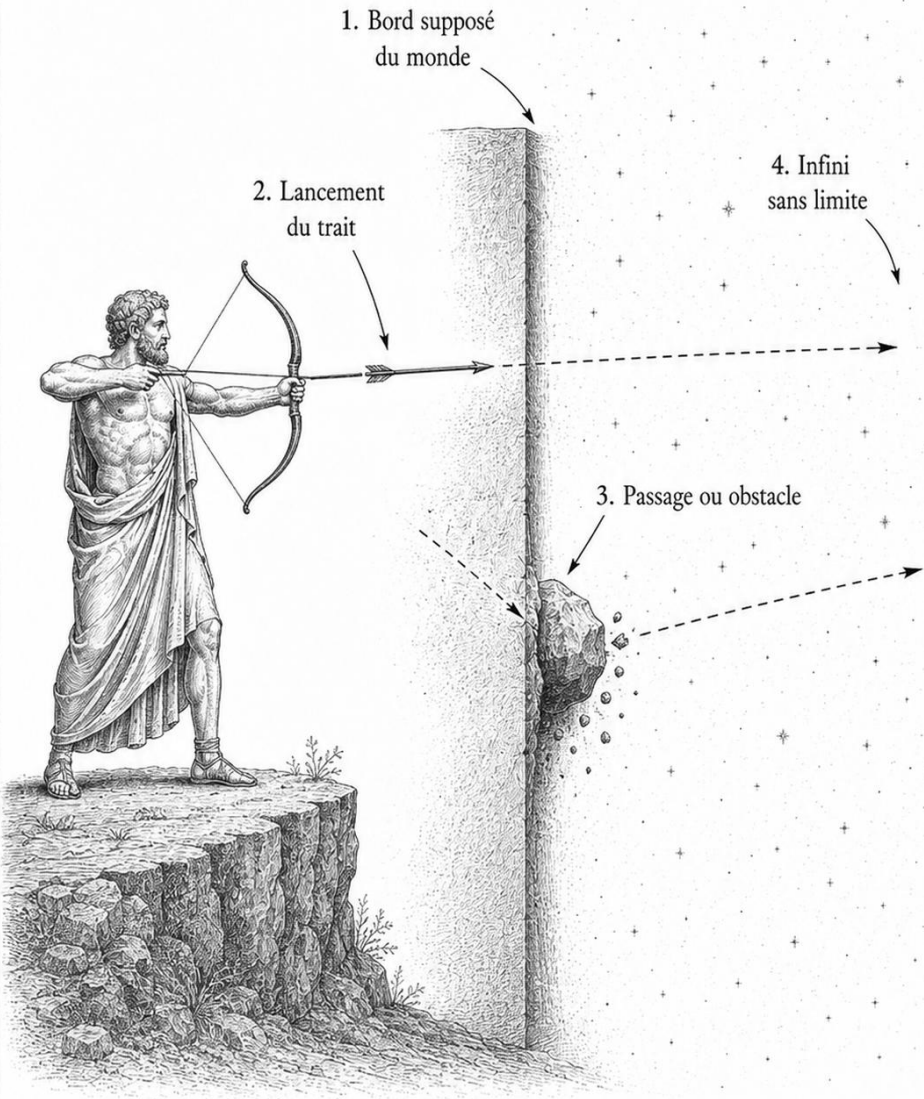
Si, contre l'évidence, tu persistes dans cette erreur,  
 si tu veux rendre le principe identique à la chose  
 et confondre les objets avec ce qui les compose,  
 les corps premiers perdent toute signification.  
 Je vois alors la nature retomber dans le chaos,  
 mêlant au hasard, sur un visage pris de délire,  
 l'amertume des larmes et le tremblement du rire.  
 Poursuivons maintenant. Puissent mes paroles  
 éclairer pour toi l'ombre où nous avançons.  
 Je le sais, il faudra lutter pour convaincre.  
 Mais un grand espoir de gloire frappe ma poitrine,  
 comme le thyrses d'un dieu, et fait vibrer mon cœur.  
 Porté par la douce passion des Muses, sans peur,  
 j'entre dans des régions que nul pied n'a foulées.  
 Quelle joie de boire à vos sources intactes,

de cueillir pour mon front des fleurs encore vierges,  
que les Muses, je le sens et je le veux,  
y suspendront comme une couronne jamais portée !  
Elles récompenseront le travail du penseur et du poète  
qui défait les derniers nœuds de la superstition  
et répand une lumière si vive sur tant de nuit.  
Et qui me reprocherait d'envelopper de poésie  
tout ce que j'aborde, comme d'un parfum d'ambroisie ?  
Je fais comme le médecin qui présente à un enfant  
une potion amère qu'il doit pourtant boire.  
Il enduit de miel les bords de la coupe,  
afin que cette douceur lui cache l'amertume.  
L'enfant est trompé, mais non pas victime : il boit sans crainte,  
et le remède descend dans son corps,  
emportant avec lui la douleur et la fièvre.  
La ruse bienfaisante n'a trompé que ses lèvres.  
De la même manière, je fais passer une vérité exigeante,  
qui paraît rebutante à ceux qui ne l'ont jamais goûtée.  
La foule ressemble à cet enfant : une ruse innocente l'attire.  
Séduite sans méfiance par le charme de la Muse,  
elle boira sous le miel une doctrine amère.

# SAGITTA IN INFINITUM

## (LA FLÈCHE AU BORD DU MONDE)

S'il existait une extrémité du monde, on pourrait y lancer un trait.  
S'il passe, la limite n'en est pas une ; s'il heurte un obstacle,  
il faut encore un au-delà. Ainsi l'univers n'a pas de bord ultime.



|                                |                             |                              |                             |
|--------------------------------|-----------------------------|------------------------------|-----------------------------|
| 1.<br>Bord supposé<br>du monde | 2.<br>Lancement<br>du trait | 3.<br>Passage<br>ou obstacle | 4.<br>Infini<br>sans limite |
|--------------------------------|-----------------------------|------------------------------|-----------------------------|

Puissé-je ainsi, mon ami, en te captivant par mes vers,  
faire entrer la nature dans ton esprit étonné.

960 Je t'ai montré la structure de la matière  
et la solidité des éléments constants,  
qui se déplacent dans l'espace et résistent au temps.  
Demandons maintenant si leur ensemble, l'univers,  
possède ou non des limites. Et l'espace, ce que j'appelle  
le vide, champ où existent et circulent les corps,  
est-il enfermé dans des frontières immuables,  
ou s'étend-il sans fin dans l'immensité ?  
D'abord, quelle enceinte pourrait entourer le monde  
et en dessiner le contour ? Pour être limité,  
l'univers devrait avoir une extrémité.  
Or la limite d'un corps se trouve au-delà de ce corps.  
Mais on ne peut rien concevoir que l'univers ne contienne,  
rien qui soit extérieur à la totalité.  
L'univers, le tout, n'a donc aucune extrémité.  
Peu importe l'endroit où se place l'observateur :  
qu'il avance d'un pas ou de mille,  
l'infini se retire devant lui sans diminuer.  
Supposons pourtant que l'espace forme une enceinte fermée.  
Va jusqu'à son bord ultime  
980 et lance une flèche. Deux possibilités :  
ou son élan l'emporte au-delà,  
ou un obstacle arrête sa course.  
Choisis : il n'existe pas de troisième réponse.  
Dans les deux cas, où est ta limite ?  
Si la flèche rencontre un obstacle,  
ou si elle passe et poursuit sa route,  
le terme que tu cherchais se trouve encore plus loin.  
Place donc où tu voudras le dernier rivage :  
je te suis. Lance encore une flèche ; ce sera toujours en vain.  
La fin reculera sans cesse devant le projectile.  
Elle se retire à l'infini,  
et sa fuite agrandit toujours le champ de la poursuite.  
Ensuite, si l'univers, si la totalité des corps,  
était entourée de frontières infranchissables,  
la matière, entraînée par son poids au fil du temps,  
se serait entièrement accumulée au fond du monde.  
Rien n'aurait pu durer sous le ciel ;  
il n'y aurait plus ni ciel ni soleil lumineux.  
Une chute éternelle aurait condensé la matière  
1000 et couché les éléments premiers au fond de l'abîme.  
Mais les corps ne cessent de se faire et de se défaire.  
S'ils ne trouvent aucun repos, c'est qu'il n'existe aucun fond,  
aucun siège où leur masse puisse descendre et s'immobiliser.  
Le mouvement infatigable s'étend  
dans toute l'immensité qu'il peuple,  
et une réserve infinie d'éléments entretient son élan éternel.  
Enfin, partout nos yeux constatent le même fait :  
une chose en limite toujours une autre.  
L'air borne les collines, et les montagnes bornent l'air ;  
l'eau borne la terre, et la terre borne la mer.  
Mais rien n'existe à l'extérieur de l'univers.

C'est donc en vain qu'à travers l'immensité,  
 depuis le premier matin du temps jusqu'au dernier jour,  
 les fleuves transparents prolongeraient leur cours :  
 ils n'épuiseraient jamais leur trajet futur.  
 Partout, un champ sans mesure s'ouvre au mouvement.  
 L'univers ne connaît aucune fin.  
 Puisque le vide et la matière alternent partout,  
 et se limitent l'un l'autre,  
 1020 leur ensemble se prolonge nécessairement sans terme.  
 Sinon, l'un des deux serait borné et l'autre non,  
 et ce dernier étendrait seul, sans retour ni opposition,  
 son essence unique et infinie.  
 Ni le ciel lumineux, ni la mer, ni la terre  
 ne pourraient alors résister une heure au néant.  
 Tout serait emporté pêle-mêle dans le gouffre,  
 et le genre humain partirait en poussière,  
 avec la nature entière et même les corps sacrés des dieux.  
 Mais comment une dispersion aveugle aurait-elle pu  
 rassembler les éléments d'un monde ?  
 Car ce n'est pas volontairement, par un accord réfléchi,  
 ni selon les plans d'une science exacte,  
 que les éléments des corps se sont combinés.  
 Des chocs innombrables, des tâtonnements,  
 des essais de formes et d'assemblages,  
 répétés dans l'infinité de l'espace et du temps,  
 ont fini par produire l'ordre où notre univers est né.  
 Une fois la matière entrée dans ces configurations,  
 une longue habitude a maintenu la nature dans ses voies.  
 1040 Ainsi les fleuves renouvellent sans cesse  
 les eaux de la mer toujours pleine ;  
 ainsi, sous la chaleur continue du soleil,  
 la vie déploie sur la terre une fraîcheur toujours nouvelle ;  
 ainsi notre soleil se nourrit d'un apport constant de feu.  
 Qu'est-ce qui pourrait résister à la mort,  
 si un renfort éternel, venu des profondeurs de l'espace,  
 ne répare sans cesse les brèches des corps ?  
 Retire aux animaux et aux humains leur nourriture :  
 tu les verras perdre leurs forces et leurs formes.  
 De même, dès que la matière se retire sans revenir  
 et cesse de renouveler un être,  
 tout assemblage doit se dissoudre et disparaître.  
 Qu'est-ce qui pourrait empêcher cette dispersion ?  
 Ce sont les chocs venus de l'extérieur :  
 tantôt leurs coups répétés obligent un corps à tenir,  
 jusqu'à l'arrivée des éléments qui viendront le réparer ;  
 tantôt ils font éclater les liens d'un assemblage,  
 l'ouvrent à des éléments nouveaux et donnent aux anciens,  
 avec la liberté, le temps de fuir leur prison.  
 1060 Ces échanges supposent une immensité pleine de matière,  
 une réserve sans limites, constamment ouverte  
 au renouvellement de l'univers.  
 Il faut maintenant te protéger d'une dernière erreur.  
 Ne crois pas, Memmius, que toute la matière  
 tende vers un centre, ni que, sans coups venus de l'extérieur,  
 sans mouvement vers le haut ou vers le bas, le monde entier  
 puisse se maintenir en équilibre autour d'un point suprême,  
 comme si une chose pouvait prendre appui sur elle-même.  
 On imagine alors que, sous nos pieds, des êtres montent contre leur poids,

suspendus comme les images que tu vois  
 flotter sous les objets à la surface de l'eau,  
 et qu'une force ascendante les retient à la terre.  
 On dit que, sous nous, des vivants marchent la tête en bas,  
 semblables à nous et pourtant incapables de tomber ;  
 ils ne descendraient pas plus vers leur ciel  
 que nous ne nous envolons vers le nôtre.  
 Leur nuit serait notre jour, et les échanges réguliers  
 entre eux et nous feraient tourner le visage du temps :  
 quand le soleil se lève pour eux, les étoiles brillent pour nous.

- 1080 Tout cela n'est qu'un rêve, une vision née  
 d'un premier pas fait hors du chemin.  
 Il n'existe pas de centre dans un vide infini.  
 Mais supposons qu'il existe : à quoi servirait-il ? Quelle cause  
 pourrait fixer les choses près ou loin de ce centre ?  
 Qu'est-ce que l'infini ? L'espace de l'univers,  
 où circulent les poids et les mouvements.  
 Au centre comme partout ailleurs, l'espace reste libre.  
 Quel point pourrait immobiliser les corps,  
 et les soustraire au poids qui les entraîne ?  
 Non : partout le vide cède à la pesanteur,  
 et partout il laisse passer les corps selon leur mouvement.  
 Je ne vois aucune attraction secrète  
 qui ferait tout converger vers un centre nécessaire.  
 Les inventeurs de cette force centrale  
 ont d'ailleurs limité son action à la terre,  
 aux mers et aux montagnes, aux pierres,  
 enfin aux corps denses qui ressemblent au sol.  
 Mais, selon eux, l'air s'élance loin du centre,  
 et les semences de feu se rassemblent dans les hauteurs.
- 1100 Le centre les repousserait ; dans l'éther où tremblent  
 les lumières des astres, le ciel bleu  
 entretiendrait le soleil qui se nourrit de feu.  
 Car si la terre nourrit les humains, et si les branches,  
 sans la sève que le sol envoie aux racines,  
 ne peuvent se couvrir de feuilles vertes, il faudrait,  
 disent-ils, qu'une voûte retienne les régions supérieures.  
 Sinon, les murailles du monde s'envoleraient dans le vide  
 avec la flamme vagabonde,  
 entraînant les débris de tous les corps ; le ciel ouvert,  
 demeure de la foudre, éclaterait en éclairs.  
 La terre se déroberait soudain sous nos pieds  
 et tomberait en ruines à travers la nature.  
 Tout, devenu méconnaissable, se mêlerait dans le vide,  
 et disparaîtrait, ne laissant dans le néant  
 que des éléments frappés d'une stérilité sombre,  
 au milieu d'une immensité désormais sans formes.  
 Dès qu'un seul grain de matière s'échappe, tout le reste suit :  
 la première brèche ouvre la porte à la destruction.  
 Garde seulement ces principes en mémoire,  
 1120 et la nature sera à ta portée. Même dans la nuit la plus noire,  
 avance : chaque découverte fera naître la suivante,  
 et des lumières qui ne s'éteindront plus voleront devant tes pas.

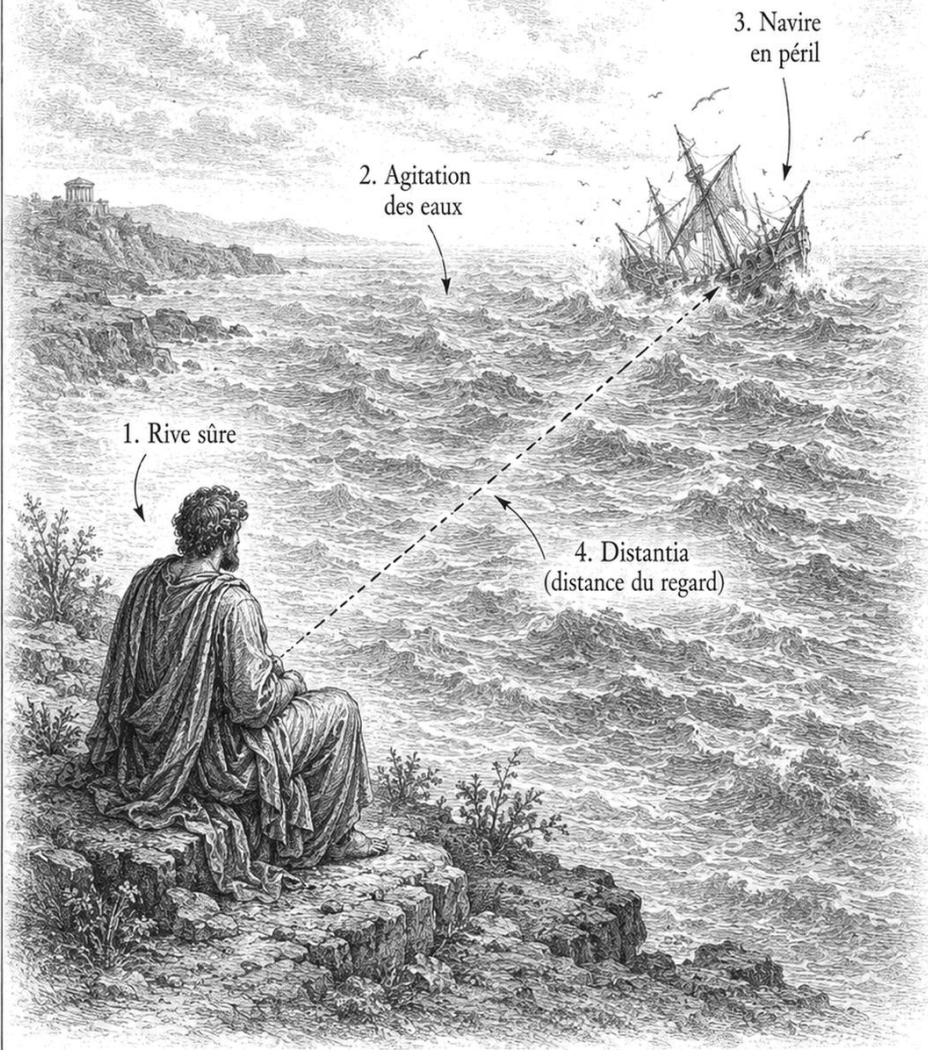
# **LIVRE II**

## **LES ATOMES**

# NAVFRAGIVM (NAUFRAGE CONTEMPLÉ)



Le navfragium (naufage) n'est pas ici un spectacle héroïque, mais une leçon sur la distance.  
 Depuis la rive sûre, le regard mesure l'agitation des eaux, le péril du navire et l'écart qui protège l'observateur.  
 La pensée naît de cette mise à distance.



|                 |                             |                          |                                         |
|-----------------|-----------------------------|--------------------------|-----------------------------------------|
| 1.<br>Rive sûre | 2.<br>Agitation<br>des eaux | 3.<br>Navire<br>en péril | 4.<br>Distantia<br>(distance du regard) |
|-----------------|-----------------------------|--------------------------|-----------------------------------------|



## LE PLAISIR DE COMPRENDRE

*Le sage contemple les passions humaines depuis la  
sécurité que procure la connaissance.* <sup>18</sup>

Il est doux, lorsque les vents soulèvent la mer,  
d'observer depuis la rive, au-dessus des vagues profondes,  
un autre lutter contre le naufrage. Non que l'on prenne plaisir  
à la souffrance d'autrui, mais parce qu'il est doux  
de mesurer les peines auxquelles on échappe.

Il est doux aussi, depuis un lieu sûr, de regarder dans la plaine  
des armées livrées au hasard du combat,  
et des dangers lointains que l'on ne partage pas.

Mais rien n'est aussi doux que d'établir sa vie  
sur les hauteurs tranquilles de la philosophie,  
dans la forteresse calme de la sérénité,  
et de voir l'humanité errer par cent chemins,  
chercher, courir, rivaliser de force et d'intelligence,  
épuiser ses journées et ses nuits dans le travail,  
gravir un à un les degrés de l'ambition,  
et vouloir s'asseoir au sommet du pouvoir.

Pauvres esprits humains, aveugles que nous sommes !

Quels dangers et quelle obscurité profonde  
entourent ce bref passage qu'est la vie ! Et pourtant,

20 la nature, regarde, demande très peu :  
que le corps soit délivré de la douleur et l'esprit de l'inquiétude,  
sans souffrance ni peur. Rien de plus.

Que réclame le corps pour être libre de tout mal ? La santé.

Il n'a pas besoin des raffinements préparés pour le plaisir :  
la nature s'en passe, et la raison aussi.

Laissons à d'autres les palais où la richesse ajoute  
aux festins nocturnes les chœurs et les chants,  
le son des cithares et l'éclat de l'argenterie,  
les murs couverts de bronze et d'or,  
et les lampes enflammées que portent des statues.  
Nous pouvons étendre nos corps sur l'herbe épaisse,  
au bord d'un ruisseau frais.

Pourquoi faudrait-il du marbre à notre repos,  
quand le printemps sourit entre les grands arbres  
et couvre l'herbe de fleurs ?

La pourpre et les lits aux couleurs éclatantes  
ont-ils plus de pouvoir sur la fièvre  
que le simple lit d'un pauvre ? La naissance,  
le pouvoir suprême et les trésors

40 ne guérissent aucun mal du corps.

Et l'esprit ? Je vois mal ce que sa paix y gagne,

à moins que, lorsque la plaine brûlante  
se remplit du tumulte de la guerre,  
quand les grands éléphants marchent devant les soldats,  
et que le même orgueil s'allume sous toutes les armures,  
ou lorsque la mer écume sous tes navires,  
à moins, dis-je, que les superstitions,  
effrayées à leur tour par tes légions,  
ne s'enfuient en déroute au son des armes  
et ne laissent ton cœur libre des inquiétudes communes.

Mais si tout cet appareil n'est qu'un réconfort ridicule,  
s'il n'a jamais écarté l'angoisse de la mort,  
si la meute des peurs  
ne redoute ni les épées ni le fracas des armes,

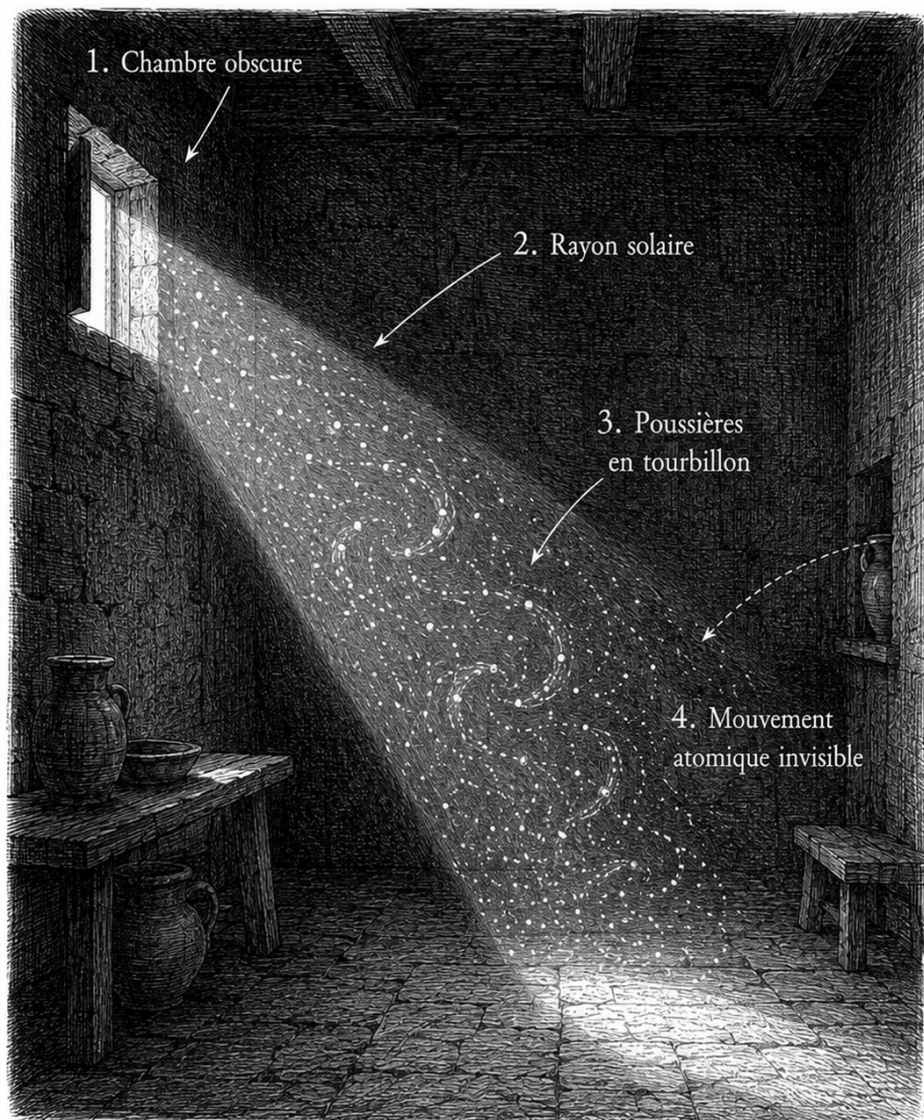
et joue sans crainte jusque sous la tente des rois,  
 si les grandeurs n'impressionnent pas la peur,  
 pas plus que l'or éclatant et la pourpre,  
 quel recours reste-t-il au sage ?  
 Il reste la raison et la force de la vérité.

60 Ne vivons-nous pas, en effet, au milieu de l'obscurité ?

# MOTUS IN RADIO

## (LE MOUVEMENT DANS LE RAYON)

Dans une chambre obscure, un rayon de soleil révèle la danse des poussières.  
Chocs, écarts et tourbillons rendent sensible  
le mouvement invisible des corps premiers.



1.  
Chambre  
obscur

2.  
Rayon  
solaire

3.  
Poussières  
en tourbillon

4.  
Mouvement atomique  
invisible

## MOUVEMENT ÉTERNEL DES ATOMES

*Les corps premiers tombent, se heurtent et transmettent sans fin leur mouvement.* <sup>19</sup>

La nuit, l'enfant ne voit partout que menaces ;  
 mais il ne tremble que dans les ténèbres.  
 Nous, nous tremblons même en plein jour. La peur qui nous poursuit  
 est-elle plus réelle que les terreurs de la nuit ?  
 La lumière du jour ne suffit pas à dissiper ces ombres.  
 Seule la connaissance de la nature peut éveiller dans les esprits,  
 à défaut du soleil, la lumière de la raison.  
 Regarde : je vais éclairer devant toi le chemin.  
 J'expliquerai les lois du mouvement et la force  
 qui règle les unions et les séparations des éléments,  
 forme puis défait les assemblages,  
 et fait passer chaque corps premier d'une forme à l'autre,  
 voyageur éternel dans l'infinité du vide.  
 La matière n'est pas un bloc compact et immobile.  
 Toute forme diminue. Du fond du temps,  
 nous voyons tout glisser sur la pente des années  
 et cacher à nos yeux la poussière que l'âge lui arrache.  
 Pourtant, la nature demeure toujours entière.  
 Chaque corps grandit de ce qu'un autre perd ;  
 le printemps reverdit grâce aux automnes fanés.  
 Ainsi rien ne s'arrête, et tout se renouvelle.  
 L'existence est prêtée ; la vie circule d'un être à l'autre.  
 Une espèce décline tandis qu'une autre s'étend ;  
 un instant suffit pour changer la face du vivant.  
 Et les générations humaines, courant sur une route sans fin,  
 se transmettent en passant la flamme de la vie.  
 Les atomes pourraient-ils s'arrêter ? Leur repos  
 pourrait-il produire des mouvements nouveaux ?  
 Le croire, ce serait tourner le dos à l'évidence.  
 La matière s'agite dans le vide infini ;  
 c'est donc leur propre poids qui met les éléments en mouvement.  
 et la diversité des chocs infléchit leur route.  
 Car ils tombent d'en haut, sans que rien arrête leur chute ;  
 solides, pesants de leur propre poids,  
 ils se rencontrent, et ces rencontres les projettent en tous sens.  
 Ainsi chaque mouvement en engendre un autre.  
 Pour mieux le comprendre, rappelle-toi que l'espace  
 n'a pas de fond : aucune région inférieure  
 ne peut retenir les atomes dispersés.  
 L'immensité s'ouvre sans limite dans toutes les directions.  
 Il faut donc en conclure  
 que, dans un champ sans mesure, rien ne connaît le repos.  
 Un mouvement sans fin règle les rapports  
 des éléments premiers. Le choc les unit ou les sépare,  
 et la diversité des pressions  
 élargit ou resserre les intervalles entre eux.  
 Certains, plus étroitement groupés, s'attachent avec force ;  
 leurs formes imbriquées les empêchent de s'écarter,  
 leurs angles s'accrochent, les chocs resserrent leurs liens :  
 ils composent le fer rigide,  
 la roche profonde et tous les corps durs.  
 D'autres, plus mobiles, errent dans le vide immense,  
 rebondissent au loin et forment des tissus peu résistants :  
 ils nourrissent la substance impalpable de l'air

et la lumière éclatante du jour.

Beaucoup, enfin, ne peuvent entrer dans aucun assemblage  
ni partager le mouvement des groupes qu'ils traversent ;  
toujours en fuite, ils se dispersent au hasard.

Ce spectacle n'est ni rare ni mystérieux :

120 une expérience familière le rend presque visible.

Quand, dans l'obscurité d'une chambre fermée,  
un rayon de soleil pénètre par une fente,  
regarde : dans cette bande de lumière,  
d'innombrables poussières tourbillonnent,  
se rassemblent, se dispersent, repartent sans repos,  
comme engagées dans une lutte interminable.

Tu peux alors imaginer les rencontres innombrables  
qui agitent les éléments dans l'étendue.

Ainsi le minuscule nous aide à comprendre l'immense :  
le moindre phénomène nous conduit aux principes premiers.

Compare à l'univers ce nuage de poussière,  
ce petit monde suspendu dans un rayon de soleil.

Je veux que tu y lises  
le travail invisible de la matière.

Vois ces grains changer brusquement de direction  
sans que l'œil distingue ce qui les frappe ;  
ils avancent, reviennent, repartent ailleurs.

Des corps invisibles dérangent et recomposent leurs groupes,  
car tout élément premier se meut par lui-même.

140 Lorsqu'il frappe ces poussières légères,  
son choc suffit à bouleverser leur arrangement.

S'il ne les disperse pas,  
il les fait au moins trembler.

Tout ce mouvement vient donc des corps premiers ;  
il se transmet de proche en proche jusqu'à nos sens  
et atteint enfin les grains que le rayon révèle.

Nous voyons la poussière onduler,  
mais la cause de ses mouvements nous échappe.  
Voici maintenant, Memmius, un autre exemple  
de l'extraordinaire vitesse de la matière.

Quand l'aube répand sur la terre une lumière neuve,  
quand, dans les forêts sans chemins, les oiseaux  
volent en foule et lancent leurs chants limpides,  
remplissant à l'envi les bois et l'air,  
tu vois avec quelle soudaineté le soleil se lève :  
à peine paraît-il que le monde baigne déjà dans l'or.

Pourtant les rayons qu'il nous envoie  
ne traversent pas le vide seul : l'air les ralentit.

Ils doivent écarter les couches atmosphériques ;

160 ils n'avancent pas non plus isolément,  
mais en faisceaux qui se croisent,  
se gênent et se retardent mutuellement.

À l'obstacle du dehors s'ajoute donc leur propre interaction.

Les atomes, au contraire, sont simples et compacts ;  
dans le vide absolu, rien d'extérieur ne les arrête,  
et leur poids les emporte librement.

## PAS DE MONDE FAIT POUR NOUS

*La nature n'a pas été ordonnée par les dieux en vue des  
besoins humains.* <sup>20</sup>

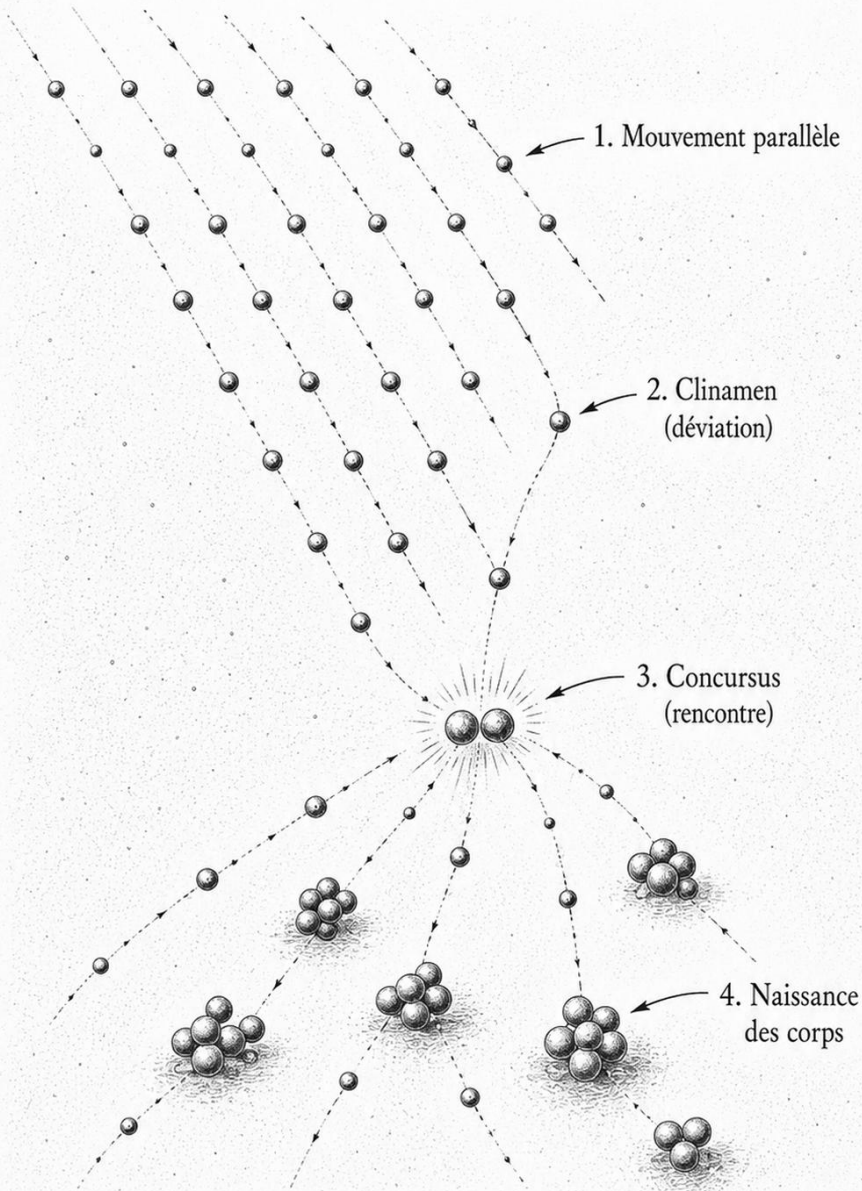
Leur vitesse doit donc dépasser de beaucoup  
celle de la lumière,

et, dans le temps où le soleil chasse l'ombre,  
ils peuvent franchir d'innombrables régions de l'espace.  
Qu'est-ce qui les retarderait ? Vas-tu croire  
qu'ils se réunissent pour délibérer,  
et s'arrêtent afin de décider comment le monde doit marcher ?  
Que valent donc les discours de ceux  
qui jugent la nature incapable, sans intervention divine,  
de produire des effets si favorables aux humains ?  
Le retour des saisons, la régularité des moissons,  
la reproduction des espèces,  
les élans du désir et les unions  
qui empêchent la race humaine de s'éteindre,  
toute cette œuvre de Vénus,  
où le plaisir guide les vivants vers la vie,  
tout serait, selon eux, calculé par les dieux.

180

# CLINAMEN (DÉVIATION)

Les atomes se meuvent dans l'infini sans haut ni bas absolus.  
Le clinamen est une infime déviation, imprévisible et sans cause apparente.  
De ce léger écart naissent la rencontre, le choc et la formation des corps.



1.  
Mouvement  
parallèle

2.  
Clinamen  
(déviaton)

3.  
Concursus  
(rencontre)

4.  
Naissance  
des corps

## CLINAMEN (DÉVIATION)

*Un écart minime rompt les trajectoires parallèles et rend possibles les rencontres.* <sup>21</sup>

Jamais erreur ne s'est davantage éloignée du vrai.  
 Même si j'ignorais encore la nature  
 des éléments premiers,  
 les défauts du monde et du ciel  
 suffiraient à me convaincre qu'un univers si imparfait  
 ne peut être l'ouvrage d'une intelligence divine.  
 Mais nous reviendrons sur ce point, Memmius. Achéons  
 notre étude des lois du mouvement.  
 Il faut d'abord établir ceci :  
 aucun corps ne porte en lui une force naturelle  
 qui le pousse à remonter vers le haut.  
 La flamme semble contredire cette règle :  
 nous la voyons naître, grandir et s'élancer vers le ciel.  
 L'arbre aussi monte et la plante se dresse.  
 Pourtant, puisque tout corps tend par son poids à descendre,  
 lorsque la flamme bondit jusqu'au faite des maisons,  
 lèche la pierre et dévore le bois,  
 ce n'est pas une tendance propre qui la soulève,  
 mais une force extérieure qui la pousse.  
 Ainsi le sang jaillit d'une veine ouverte.  
 Ne vois-tu pas l'eau repousser vers le haut  
 la poutre la plus lourde ?  
 Cent bras peuvent l'enfoncer de toutes leurs forces :  
 plus elle est descendue profondément, plus violent est le bond  
 qui la ramène droit vers la surface,  
 et plus haut sa tête émerge.  
 Pourtant personne ne doute que, livrée à son seul poids,  
 elle tomberait dans le vide.  
 De même, l'air environnant pousse la flamme vers le haut,  
 bien qu'elle tende par elle-même à descendre :  
 une pression extérieure transforme sa chute en ascension.  
 Ne vois-tu pas aussi de longs sillons de feu  
 traverser le ciel,  
 quand la nuit ouvre une brèche dans ses voiles ?  
 Ne vois-tu pas les étoiles filantes tomber vers la terre ?  
 Et le soleil, du haut du ciel,  
 répand au loin sa chaleur et ses rayons.  
 Les feux du soleil descendent donc vers nous.  
 La foudre jaillit du nuage déchiré ;  
 ses éclairs se croisent dans toutes les directions,  
 mais trop souvent leurs coups s'abattent sur la terre.  
 Retiens maintenant ce point : conduit par son poids,  
 tout corps tombe en ligne droite dans le vide.  
 Mais, à un moment et en un lieu qu'on ne peut déterminer,  
 chaque atome dévie légèrement,  
 juste assez pour qu'on puisse parler d'un écart.  
 Sans cette déviation, tous les éléments tomberaient  
 parallèlement, comme des gouttes de pluie ;  
 aucun choc ne se produirait, aucun lien ne se formerait.  
 Comment la nature aurait-elle alors créé quoi que ce soit ?  
 Peut-être supposes-tu que, dans le vide,  
 les corps les plus lourds tombent plus vite,  
 rattrapent les plus légers  
 et produisent par leurs chocs les rencontres fécondes.

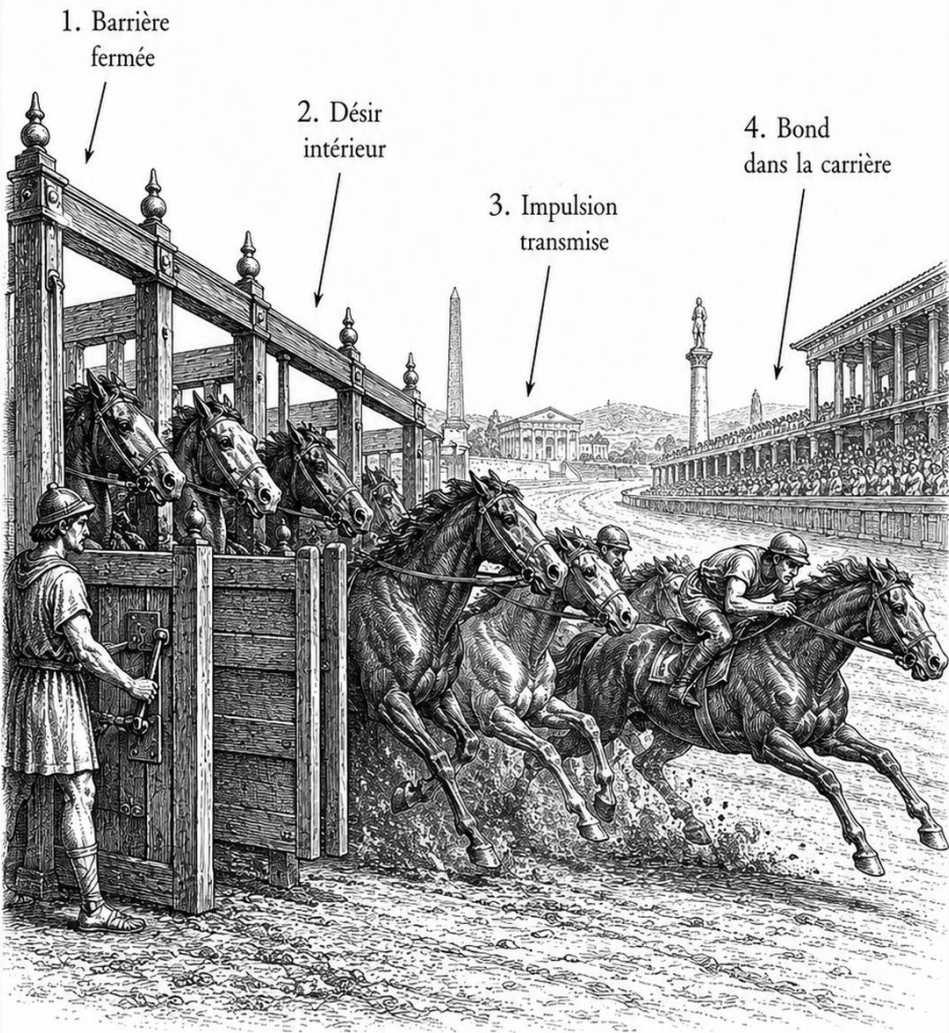


240 Rien n'est plus faux. Dans l'air ou dans l'eau,  
les corps tombent à des vitesses différentes  
parce que ces milieux, mobiles et fluides,  
n'opposent pas la même résistance à tous :  
ils cèdent plus vite devant les masses les plus denses.  
Mais le vide, à quel corps, en quel lieu ou en quel moment,  
pourrait-il résister ? Il est libre de toute matière,  
et l'atome le traverse selon l'élan de son poids.  
La différence des masses n'y change rien :  
le vide offre à tous un passage égal.  
Les plus lourds ne peuvent donc pas rattraper les plus légers  
et les frapper dans leur chute,  
pour produire les mouvements variés d'où naissent les choses.

# LIBERA VOLUNTAS

## (LE MOUVEMENT LIBRE)

Le clinamen rompt l'enchaînement absolu des causes. Dans les êtres vivants,  
l'impulsion naît au dedans, se communique aux membres,  
puis se déploie en mouvement libre.



1. Barrière  
fermée

2. Désir  
intérieur

3. Impulsion  
transmise

4. Bond  
dans la carrière

1.  
Barrière  
fermée

2.  
Désir  
intérieur

3.  
Impulsion  
transmise

4.  
Bond dans  
la carrière

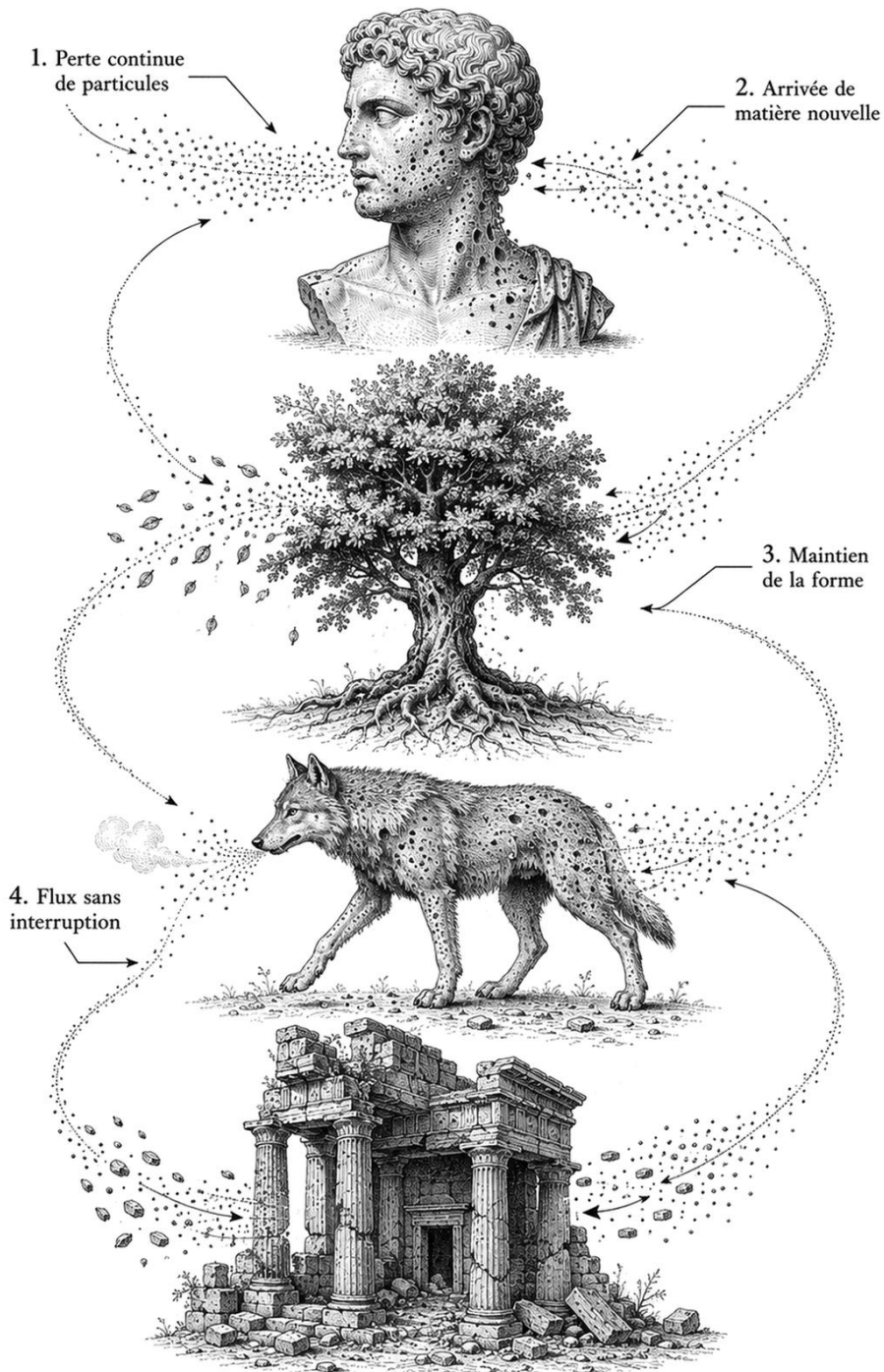
**LIBERA VOLUNTAS (MOUVEMENT LIBRE)**

*Le clinamen empêche que tous les actes suivent une chaîne entièrement nécessaire.* <sup>22</sup>

Il faut revenir à la déviation,  
 au plus petit écart que la raison puisse admettre,  
 si faible toutefois qu'il ne suppose jamais  
 une chute manifestement oblique.  
 Nous voyons bien que tous les corps, par leur poids,  
 tendent vers le bas. Mais qui pourrait affirmer  
 - quel regard serait assez précis ? -  
 qu'ils ne s'écartent jamais un peu de la ligne droite ?  
 Enfin, si tout mouvement nouveau naît toujours  
 d'un mouvement antérieur,  
 si aucun écart ne brise la chaîne de la nécessité  
 et n'ouvre dans la matière une origine nouvelle,  
 si les causes et les effets se succèdent sans fin  
 dans un ordre qui les enferme,  
 d'où vient que les vivants échappent parfois à cet enchaînement ?  
 D'où nous vient cette volonté libre  
 qui nous arrache au destin,  
 et nous conduit là où le plaisir nous appelle ?  
 Sans qu'une heure ou un lieu l'impose, notre corps se dirige  
 où l'esprit le porte. Le mouvement prend naissance en nous,  
 et c'est de notre volonté  
 que l'action se répand dans tous nos membres.  
 Regarde les chevaux quand la barrière s'ouvre :  
 ils ne peuvent bondir aussitôt dans la piste  
 aussi vite que le désir qui brûle dans leur poitrine.  
 Il faut un instant pour que la matière du corps,  
 mise partout en mouvement,  
 réponde enfin à l'ordre de l'esprit.  
 L'impulsion naît au fond du cœur,  
 puis se transmet de membre en membre :  
 la volonté en est la source intime.  
 Il en va autrement quand un choc nous atteint du dehors.  
 Ébranlé par cette force,  
 tout notre corps se met à bouger malgré nous,  
 jusqu'à ce que la volonté reprenne le contrôle.  
 Même lorsque l'assaut nous emporte,  
 que nous roulons, vaincus par l'obstacle,  
 nous sentons au fond de nous quelque chose  
 résister, se raidir, lutter,  
 ralentir parfois la chute ou détourner son cours,  
 jusqu'à ce que le corps s'arrête enfin.  
 Ce pouvoir de freiner nos élans, c'est la volonté.

# FLVXVS (ÉCOULEMENT UNIVERSEL)

Aucune forme ne demeure identique à elle-même.  
Chaque corps perd sans cesse de la matière et en reçoit d'autre.  
La stabilité apparente cache un renouvellement continu.



1. Perte continue  
de particules

2. Arrivée de  
matière nouvelle

3. Maintien  
de la forme

4. Flux sans  
interruption

## ÉQUILIBRE DU MOUVEMENT

*Dans la profondeur atomique, repos apparent et agitation incessante coexistent.* <sup>23</sup>

Ou bien cet effort libre surgit sans aucune cause,  
ou bien, il faut l'admettre, son mouvement dépend  
d'une force qui n'est ni le choc ni le poids,  
et dont l'atome porte lui aussi la possibilité.

Le poids empêche certes qu'un agent extérieur  
commande seul nos actes ; mais l'esprit qui nous conduit  
reste libre malgré la pesanteur.

300 Cette liberté répond à la déviation,  
à ce léger écart qui se produit sans trajet imposé,  
sans moment ni lieu déterminé.

La matière première n'a jamais changé.

Sa trame n'est devenue ni plus dense ni plus rare ;  
sa masse n'a subi ni perte ni croissance.

Les éléments qui composent les choses  
conservent donc le mouvement qui les animait autrefois,  
et le conserveront toujours.

Ce qui naît aujourd'hui naîtra encore. Chaque être possède  
la mesure que lui donnent sa nature et ses habitudes,  
les limites dans lesquelles il peut croître et se mouvoir.

L'univers est le tout sans bornes. Quelle force  
pourrait arracher au tout une seule de ses parties ?

Où irait-elle ? D'où reviendrait-elle ? Quelle puissance extérieure  
pourrait bouleverser l'ordre de ses rapports ?

Tout se trouve dans l'ensemble, et rien n'existe au-dehors.

Ainsi, tandis que chaque élément se meut par lui-même,  
l'ensemble paraît pourtant plongé dans un calme profond.

320 À moins qu'un mouvement propre, lié à leur forme,  
n'arrache certains corps à ce repos apparent.

Pourquoi s'en étonner ? Leur substance imperceptible  
échappe à nos sens ;

comment verrions-nous directement leur mouvement,  
quand la simple distance nous dérobe chaque jour  
celui des corps les plus visibles ?

Regarde là-haut des brebis : leur marche imperceptible  
les conduit sur la pente où elles broutent.

L'instinct les attire vers les herbes les plus fraîches,  
perlées de rosée.

Près d'elles, les agneaux rassasiés  
se heurtent de leurs têtes frisées et jouent.

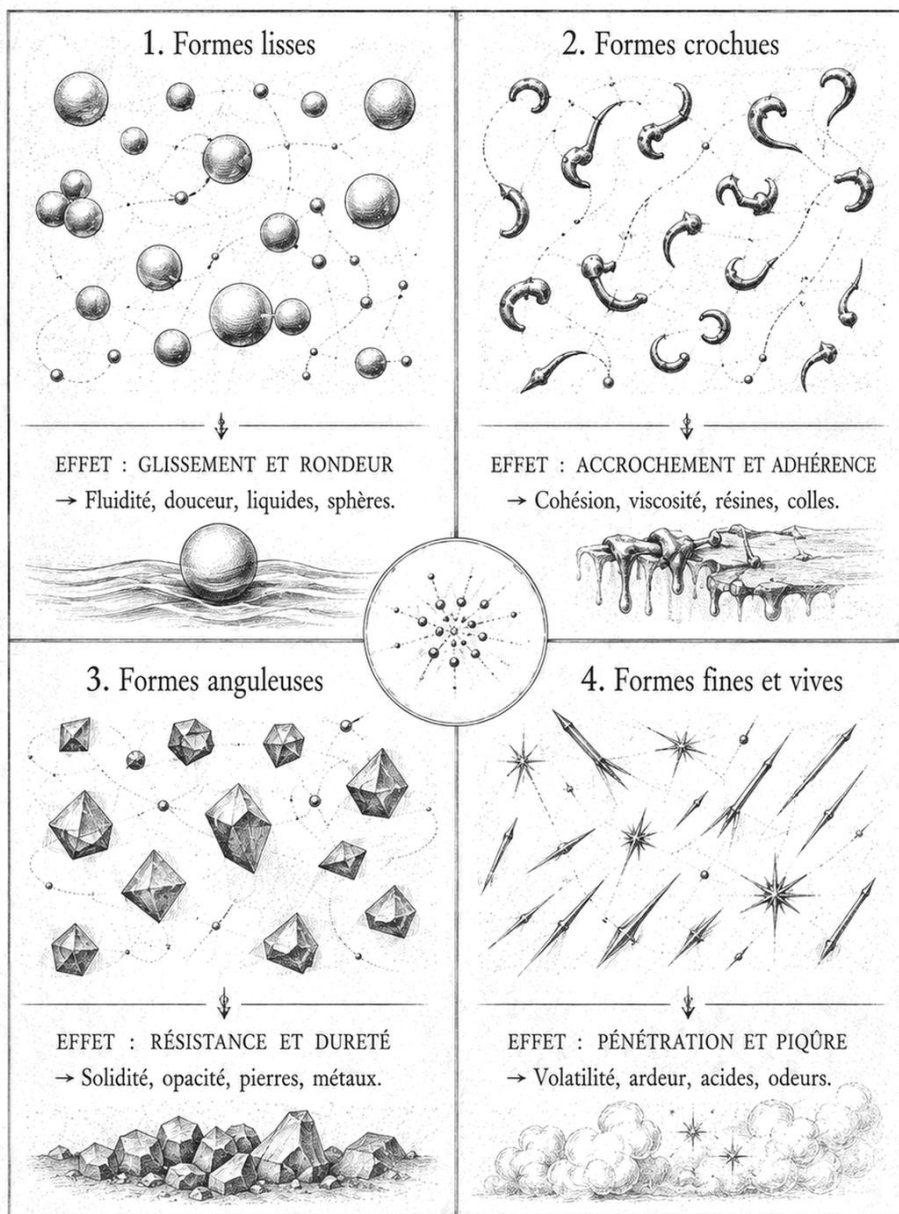
Mais que reste-t-il de ces mouvements vus de loin ?

# FIGURAE ATOMORUM (FORMES DES ATOMES)

Les atomes diffèrent par leur figure, leur arrangement et leur contact.

Ces différences produisent des effets variés sur la matière.

C'est ainsi que naissent la diversité des corps et des qualités sensibles.



1.  
Formes lisses

2.  
Formes crochues

3.  
Formes anguleuses

4.  
Formes fines  
et vives

## FIGURAE ATOMORUM (FORMES DES ATOMES)

*La diversité des formes premières explique les textures, saveurs et comportements des corps.*<sup>24</sup>

Une masse blanche immobile sur le vert des prés.  
 Ailleurs, des légions couvrent la plaine  
 et roulent en rangs serrés ; sur leurs flancs hérissés de lances,  
 des cavaliers se précipitent,  
 secouant la terre sous leur course.  
 L'éclair des glaives monte vers le ciel ;  
 la campagne resplendit de bronze sous les pas des soldats,  
 340 et l'écho, frappé par les cris du combat,  
 les renvoie jusqu'aux étoiles.  
 Pourtant, du sommet d'une montagne éloignée,  
 tout ce tumulte semble une lueur immobile,  
 une simple tache fixée au sol.  
 Revenons aux éléments premiers.  
 En examinant leur nature, je découvre  
 qu'ils diffèrent dès l'origine par leurs formes.  
 Non que chacun soit absolument différent de tous les autres,  
 mais aucun corps composé n'est en tout point identique à un autre :  
 les éléments qui les constituent ne peuvent donc avoir une forme unique.  
 Comment un fil toujours semblable aurait-il tissé,  
 dans l'immensité, un dessin aussi varié ?  
 Les éléments sont innombrables ;  
 pourquoi leurs formes ne seraient-elles pas diverses ?  
 Considère tout ce qui vit : les humains,  
 les poissons silencieux aux écailles brillantes,  
 les bêtes, les plantes et les oiseaux,  
 ceux qui voltigent parmi les feuillages,  
 360 comme ceux qui se rassemblent au bord des étangs,  
 des sources et des mers.  
 Chaque être possède sa figure et se distingue de son voisin.  
 Sans cela, comment l'enfant reconnaîtrait-il sa mère,  
 et la mère son enfant ? Cet instinct appartient à tous  
 aussi sûrement qu'à nous.  
 Souvent, devant un temple, préparé pour le sacrifice,  
 un jeune taureau tombe près de l'autel fumant,  
 et le sang écume hors de sa blessure.  
 Sa mère, privée de lui, parcourt les lieux,  
 marque le sol de son sabot fendu, marche et regarde,  
 cherchant partout si quelque trace lui rendra  
 son petit perdu. Elle s'arrête parfois,  
 et ses longs mugissements remplissent la forêt.  
 Puis elle revient vers l'étable,  
 tout entière absorbée par son malheur.  
 Ni les herbes épaisses couvertes de rosée,  
 ni les jeunes arbres, ni le fleuve débordant d'eau claire  
 ne peuvent détourner sa douleur.  
 Elle voit d'autres veaux jouer dans les prés,  
 380 mais cela ne la trompe pas : elle cherche  
 celui qui était le sien et qu'elle reconnaissait.  
 De même, l'agneau rejoint la brebis qui l'appelle,  
 et le chevreau répond d'une voix tremblante  
 à sa mère cornue. Chacun retrouve,  
 comme le veut la nature, sa mamelle et son lait.  
 Choisis maintenant deux épis de la même espèce :

si semblables qu'ils paraissent,  
 chacun garde des traits qui lui sont propres.  
 Ainsi, sur le sein de la terre, les coquillages  
 peignent de couleurs variées le sable tendre  
 que la mer tranquille découvre sur les courbes du rivage.  
 Qui interdirait donc aux éléments de varier ?  
 Ils existent par eux-mêmes ; aucun artisan  
 ne les a coulés dans un moule unique.  
 Leurs figures appartiennent à plusieurs types.  
 Cette diversité éclaire tout. L'éclair du ciel,  
 plus fin et plus pénétrant, traverse l'air  
 bien plus vite que le feu nourri de bois ou de résine.  
 Pourquoi ? Parce que sa matière est plus subtile.  
 Il franchit aisément des passages trop étroits  
 400 pour notre feu, épaissi par son combustible.  
 La lumière traverse la corne,  
 alors que l'eau en est repoussée.  
 C'est que les éléments lumineux, plus fins, passent là où l'eau ne le peut.  
 Le vin s'écoule vite à travers un filtre,  
 mais l'huile avance lentement, goutte après goutte.  
 Ses éléments sont sans doute plus gros,  
 ou davantage pris les uns dans les autres ; leurs angles s'accrochent,  
 et ils ne peuvent se séparer assez vite  
 pour que chacun trouve son chemin  
 à travers les pores de l'argile.  
 Autre exemple : le lait et le miel  
 laissent dans la bouche une saveur agréable.  
 Mais bois de l'absinthe ou de l'âcre centaurée :  
 l'amertume te fera grimacer.  
 Rien de plus naturel. Ce qui plaît aux sens  
 est formé d'éléments lisses et arrondis ;  
 les boissons rudes et les sucres amers  
 sont assemblés d'atomes crochus.  
 Leur contact fait souffrir nos sens,  
 420 car ils déchirent en passant les tissus de la chair.  
 Toute sensation, plaisante ou pénible,  
 révèle ainsi une différence dans la forme des éléments.  
 Le grincement rauque de la scie  
 serait-il composé des mêmes éléments doux  
 que le son qui s'éveille et soupire  
 sous les doigts du musicien sur la lyre ?  
 Les parfums de l'encens montant de l'autel,  
 le safran répandu sur la scène,  
 et l'odeur noire d'un cadavre brûlé  
 frapperaient-ils nos narines de la même façon ?  
 Compare encore les couleurs qui reposent agréablement le regard  
 à l'éclat qui pique les yeux et les fait pleurer,  
 aux teintes sombres ou inquiétantes :  
 comment des effets contraires auraient-ils exactement les mêmes causes ?  
 Non : tout contact agréable vient d'éléments lisses,  
 et rien ne charme les sens sans quelque rondeur.  
 Toute impression rude exige au contraire  
 une certaine âpreté dans la texture des choses.  
 Il existe aussi des éléments intermédiaires,  
 440 ni entièrement lisses ni franchement aigus,  
 dont les petites pointes, à demi dressées,  
 chatouillent sans blesser. L'aunée et la fécule  
 doivent à ces mélanges leur saveur particulière.



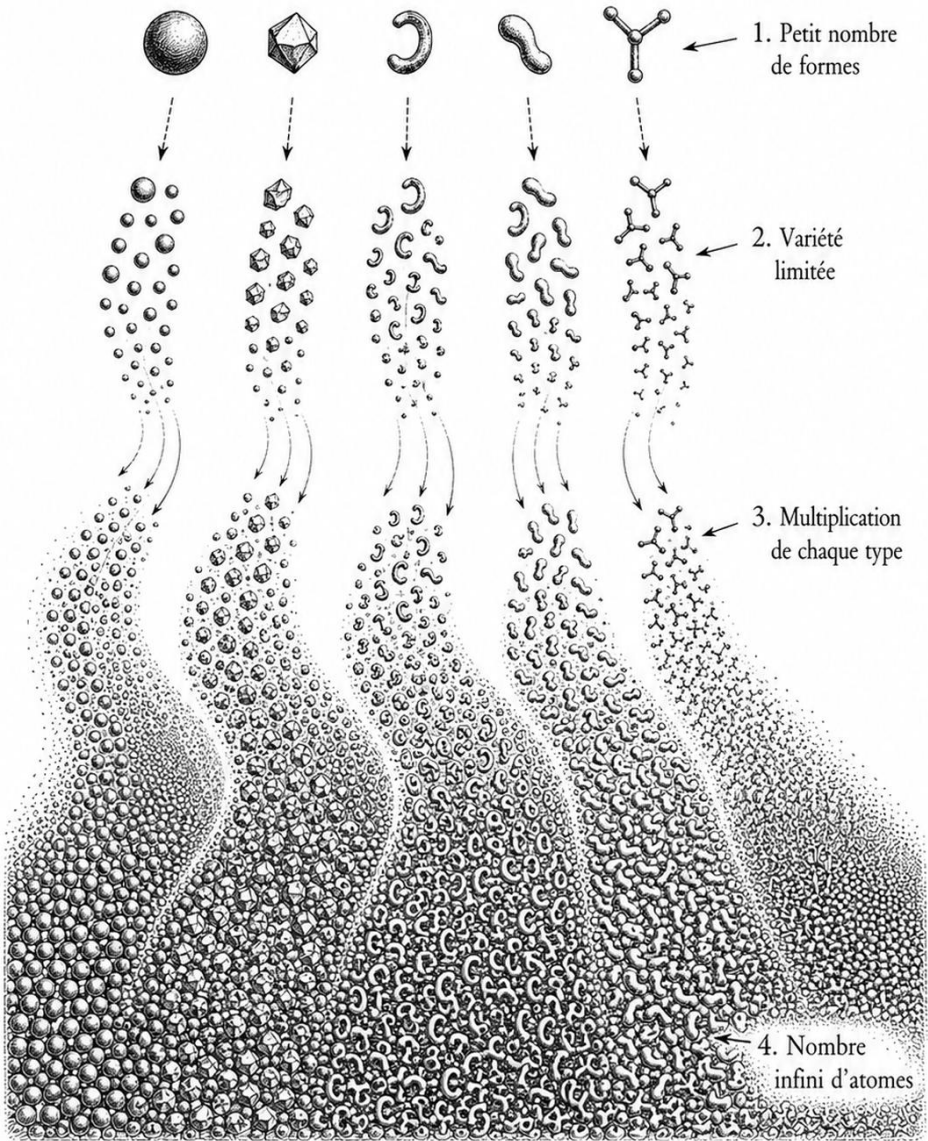
Enfin, la chaleur brûlante et la glace rigide  
 ne mordent pas avec les mêmes dents ;  
 le toucher nous en donne la preuve.  
 Le toucher, oui, le toucher : le véritable sens du corps.  
 Il juge les chocs qui viennent du dehors  
 comme les blessures secrètes qui naissent en nous,  
 que le plaisir de Vénus fasse jaillir  
 les suc de la génération, ou qu'un mal intérieur  
 bouleverse douloureusement nos éléments.  
 Il suffit parfois que ta main glisse  
 et frappe ton propre corps pour que tu le sentes.  
 Les faits attestent donc  
 que les éléments diffèrent par leurs formes comme par leurs effets.  
 Regarde maintenant les corps compacts et rugueux :  
 des crochets serrés entrelacent étroitement  
 leurs éléments et nouent leur substance en profondeur.  
 Le diamant vient en tête :  
 il résiste à tous les coups. Puis le bronze, qui gémit  
 quand une porte tourne sur ses gonds,  
 le silex robuste et le fer inflexible.  
 Les fluides purs, comme l'eau et l'air,  
 sont au contraire faits d'éléments ronds et lisses ;  
 leurs petites sphères, que nul crochet ne retient,  
 roulent librement dans le sens de leur pente.  
 Quant aux corps qui se dispersent aussitôt qu'on les libère,  
 comme la vapeur, la fumée ou la flamme,  
 tous leurs éléments ne sont pas nécessairement ronds et polis,  
 mais aucun lien puissant ne les attache.  
 Ils peuvent piquer les sens et traverser les roches,  
 sans être pour autant fortement noués,  
 puisqu'un souffle suffit à les disperser.  
 Ils portent plutôt des pointes droites que des crochets.  
 La fluidité peut d'ailleurs se mêler à l'amertume,  
 comme dans l'eau de mer.  
 Ce qui blesse y est aigu ; ce qui coule, arrondi.

460

# FORMÆ FINITÆ, COPIA INFINITA

## (FORMES LIMITÉES, NOMBRE INFINI)

Les formes des corps premiers ne sont pas infinies en variété.  
Mais chaque figure existe en une multitude innombrable d'exemplaires.  
Peu de types, mais une quantité sans nombre.



1.

Petit nombre  
de formes

2.

Variété  
limitée

3.

Multiplication  
de chaque type

4.

Nombre infini  
d'atomes

**VARIÉTÉ LIMITÉE, NOMBRE INFINI**

*Les types de formes sont finis, mais chaque type possède une multitude innombrable d'atomes.*<sup>25</sup>

Ces deux types peuvent se mêler sans s'enchevêtrer ;  
 480 ils n'ont pas besoin de crochets pour avancer ensemble.  
 Il en résulte un corps à la fois fluide et mordant,  
 âcre parce qu'il pique, liquide parce qu'il roule.  
 Tu peux même séparer dans l'expérience  
 les pointes et les rondeurs mêlées dans l'eau salée.  
 Désagrége-les, et leur nature apparaîtra.  
 La terre, en buvant l'eau, la filtre et l'adoucit ;  
 elle la recueille dans ses réservoirs débarrassée de son âcreté,  
 car les éléments rugueux du sel  
 restent pris dans les pores du sol.  
 De tout cela se dégage  
 une nouvelle conclusion certaine :  
 le nombre des formes différentes est limité.  
 Sans cela, chaque forme nouvelle exigerait  
 un accroissement sans fin de la taille des éléments.  
 Or leur loi fondamentale est la petitesse.  
 Leur dimension exclut une diversité infinie.  
 Imagine que l'on divise leur matière indivisible en trois ou cinq parties ;  
 change leur ordre, essaie toutes les combinaisons,  
 place ces fragments minuscules comme tu veux,  
 500 et épuise les arrangements possibles.  
 Fais-les passer du bas vers le haut, de gauche à droite :  
 dans un espace aussi étroit,  
 toute forme vraiment nouvelle demanderait un corps plus grand.  
 De nouveaux rapports  
 réclameraient l'ajout de nouvelles parties,  
 et chaque élément, si petites soient-elles,  
 pourrait alors croître sans limite.  
 Nous avons montré que c'est impossible.  
 La nature même de l'atome interdit donc  
 une infinité de formes différentes.  
 Autrement, les étoffes éclatantes de l'Orient,  
 le dos du paon déployant son manteau coloré,  
 et la pourpre de Mélibée,  
 teinte du suc thessalien du coquillage,  
 seraient toujours éclipsés par une couleur plus vive.  
 Un parfum dépasserait toujours l'ambre, une saveur le miel,  
 et le chant divin qu'Apollon inspire  
 aux cordes de la lyre  
 serait vaincu par une musique encore plus belle.  
 520 Tout progresserait sans fin du bon vers le meilleur.  
 Ou bien, dans la direction opposée,  
 les choses descendraient sans fin du mauvais vers l'insupportable,  
 et une horreur toujours plus grande offenserait  
 l'oreille, le goût, la vue ou l'odorat.  
 Mais rien de tel n'existe : chaque qualité  
 atteint une limite extrême.  
 Reconnais donc que la diversité  
 des formes reste enfermée dans un nombre fini.  
 La glace et la violence du feu marquent par exemple  
 les deux limites du froid et du chaud.  
 La tiédeur occupe l'espace entre elles,  
 et ses degrés vont progressivement de la glace au feu.

La force de chaque qualité est donc bornée ;  
 les contraires en ferment les deux extrémités.  
 De là découle encore une autre vérité :  
 si le nombre des formes est limité,  
 les atomes de chaque forme doivent être innombrables.  
 Autrement, le total de la matière serait fini.

Or nous savons que rien ne borne l'univers.

540 Quelques mots suffiront, si mes vers ont quelque force,  
 pour te montrer que les éléments premiers  
 doivent être infinis en nombre dans chaque catégorie,  
 afin d'alimenter les chocs qui composent et défont  
 sans relâche la trame de l'immensité.

Une espèce vivante peut être rare dans nos régions  
 et abondante ailleurs.

Ces immenses éléphants, étrangers à nos terres,  
 armés d'une trompe qui ressemble à un serpent,  
 se multiplient sur des rivages lointains.

En Inde, leurs troupeaux sont innombrables ;  
 ils dressent autour de leur pays une muraille d'ivoire,  
 presque inaccessible aux peuples de l'Occident.

La nature peut donc prodiguer ailleurs  
 ce qu'elle nous refuse ici.

Allons plus loin. Suppose, je te l'accorde,  
 un être absolument unique,  
 sans aucun semblable dans tout l'univers.

Je dis que sa matière doit néanmoins être abondante :  
 sans une infinité d'éléments,

560 il ne pourrait ni naître, ni vivre, ni grandir, ni se nourrir.  
 Imagine ses germes isolés, flottant au loin  
 dans l'espace immense.

Quel hasard pourrait les réunir ?

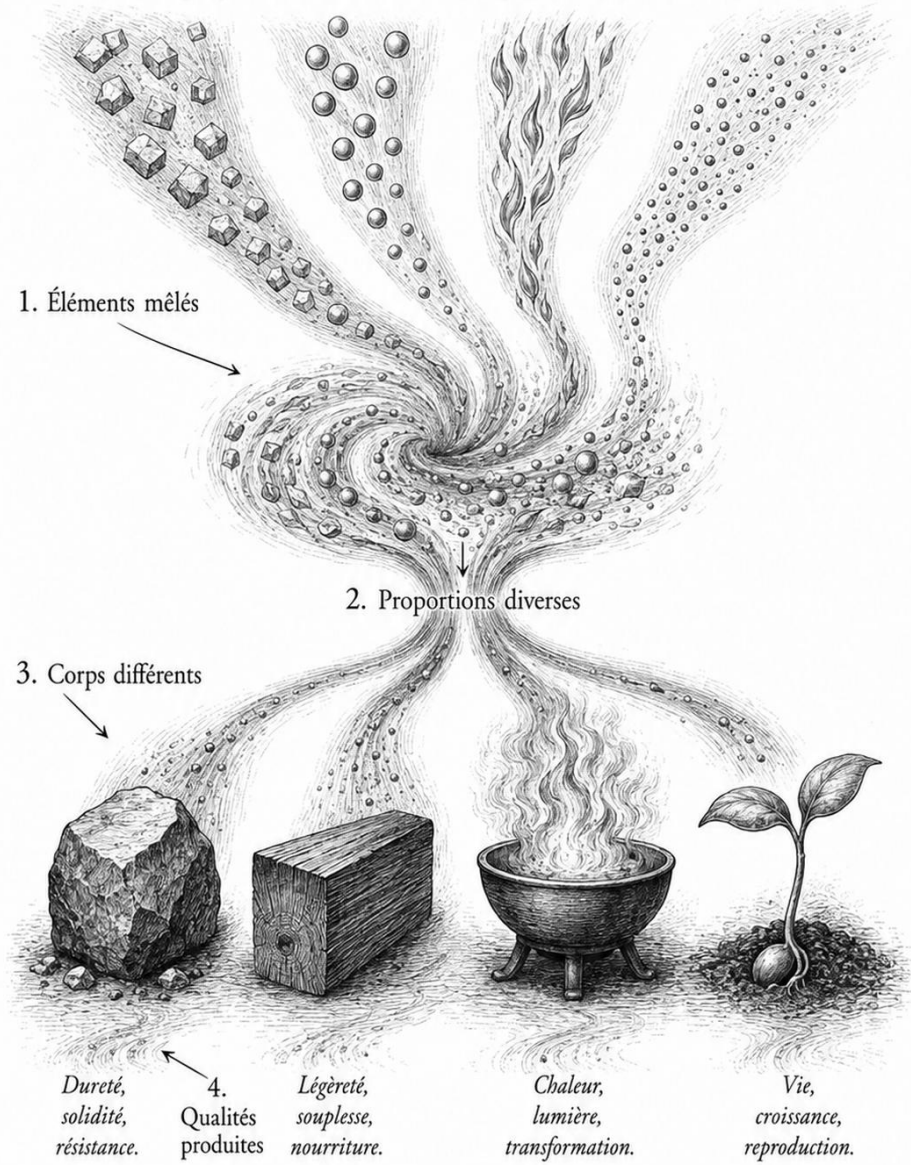
Comment se retrouveraient-ils,

perdus parmi la foule dans cette mer sans fond ?

# MIXTURAE ET PROPORTIONES

## (MÉLANGES ET PROPORTIONS)

Les qualités des corps viennent des mélanges, des rapports et des positions des éléments premiers. Avec peu de formes, mais des proportions diverses, la nature produit des choses très différentes.



|                      |                            |                        |                          |
|----------------------|----------------------------|------------------------|--------------------------|
| 1.<br>Éléments mêlés | 2.<br>Proportions diverses | 3.<br>Corps différents | 4.<br>Qualités produites |
|----------------------|----------------------------|------------------------|--------------------------|

## MÉLANGES ET PROPORTIONS

*Les propriétés d'un corps dépendent des éléments qu'il contient et de leur arrangement.* <sup>26</sup>

Lorsqu'une tempête provoque un naufrage,  
brise le gouvernail, le mât, les vergues et les cordages,  
tord la poupe et arrache les bancs,  
la mer répand au loin les débris sur ses rives.  
Elle montre ainsi aux humains les traces de sa violence,  
leur apprend sa perfidie,  
et les avertit de ne pas se laisser séduire  
par le faux sourire de son calme.

De même, si les atomes étaient en nombre limité,  
l'immense mouvement de la matière les disperserait  
au cours du temps infini.

Ils ne pourraient plus former d'assemblage durable  
ni résister à la dissolution perpétuelle.

580 Mais les faits montrent le contraire : un apport continu  
répare les corps et maintient leurs formes.

La réalité elle-même, en limitant les types d'atomes,  
proclame donc que chacun existe en nombre infini.  
Voilà pourquoi aucun choc, aucune force destructrice  
ne peut anéantir d'un seul coup une espèce entière,  
et pourquoi aucune puissance créatrice  
ne peut rendre éternelle une forme passagère.  
Les deux forces se livrent un combat égal  
depuis l'origine du temps.

Le vaincu se relève, le vainqueur finit par tomber ;  
les vagissements du berceau répondent aux silences de la tombe,  
l'aube chasse la nuit et la nuit revient après le jour.

Aucune heure ne passe sans mêler  
aux cris des enfants qui arrivent à la lumière  
les pleurs qui accompagnent les funérailles.  
Retiens encore cette vérité ; je voudrais  
la graver clairement et durablement dans ton esprit :  
parmi les choses que nous connaissons, aucune  
n'est composée d'une seule sorte de matière.

600 Toute chose est un rassemblement d'éléments,  
et plus elle réunit de propriétés, d'aspects et de mouvements,  
plus ses principes contiennent  
de formes et de catégories différentes.

Commençons par la terre. Elle porte en elle  
les sources dont les eaux courantes  
renouvellent sans cesse la mer immense.  
Elle renferme aussi le feu qui jaillit du sol  
et que les Etna vomissent avec violence.  
Elle contient les semences des fleurs,  
des moissons blondes, des feuillages mouvants,  
des fruits généreux et des pâturages frais,  
tout ce qui nourrit les humains et les bêtes des montagnes.  
Ce n'est donc pas sans raison que les peuples l'ont appelée  
la grande mère des dieux, des hommes et de tous les êtres,  
et que les anciens poètes grecs  
l'ont représentée sur un char tiré par deux lions.  
La terre demeure suspendue dans l'espace du ciel,  
sans pouvoir reposer sur elle-même ;  
les lions domptés figurent sans doute  
les enfants les plus farouches adoucis par les soins d'une mère.

620 Comme elle abrite les villes derrière leurs remparts,  
 on a posé sur sa tête une couronne de tours,  
 et son image de pierre traverse encore les peuples  
 dans la pompe des processions.  
 Tel est l'ancien culte qu'on lui rend en de nombreux pays.  
 Ses prêtres et son nom rappellent la Phrygie,  
 car la tradition prétend que c'est là  
 que le blé est apparu pour la première fois.  
 Les Galles, prêtres mutilés qui l'accompagnent,  
 semblent crier que les enfants ingrats envers leurs pères,  
 et ceux qui méprisent leurs mères,  
 ne méritent plus de donner naissance à des humains.  
 Les tambours grondent sous leurs mains,  
 les cymbales éclatent, les cors rauques  
 et les flûtes aiguës lancent leurs cris.  
 La musique phrygienne échauffe leur fureur ;  
 ils courent, joyeux et terribles, la lance au bras,  
 et la peur pousse aux pieds de la Mère de l'Ida  
 les âmes impies, ingrates et violentes.  
 Sa statue muette traverse la ville,  
 640 répandant, croit-on, la santé sur les corps et les esprits.  
 On jette sur son passage l'or et l'argent,  
 des roses la couvrent d'un nuage parfumé  
 avec ses prêtres armés.  
 Alors ceux que les Grecs appellent  
 les Curètes phrygiens se lancent dans une danse étrange ;  
 ivres de sang, ils frappent en cadence  
 leurs casques redoutables et leurs armes de fer.  
 Ils imitent les Curètes de Crète,  
 qui, autour de Jupiter enfant, frappaient en rythme  
 leurs boucliers de bronze avec leurs lances,  
 pour couvrir ses cris et tromper Saturne affamé.  
 Sans eux, la dent du père aurait laissé  
 dans le cœur de la mère une blessure éternelle.  
 Ainsi la danse armée entoure Cybèle,  
 comme pour apprendre aux hommes courageux  
 à défendre par les armes leur mère et leur patrie,  
 et à honorer leurs parents comme leur sol natal.  
 Tout cela est une invention ingénieuse,  
 une belle fiction, non la vérité.  
 660 Les dieux vivent dans une paix immortelle ;  
 contents de leurs biens, ils n'en désirent pas d'autres.  
 Libres de tout mal, ils ignorent les nôtres ;  
 ni le mérite ni la faute, ni la pitié ni la colère  
 ne les touchent : ils sont trop loin de nous.  
 La terre, au fond, n'est qu'une masse insensible.  
 Mais les éléments variés contenus dans sa structure  
 font naître au jour une multitude de choses.  
 Tu peux appeler Cérès le blé, Neptune la mer,  
 si ces noms te plaisent davantage.  
 Tu peux dire Bacchus au lieu de vin,  
 et même donner à la terre le titre  
 de mère des dieux, pourvu que tu saches qu'elle ne l'est pas.  
 Reprenons. Un même champ réunit  
 des animaux qui ne se ressemblent pas :  
 les brebis laineuses, les chevaux belliqueux,  
 les bœufs aux longues cornes boivent la même eau  
 et respirent le même air ; pourtant chacun conserve

680

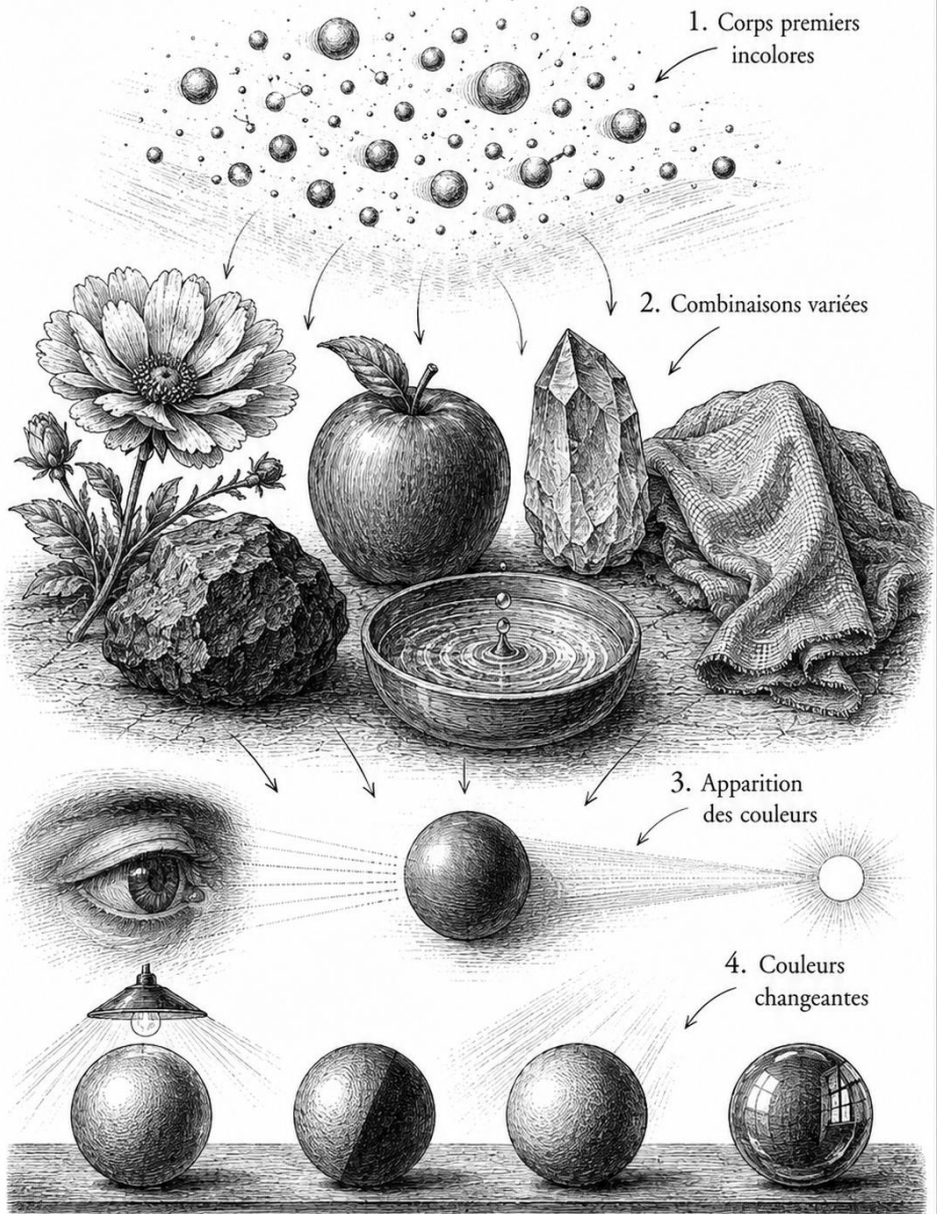
les traits de sa nature et les habitudes de son espèce.  
Combien d'éléments différents se combinent aussi  
dans chaque fleur et dans chaque herbe des prés !  
Et dans un seul corps vivant, combien de matières et d'organes :  
l'humidité, la chaleur, les os, les veines, le sang, les membranes,  
toutes choses distinctes où se trouvent réunis  
des types particuliers d'éléments.  
Les corps que le feu dissout  
portaient nécessairement en eux des semences de feu,  
de quoi produire une flamme, une lumière,  
des étincelles ou de la vapeur.  
Examine de la même manière toute autre substance :  
tu y découvriras toujours  
de nombreuses sortes de principes.  
Un même corps atteint souvent à la fois  
le goût et l'odorat : songe aux victimes  
que la peur offre aux dieux pour expier des crimes.  
Des effets différents exigent des causes différentes.  
La saveur demeure là où l'odeur se répand,  
et les sucs ne suivent pas le même chemin que les parfums :  
il faut donc reconnaître plusieurs sortes d'atomes.



# ATOMI SINE COLORE

## (LES ATOMES SANS COULEUR)

Les corps premiers n'ont ni couleur propre ni éclat sensible.  
Les couleurs naissent des assemblages, des surfaces, de la lumière  
et des rapports entre les corps composés.



1.

Corps premiers  
incolores

2.

Combinaisons  
variées

3.

Apparition  
des couleurs

4.

Couleurs  
changeantes

## LES ATOMES SANS COULEUR

*La couleur naît des combinaisons et de la lumière ; elle n'appartient pas aux principes premiers.* <sup>27</sup>

Des formes diverses combinent leurs rapports,  
 700 et les corps naissent de leur accord.  
 Considère un instant mes propres vers : chacun contient  
 des lettres communes à plusieurs mots.  
 Pourtant les mots et les vers  
 se composent d'éléments différents,  
 non parce que l'alphabet serait immense,  
 ou que les mêmes lettres ne puissent pas  
 former deux mots très différents,  
 mais parce que leur ordre et leur nombre ne sont pas les mêmes.  
 De même, beaucoup de choses partagent  
 des éléments communs, comme les mots partagent des lettres ;  
 ce qui les distingue, c'est l'ensemble,  
 la combinaison totale. L'être humain, l'animal  
 et la plante naissent donc de principes diversement assemblés.  
 Tous les corps ne peuvent pas recevoir tous les types d'atomes.  
 Autrement, quels monstres naîtraient de ces mélanges !  
 Des hommes presque bêtes, des bêtes presque humaines,  
 des branches poussant sur des poitrines vivantes,  
 des créatures terrestres greffées sur des corps marins.  
 Des Chimères crachant le feu  
 720 se multiplieraient partout sur une terre  
 sans règle dans ses créations.  
 Mais rien de tel n'existe. Les êtres appartiennent à des espèces ;  
 en grandissant, ils conservent le type de leur mère,  
 hérité de principes déterminés.  
 Dans tout corps, une loi manifeste veut  
 que seule la part des aliments capable de s'unir  
 à son activité vivante y pénètre et y demeure.  
 Les éléments étrangers sont rejetés,  
 ou dispersés par des chocs incessants :  
 matière inutile,  
 incapable de prendre part à la vie,  
 ils ont tenté en vain d'entrer dans sa forme et son mouvement.  
 Ne crois pas que cette règle concerne seulement les vivants.  
 Elle domine toute chose. Chacune naît  
 avec son genre et ses caractères propres.  
 La différence se trouve donc dès l'origine,  
 dans la diversité des formes élémentaires.  
 Il n'est pas nécessaire qu'il existe une infinité de types,  
 mais rien ne s'accorde en tout point avec tout.  
 740 À la variété des atomes s'ajoutent  
 celle de leurs poids, de leurs chocs, de leurs rencontres, de leurs distances  
 et de leurs directions. Ces rapports, plus encore que les substances,  
 donnent à chaque chose son caractère propre,  
 font que la mer est la mer et le ciel le ciel,  
 et les empêchent de se confondre avec la terre.  
 Poursuis maintenant avec moi cette étude.  
 Quand tu vois un objet blanc, noir ou d'une autre couleur,  
 ne va pas en conclure  
 qu'il contient des germes eux-mêmes blancs ou noirs.  
 La matière première est sans couleur ;  
 entre les éléments et les teintes des corps,  
 il n'existe ni ressemblance nécessaire ni contradiction.

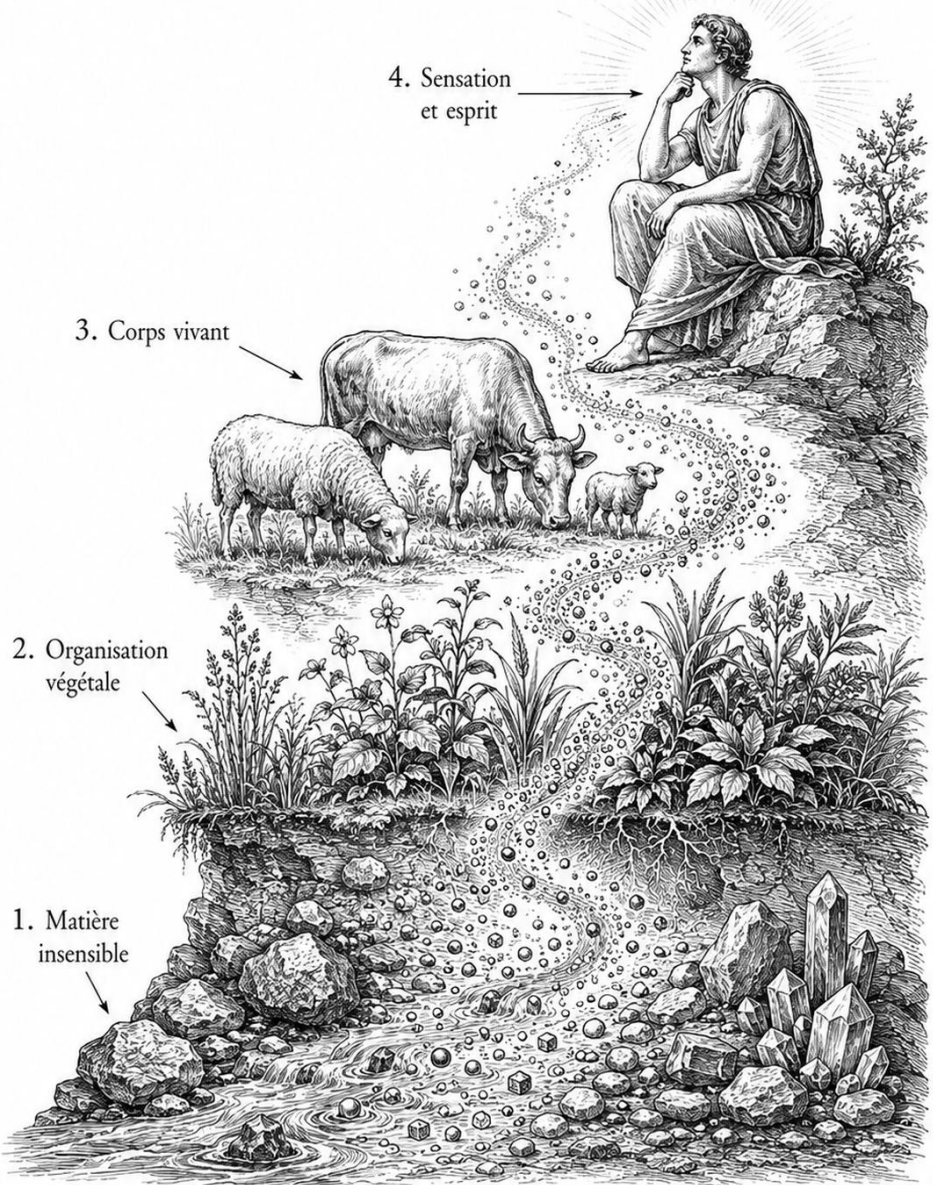
Tu diras peut-être que l'esprit ne peut concevoir l'incolore.  
 C'est faux. Un aveugle de naissance,  
 qui ignore les couleurs et la lumière,  
 connaît les objets par le toucher et en juge les contours.  
 Un corps sans couleur peut donc être saisi par les sens  
 et devenir pour nous une idée précise.  
 Nous-mêmes, dans l'obscurité,  
 760 reconnaissons les formes sans voir les couleurs.  
 La main identifie ce qu'elle rencontre.  
 Ce que l'expérience montre, la raison le confirme.  
 Toute couleur peut se changer en une autre.  
 Mais un élément premier ne peut se transformer ainsi :  
 s'il cessait d'être identique à lui-même,  
 le monde entier pourrait retomber dans le néant.  
 Ce qui franchit les limites de sa nature  
 cesse d'être ce qu'il était.  
 Si tu ne veux pas que tout puisse disparaître,  
 n'attribue donc aucune couleur aux atomes.  
 Ils n'en ont d'ailleurs aucun besoin :  
 leurs formes diverses  
 suffisent, par leurs combinaisons, à produire les nuances.  
 Tout dépend de leur ordre, de leurs alliances,  
 des chocs et des réactions qu'ils échangent.  
 Tu comprends ainsi comment un objet sombre  
 peut devenir blanc comme la neige :  
 la mer, sous l'assaut du vent,  
 se couvre tout à coup d'écume éclatante.  
 780 Tu peux répondre qu'un nouvel arrangement,  
 un mélange différent,  
 l'ajout ou la perte de certains éléments,  
 a transformé sa couleur sombre en blancheur de lait.  
 Justement. Si la mer n'était composée  
 que d'atomes bleus, comment pourrait-elle blanchir ?  
 Quel choc changerait leur couleur propre ?  
 On pourrait les bouleverser de fond en comble,  
 mais jamais les rendre blancs.  
 Suppose alors que l'unité sombre de la mer  
 contienne des éléments de toutes les couleurs,  
 comme un cercle ou un carré parfait  
 peut être formé de fragments de formes différentes.  
 Il faudrait au moins que ces couleurs particulières  
 apparaissent réellement aux yeux,  
 au milieu du bleu uniforme,  
 comme les parties d'un carré laissent voir leurs propres contours.  
 Plusieurs figures peuvent se réunir en une seule  
 sans détruire sa forme générale ;  
 mais plusieurs couleurs visibles détruiraient l'unité de la teinte.  
 800 L'argument qui paraît parfois nous conduire  
 à colorer les principes  
 s'effondre donc. Il disparaît encore mieux  
 si l'on prétend que les corps blancs ou noirs  
 ne sont pas faits d'éléments tous blancs ou tous noirs,  
 mais d'un mélange de nuances.  
 Le blanc, qui ne supporte aucun mélange  
 de tons sombres capables de le ternir,  
 naîtrait plus naturellement d'éléments sans couleur.  
 Enfin, la couleur n'existe pas sans lumière ;  
 elle ne peut donc appartenir à l'essence première des choses.

Aucune teinte ne réside dans l'atome.  
 Que deviendrait la couleur dans une nuit complète,  
 elle qui change selon la lumière  
 et selon que ses rayons tombent droits ou obliques ?  
 Regarde, au soleil, le plumage changeant  
 qui forme le collier des colombes :  
 il brûle de pourpre et de rubis,  
 puis tourne au corail ou à l'émeraude.  
 De même, quand le jour ruisselle du ciel,  
 820 le paon fait miroiter son manteau.  
 Puisque la lumière révèle les couleurs par son choc,  
 elles n'existent pas sans elle.  
 Comment les percevons-nous ? Par une impression,  
 un contact de contours dits blancs ou noirs.  
 La vision est une sorte de toucher de l'œil ;  
 or le toucher rencontre une forme, non une couleur.  
 Pour lui, la figure compte, la teinte non.  
 Les éléments n'ont donc pas besoin d'être colorés ;  
 leur action sur nos sens varie avec leur forme.  
 Aucune loi n'attache d'ailleurs  
 une couleur déterminée à une forme déterminée :  
 tout type d'atome pourrait porter toute couleur.  
 Pourquoi alors chaque corps de la nature  
 ne profiterait-il pas de cette possibilité  
 pour afficher au hasard toutes les teintes ?  
 Pourquoi les corbeaux ne verraient-ils pas parfois  
 une blancheur soudaine envahir leurs plumes ?  
 Pourquoi un germe noir, ou d'une autre couleur,  
 ne transformerait-il pas quelquefois le cygne en oiseau sombre ?  
 840 Divise encore un corps en fragments : tu verras  
 que plus les parcelles deviennent petites,  
 plus leur couleur s'affaiblit.  
 L'or réduit en poudre perd son éclat ;  
 la pourpre de Sidon, pourtant très vive,  
 pâlit lorsque son tissu se défait fil après fil.  
 La couleur s'éteint donc en chemin,  
 avant même que l'on atteigne l'élément premier.  
 Tous les corps n'émettent pas une odeur  
 ni un son. Les atomes, moins encore,  
 ne possèdent donc nécessairement ni parfum ni voix.  
 Pour la même raison, certains corps peuvent être sans couleur,  
 comme d'autres sont privés de son ou d'odeur.  
 L'œil ne saisit pas tout ce qui existe,  
 mais la raison peut le connaître avec autant de certitude  
 qu'elle reconnaît des corps privés d'autres propriétés.  
 Et la couleur n'est pas la seule qualité absente  
 des éléments premiers. Ils n'émettent aucun son,  
 n'ont aucune saveur,  
 ne sont par eux-mêmes ni chauds, ni froids, ni tièdes,  
 860 et ne dégagent aucune odeur.  
 Quand tu veux composer un parfum de nard,  
 de myrrhe et de marjolaine,  
 tu choisis d'abord, après l'avoir purifiée,  
 une huile aussi neutre et peu odorante que possible,  
 afin qu'aucune senteur étrangère n'altère  
 l'arôme des fleurs que l'on y fait macérer.

# SENSUS EX INSENSIBILI

## (LA SENSATION NÉE DE L'INSENSIBLE)

Les corps premiers ne sentent rien par eux-mêmes.  
Pourtant, en se composant autrement, ils produisent  
les plantes, les animaux, puis les êtres capables de sensation et de pensée.



|                             |                                |                       |                              |
|-----------------------------|--------------------------------|-----------------------|------------------------------|
| 1.<br>Matière<br>insensible | 2.<br>Organisation<br>végétale | 3.<br>Corps<br>vivant | 4.<br>Sensation<br>et esprit |
|-----------------------------|--------------------------------|-----------------------|------------------------------|

## LA SENSATION NÉE DE L'INSENSIBLE

*Des éléments dépourvus de sensibilité peuvent  
composer un vivant capable de sentir.* <sup>28</sup>

Ainsi le son, la saveur et l'odeur,  
pas plus que le chaud, le froid ou la tiédeur,  
ne sont des propriétés élémentaires.  
Car elles supposent qu'un corps émette des parties.  
La mollesse, la fragilité,  
la corruption et les autres qualités de ce genre ne sont que des rapports.  
L'atome demeure étranger aux maux qui détruisent les corps.  
Il faut que les fondements de l'univers soient immortels,  
pour que les choses puissent naître  
et ne sombrent pas toutes dans une mort définitive.  
Il est donc certain que les effets sensibles  
proviennent d'éléments qui ne sentent rien.  
Loin de contredire cette conclusion,  
880 tout ce que nous voyons, sentons et connaissons  
nous y conduit et nous oblige à reconnaître  
que l'insensible est à la source du vivant.  
Quand l'hiver pluvieux détrempe profondément les sillons  
et y laisse fermenter la matière,  
ne vois-tu pas des vers naître en foule dans la boue ?  
Les vivants se composent par transformations.  
Les fleuves, l'herbe et les feuillages, devenus nourriture,  
se changent en troupeaux ; les troupeaux se changent en nous.  
Et nos propres restes nourrissent à leur tour  
l'aigle souverain et les bêtes sauvages.  
Avec tous ces corps mêlés, la nature façonne  
les corps, entretient la vie, les sens et l'esprit.  
De même, elle défait la matière compacte du bois,  
la transforme en souffle et la déploie en flamme.  
Voilà combien comptent les chocs, les groupements, les tissus,  
l'ordre, les mouvements reçus ou transmis,  
et toutes les combinaisons des éléments premiers.  
D'où viendraient autrement nos sensations ?  
Rien ne toucherait l'esprit ni ne frapperait le cœur,  
900 à moins que le sensible naisse de principes insensibles.  
Bien sûr, il ne suffit pas, pour produire la vie,  
de mêler au hasard de la boue, du bois et des pierres.  
Mais ai-je jamais dit — souviens-t'en —  
que n'importe quel mélange pouvait engendrer  
un être vivant doué de sens et d'âme ?  
N'ai-je pas insisté au contraire sur la texture,  
le nombre, les rapports, l'ordre et les mouvements,  
sur l'accord précis qui manque encore  
à la terre brute et au bois ? Une matière humide en décomposition  
peut pourtant animer ces mêmes éléments  
et faire naître des vers,  
parce que leurs rapports se renversent  
et qu'une combinaison nouvelle les rassemble  
dans l'ordre particulier où la vie devient possible.  
Dire que les êtres sensibles sont faits de corps sensibles,  
eux-mêmes composés d'autres corps sensibles,  
ce serait transformer les effets en causes  
et rendre l'atome aussi mou et périssable  
que les organes où réside la sensation : nerfs, muscles, vaisseaux.  
920 Admettons pourtant que ces matières molles soient éternelles.

Possèdent-elles le sens complet d'un animal,  
ou seulement celui d'un organe ? Or un organe isolé  
ne ressent pas ce que ressent le voisin ;  
séparé du corps, il ne sent plus rien.  
Coupe une main et laisse-la seule :  
toute sensation l'abandonne.

Il faudrait donc imaginer chaque atome comme un animal entier,  
capable d'éprouver toutes les sensations.

Mais comment serait-il encore un principe premier ?

S'il vit, il participe à la condition de tout vivant :  
vivre et être mortel vont ensemble.

Et même si tu réunissais ces petits animaux,  
que produiraient-ils de plus qu'une foule d'animaux ?  
Vénus serait-elle incapable d'en faire autant ?

Mêle un bœuf, un lion et un homme :  
aucune union ne produira autre chose que leur propre espèce.

On répond que l'atome abandonne sa sensation  
au moment de former un corps. Mais pourquoi l'aurait-il reçue  
pour la perdre aussitôt ? À quoi servirait-elle ?

940 Regarde plutôt les œufs éclore en oiseaux,  
ou la boue humide,  
fermentée par les eaux, se remplir de vermine :  
nous voyons au moment même de la naissance  
l'insensible devenir la source du sensible.

On dira peut-être que le sensible naît bien de l'insensible,  
mais seulement après une transformation intérieure  
qui précède l'apparition du vivant.

La réponse est simple : je reconnais moi-même  
que les formations précèdent les naissances,  
et que tout changement vient d'une rencontre de matières.

Aucun corps ne sent avant que,  
pour construire l'organisme vivant,  
des éléments venus de l'air, de la terre, du feu et de l'eau  
aient noué les rencontres fécondes  
d'où jailliront les sens,  
ces lumières chargées de protéger l'être animé.

Dès qu'il vit, un choc trop violent peut l'abattre ;  
un tourbillon emporte alors  
les sens confondus, l'âme et le corps.

960 L'ordre des éléments se défait ; les ressorts  
de la vie cessent d'agir,  
et l'ébranlement traverse toute la matière.

L'âme rompt enfin les mailles de la chair  
et se disperse dans l'air en tous sens.

Que peut produire un choc violent, sinon la rupture,  
la dislocation de toute la machine ?

Parfois cependant, lorsque le coup est moins brutal,  
les mouvements vitaux qui subsistent  
apaisent le tumulte du combat  
et repoussent une mort presque victorieuse.

L'ordre se rétablit, tout reprend sa route,  
et la vie rallume la lumière presque éteinte des sens.

Comment autrement l'âme, déjà saisie par la mort,  
pourrait-elle revenir des portes du tombeau,  
si près du terme où toute route s'achève,  
au lieu de poursuivre vers la fin qui nous attend ?

La douleur naît quand les forces destructrices  
pénètrent les parties vivantes du corps

et bouleversent les éléments dans leurs profondeurs.  
 980 Le plaisir vient lorsque l'ordre des mouvements  
 se rétablit. D'où cette conclusion :  
 ni la douleur ni le plaisir ne touchent l'atome.  
 L'élément premier est simple. Aucun mélange en lui,  
 rien qui puisse souffrir d'un désaccord soudain  
 ou goûter la joie d'un nouvel équilibre.  
 Toute sensation est donc étrangère à son essence.  
 D'ailleurs, si les vivants ne pouvaient sentir  
 qu'à condition d'être faits d'atomes sensibles,  
 les éléments dont nous sommes composés  
 trembleraient eux-mêmes d'un rire humain,  
 et des larmes couleraient sur leurs minuscules visages.  
 Nous les entendrions discuter entre eux  
 de leurs propres germes et de leurs combinaisons !  
 Car dès que tu les rends semblables à un être périssable,  
 ils doivent être nés, eux aussi, d'autres éléments,  
 eux-mêmes composés. Allons plus loin, je te suis :  
 chaque fois que tu diras « ceci rit, parle ou pense »,  
 je répondrai que ses germes doivent rire, parler et penser.  
 Quelle folie, quel égarement !  
 1000 Puisque tu peux penser et parler avec raison  
 sans être composé d'atomes raisonnants et bavards,  
 et rire sans éléments rieurs, revenons à notre principe :  
 la sensation appartient à l'ensemble du corps vivant ;  
 l'atome reste insensible afin de demeurer éternel.  
 Tous les vivants ont un même père :  
 le ciel. La terre, mère commune,  
 reçoit la pluie venue d'en haut,  
 et son sein fécondé  
 fait naître les moissons dorées et les feuillages,  
 les races humaines et les bêtes sauvages.  
 Elle fournit à tous de quoi nourrir leur corps,  
 adoucir leur existence et remplacer les morts :  
 qui lui refuserait le nom de mère ?  
 Lorsque la terre reprend ce qui vient de la terre,  
 le ciel recueille aussi dans ses hauteurs  
 les éléments qu'il nous avait versés.  
 Ces atomes qui passent d'un corps à l'autre  
 semblent naître et disparaître avec lui,  
 mais ne doute jamais de leur éternité.  
 1020 La mort brise leurs liens, non leur unité.  
 Sans entamer la matière première,  
 elle règle le cours des transformations,  
 change les tissus, les formes et les couleurs,  
 donne les sens à un corps puis les transporte ailleurs.



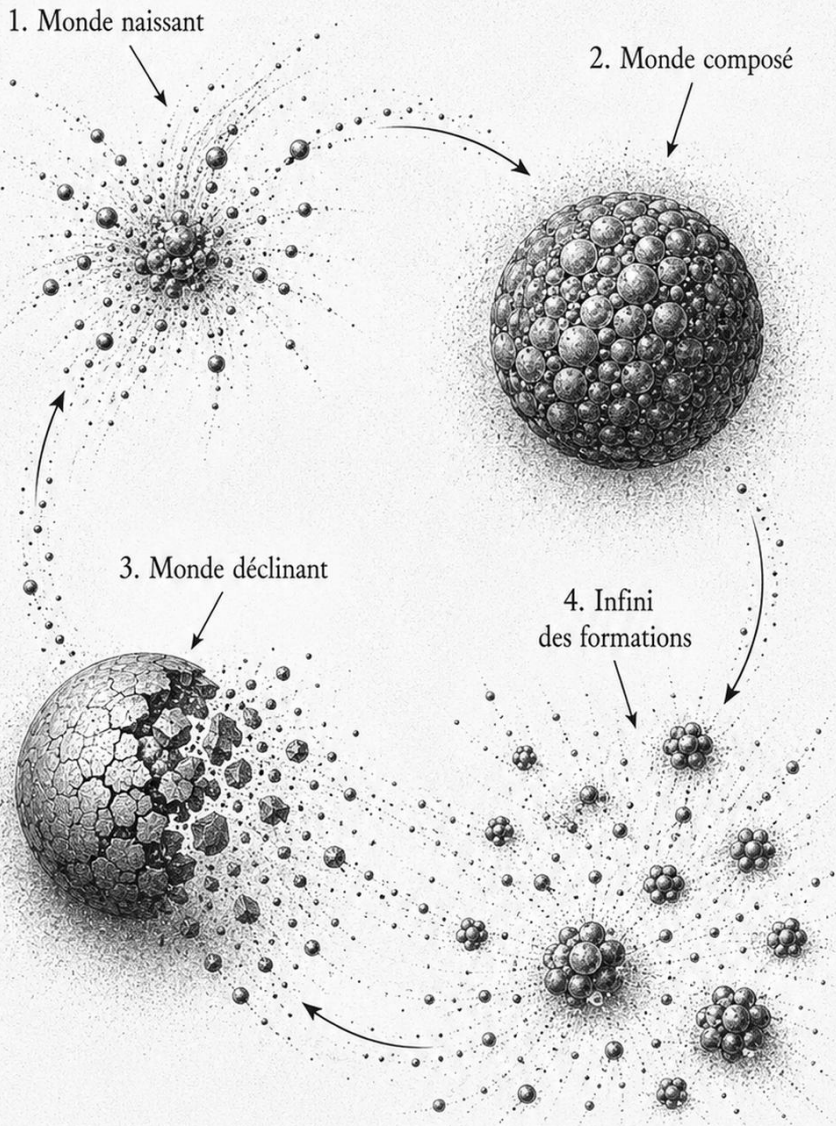
# MVNDI MVLTII

## (MULTIPLICITÉ DES MONDES)

Dans l'infini, les atomes ne composent pas un seul monde mais d'innombrables mondes.

Certains naissent, d'autres se maintiennent, d'autres encore se défont.

Rien n'impose un centre unique à l'univers.



1.  
Monde  
naissant

2.  
Monde  
composé

3.  
Monde  
déclinant

4.  
Infini des  
formations

**MUNDI MULTI (MONDES MULTIPLES)**

*Dans l'infini, d'autres assemblages de matière  
produisent d'innombrables mondes.* <sup>29</sup>

Tout dépend des rapports et des résistances  
que les substances établissent entre elles.  
Le fil peut rester le même tandis que la trame change.  
La mer, les eaux, le ciel, la terre et le soleil  
partagent des éléments avec les moissons, les plantes et les humains.  
Il en va de même des lettres dont mes vers sont faits :  
certaines diffèrent, beaucoup sont communes,  
mais leur valeur dépend de l'ordre où l'art les dispose.  
Ainsi travaille partout la nature :  
elle combine les mouvements et les formes des éléments,  
leurs distances, leurs poids, leurs chocs et leurs accords,  
et fait varier sans cesse l'apparence des corps.  
Écoute maintenant avec plus d'attention encore.  
Une vérité étrange va frapper ton oreille  
et ouvrir devant tes yeux un horizon nouveau.

1040 Aucune idée n'est pourtant si simple  
que l'esprit ne commence par lui résister,  
et aucun spectacle n'est si merveilleux  
que l'habitude ne finisse par émousser notre étonnement.  
Regarde l'éclat pur du ciel,  
les étoiles dispersées dans son immensité,  
la lune et le soleil, ces grandes lumières.  
Imagine que ce spectacle apparaisse soudain,  
pour la première fois, aux yeux des humains :  
que pourrait-on voir de plus beau, de plus surprenant,  
de plus impossible à prévoir ?  
Aujourd'hui pourtant, nos yeux rassasiés  
ont perdu leur étonnement ; nous ne prenons même plus la peine  
de les lever vers la voûte du ciel.  
Ne rejette donc pas mes paroles  
sous prétexte qu'elles sont nouvelles. Suis-les pas à pas,  
pèse hardiment leurs conséquences :  
si elles sont fausses, combats-les ; si elles sont vraies, accueille-les.  
J'aborde maintenant l'infini. Ma pensée franchit  
les limites de notre monde et cherche dans l'espace  
1060 jusqu'où peut porter le regard de l'esprit,  
quel champ s'ouvre au libre mouvement de l'âme,  
et ce qui existe au-delà des murailles enflammées du ciel.  
La nature elle-même le proclame : autour de nous,  
en largeur, en longueur, au-dessus comme au-dessous,  
l'infini se déploie,  
et l'évidence éclaire l'immensité.  
Puisque l'espace sans limites s'ouvre si profondément,  
et qu'un mouvement  
éternel et multiple disperse dans ses profondeurs  
d'innombrables semences,  
comment croire qu'une seule terre et un seul ciel se soient formés ?  
Tant de matière resterait-elle stérile,  
alors que des germes semblables à ceux dont la nature  
a composé notre monde à force d'essais et de rencontres,  
dont les chocs spontanés ont produit l'univers,  
la terre, les vivants, le ciel et les mers,  
n'auraient nulle part ailleurs réussi à se rassembler ?  
Non. D'autres amas de matière existent,

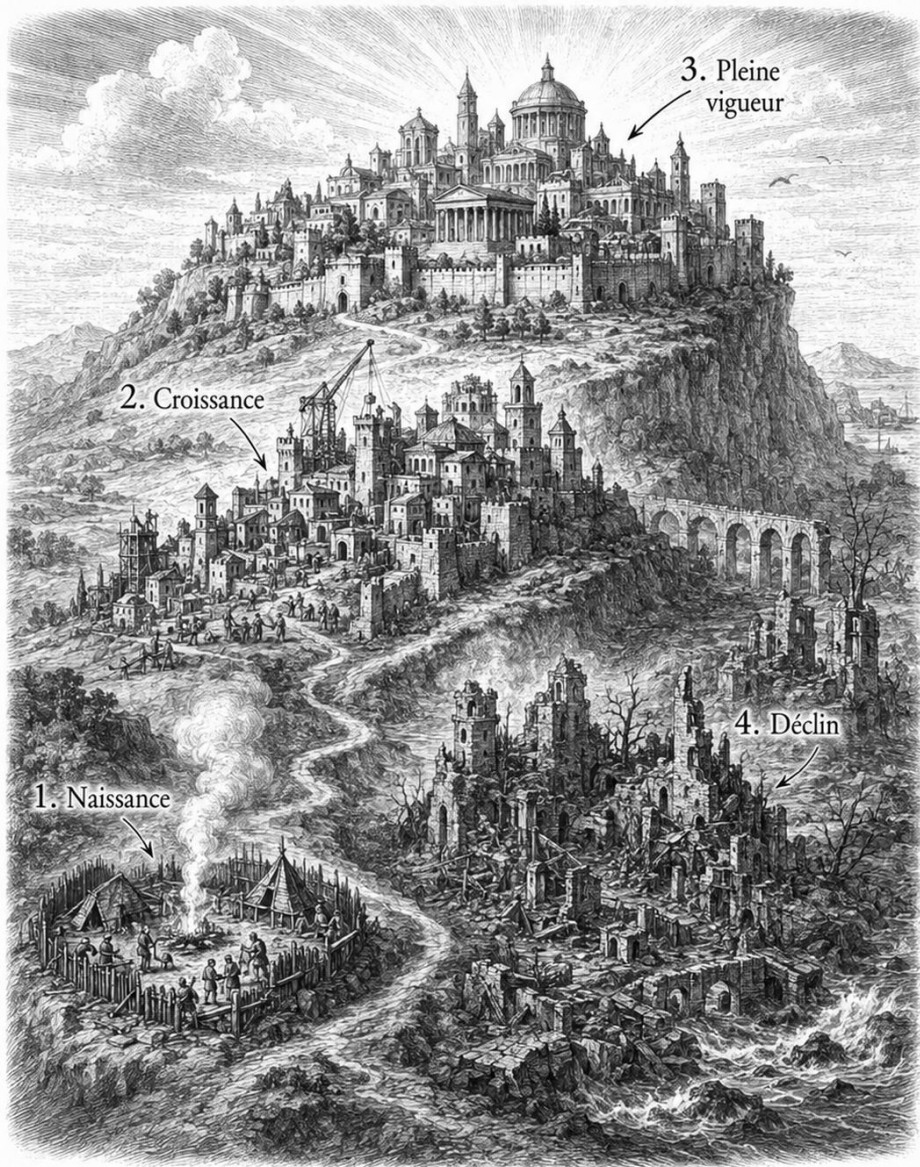
1080 d'autres mondes habités, semblables à ce domaine  
que notre ciel enveloppe et maintient.  
Quand les atomes abondent et que l'espace est disponible,  
rien ne peut empêcher  
qu'une chose naisse et prenne forme.  
Leur nombre est si immense  
que mille vies ne suffiraient pas à les compter.  
Les semences des corps, entraînées sans cesse  
par la force qui les rassemble ici  
dans l'ordre que nous connaissons, doivent donc produire ailleurs,  
sous d'autres cieux, d'autres terres,  
d'autres êtres vivants et d'autres peuples humains.  
Rien dans l'univers ne grandit seul,  
sans famille et sans semblables.  
Toute chose appartient à une espèce et possède des pairs.  
Regarde les innombrables animaux,  
les bêtes des forêts et des montagnes, les oiseaux,  
les poissons écailleux, peuples silencieux des eaux,  
et enfin les humains : chaque espèce a des traits communs.  
La lune, le soleil, la terre,  
la mer et le ciel ne peuvent donc être uniques ;  
1100 ils doivent eux aussi exister en nombre innombrable dans l'univers.  
Chacun porte, comme toute espèce vivante,  
la marque profonde de la matière :  
tout corps qui naît  
est aussi condamné à mourir.

# CRESCUNT ET DEFICIUNT

## (CROISSANCE ET DÉCLIN)

Comme les vivants, les grands assemblages de la nature croissent, se fortifient, atteignent leur pleine vigueur, puis s'usent et déclinent.

Ce qui naît n'est pas fait pour durer toujours.



|                 |                  |                      |              |
|-----------------|------------------|----------------------|--------------|
| 1.<br>Naissance | 2.<br>Croissance | 3.<br>Pleine vigueur | 4.<br>Déclin |
|-----------------|------------------|----------------------|--------------|

**CROISSANCE ET DÉCLIN DES MONDES**

*Comme les vivants, les mondes reçoivent de la matière,  
vieillissent puis se défont.* <sup>30</sup>

Quand notre ciel, notre terre et notre mer se sont formés,  
 quand le premier soleil a éclairé ce monde,  
 une foule de corps a afflué du dehors,  
 venue de l'ensemble infini :  
 des atomes qui ont nourri la terre et les eaux,  
 soutenu la voûte du monde  
 et dressé au-dessus de nous les régions du ciel.  
 Les chocs distribuent chaque élément à sa place,  
 selon les propriétés qui l'y conduisent :  
 les terrestres vers le sol, les ardents vers le feu,  
 les fluides vers l'air, les humides vers l'eau.  
 Chaque corps croît ainsi jusqu'au niveau  
 qu'il ne peut dépasser, jusqu'à la limite  
 que la nature assigne à toutes ses créations.  
 Puis vient le moment où le tissu vivant  
 1120 perd davantage qu'il ne reçoit et commence son déclin,  
 l'heure où la vie hésite  
 et où la nature freine sa force d'expansion.  
 Tout ce que nous voyons monter d'un pas assuré  
 vers l'âge mûr  
 reçoit plus qu'il ne perd. Les aliments sont facilement retenus,  
 ils passent de veine en veine,  
 et la cohésion des organes  
 équilibre les dépenses et les gains.  
 Certes, de nombreux éléments s'échappent du corps,  
 mais il en reçoit davantage,  
 jusqu'au sommet que nul être ne peut dépasser.  
 Alors les forces commencent à fléchir,  
 et l'âge adulte descend l'autre versant.  
 Ce qui ne grandit plus se dirige vers sa ruine.  
 Plus un corps devient vaste,  
 plus sa surface perd d'éléments sous les chocs.  
 Les sucs réparateurs se raréfient à leur source ;  
 les canaux affaiblis qui les transportent  
 les laissent s'échapper sans retour,  
 1140 et les vides ouverts ne se comblent plus.  
 Alors il faut mourir. Rien ne restaure  
 la trame affamée et relâchée par la vieillesse.  
 Les chocs incessants et les assauts du dehors  
 continuent de troubler et de briser ses ressorts.  
 La vie finit par s'écouler tout entière.  
 Ainsi les murailles d'un monde assiégé par la mort  
 doivent un jour pourrir et tomber en poussière.  
 Rien ne dure sans recevoir constamment  
 de nouvelles matières. Mais ce travail lui-même s'épuise :  
 les organes s'usent à transporter les sucs nécessaires,  
 et la nature peine à les fournir.  
 La terre elle-même a vieilli et ne peut rajeunir.  
 Elle ne produit plus que des êtres plus faibles,  
 elle qui autrefois donnait naissance à tant de corps puissants  
 et répandait partout la richesse de la vie.  
 Ce n'est pas le ciel qui, le long d'un câble d'or,  
 a fait descendre dans nos champs les espèces mortelles,  
 ni la mer qui les a rejetées sur les rochers.

1160 C'est la terre qui les a tirées du sein qui les nourrit,  
 elle qui leur a spontanément offert  
 les moissons brillantes, la vigne,  
 le plaisir des amours fécondes et l'herbe verte.  
 Aujourd'hui nous luttons contre un sol épuisé ;  
 il accable nos bœufs et épuise nos bras.  
 Il fournit à peine de quoi user le fer des charrues,  
 et répond par de maigres récoltes à des efforts croissants.  
 Le laboureur robuste, lassé de voir  
 son travail se perdre et son espoir diminuer,  
 secoue tristement la tête, soupire,  
 et compare la générosité du passé à l'avarice présente.  
 Il vante le sort de ses ancêtres,  
 ces hommes simples et pieux  
 qui, sur des champs plus petits mais plus fertiles,  
 auraient mené sous le regard des dieux une vie facile.  
 Il ne comprend pas que tout décline  
 et roule sans cesse, sous le poids des années, vers la mort.  
 Nous le savons désormais. Assez. La nature  
 échappe à la domination des dieux ; elle dure  
 par sa propre force et agit spontanément.  
 1180 Par l'éternelle tranquillité où vous vivez,  
 dieux paisibles et sereins,  
 lequel de vous pourrait saisir les rênes  
 et gouverner l'infini, somme de tous les univers ?  
 Qui ferait tourner en même temps tous les cieux,  
 et répandrait depuis l'air le feu qui féconde la terre ?  
 Qui pourrait être présent partout et toujours,  
 étendre sur le monde le manteau sombre des nuages,  
 secouer l'air calme de brusques grondements,  
 et parfois réduire son propre temple en poussière ?  
 Ou se retirerait-il dans les déserts pour essayer sa foudre,  
 arme maladroite dont les coups manquent le coupable  
 et abattent l'innocent ?

# LIVRE III

L'ÂME ET LA MORT

**ÉPICURE, LIBÉRATEUR DE L'ESPRIT**

*Sa doctrine dissipe les terreurs comme le soleil chasse  
les ombres de la nuit.* <sup>31</sup>

Toi qui le premier as versé tant de lumière  
sur les ténèbres et éclairé le chemin de la vie,  
j'ose poser mes pas dans les traces des tiens,  
j'ose te suivre, gloire de la Grèce,  
non comme un rival, mais comme un fils et un disciple.  
Comment l'hirondelle égalerait-elle le cygne,  
ou les bonds hésitants d'un chevreau  
la course puissante d'un cheval ?  
Tu es l'inventeur ; dans tes livres,  
tu nous transmits tes enseignements comme un père à ses enfants.  
L'abeille recueille son trésor au cœur des fleurs ;  
ainsi je me nourris de tes paroles et de leur miel,  
plus précieux que l'or, digne d'une vie éternelle.  
Dès que ta voix nous apprend  
que l'univers immense n'est pas l'ouvrage des dieux,  
les peurs de l'esprit se dissipent. Le ciel  
s'ouvre, et par-delà les murailles du monde,  
je vois la matière se mouvoir dans le vide.  
La demeure des dieux apparaît à mes yeux :  
une paix lumineuse,  
que ni le vent ni l'orage ne troublent,  
où jamais un ciel sans nuages  
ne laisse tomber le givre durci par l'hiver.  
La nature y répand tous ses biens ; aucun souci  
n'effleure le repos de ces êtres sereins.  
Nulle part je ne vois les rives souterraines  
du Cocyte inventé par les poètes.  
Rien n'empêche mon regard de saisir,  
à travers le vide et jusque sous mes pieds, le mouvement des choses.  
Quand, grâce à toi, la nature s'éclaire  
dans toute son immensité et jusqu'au fond de ses causes,  
un frisson de joie sacrée,  
une sorte d'effroi divin traverse tout mon être.

20



# METUS MORTIS

## (PEUR DE LA MORT)

Ce n'est pas la mort qui nous tourmente, mais l'image que nous en formons d'avance.

La peur naît des récits, des croyances et des visions que l'esprit entretient.

La mort réelle est une simple dissolution du corps et de ses assemblages.

1. Images  
anticipées

2. Récits et  
croyances

3. Terreur  
de l'esprit

4. Dissolution  
naturelle

1.  
Images  
anticipées

2.  
Récits et  
croyances

3.  
Terreur de  
l'esprit

4.  
Dissolution  
naturelle

## LA RACINE DES PASSIONS

*L'ambition et l'avidité naissent souvent d'une peur  
secrète de la mort.* <sup>32</sup>

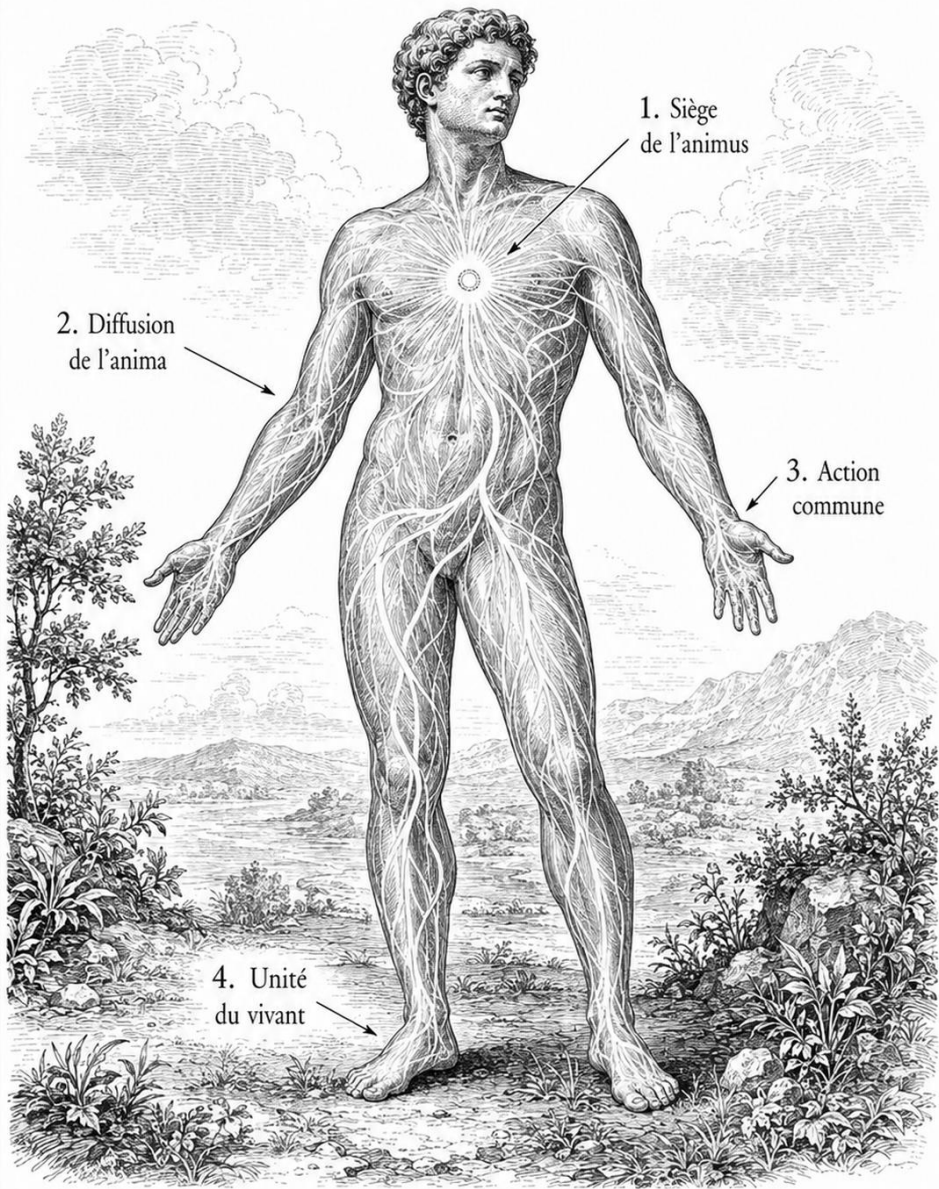
Puisque j'ai assez montré  
les formes variées et le mouvement éternel  
des éléments, leur élan spontané et la manière  
dont leurs rencontres ont organisé le monde,  
il est temps d'expliquer la nature  
de l'esprit et de l'âme. Il faut que mes vers  
40 rejettent au néant la peur des enfers,  
qui trouble si profondément la vie humaine  
qu'aucun plaisir n'y demeure pur,  
tant l'ombre de la mort assombrit chaque joie.  
Beaucoup prétendent pourtant préférer  
aux souffrances d'une longue maladie ou d'une vie déshonorée  
les gouffres du Ténare. Ils affirment savoir ce qu'est l'âme :  
du sang, un souffle peut-être, et rien de plus,  
et jugent inutile tout enseignement.  
Méfie-toi : ces grandes paroles ne sont qu'une posture,  
dictée par le désir de paraître, non par une conviction solide.  
Chasse-les de leur patrie, accable-les de malheurs,  
force-les à fuir sous le poids de soupçons honteux :  
loin des regards, ces fiers parleurs changent de conduite.  
Dans quelque désert que leurs maux les poursuivent,  
ils implorent les esprits de leurs ancêtres  
et sacrifient des brebis noires aux divinités d'en bas.  
Plus le sort devient dur, plus leur audace tombe,  
et plus la religion reprend son pouvoir sur eux.  
Juge un homme au moment de l'épreuve ;  
60 observe-le face au danger.  
Alors la vérité remonte du fond du cœur,  
le masque tombe et le visage paraît.  
La cupidité, l'ambition aveugle,  
qui piétinent le droit pour atteindre le pouvoir,  
ces complices du crime qui empoisonnent la vie,  
et lancent les malheureux, jour et nuit,  
à la poursuite d'une proie toujours fuyante,  
se nourrissent d'abord de la peur de mourir.  
Le mépris, la honte et la misère,  
exclus, croyons-nous, d'une vie sûre et prospère,  
semblent attendre devant nous  
au seuil de la tombe. Pour retarder cette heure  
et éloigner son image,  
nous ajoutons meurtre à meurtre,  
richesse à richesse, et certains, couverts d'un butin sanglant,  
se réjouissent même de la mort d'un frère.  
La table familiale devient un piège,  
où siègent la haine et la peur.  
La même terreur dessèche l'envieux.  
80 Écoute-le : « Celui-là avance sous tous les regards,  
puissant, vêtu de pourpre et de gloire,  
tandis que je végète dans l'ombre,  
sans statue ni nom. Plutôt mourir ! »  
Combien d'hommes, blessés par la peur de la mort,  
en viennent à détester la vie et la lumière,  
jusqu'à se tuer de leur propre main !  
Combien ne comprennent pas que cette peur aveugle

est la source de leurs malheurs, qu'elle détruit la honte saine,  
rompt les amitiés  
et brise même les liens du sang dans les crises.  
Pour échapper à l'Achéron, des citoyens et des fils  
ont trahi leurs parents et livré leur patrie.

# ANIMUS ET ANIMA

## (L'ESPRIT ET L'ÂME DANS LE CORPS)

L'animus siège au centre de l'être vivant et gouverne ;  
l'anima est diffusée dans tout le corps et anime les membres.  
Ensemble, ils composent l'unité du vivant.



1.  
Siège  
de l'animus

2.  
Diffusion  
de l'anima

3.  
Action  
commune

4.  
Unité  
du vivant

**ANIMUS ET ANIMA (ESPRIT ET ÂME)**

*L'esprit directeur et l'âme diffuse sont deux fonctions corporelles d'un même vivant.* <sup>33</sup>

Dans la nuit, l'enfant voit partout des présages funèbres ;  
mais il ne tremble qu'au milieu des ténèbres.

Nous, nous tremblons en plein jour. La peur qui nous poursuit  
est-elle plus réelle que les terreurs nocturnes ?

La lumière du soleil ne suffit pas à chasser ces ombres.

Seule la connaissance peut allumer en nous,  
à défaut du jour, la lumière de la raison.

100 Commençons. L'intelligence — ou, si tu préfères,  
l'esprit, guide et conseil de la vie —  
est une partie du corps, un organe parmi les autres,  
comme l'œil, le pied ou la main.

Certains penseurs grecs prétendent au contraire  
que la pensée n'a pas de siège déterminé.

Elle serait seulement une harmonie du corps,  
une disposition générale qui anime nos ressorts,  
comme la santé est l'état sain de l'organisme,  
une manière d'être, non une partie particulière.

Mais les faits démentent cette comparaison.

Le corps peut souffrir en un endroit précis  
sans que la douleur atteigne ses parties profondes ;  
et l'inverse arrive aussi. L'esprit peut être blessé  
tandis que le reste du corps reste intact,  
comme un pied douloureux

ne fait pas nécessairement souffrir le front.

Lorsque le corps repose, immobile, dans le sommeil,  
et ne sent plus son propre poids,

120 quelque chose demeure pourtant éveillé en nous,  
ouvert à la joie et aux inquiétudes,  
agité par mille mouvements dans les rêves.

Ce principe vivant n'est donc pas une simple harmonie,  
mais une partie du corps. Comment en douter,  
quand la vie peut résister à la perte de certains membres,  
mais s'éteindre dès qu'un souffle subtil,  
ou une petite quantité de chaleur,

quitte brusquement les veines et les os ?

Tous nos éléments ne jouent pas le même rôle ;  
certains comptent davantage pour la conservation de l'être.

La chaleur et le souffle vital

retiennent en nous la vie,

feu caché dans le sang,

qui s'envole et s'éteint lorsque la mort arrive.

Tu sais maintenant que l'esprit et l'âme

sont des organes du corps. Laisse aux poètes ce mot d'« harmonie »,

cueilli peut-être sur l'Hélicon

pour nommer une réalité mal comprise.

Quelles que soient ses origines, laissons-le aux Grecs.

Pour toi, suis avec moi

140 la suite de cet enseignement.

L'esprit et l'âme ne forment qu'un seul ensemble,  
les deux aspects d'une même substance.

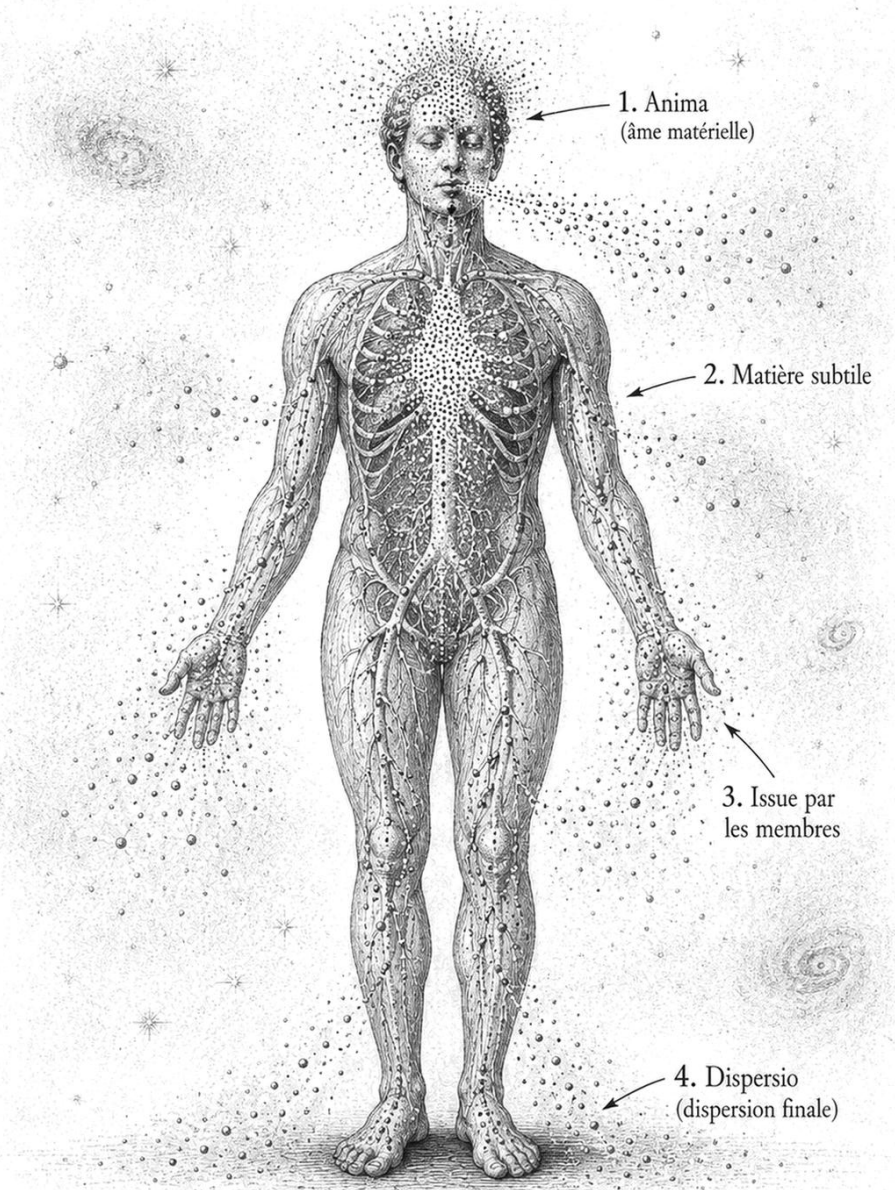
Mais le principe qui commande et dirige,  
nous l'appelons esprit, pensée ou intelligence.

Son siège se trouve là où naissent l'angoisse et la peur,  
où la joie fait battre la poitrine :

le cœur est son domaine. De là, comme un maître,  
 il donne l'impulsion  
 à l'âme répandue dans le reste du corps.  
 Parfois l'esprit seul se réjouit ou s'inquiète,  
 avant que l'émotion gagne l'âme entière.  
 De même, une douleur dans la tête ou dans l'œil  
 n'atteint pas nécessairement tout l'organisme.  
 Quand la pensée s'exalte ou souffre,  
 l'âme dispersée dans les membres  
 peut d'abord rester hors du choc.  
 Mais si l'émotion devient plus forte,  
 l'âme entière finit par répondre :  
 une sueur pâle couvre le corps,  
 160 la langue s'embarrasse, la voix  
 tombe, les oreilles bourdonnent, les forces disparaissent.  
 Puisque l'esprit exerce un tel pouvoir sur l'âme,  
 et que sa peur peut abattre les plus solides,  
 puisque l'âme, à son appel, ébranle le corps,  
 tous deux sont étroitement liés.  
 Une autre conclusion s'impose :  
 l'esprit et l'âme sont matériels, puisqu'ils meuvent le corps.  
 Ils gouvernent l'homme entier, tendent ses ressorts,  
 le tirent du sommeil et composent son visage :  
 autant d'actions qui supposent le toucher.  
 Sans toucher, pas de choc ; sans corps, pas de toucher.  
 On ne peut échapper à cet enchaînement.  
 Reconnais donc que l'esprit et l'âme sont de la matière.  
 Toute leur puissance s'exerce dans le corps ;  
 ce qu'ils font, ils le font en lui et par lui.

# ANIMA (ÂME MATÉRIELLE)

L'anima (âme) n'est pas séparée du corps : elle est faite d'une matière très subtile.  
Lorsque le corps se défait, cette substance se disperse par les membres et les issues du corps.  
Rien d'immortel ne demeure intact.



|                                 |                          |                                |                                        |
|---------------------------------|--------------------------|--------------------------------|----------------------------------------|
| 1.<br>Anima<br>(âme matérielle) | 2.<br>Matière<br>subtile | 3.<br>Issue par<br>les membres | 4.<br>Dispersio<br>(dispersion finale) |
|---------------------------------|--------------------------|--------------------------------|----------------------------------------|

## UNE MATIÈRE EXTRÊMEMENT FINE

*La rapidité de la pensée révèle des éléments subtils,  
mobiles et étroitement mêlés.* <sup>34</sup>

Lorsqu'un trait violent fend les os et déchire  
les muscles sans atteindre la source de la vie,  
la chute et la torpeur qui suivent  
laissent bientôt place à un désir brûlant,  
180 à l'effort confus de l'esprit pour se reprendre.  
L'intelligence est donc corporelle,  
puisque les blessures du corps se répercutent en elle.  
De quels éléments l'esprit est-il composé ?  
Je vais te l'apprendre. Sa matière est extrêmement fine ;  
elle doit être faite des corps les plus minuscules.  
Un premier regard suffit pour l'établir.  
Quoi de plus rapide que l'activité mentale ?  
L'élan de la pensée n'a pas de rival.  
Puisque son mouvement dépasse  
tout ce que l'œil peut saisir,  
sa substance fluide doit être composée d'éléments  
petits, ronds et légers,  
capables d'obéir aussitôt au plus faible choc.  
Pourquoi l'eau cède-t-elle au souffle qui l'effleure ?  
Parce qu'elle est faite de corps ronds, fins et mobiles.  
Le miel est plus épais et s'écoule plus lentement :  
une cohésion plus forte retient  
sa matière moins glissante et plus compacte.  
200 Ses atomes, moins arrondis, s'attachent davantage.  
Un souffle léger suffit à disperser un tas de graines de pavot,  
jusqu'à le raser au niveau du sol,  
tandis qu'un vent violent ne déplace pas un amas de pierres.  
La forme et le poids sont donc constamment liés  
à la vitesse et au mouvement des corps.  
Plus leurs éléments sont fins et roulants, plus ils sont mobiles ;  
plus ils sont anguleux et lourds, moins ils bougent facilement.  
L'esprit obéit pleinement à cette loi.  
Puisqu'il est d'une activité extrême, il ne peut être fait  
que de corps très fins, lisses et arrondis.  
Cette idée est précieuse :  
elle éclaire bien d'autres questions.  
Regarde combien cette trame doit être légère,  
et combien peu d'espace l'esprit occupe  
lorsque ses éléments se rassemblent.  
Quand le repos de la mort nous atteint,  
l'esprit et l'âme s'enfuient, mais le corps ne perd presque rien  
de sa forme, de son volume ou de son poids.  
Le mort conserve toute son apparence ;  
seuls le souffle et la chaleur intérieure sont partis.  
220 C'est donc que l'âme, faite d'atomes minuscules,  
se glisse entre les nerfs, les os et les veines.  
Elle peut abandonner tout le corps  
sans modifier le contour des membres ;  
l'apparence extérieure et même le poids demeurent.  
De même, lorsque le parfum s'est échappé du vin,  
que l'air a dispersé l'odeur douce d'un baume,  
ou que la saveur d'un fruit s'est perdue,  
son volume ne paraît pas diminué,  
et son poids change à peine,



parce que les odeurs et les saveurs sont faites d'atomes imperceptibles.

#### QUATRE NATURES DE L'ÂME

*Souffle, chaleur, air et une puissance sans nom  
composent la sensibilité.* <sup>35</sup>

Si l'âme disparaît sans changer la forme ni le poids du corps,  
c'est donc, encore une fois,  
que sa substance se compose d'éléments extrêmement subtils.  
Elle n'est pourtant pas simple et uniforme.  
Le mourant expire un souffle :  
l'âme contient donc du vent, mêlé de chaleur.  
La chaleur elle-même ne va jamais sans air,  
et toute flamme en contient ; dans les espaces de cette trame légère,  
l'air introduit ses innombrables particules.  
240 Mais ces trois éléments — chaleur, souffle et air —  
peuvent-ils à eux seuls produire la sensation intérieure,  
ce retour de l'impression sur l'être vivant,  
où certains voient un don miraculeux ?  
Non : aucun d'eux ne possède ce pouvoir.  
Il faut donc leur joindre un quatrième élément,  
sans nom, presque sans corps, la finesse même,  
d'une mobilité incomparable,  
qui éveille la sensation de membre en membre.  
Première source de l'action, cette substance fluide  
met en mouvement la chaleur, puis la force  
du souffle, puis l'air ; enfin l'impulsion se répand partout.  
Elle traverse les nerfs et le sang,  
atteint les os et les moelles,  
et y porte le feu du plaisir ou de la fièvre.  
Si le mal atteint ce principe, c'est la mort.  
Tout s'effondre : la vie, frappée en son centre,  
ne trouve plus où s'attacher, perd pied,  
et l'âme s'échappe par tous les pores comme une flamme invisible.  
Mais tant que le trouble ne franchit pas cette limite,  
260 la vie subsiste et peut reprendre possession du corps.  
Quelle loi combine les quatre éléments  
et donne sa puissance à leur accord ?  
Notre langue latine, pauvre pour cette recherche,  
ne me permet d'en dire que ce que je peux saisir,  
et encore sous une forme brève.  
Les mouvements croisés de ces substances premières  
et leurs forces inséparables ne laissent aucun intervalle  
où l'on pourrait isoler la part de chacune.  
Ressorts divers d'un même être, elles ressemblent  
aux qualités réunies dans nos chairs :  
odeur, saveur, chaleur, que des rapports secrets  
fondent si étroitement en un seul corps.  
Ainsi le souffle, la chaleur et l'air  
s'unissent en une substance unique  
avec ce quatrième élément obscur,  
moteur subtil d'où part leur mouvement  
et d'où l'activité se répand dans les membres.  
Présent au plus profond de la machine humaine,  
il est le pivot qui soutient tout et ne repose sur rien,  
280 comme l'âme de l'âme.  
Base de la pensée et racine de la vie,  
il se cache sous la trame,  
formé d'éléments si fins et si rares

qu'on ne peut ni le voir ni le nommer.  
 C'est pourtant là le principe le plus intime,  
 le maître du corps et le fond de l'être.  
 Dans ce mélange d'air,  
 de chaleur et de souffle qui anime notre chair,  
 un élément doit nécessairement dominer  
 et ramener les autres à une même unité,  
 afin qu'après les pertes d'air, de chaleur ou de souffle,  
 la sensation vivante subsiste quelque part.  
 L'âme contient du feu : celui que la colère  
 allume dans le cœur et fait briller dans les yeux.  
 Elle contient du souffle : le frisson qui annonce  
 la peur et secoue nos sens.  
 Elle contient de l'air : cette matière paisible où repose  
 l'équilibre serein du sage.  
 Le feu domine chez les tempéraments ardents,  
 prompts à s'enflammer de colère.  
 C'est lui que les lions soufflent par leurs narines,  
 qui fait gronder leur poitrine  
 et déborder leur fureur sans frein.  
 Chez les cerfs, le souffle froid domine :  
 il traverse leur âme et fait trembler leurs membres.  
 L'air paisible donne aux bœufs leur calme majestueux,  
 rarement troublé par la fumée noire  
 de la colère,  
 et que la peur glace sans pouvoir le renverser.  
 Leur nature se tient entre ces deux excès.  
 En parlant des animaux, je parle aussi de nous.  
 La sagesse peut mûrir certains esprits,  
 mais elle n'arrache jamais entièrement leur tendance dominante.  
 Elle ne détruit pas si bien le défaut naturel  
 que l'un ne cède plus facilement à la peur,  
 un autre aux emportements de la colère,  
 un autre à une douceur trop passive.  
 Les combinaisons de la matière  
 font varier de cent façons les caractères.  
 Comment trouver assez de noms pour toutes les humeurs ?  
 Qui pourrait éclaircir toutes leurs causes obscures  
 et distinguer les formes de tant d'éléments ?

# AFFECTUS CORPORIS

(LES PASSIONS MONTRENT LA NATURE CORPORELLE DE L'ÂME)

La peur, la joie, la colère et la douleur agitent l'âme  
et ébranlent aussitôt le corps.

Ce qui souffre et agit ainsi dans les membres  
appartient à une nature corporelle.



1.

Frayeur  
soudaine

2.

Le trouble  
gagne le corps

3.

Signes visibles  
des passions

4.

Preuve d'une  
âme corporelle

## L'UNION DU CORPS ET DE L'ÂME

*La sensation naît de leur entrelacement ; séparés, ni  
l'un ni l'autre ne demeure vivant.* <sup>36</sup>

Retenons seulement que, si faibles qu'ils soient,  
leurs vestiges ne peuvent jamais être entièrement effacés.

La raison les combat, mais ne les détruit pas.

Sans eux, qu'est-ce qui nous empêcherait  
d'atteindre la paix parfaite des dieux ?

Les éléments de l'âme, répandus dans tout le corps,  
maintiennent sa durée et soutiennent sa trame.

Des liens profonds unissent le corps et l'âme,  
et l'on ne peut les trancher sans les détruire ensemble.

Peut-on retirer à un grain d'encens son parfum  
sans anéantir en même temps la substance qui le porte ?

Ainsi l'âme et l'intelligence appartiennent au corps :  
l'ensemble se défait lorsque leur lien se rompt.

Leurs éléments et leur destin sont mêlés  
par un accord formé dès l'origine.

Ni l'âme ni le corps ne pourraient, seuls,  
produire la sensation.

340 C'est de leur action commune que naît  
la lumière vitale, centre de l'être.

Le corps n'est rien sans l'âme ; il ne possède pas à lui seul  
de quoi naître, grandir et survivre à la séparation.

L'eau peut perdre sa vapeur sans changer profondément,  
et rendre sans mourir la chaleur reçue du feu.

Le corps obéit à une autre loi : quand l'âme l'abandonne,  
il s'effondre, et tous ses ressorts se corrompent.

C'est que, dès l'origine, ils ont appris ensemble  
ce jeu d'actions dont la vie est faite.

Dans le sein maternel, au moment où l'être se forme,  
on ne pourrait les séparer sans les tuer tous deux.

Leur perte et leur salut sont communs :  
comment nier leur parenté native ?

Refuser à la chair toute sensibilité,  
et voir dans l'âme seule le principe

de ce travail intime que nous appelons sensation,  
c'est nier l'évidence.

L'expérience nous apprend et nous atteste  
que le corps participe au sentir.

360 Quand l'âme le quitte, il demeure incomplet,  
et la sensation disparaît avec leur union.

Il perd ce qui, sans être tout son être,  
doublait pourtant sa puissance ; la mort lui retire aussi sa propre part.

Certains disent : « Ce n'est pas l'œil qui voit, mais l'âme ;  
l'œil n'est qu'une porte ouverte devant elle. »

Erreur évidente, que la sensation elle-même réfute,  
puisque l'image agit au centre de l'organe visuel.

Une lumière trop vive blesse l'œil ;  
l'objet éclatant disparaît et le regard échoue.

L'œil souffre : une porte souffre-t-elle ?

Autant prétendre que, débarrassée de toute porte et de tout œil,  
l'âme verrait plus librement et plus clairement.

Je ne peux pas davantage accepter l'idée  
du grand Démocrite,

qui unit deux par deux, en alternance,  
un élément de l'âme à un élément du corps.

Les principes de l'âme sont si fins  
qu'ils doivent être peu nombreux ; ils demeurent  
rares et espacés dans les mailles de la chair.

380

La nature a tout au plus disposé entre eux  
des intervalles comparables à ceux qu'il faut  
aux grains les plus légers  
pour mettre en mouvement les ressorts délicats des sens.  
Nous ne sentons pas tous les chocs ni tous les contacts.  
La poussière ou le fard se pose sur notre peau,  
la rosée de la nuit nous mouille,  
de fins fils d'araignée barrent notre chemin,  
des débris minuscules tombent sur nous : ailes usées  
d'insectes, duvet d'oiseau, flocons légers  
dont la faible masse ralentit la chute.  
D'innombrables petites bêtes marchent sur notre corps ;  
les pattes des moucherons n'y impriment aucune sensation.  
Nous ne percevons rien de tous ces contacts.  
Il faut que beaucoup d'atomes du tissu vivant  
soient d'abord avertis et mis en mouvement,  
avant que les éléments de l'âme, à travers leurs intervalles,  
se transmettent les chocs et les réactions  
dont l'accord produit la sensation.

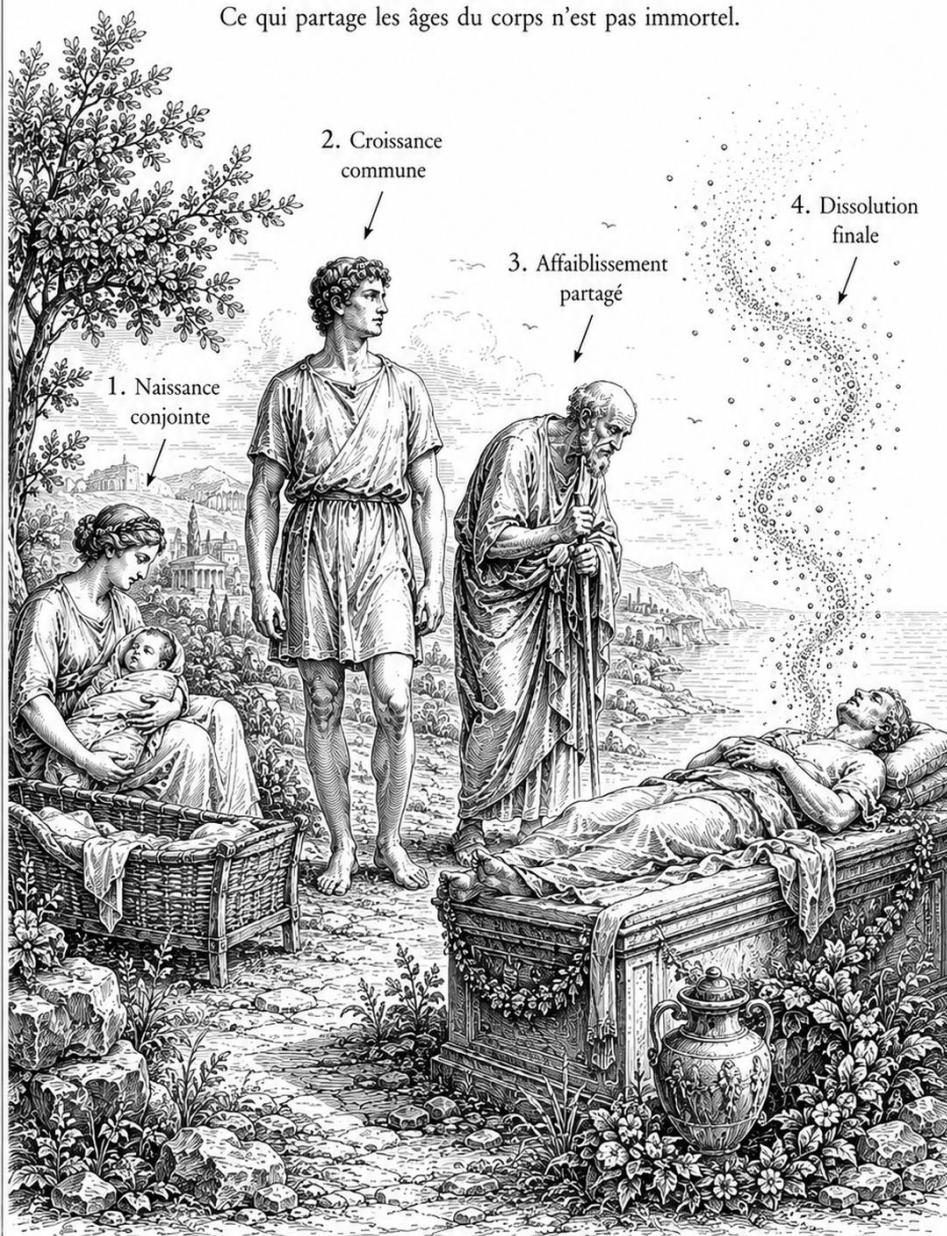
400

Mais l'esprit commande plus directement que l'âme  
et tient les clés des portes de la vie.  
Dès que la pensée abandonne les membres,  
aucun atome d'âme resté dans le corps  
ne résiste longtemps.  
L'âme suit l'esprit et s'échappe avec lui,  
laissant le corps pénétré par le froid de la mort.  
Le souffle vital demeure tant que l'esprit demeure.  
Même mutilé, démembré, presque entièrement déserté  
par l'âme qui fuit à travers ses veines ouvertes,  
le tronc peut vivre encore : l'air vital répare ses pertes.  
Tant qu'il garde une petite part d'âme, il s'accroche  
au bord de la vie et résiste à la mort.  
Lorsque ce qui blesse l'œil n'atteint pas la pupille,  
la vision peut rester intacte et se concentrer en elle.

# MORS ANIMAE

## (LA MORTALITÉ DE L'ÂME)

L'âme naît avec le corps, croît avec lui,  
s'affaiblit avec lui et se dissout avec lui.  
Ce qui partage les âges du corps n'est pas immortel.



1.  
Naissance  
conjointe

2.  
Croissance  
commune

3.  
Affaiblissement  
partagé

4.  
Dissolution  
finale

**L'ÂME EST MORTELLE**

*Une longue série de preuves montre qu'elle naît, souffre  
et se dissout avec le corps.* <sup>37</sup>

Même si la cécité menace,  
tant que le globe n'est pas entièrement détruit,  
la pupille suffit. Mais si ce centre de l'organe,  
si délicat dans l'œil transparent,  
est anéanti, le jour peut inonder l'œil de toute sa lumière :  
420 pour lui, le monde est déjà tombé dans la nuit.  
Ainsi l'âme est comme l'œil, et l'esprit comme la pupille.  
Écoute maintenant : il est temps que je t'expose  
d'autres vérités, fruit de longues recherches  
auxquelles j'ai consacré ma vie et que mes vers accompagnent.  
L'âme naît, l'esprit naît : ils doivent donc mourir.  
Comme leurs substances demeurent toujours unies,  
un seul des deux mots suffira parfois à les désigner.  
Ce que je dirai de l'âme, applique-le aussi à l'esprit.  
Ainsi, lorsque j'affirmerai que l'âme est mortelle,  
n'oublie pas que l'esprit meurt avec elle.  
Je l'ai montré : la substance de l'âme est si fine  
qu'elle traverse les tissus les plus subtils.  
L'eau paraît lourde auprès d'elle,  
le nuage presque solide et la flamme grossière.  
Elle est donc encore plus fluide et plus fugitive.  
Le moindre choc suffit à l'ébranler :  
une vapeur, le reflet d'un nuage,  
ou l'image apportée par un rêve  
440 peut la mettre en mouvement,  
quand nos yeux endormis croient voir fumer les autels.  
Lorsqu'une amphore se brise, l'eau s'écoule de toutes parts ;  
la flamme et le brouillard se dispersent dans l'air.  
Comment les éléments de l'âme,  
bien plus fins encore, ne se dissoudraient-ils pas plus vite  
une fois séparés de tout le corps ?  
Comment pourraient-ils rester unis hors de leur prison de chair ?  
Quand le corps, vase renversé sous les coups,  
affaibli par la perte du sang,  
ne peut plus les retenir, quel obstacle  
l'air sans forme et sans limite opposerait-il à leur fuite,  
lui qui est moins dense que la chair dont ils sortent ?  
D'ailleurs, l'âme et le corps sont conçus ensemble ;  
nous les voyons grandir et décliner ensemble.  
À la démarche fragile de l'enfant qui vacille  
répond l'élan encore faible de son esprit.  
Lorsque le corps de l'adolescent se fortifie,  
l'âme devient plus vigoureuse et la raison plus large.  
Puis, lorsque les membres ploient sous le poids  
des années, l'âme comme le corps  
460 voit ses forces chanceler et ses ressorts s'user.  
L'esprit hésite, la langue se trouble ;  
tout tombe dans un même déclin.  
À la fin, comme une fumée qui quitte la chair,  
l'âme se dissout dans les profondeurs de l'air.  
Elle naît et grandit avec sa compagne,  
et tombe avec elle sous le poids du temps.  
L'inquiétude, la peur et le remords  
sont pour l'âme ce que les maladies sont pour le corps.

Puisqu'ils partagent la douleur,  
 l'âme doit aussi partager la mort.  
 L'esprit souffre souvent des maux du corps.  
 Il s'égaré, se perd dans des mouvements étranges ;  
 parfois la léthargie alourdit ses forces  
 et le plonge dans une torpeur profonde.  
 La tête tombe, les yeux flottent sans direction ;  
 il n'entend plus les voix, ne reconnaît plus  
 les visages aimés qui l'entourent avec anxiété,  
 les joues couvertes de larmes,  
 et cherchent à le rappeler à la vie.

480 Tout nous oblige donc à reconnaître que l'esprit peut se dissoudre.

La maladie envahit l'âme,  
 et la mort elle-même le proclame :  
 ses deux chemins sont la douleur et le mal.  
 Regarde encore l'effet du vin, lorsque sa chaleur  
 se répand brusquement dans nos veines.  
 Pourquoi le corps devient-il lourd, le pied incertain ?  
 La langue s'engourdit, les yeux et l'esprit  
 se troublent ; viennent les injures, les disputes, les cris,  
 et le hoquet qui accompagne l'ivresse.  
 C'est que la force du vin  
 attaque et altère l'âme au fond même du corps.  
 Or ce qui souffre de troubles passagers  
 comment résisterait-il à une attaque plus forte ?  
 Il y perdrait la vie présente et toute vie future.  
 Souvent un homme, frappé d'un mal soudain,  
 tombe sous nos yeux comme atteint par la foudre ;  
 il écume, gémit, se débat, délire,  
 ses nerfs se tendent, un râle déchire  
 sa gorge et un spasme secoue tout son corps.

500 La maladie s'est précipitée de membre en membre

sur l'âme, comme la mer écume  
 et fermente sous la violence du vent.  
 La douleur chasse et rassemble en gémissements  
 les éléments de la voix,  
 qui s'élancent par la bouche  
 et suivent le chemin qu'ils connaissent.  
 Le même poison ronge l'esprit,  
 désorganise la raison,  
 et de ses éléments confondus fait jaillir le délire.  
 Quand l'humeur mauvaise se retire de ses réservoirs,  
 quand la cause du mal se résorbe,  
 le corps affaibli se relève et l'âme reprend sa place ;  
 l'esprit retrouve la direction des sens.  
 Comment croire qu'une âme exposée à tant de douleurs,  
 attaquée dans le corps par de telles forces de dissolution,  
 pourrait, une fois répandue dans l'air, résister aux vents  
 et vivre sans le support d'où lui vient sa puissance ?  
 Ses maladies peuvent d'ailleurs être soignées ;  
 l'art médical agit sur elle et la guérit.

520 J'en conclus encore qu'elle vit pour mourir.

Qu'il s'agisse de l'âme ou de toute autre substance,  
 on ne peut changer son état sans  
 ajouter ou retirer quelque partie,  
 ou au moins modifier l'ordre ancien.  
 L'immortalité, parfaite par définition,  
 n'admet ni gain, ni perte, ni remplacement.



Tout être possède ses limites et meurt s'il les franchit ;  
dès qu'il cesse d'être ce qu'il était, il est mort.

Malade ou guérie, l'âme  
porte donc le signe de la mortalité.

La vérité attaque ici l'erreur de face,  
lui coupe toute retraite,

et la convainc sans réponse possible.

Souvent l'homme meurt par étapes ;

il perd le sentiment membre après membre.

Nous voyons la pâleur livide

monter de l'ongle au doigt, du pied à la cuisse ;

puis la mort glisse vers le tronc,

et le froid marque partout son passage.

540 L'âme ne reste jamais entière :

elle se divise et décroît, preuve qu'elle est mortelle.

Penses-tu qu'en reculant elle rassemble en elle

la sensation abandonnée par chaque membre,

et se replie à temps dans un refuge ?

Mais l'endroit où tant d'âme se concentrerait

devrait manifester une vie plus intense.

Or aucun refuge n'apparaît. L'âme décroît et se dissout ;

ses fragments sortent du corps : elle meurt.

Admettons pourtant ton hypothèse.

Devant l'avancée de ces morts partielles,

l'âme recule en ordre et emporte son pouvoir.

Je maintiens qu'elle demeure mortelle.

Qu'importe qu'elle étouffe en se resserrant ou qu'elle se disperse ?

En bloc ou par morceaux, elle doit périr,

puisque, de tous côtés et à chaque instant,

la vie et la sensation diminuent dans l'homme.

Membre et organe, l'âme occupe dans le corps

une place déterminée, comme l'œil ou la narine

et tout autre instrument de la vie.

560 Or chaque sens — œil, bouche, oreille ou main —

perd, séparé du corps, la sensation et l'existence,

puis pourrit et disparaît rapidement.

Sans le corps, l'âme n'est elle aussi qu'un membre mort.

Sans l'homme, elle n'est rien : l'homme lui sert de support,

d'enveloppe — ou de tout autre nom

qui exprime mieux leur union profonde.

L'âme tient au corps, et le corps la contient.

Leur force vient de leur union ;

leur vie et leur salut dépendent de leur accord.

Quand le corps ne la sert plus,

l'âme seule ne peut remplacer les organes absents.

Et le corps privé d'âme perd l'usage des sens.

Arraché de son orbite, l'œil perd à la fois

la lumière et la vue. Ainsi l'esprit et l'âme

ne peuvent rien par eux-mêmes. Tant qu'ils demeurent enveloppés

par les membres, mêlés aux os et aux nerfs,

pris dans le réseau des muscles et des veines,

leurs éléments subtils sont retenus par ces liens

et ne peuvent se disperser trop largement.

580 Mais chassés par la mort et répandus dans l'espace,

ils perdent toute capacité d'agir,

puisqu'aucune enveloppe ne contient plus leur force.

L'air deviendrait lui-même un être vivant

si l'âme pouvait s'y recueillir

et y retrouver l'appui que lui donne l'étreinte du corps.

Je le répète donc : lorsque la vie éteinte  
a rejeté le souffle et rompu l'organisme,  
l'esprit doit se dissoudre à son tour,  
et l'âme avec lui, puisque leur cause est la même.  
Le corps, après la séparation suprême,  
s'effondre et pourrit. Comment pourrais-tu nier  
que l'âme, sortie du fond de ses retraites,  
s'est envolée comme la fumée ?

La structure entière tombe en poussière.

Cet effondrement ne proclame-t-il pas  
que les éléments de l'âme, ébranlés et expulsés,  
se sont échappés par les mailles de la chair,  
puis évaporés ?

600 En leur ouvrant le passage, les détours du corps  
ont dû briser leur mouvement en courants impalpables,  
avant qu'ils ne se dispersent dans l'air.

L'âme ne s'était-elle pas déjà décomposée en nous ?  
Même avant la mort, en pleine vie, un choc soudain  
peut l'ébranler et presque la dissoudre.

On dirait alors qu'elle va s'écouler tout entière  
et rompre ses liens. Comme à l'heure dernière,  
le visage se défait, les forces abandonnent  
le corps blême et sans sang.

L'esprit semble défaillir,  
l'âme lâcher prise ; tout frissonne et tremble,  
cherchant à se raccrocher au lien qui cède,  
tant l'âme a été secouée au plus profond de la chair.

Un coup plus fort suffirait à la disperser.  
Et tu voudrais croire qu'une fois hors du corps,  
sans support ni enveloppe dans l'espace immense,  
sa vapeur diffuse pourrait résister,  
non pas mille ans, mais un millième d'heure ?

Le mourant sent-il l'âme monter de la poitrine vers la gorge,  
puis jusqu'au palais,

620 et se détacher tout entière d'un seul coup ?

Non : chaque sens s'éteint dans son propre organe,  
chaque partie de l'âme est frappée à l'endroit qu'elle occupait.  
Si elle s'envolait vers l'immortalité,  
pourquoi son départ serait-il si redoutable ?

Comme le cerf abandonne ses vieux bois,  
ou le serpent sa peau usée,  
elle quitterait avec joie son vêtement étroit.

Enfin, si ce que nous appelons esprit ou jugement  
naît dans la poitrine,

et non dans la main, le pied ou la tête,  
c'est qu'une loi assigne à chaque force  
un lieu précis où elle peut naître et se déployer.

Cette règle gouverne tout notre corps :  
les fonctions de ses parties ne s'échangent jamais au hasard.

Tel est l'ordre des choses. On ne voit pas  
le feu naître de l'eau, ni le froid du feu.

D'ailleurs, si l'âme était immortelle  
et pouvait sentir loin du corps,  
il faudrait lui attribuer cinq sens.

640 Comment pourrait-on autrement imaginer  
les âmes errant sous terre au bord des fleuves sombres ?

Les anciens poètes et les peintres

donnent toujours des sens aux fantômes des morts.  
 Mais que seraient un nez, des mains ou des yeux sans corps,  
 des oreilles d'ombre ou une langue de spectre ?  
 Rien ne sent, rien ne vit sans un ensemble d'organes.  
 C'est tout notre corps qui vit,  
 et la sensation est présente dans l'ensemble des membres.  
 Si une lame soudaine pouvait couper en deux  
 un corps humain par le milieu,  
 l'âme se diviserait comme le tronc,  
 en deux moitiés. Or toute substance qu'un choc  
 peut décomposer et morceler  
 ne peut posséder une durée éternelle.  
 Dans la violence des combats, les chars armés de faux  
 tranchent brusquement des membres encore chauds ;  
 le morceau tombé sur le sable palpite.  
 L'homme ne s'en aperçoit pas, tant la perte est soudaine.  
 La fureur de la lutte l'emporte encore ;  
 660 tout entier livré au combat,  
 son esprit poursuit le carnage avec le reste du corps.  
 Son bras gauche gît pourtant parmi les chars,  
 les faux et les attelages, avec le bouclier ;  
 mais il continue à parer et croit brandir  
 la main qu'il n'a plus, celle qui tenait l'épée.  
 Un autre cherche à prendre appui sur sa cuisse coupée,  
 tandis que son pied isolé crispe ses doigts mourants.  
 Une tête arrachée à son corps  
 peut garder un instant la chaleur et les couleurs de la vie,  
 les yeux ouverts, jusqu'à ce que l'âme  
 s'écoule entièrement avec le sang.

#### PAS DE TRANSMIGRATION

*Une âme ne peut changer indifféremment de corps  
sans perdre mémoire, tempérament et identité.* <sup>38</sup>

Quand un serpent s'avance vers toi,  
 la langue dehors et la gorge gonflée,  
 si tu peux trancher son corps qui se tord,  
 tu verras chaque morceau, mouillé de sang noir,  
 sauter sous le glaive,  
 et la partie antérieure se retourner vers la blessure  
 jusqu'à se mordre elle-même dans sa fureur.  
 Faudra-t-il attribuer une âme à chaque tronçon,  
 680 plusieurs âmes à un seul corps ? Non.  
 L'âme vivante était une et indivise ;  
 son unité se brise avec celle du corps.  
 Tous deux sont mortels,  
 puisque le fer divise l'âme autant que la chair.  
 Et si l'âme est immortelle,  
 si elle entre en nous au moment de la naissance,  
 pourquoi les traces de ses âges et de ses actes passés  
 disparaissent-elles dans un corps nouveau ?  
 Si elle se transforme au point  
 d'oublier entièrement sa demeure précédente,  
 cet oubli diffère bien peu de la mort.  
 Il faut donc reconnaître  
 que l'âme d'autrefois est morte,  
 et que celle qui entre dans la vie est nouvelle.  
 « Mais, dira-t-on, une âme neuve se joint  
 au corps déjà formé au seuil de la naissance. »

Pourquoi alors la voyons-nous croître avec ce corps,  
 vivre avec lui dans le même sang ?  
 Elle devrait grandir pour elle-même,  
 700 comme un oiseau enfermé dans une cage. Or la sensation  
 se répand partout à la fois dans les tissus.  
 Rien ne sépare donc l'âme du corps,  
 rien ne la soustrait aux lois de la naissance et de la mort.  
 Quelle force pourrait unir si étroitement  
 une âme passagère à sa prison d'un jour ?  
 Non : l'âme n'est pas une étrangère en nous.  
 Elle se mêle aux nerfs, aux veines et aux organes.  
 La sensation atteint même les os,  
 même les dents, que l'eau glacée saisit  
 ou qu'un grain de sable dans un fruit fait brusquement souffrir.  
 Prise dans tant de liens,  
 comment l'âme pourrait-elle s'échapper intacte,  
 se dégageant des os, des nerfs et des articulations ?  
 Et si tu imagines une âme venue du dehors,  
 coulant de veine en veine dans le corps,  
 elle devrait d'autant plus se dissoudre et mourir avec lui.  
 Couler, c'est se diviser : elle serait donc mortelle.  
 Les aliments, passant à travers les tissus,  
 de canal en canal,  
 720 perdent leur forme et entrent dans de nouveaux assemblages.  
 De même, si l'esprit et l'âme descendaient entiers  
 dans le corps en formation,  
 ils s'y dissoudraient. De leurs courants  
 répartis et transformés dans les organes  
 naîtrait alors nécessairement  
 l'âme qui gouverne notre vie adulte,  
 une âme nouvelle qui naît et meurt à son tour,  
 ayant un premier et un dernier jour.  
 L'âme laisse-t-elle quelques germes vivants dans le cadavre ?  
 Qu'elle en laisse ou non, peu importe.  
 Si elle en abandonne, comment serait-elle entière et immortelle,  
 puisqu'une partie d'elle demeure en nous ?  
 Si elle n'en laisse aucun, si elle bondit hors de sa prison  
 sans délai et sans perte,  
 comment expliquer que des chairs en décomposition  
 fassent naître des foules de vers ?  
 D'où vient cette masse molle et sans sang,  
 mais pourtant vivante, dans les membres gonflés ?  
 Tu répondras peut-être que des âmes choisissent leurs corps,  
 740 et que chacune entre du dehors dans un ver.  
 Mais quel instinct en conduirait des milliers  
 vers l'endroit qu'une seule âme vient de quitter ?  
 Il faut au moins préciser ceci :  
 l'âme joue-t-elle l'architecte ? Choisit-elle  
 les germes du ver et construit-elle sa demeure,  
 ou descend-elle dans un corps déjà fait ?  
 Pourquoi travaillerait-elle elle-même à sa prison,  
 elle qui, hors du corps, serait libre  
 de la faim et du froid,  
 tourments que la nature attache à la chair,  
 et qui n'atteignent l'esprit que par elle ?  
 Admettons pourtant qu'elle agisse volontairement  
 pour son propre bien. Par quel passage la ferais-tu entrer  
 dans le nid qu'elle a cherché ou construit ?

Non, l'âme ne se fabrique pas un corps.  
 Et comment expliquer l'accord intime  
 qui fait de la personne une vie unique,  
 si l'âme est enfermée après coup dans un organisme achevé ?  
 D'où viendraient au lion sa fierté sauvage,  
 au renard sa ruse, au cerf sa peur,

760 héritée de ses ancêtres ?

D'où ces instincts propres à chaque espèce,  
 qui grandissent dès l'enfance avec l'âme et le corps,  
 sinon de rapports fixes et d'une même loi ?  
 L'âme est la sœur du corps ; leur développement va ensemble.  
 Si une âme immortelle passait d'une forme à l'autre,  
 les instincts seraient mêlés au hasard.

On verrait les éperviers trembler  
 devant les colombes,  
 les chiens de Thrace fuir les cerfs courageux,  
 et la raison humaine passer dans les animaux.  
 On répond encore — mais ce ne sont que des mots —  
 que l'âme immortelle change en changeant de demeure.  
 Changer, c'est se défaire : elle doit donc mourir.

La modification de son ordre et de ses mouvements  
 la condamne à la mort. Ses éléments,  
 répandus dans les membres, périssent avec l'homme.  
 « Les âmes humaines, dit-on, reviennent dans d'autres humains. »

780 Pourquoi alors un esprit sage avant la mort  
 renaît-il insensé dans un nouveau visage ?

Pourquoi l'enfant ignore-t-il encore le juste,  
 et le poulain la raison de l'étalon adulte ?  
 Parce qu'une même loi et des rapports constants  
 font avancer ensemble l'âme et le corps.

« L'esprit, répond-on, peut redevenir enfant  
 dans le corps de l'enfant. »

C'est reconnaître qu'il est mortel,  
 puisqu'en changeant de corps il perd tant de sa vie passée et de lui-même.  
 Sans une affinité profonde,  
 comment l'âme et le corps, progressant ensemble,  
 atteindraient-ils au même moment la force de l'âge ?  
 Et pourquoi l'âme quitterait-elle les membres vieillissants ?  
 Craint-elle d'être prise dans leur pourriture,  
 ou que le corps affaibli par l'âge  
 l'écrase sous ses débris ?

Mais une immortelle ne court aucun de ces dangers.  
 Alors, au moment où Vénus unit les vivants  
 et où un être est conçu, des âmes déjà prêtes  
 attendraient autour du lit,

800 se disputant le droit d'entrer les premières,

à moins qu'un accord préalable  
 ne réserve au plus rapide  
 l'honneur d'essayer le nouveau corps !

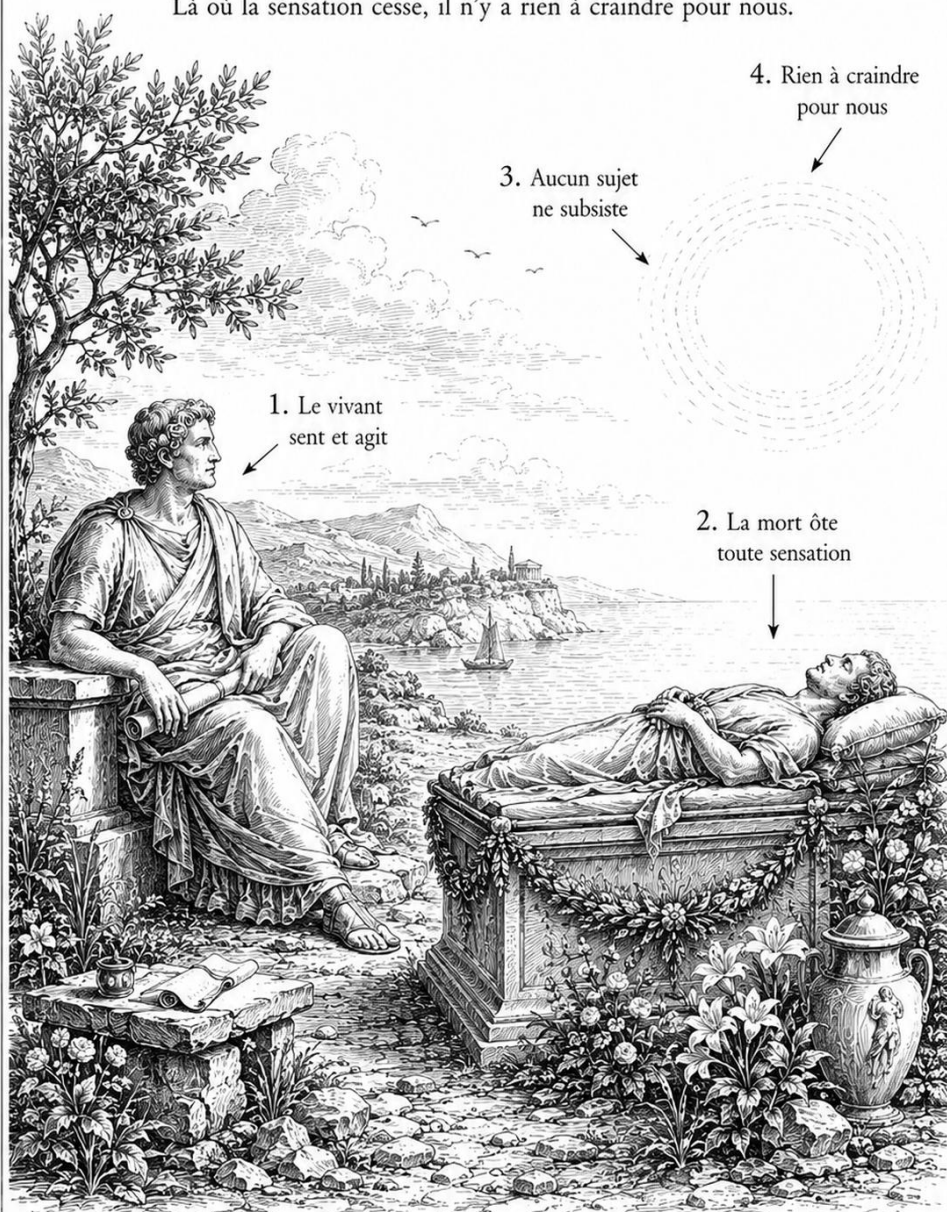
Faire voltiger autour des amants  
 un essaim innombrable d'âmes immortelles rivales,  
 voilà vraiment le plus ridicule des contes.  
 As-tu jamais vu un nuage naître sous la mer,  
 un poisson vivre dans les champs, un arbre au milieu du ciel,  
 du sang couler du bois ou de la sève d'un rocher ?  
 Chaque chose possède le domaine où commence et s'achève  
 son développement. Loin des nerfs et du sang,  
 sans corps, aucune âme ni aucune pensée ne peut vivre.

Autrement, pourquoi l'épaule ou l'arrière de la tête,  
et même le talon, ne lui serviraient-ils pas de siège ?  
Elle resterait du moins dans quelque membre,  
et le vase de l'esprit serait encore à l'intérieur de l'homme.  
Mais nous savons que l'esprit et l'âme  
occupent en nous des lieux déterminés,  
fixes selon la raison. Comment ne pas nier  
820 qu'ils puissent naître ou vivre en dehors du corps ?  
Quand l'édifice s'effondre,  
l'âme qui s'y répand doit périr avec lui.  
Quelle folie d'accoupler le mortel et l'éternel,  
de leur attribuer un accord,  
un but commun ! Quels éléments sont plus contraires,  
quels partenaires moins faits pour s'unir  
que l'être périssable et l'immortel,  
condamnés ensemble aux tempêtes du destin ?

# NIL AD NOS

## (LA MORT N'EST RIEN POUR NOUS)

Tant que nous existons, la mort n'est pas là ;  
quand la mort est là, nous ne sommes plus.  
Là où la sensation cesse, il n'y a rien à craindre pour nous.



1.  
Le vivant  
sent et agit

2.  
La mort ôte  
toute sensation

3.  
Aucun sujet  
ne subsiste

4.  
Rien à craindre  
pour nous

## NIL IGITUR MORS EST AD NOS (LA MORT N'EST RIEN POUR NOUS)

*La mort n'est rien pour nous : elle ne rencontre jamais  
un sujet vivant qui puisse la subir.* <sup>39</sup>

Trois conditions seulement assurent l'éternité.

La première est une unité pleine et impénétrable  
aux causes de dissolution et aux coups destructeurs :  
c'est le cas des éléments premiers.

La deuxième est l'espace vide, que rien ne peut frapper,  
que nul choc ne divise,  
et qui demeure libre et intact.

La troisième est l'absence totale d'espace extérieur  
où les parties pourraient se disperser :  
c'est le cas de l'univers entier.

840 Où pourrait-il répandre sa matière ? Quels corps extérieurs  
pourraient le frapper, puisqu'il n'existe rien hors de lui ?  
L'âme possède-t-elle la première de ces propriétés ?  
Non : tu sais que du vide entre dans sa trame.  
Possède-t-elle la seconde ? Non : les corps capables  
de l'attaquer ne manquent pas,  
de renverser sa forteresse  
et de lui apporter la mort du fond de l'espace.  
Enfin, l'immensité s'ouvre devant sa fuite,  
sa dispersion et la perte de sa force.  
La porte de la mort lui serait-elle donc fermée ?  
La croirons-nous protégée contre les coups mortels,  
et l'élèverons-nous à l'immortalité  
parce que certains coups la manquent par hasard,  
ou cèdent parfois  
à l'action incertaine d'un remède ?  
Quel sophisme ! Outre les maladies du corps,  
dont elle souffre, l'âme possède ses propres maux : le remords  
qui la ronge, l'ennui et la peur,  
l'avenir qui l'accable d'amertume,  
le sommeil léthargique et ses vagues sombres,  
860 le délire où l'esprit s'engloutit dans l'oubli.  
Mon ami, la mort n'est rien pour nous, puisque l'âme est mortelle.  
Aux jours où la grande guerre  
a répandu la terreur sous le ciel,  
quand le choc des Carthaginois  
a ébranlé la terre et la mer,  
et que Rome a pu douter de sa domination,  
nous n'avons rien souffert, puisque nous n'existions pas.  
De même, après notre mort, quand sera défait  
le lien de l'âme et du corps où réside toute notre personne,  
rien ne pourra nous atteindre : « nous » ne désignera plus rien,  
car nous ne serons plus,  
même si la terre se mêlait à la mer et la mer au ciel.

## LE DEUIL IMAGINE UN ABSENT

*Le mort ne regrette ni sa maison ni les siens ; le vivant  
projette cette privation.* <sup>40</sup>

Suppose même qu'après le départ de l'âme  
une sensation demeure dans nos restes :  
elle ne serait plus la nôtre et ne nous concernerait plus,  
puisque l'âme et le corps auraient rompu leur union,  
celle d'où naît toute la personne.



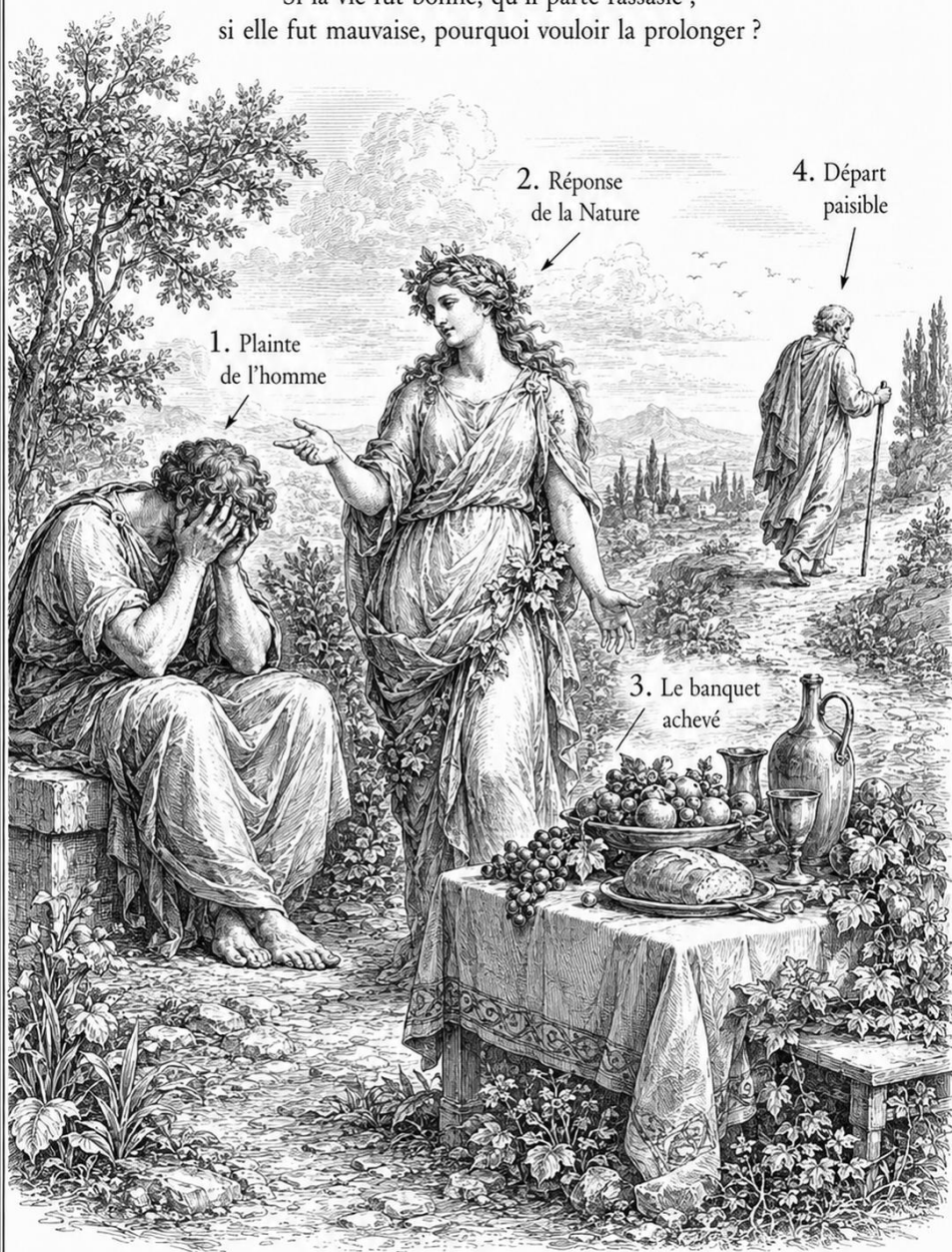
Le temps pourrait rassembler notre poussière,  
 réunir un jour  
 880 nos éléments dans la même forme :  
 il ne jetterait aucun pont entre les deux existences.  
 Notre matière existait avant d'être la nôtre,  
 mais ceux que nous étions alors sont aussi morts pour nous  
 que les êtres futurs qui reprendront nos éléments.  
 En contemplant l'immense cours du temps  
 et le travail sans fin des atomes,  
 la raison admet que leurs mouvements  
 ont pu autrefois réunir nos éléments dans le même ordre.  
 Mais notre esprit ne peut suivre ces retours :  
 la continuité est rompue, la mort passe  
 et libère les atomes de la chaîne des sensations.  
 Quels hasards les années nous réservent-elles ?  
 Pour souffrir un mal, il faut être là où il frappe.  
 Quel coup pourrions-nous redouter dans la tombe ?  
 Les maux futurs viendront, mais nous en serons absents,  
 comme les morts anciens sont absents des maux présents.  
 Celui qui n'existe pas ne connaît aucun souci,  
 et celui qui n'est plus ressemble à celui qui n'est pas encore.  
 La vie est mortelle ; la mort, elle, ne finit pas.  
 900 Quand tu vois un homme s'attendrir sur son propre sort,  
 et trembler à l'idée de pourrir un jour sans sépulture,  
 ou de subir la morsure des bêtes,  
 comprends qu'un désir secret le tient encore :  
 il a beau le nier, son erreur se révèle,  
 et sa conclusion dévie malgré lui.  
 Il ne sait pas sortir complètement de la vie ;  
 il en conserve une part, une ombre de lui-même,  
 qui survivrait à la loi de la mort.  
 Vivant, il s' imagine mort et pleure sur sa propre perte.  
 Il ne parvient pas à se séparer du cadavre,  
 et se plaint d'avoir été créé mortel.  
 Dans ce rêve cruel, il est à la fois victime et spectateur :  
 il se voit livré au loup et aux oiseaux,  
 il se sent dévoré, comme si la mort  
 laissait subsister un autre lui,  
 mort et vivant à la fois, capable de pleurer son absence.  
 Non : hors de la vie, aucune torture n'existe.  
 Autrement toutes les formes de sépulture seraient également terribles :  
 être embaumé dans le miel ou le bitume,  
 920 être exposé nu sur un rocher,  
 ou sentir la terre peser sur sa poitrine.  
 Mais quel supplice y aurait-il, lorsque personne ne le ressent ?  
 Pourquoi préférer la flamme du bûcher aux serres du corbeau,  
 ou le tombeau au bûcher ?  
 « Tu ne retrouveras plus l'accueil de ta maison,  
 ta femme, tes enfants, la joie secrète  
 de les voir courir vers toi,  
 de leur donner ton cœur et ton nom,  
 et même ton sang. Voilà les douceurs de la vie,  
 que la mort t'a retirées en un jour. »

# NATURA INCREPAT

## (LA NATURE REPREND L'HOMME)

La nature reproche à l'homme de gémir contre la mort.

Si la vie fut bonne, qu'il parte rassasié ;  
si elle fut mauvaise, pourquoi vouloir la prolonger ?



1.

Plainte  
de l'homme

2.

Réponse  
de la Nature

3.

Le banquet  
achevé

4.

Départ  
paisible

## L'INSATIABILITÉ DE VIVRE

*Aucune durée ne comble celui qui ne sait pas accueillir  
le présent.* <sup>41</sup>

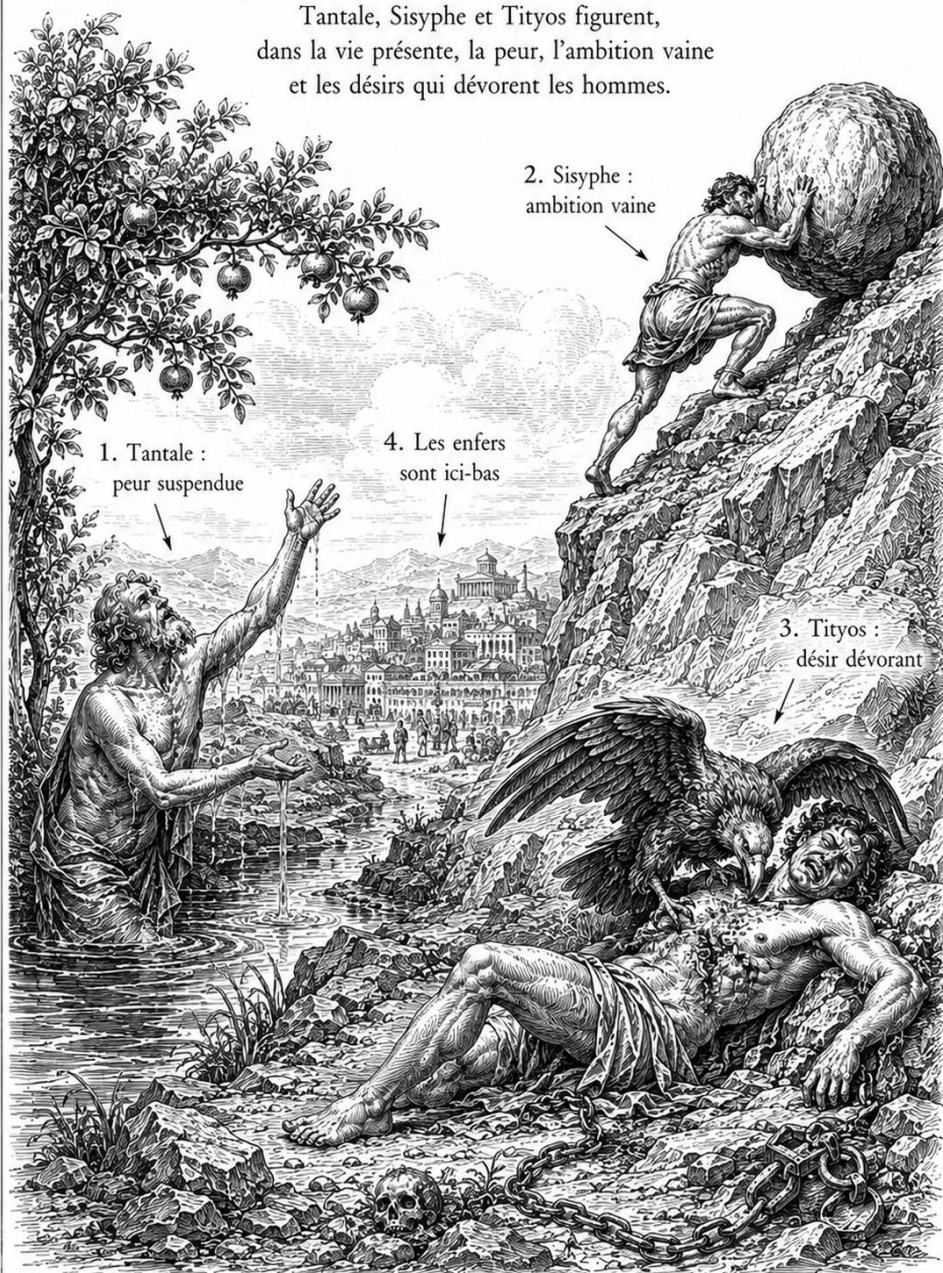
Mais aucun regret ne nous suit dans la mort.  
Comprends-le une fois, et la peur disparaît.  
Toi qui reposes dans une paix profonde,  
tu as laissé derrière toi les peines du monde.  
C'est nous qui, près du bûcher et de ton corps noirci,  
pleurons sans mesure,  
désespérant de retrouver celui que nous avons perdu.  
Puisque ton sommeil n'est douloureux que pour nous,  
et que sa paix met fin à toute souffrance,  
940 pourquoi ces longues terreurs et ces visages pâles ?  
Même au milieu des banquets, parmi les coupes,  
la pensée de la mort se glisse auprès des buveurs couronnés de roses :  
« Profitez ! Le plaisir est si court ;  
une fois passé, qui pourrait le reprendre ? »  
Croient-ils que le mort aura soif,  
ou qu'un seul désir survive au dernier souffle ?  
Dans le sommeil déjà, l'homme s'oublie.  
Que sera-ce dans la nuit sans réveil du tombeau ?  
Aucun regret, aucun souci quand l'âme et le corps dorment,  
bien que la matière où naissent les désirs  
reste encore près des sens : dès que l'aube paraît,  
l'homme se rassemble et revient à lui.  
La mort, elle, n'a pas d'aube. Quand sa nuit froide  
nous surprend, la vie et la pensée  
et tout ce qui faisait notre personne disparaissent sans retour.  
Si le sommeil n'est rien pour nous, la mort l'est moins encore.  
Si la nature elle-même prenait la parole,  
lasse de nos peurs sans raison,  
et s'adressait ainsi à l'un de nous :  
960 « Mortel, pourquoi ces pleurs et ce deuil ?  
Si la vie t'a jusqu'ici donné de nombreux biens,  
et s'ils ne se sont pas écoulés comme de l'eau  
dans un vase sans fond, pars satisfait.  
Quitte la table rassasié comme après un banquet,  
et entre tranquillement dans la paix éternelle.  
Mais si tu as gaspillé mes dons et t'es dégoûté de la vie,  
pourquoi vouloir encore des fruits que tu laisseras tomber,  
et ajouter les pertes de demain à celles d'hier ?  
La mort met fin à ta peine : accueille-la sans colère.  
Je ne peux rien inventer de nouveau pour te plaire.  
Le monde est fait ainsi, ni pire ni meilleur.  
Tu prétends que ton corps est encore fort  
et que ton âge est dans sa fleur ? Même si tu vivais mille ans,  
les mêmes événements reviendraient,  
et l'immortalité ne changerait pas leur cours. »  
Que pourrait-on répondre ?  
La nature parle avec justice et vérité.

# ACHERON IN VITA

## (LES ENFERS SONT DANS LA VIE)

Les supplices des enfers ne sont pas à chercher après la mort.

Tantale, Sisyphe et Tityos figurent,  
dans la vie présente, la peur, l'ambition vaine  
et les désirs qui dévorent les hommes.



1. Tantale :  
peur suspendue

2. Sisyphe :  
ambition vaine

4. Les enfers  
sont ici-bas

3. Tityos :  
désir dévorant

1.  
Tantale :  
peur suspendue

2.  
Sisyphe :  
ambition vaine

3.  
Tityos :  
désir dévorant

4.  
Les enfers  
sont ici-bas

**L'ENFER EST DANS LA VIE**

*Les supplices mythiques figurent nos passions : peur, ambition, désir et remords.* <sup>42</sup>

À celui qui tremble devant la mort,  
 elle peut dire : « Pourquoi ces pleurs inutiles,  
 980 pauvre fou, quand la mort vient mettre fin à tes douleurs ?  
 Et toi, vieillard, ton désir jamais rassasié  
 a méprisé les biens que la vie t'offrirait  
 et ne s'est attaché qu'à ce qui manquait ou n'était plus.  
 Tes jours mal employés sont pourtant achevés ;  
 la mort se tient devant toi et t'arrête  
 avant même que tu aies appris à partir.  
 Le regret convient mal à la vieillesse.  
 Il est temps : fais place à ceux qui viennent. »  
 Leçon forte et juste. Tout se transforme ;  
 un flot nouveau chasse sans cesse les choses anciennes,  
 et cet échange rajeunit l'univers.  
 Rien ne tombe au Tartare ni dans le gouffre des enfers.  
 Les générations futures ont besoin de matière ;  
 elles vivront à leur tour et verront la lumière.  
 D'autres nous ont précédés, d'autres nous suivront.  
 Le cercle ne se brise jamais,  
 et la vie se transmet d'âge en âge :  
 elle n'appartient à personne, tous n'en ont que l'usage.  
 Pense au néant que furent pour nous  
 1000 les siècles immenses écoulés avant notre naissance.  
 La nature t'offre ce miroir de ce qui viendra après la mort :  
 une éternité future semblable au passé.  
 Qu'y vois-tu de terrible ? Rien : seulement une sécurité,  
 un calme plus profond que tous les sommeils.  
 Quant aux châtiments que les poètes placent près du Cocyte,  
 ils existent ici : l'enfer habite nos villes.  
 Le captif terrorisé sous un énorme rocher  
 suspendu dans les airs,  
 ce n'est pas Tantale : c'est l'homme  
 qui tremble sous le destin comme sous la foudre.  
 Le rocher menaçant, c'est sa peur des dieux.  
 Et Tityos, ce géant dont le vaste corps  
 est déchiré par les oiseaux,  
 serait-il vraiment couché sur neuf arpents,  
 ou même étendu sur l'univers entier ?  
 Sa poitrine et ses membres ouverts  
 ne pourraient nourrir éternellement leurs becs.  
 Tityos, c'est l'homme abattu  
 que dévorent les soucis et les amours douloureuses,  
 1020 tous les vautours que fait naître le désir.  
 Sisyphe aussi est sous nos yeux : il lutte,  
 cherche les faisceaux et la hache du pouvoir,  
 poursuit sans fin une autorité vide,  
 et retombe vaincu du sommet de son espoir.

**TOUS LES GRANDS HOMMES SONT MORTS**

*Rois, poètes et Épicure lui-même ont accepté la loi commune.* <sup>43</sup>

N'est-ce pas pousser sur une pente  
 un rocher qui revient toujours en arrière,  
 et qui, presque arrivé au sommet,

roule de nouveau loin du but ?  
 Verser sans cesse dans une âme jamais satisfaite  
 les biens de la vie,  
 comme les saisons nous rendent chaque année  
 les fruits et les moissons,  
 n'est-ce pas ressembler aux filles de Danaos,  
 qui remplissaient toujours des vases toujours vides ?  
 Il n'existe ni Furies ni chien à trois têtes :  
 le véritable spectre, c'est le crime et son remords.  
 L'Érèbe sombre et le souffle empoisonné  
 qui monterait de sa gueule souterraine,  
 c'est la peur que le forfait traîne après lui.  
 1040 L'âme du coupable se nourrit de tourments :  
 verges, bourreaux, gibets, tenailles et poix brûlante  
 l'assiègent en imagination. Sous ses pieds,  
 le sol manque, il tombe. Même sans juge ni licteur,  
 sa conscience veille dans son cœur.  
 Sous cet aiguillon secret et ce fouet sans pitié,  
 il ne voit aucun terme à sa terreur,  
 et craint que la mort ne redouble ses souffrances.  
 Voilà l'Achéron et les monstres infernaux  
 que les crédules tirent de leur propre existence.  
 Toi qui recules au bord de la tombe,  
 ne te dis-tu jamais : le bon roi Ancus est mort,  
 lui qui valait mieux que moi,  
 et ses yeux se sont fermés pour toujours à la lumière.

#### L'AGITATION SANS OBJET

*Changer de lieu ne délivre pas de soi : l'ennui suit celui  
 qui ignore ce qu'il cherche.* <sup>44</sup>

Ils sont morts, ces puissants maîtres  
 qui gouvernaient de grandes nations.  
 Celui qui lança nos légions sur la mer,  
 leur ouvrit une route au large,  
 et foula les profondeurs salées,  
 sans craindre les clameurs de l'Océan,  
 1060 Duilius lui-même a quitté son corps.  
 Scipion, terreur de Carthage et foudre de guerre,  
 s'est éteint comme le plus humble paysan.  
 Tous ceux que Phébus semblait favoriser,  
 les inventeurs des arts et les lumières de l'esprit,  
 reposent en paix avec Homère, leur prince.  
 Sentant le flot de sa vie diminuer,  
 Démocrite se hâta lui-même vers le port  
 et inclina une tête mûre pour la mort.  
 Le sage incomparable, le divin Épicure,  
 a dû lui aussi céder à la loi de la nature,  
 lui devant qui les autres humains paraissaient  
 comme les étoiles de la nuit devant le soleil.  
 Et c'est toi qui cries et te lamentes,  
 toi dont la vie ressemble déjà à la mort !  
 Vis-tu vraiment ? Tu perds la moitié de ton temps dans le sommeil.  
 Même éveillé, tu erres parmi les rêves.  
 Sans connaître la cause ni le remède de tes maux,  
 assailli par une meute de peurs,  
 ivre d'inquiétude, tu flottes au hasard.  
 1080 Et tu t'indignes de devoir partir ?  
 Si l'homme cherchait à comprendre d'où vient

ce poids intérieur sous lequel il succombe,  
 la source des soucis  
 qui chargent sa poitrine,  
 le verrait-on hésiter, désirer et craindre ainsi,  
 sans savoir ce qu'il veut ni ce qu'il cherche ?  
 Croit-il alléger son fardeau en s'agitant ?  
 L'un sort de sa maison, qui lui semble une prison,  
 puis y rentre aussitôt,  
 rapportant avec lui l'ennui qu'il voulait fuir.  
 L'autre lance son cheval au galop,  
 comme si sa villa brûlait au loin.

À peine arrivé, il bâille et cherche dans le sommeil  
 l'oubli trompeur d'un malaise,  
 puis repart aussitôt vers Rome à toute vitesse.  
 Chacun se fuit ainsi, partout,  
 sans pouvoir s'éviter, prisonnier de lui-même,  
 malade qui ne comprend pas sa maladie.  
 Cette maladie, c'est la peur de ce qui suit la mort.

1100 Laissez donc les plaisirs inutiles.  
 Interrogez d'abord la nature des choses,  
 seule capable d'arracher les causes de ce mal.  
 Car il ne s'agit pas seulement de ce jour difficile,  
 mais du repos sans fin et de l'éternité.  
 Pourquoi aimer avec tant d'angoisse une vie  
 qui nous apporte tant de soucis ?  
 Notre course a une limite certaine,  
 et personne ne peut échapper à cette loi.  
 Nous tournons sans issue dans un cercle étroit.  
 Depuis qu'il existe des humains,  
 aucun plaisir absolument nouveau n'est apparu sous le ciel.  
 Le bien qui nous manque nous semble inestimable ;  
 dès que nous l'obtenons, un autre nous appelle  
 et nous laisse encore ouverts à une soif sans fin,  
 inquiets, cherchant dans le temps obscur  
 les signes incertains de notre avenir.  
 Fièvre vaine ! Une longue vie  
 retire-t-elle une seule parcelle de durée à la mort ?  
 Serons-nous moins longtemps absents ? Que peut notre effort  
 1120 dans la balance où repose l'éternité ?  
 Vivrais-tu cent ans, mille ans ou vingt siècles,  
 trouverais-tu une rive à l'abîme ?  
 Pour celui qui est mort depuis un jour comme depuis cent ans,  
 le néant est également sans limite et sans retour.







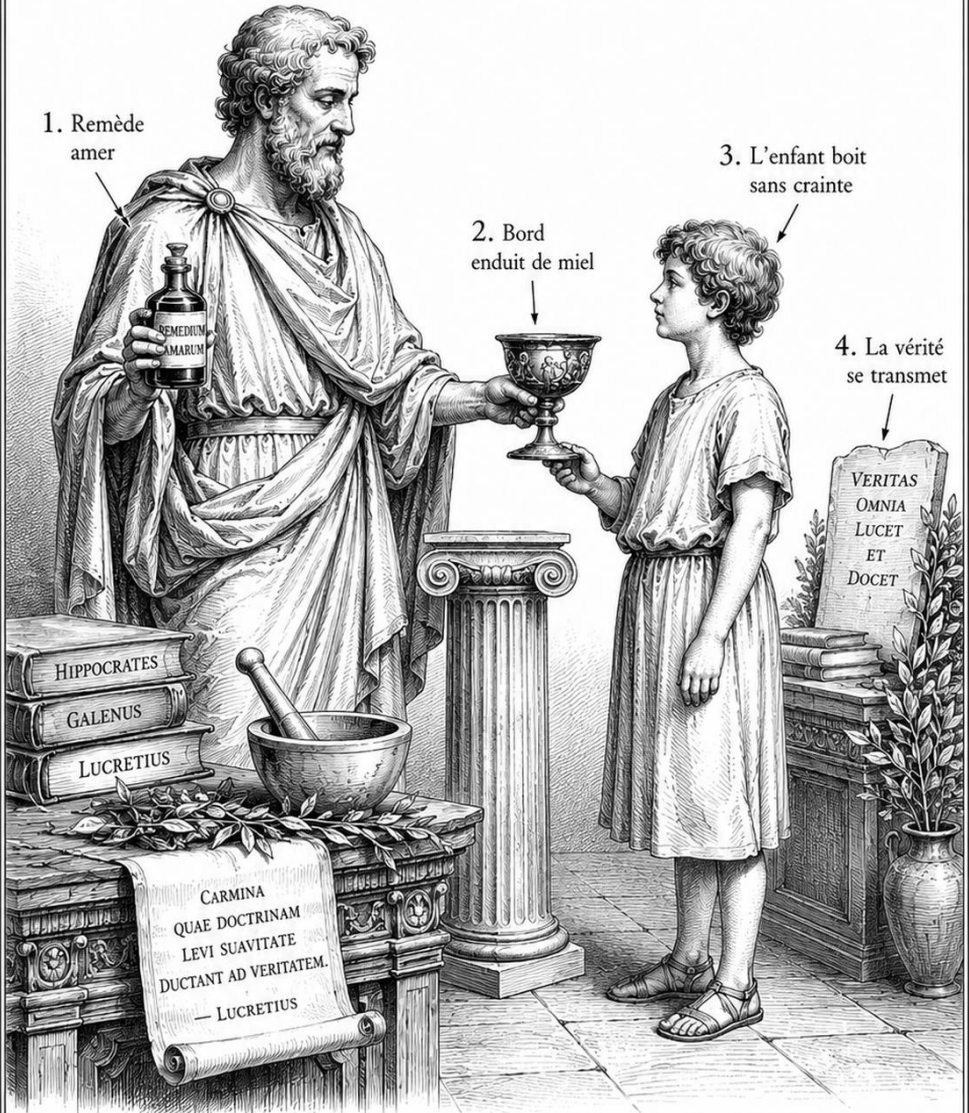
# LIVRE IV

LES SENS ET L'AMOUR

# MELLIS MEDICINA

## (LE MIEL DE LA POÉSIE)

Comme le médecin enduit de miel le bord d'une coupe pour faire accepter un remède amer, la poésie adoucit la doctrine et conduit l'esprit vers la vérité.



1. Remède  
amer

2. Bord  
enduit de miel

3. L'enfant boit  
sans crainte

4. La vérité  
se transmet

1.

Remède amer

2.

Bord enduit  
de miel

3.

L'enfant boit  
sans crainte

4.

La vérité  
se transmet

## LE MIEL DE LA POÉSIE

*Le charme des vers rend accessible une doctrine austère, comme le miel adoucit un remède.* <sup>45</sup>

J'entre dans des régions où personne n'a posé le pied.  
Je suis heureux de boire à des sources intactes,  
et de cueillir des fleurs nouvelles  
dont les Muses, je le sens, couronneront mon front,  
des fleurs que nul poète avant moi n'a portées,  
récompense du travail qui unit le sage et le poète,  
brise les derniers liens de la religion  
et répand tant de lumière sur tant de nuit.  
Qui pourrait nous blâmer si la poésie  
couvre d'ambroisie ce que nous touchons ?  
Je fais comme le médecin qui présente à l'enfant  
un remède amer mais nécessaire.  
Il enduit de miel le bord de la coupe  
pour cacher l'amertume à cet âge imprudent.  
L'enfant est trompé, mais non blessé : il boit sans peur,  
et le remède descend dans son corps,  
chassant les douleurs et les fièvres.  
La ruse salutaire n'a trompé que ses lèvres.  
Ainsi je fais passer une vérité exigeante,  
qui paraît amère à ceux qui ne l'ont pas goûtée.  
La foule est comme un enfant qu'une ruse innocente apaise :  
séduite par le charme de la Muse,  
elle boira sous le miel le remède difficile.  
Puisse-je ainsi, mon ami, grâce à l'attrait des vers,  
faire entrer en toi la connaissance de la nature  
et t'en faire éprouver la force bienfaisante.

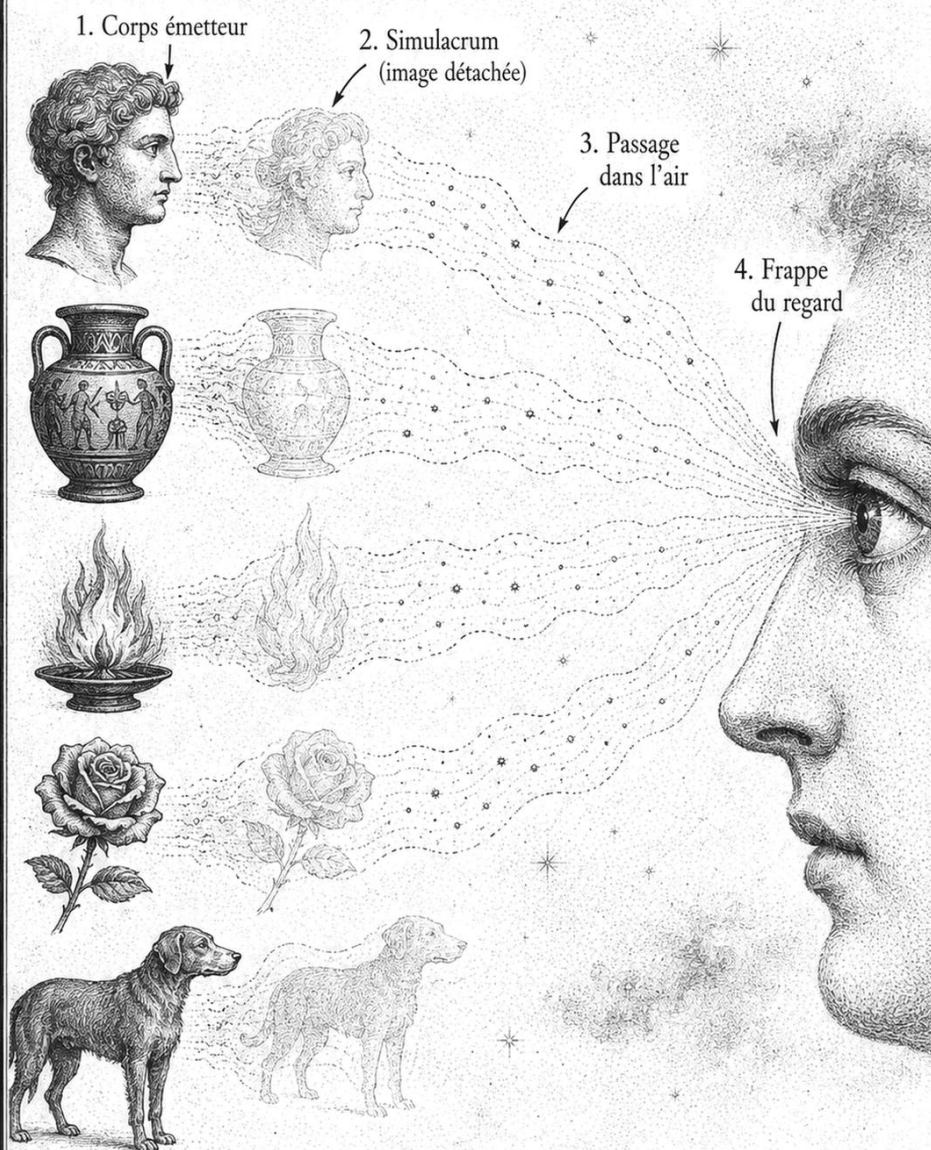
20

# SIMVLACRA (IMAGES DÉTACHÉES)

Les corps émettent sans cesse de minces simulacra (images détachées).

Ces pellicules traversent l'air en conservant la figure de la chose.

Lorsqu'elles frappent l'œil, elles rendent la vision possible.



1.  
Corps  
émetteur

2.  
Simulacrum  
(image détachée)

3.  
Passage  
dans l'air

4.  
Frappe  
du regard

**SIMULACRA (IMAGES DÉTACHÉES)**

*De minces pellicules quittent la surface des corps et  
conservent leur forme.* <sup>46</sup>

Je t'ai expliqué ce que sont les éléments premiers,  
leurs formes diverses, et comment, sans moteur extérieur,  
ils se déplacent éternellement par leur propre puissance.  
Je t'ai montré comment leurs rencontres font naître les choses,  
ce qu'est l'âme et comment elle vit dans le corps,  
jusqu'à l'heure où la mort rompt leur union  
et la décompose en ses éléments.  
Ces questions touchent de près celles que j'aborde maintenant.  
Je vais parler de formes très fines,  
émises par la surface des choses :  
nous les appelons simulacres. Ces membranes légères  
volent partout dans l'air,  
et ce sont elles qui, de jour comme de nuit, effraient nos esprits,  
font apparaître autour de nous  
des figures étranges et des fantômes de morts,  
et nous réveillent en sursaut dans le sommeil.  
Crois-tu vraiment que des âmes sortent des enfers  
et circulent dans l'air parmi les vivants ?  
Rien de nous ne subsiste après la mort :  
la trame est rompue pour toujours lorsque le corps et l'âme  
sont tous deux retournés à leurs éléments.  
Je dis donc que chaque corps émet  
des reflets, de fines pellicules,  
des membranes sans épaisseur, copies si fidèles  
qu'elles conservent l'apparence  
de la surface qu'elles viennent de quitter.  
L'esprit peut facilement en comprendre l'existence.  
Tant de corps laissent échapper de la matière sous nos yeux,  
tantôt en flots diffus que l'on voit onduler,  
comme la fumée ou la chaleur du feu,  
tantôt sous forme de membranes plus solides :  
l'enveloppe que le veau déchire en naissant,  
la peau que la cigale abandonne au printemps,  
ou la vieille dépouille du serpent  
que les buissons lui arrachent,  
et qui flotte dans les champs ou reste suspendue aux branches.  
Pourquoi tout corps ne pourrait-il de même  
émettre de sa surface une copie extrêmement fine ?  
Nous constatons partout des pertes de matière.  
Et les grains les plus légers, cette poussière imperceptible  
qui tient à peine sur le relief des corps,  
ne seraient-ils pas les premiers à quitter leur surface ?  
Ils se trouvent justement à la limite extérieure,  
et leur petitesse même facilite leur fuite.  
Ils s'envolent sans changer leur ordre,  
gardant l'image de l'objet d'où ils sont partis.  
Si des émissions montent des profondeurs des choses,  
d'autres naissent aussi directement de leur surface.  
Les couleurs en donnent un exemple : ne les voyons-nous pas  
se projeter sur les voiles tendues au-dessus des théâtres,  
ces grandes toiles rouges, pourpres ou bleues  
qui se déroulent au-dessus de nos têtes ?  
L'espace se remplit de leur lumière colorée ;  
la scène, la salle et les rangées de sièges,

les sénateurs, les femmes et les statues des dieux prennent leurs teintes.  
 Plus le tissu enferme étroitement le théâtre,  
 plus son éclat joyeux baigne l'air,  
 transformant toute la lumière du jour.  
 Puisque l'étoffe projette au loin  
 une couleur venue de sa surface,  
 pourquoi tout corps ne pourrait-il émettre une image de ses bords ?  
 Une pellicule légère se tient à fleur de chaque chose,  
 forme subtile qui s'envole,  
 et devient imperceptible dès qu'elle s'en sépare.  
 Si les odeurs, les brumes et les exhalaisons  
 se déchirent dans l'air et se dispersent,  
 c'est qu'elles viennent des profondeurs des corps  
 et ne peuvent en sortir sans se diviser  
 dans des passages étroits et tortueux.  
 Les images de surface peuvent, elles, rester entières :  
 rien ne brise ni ne déforme  
 la fine membrane qui se détache du contour extérieur.  
 L'image qui apparaît sur une surface brillante,  
 dans un miroir ou dans l'eau,  
 reproduit exactement les choses. D'où viendrait-elle,  
 sinon d'une effigie arrêtée au passage ?  
 Pourquoi une forme pure se détacherait-elle  
 moins naturellement  
 que tant d'émissions visibles et réelles ?  
 Je le répète : il existe des images doubles des choses,  
 des simulacres très subtils.  
 Le miroir les rassemble et les renvoie,  
 rendant visible ce que leur finesse isolée nous cache.

100

## VITESSE DES IMAGES

*L'extrême finesse des simulacres explique leur  
 propagation presque instantanée.* <sup>47</sup>

Sans eux, comment l'objet serait-il reproduit  
 si nettement sur la surface claire ?  
 L'image est d'une extrême ténuité ;  
 sa trame ne contient que des fils imperceptibles,  
 plus fins encore que tout ce que nos sens  
 peuvent atteindre.  
 Rien d'étonnant pour qui sait  
 combien les corps dont la nature se sert peuvent être petits.  
 Songe à ces animaux si minuscules  
 qu'aucun regard ne pourrait distinguer le tiers de leur taille.  
 Quelle dimension ont alors leur intestin et leur cœur,  
 leurs membres, leurs articulations,  
 et la trame même de leur esprit et de leur âme ?  
 Quels éléments minuscules, quels ressorts invisibles !  
 Frotte seulement une herbe à l'odeur forte,  
 de l'aurone,  
 de la centaurée, de l'absinthe ou du baume :  
 aussitôt montent en jets imperceptibles  
 d'innombrables effluves, images des plantes,  
 fragments si fins de ce qui les émet  
 que les mots et les sens  
 s'épuiseraient à vouloir en saisir la petitesse.  
 Et ces fragments venus de corps connus  
 ne sont pas les seuls à se mouvoir librement.  
 Il existe aussi des formes qui se composent spontanément

120

dans l'espace que nous appelons l'air,  
 des simulacres changeants qui montent vers le ciel  
 et, se mêlant en mille métamorphoses,  
 prennent sans cesse de nouvelles figures.  
 Ainsi les nuages troublent parfois  
 140 le visage serein du jour.  
 Ils se rassemblent dans les hauteurs,  
 deviennent de grands géants qui passent,  
 projettent au loin leur ombre, ou prennent la forme de montagnes et de rochers  
 courant devant les sommets dont ils semblent arrachés.  
 Autour du soleil apparaissent des bêtes inconnues  
 qui tirent et dirigent ces mirages des nuées.  
 Avec quelle facilité, quelle rapidité ils naissent !  
 Ce peuple aérien se forme et disparaît sans cesse.  
 Un excès de matière coule toujours de la surface des corps.  
 Selon l'obstacle, il se dissout, s'arrête ou passe :  
 il traverse les étoffes, se brise contre la pierre,  
 échoue sur le bois, sans pouvoir y fixer  
 une image visible à cause de sa surface rugueuse.  
 Mais lorsqu'il rencontre un plan ferme et poli,  
 il doit s'y arrêter.  
 Ce n'est plus une matière poreuse qu'il peut traverser ;  
 avant de briser l'image, l'éclat de la surface la retient.  
 Si rapide qu'elle soit, elle est saisie au passage,  
 et quel que soit l'objet placé devant le miroir,  
 160 son image y apparaît aussitôt.  
 J'ai donc le droit d'en conclure que les contours émettent  
 un simulacre léger, une membrane impalpable,  
 et qu'un seul instant en fait naître par milliers,  
 sans relâche et sans fin,  
 avec une vitesse sans égale.  
 De même que le soleil lance en un moment  
 assez de rayons pour remplir l'air de jour,  
 de même chaque chose émet sans cesse,  
 dans toutes les directions, une foule d'atomes.  
 Voilà pourquoi le miroir surprend tant d'images  
 et reproduit, partout où porte son éclat,  
 la forme des objets et jusqu'à leur couleur.  
 Même dans un ciel pur, une masse d'ombres sombres  
 peut soudain se lever. On croirait que toutes les ténèbres  
 ont quitté l'Achéron pour envahir les airs,  
 tant la nuit épaisse qui couvre le monde  
 produit de figures de peur.  
 Mais quelle parole, même savante,  
 pourrait exprimer la faible quantité de matière  
 180 qu'emporte l'image détachée de ces corps immenses ?  
 Pour peindre la vitesse des simulacres,  
 l'espace qu'ils franchissent en un instant,  
 leur vol dans toutes les directions,  
 le charme des vers sera plus utile que l'abondance des mots.  
 Qui ne préfère le chant du cygne au cri des grues  
 que le vent du sud disperse dans le ciel ?  
 Une chose est d'abord certaine :  
 la vitesse va avec la légèreté.  
 Elle appartient aux corps dont la matière est subtile,  
 comme la flamme et la lumière du soleil.  
 Leurs éléments légers coulent en flots pressés,  
 se chassent les uns les autres à travers les mailles du ciel,

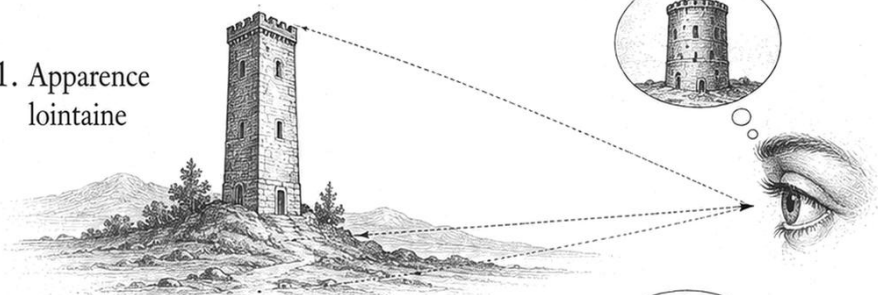


et glissent sans retour ni obstacle.  
La lumière engendre continuellement de la lumière,  
et chaque éclat pousse celui qui le précède.  
Ainsi le simulacre traverse en un clin d'œil  
des profondeurs immenses.  
Les atomes qui montent derrière lui  
le poussent loin de sa source,  
et la finesse de sa trame accélère encore sa course.  
Il pénètre à travers les choses,  
comme filtré par les pores de l'espace.  
Ne voyons-nous pas des fragments imperceptibles  
s'élancer même du fond des corps ?  
La lumière et la chaleur du soleil  
se répandent soudain dans tout le ciel,  
tombent sur la terre et la mer,  
et baignent d'or la voûte d'où elles viennent.  
Une émission née directement du contour,  
sans obstacle pour retarder sa liberté,  
franchirait-elle moins vite un espace plus court ?  
À temps égal, l'image doit parcourir  
plus de chemin encore que la lumière céleste.  
Tout atteste cette rapidité.  
Place une eau claire sous le ciel nocturne :  
la voûte étoilée y apparaît aussitôt.

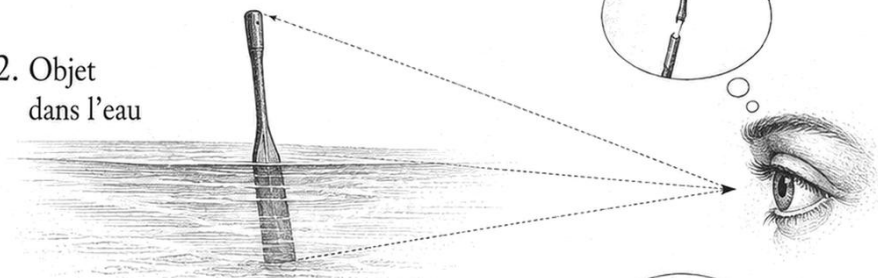
# SENSUS (LES SENS)

Les sens reçoivent fidèlement ce qui les frappe.  
L'erreur vient du jugement, non de la sensation.  
La forme apparente peut différer de la forme interprétée.

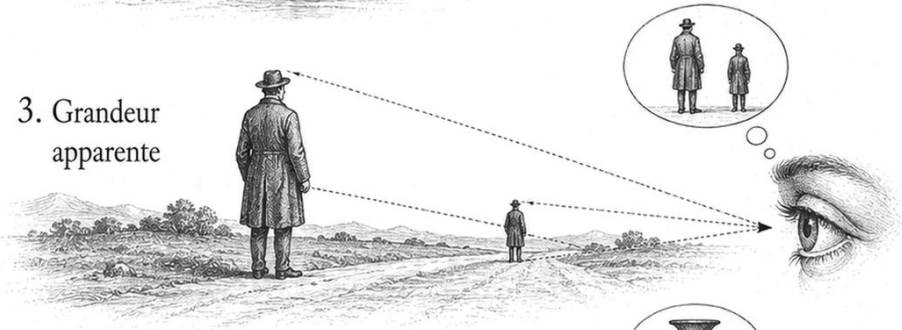
1. Apparence  
lointaine



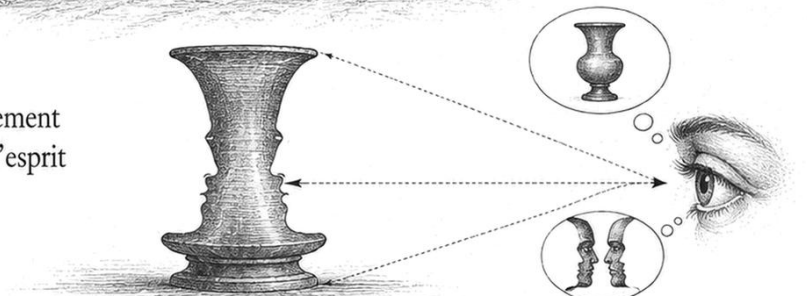
2. Objet  
dans l'eau



3. Grandeur  
apparente



4. Jugement  
de l'esprit



|                              |                           |                             |                               |
|------------------------------|---------------------------|-----------------------------|-------------------------------|
| 1.<br>Apparence<br>lointaine | 2.<br>Objet<br>dans l'eau | 3.<br>Grandeur<br>apparente | 4.<br>Jugement<br>de l'esprit |
|------------------------------|---------------------------|-----------------------------|-------------------------------|

## COMMENT NOUS VOYONS

*La vision naît lorsque les images venues des choses  
frappent et informent l'œil.* <sup>48</sup>

Demande à ces grandes lumières du monde,  
 soudain présentes dans le miroir de l'eau,  
 en quel infime instant leur éclat  
 220 a parcouru la distance du ciel à la terre.  
 Il faut céder à tant de témoignages.  
 Comment douter encore des images ?  
 Elles frappent tes yeux : tout ce que tu vois vient d'elles.  
 De même l'odeur monte des herbes et des bois,  
 l'eau répand sa fraîcheur et le soleil sa chaleur.  
 Un dépôt corrosif qui fume sur les pierres  
 ronge les murs au bord de la mer ; dans le ciel  
 volent d'innombrables voix. Une vapeur salée  
 nous touche le visage quand nous longeons les flots,  
 tandis que l'absinthe infusée dégage  
 une saveur amère qui atteint le goût.  
 Ainsi, de chaque chose et à toute heure,  
 s'élève un vaste courant riche de formes,  
 inépuisable, sans obstacle ni repos.  
 Car nous sentons, entendons et voyons sans cesse,  
 et le cours de nos sensations ne s'interrompt pas.  
 Dans la nuit, lorsque nous touchons un corps,  
 sa forme est la même que celle que le jour révèle à nos yeux.  
 La main la reconnaît : le toucher et la vue  
 240 ont donc un même objet et une même origine.  
 Si, dans l'obscurité, la main rencontre un carré,  
 ce que le jour montre aux yeux  
 doit être l'image d'un carré,  
 elle-même carrée. Il est donc certain  
 que les images causent la vision,  
 et qu'on ne peut rien voir sans elles.  
 Ces simulacres, lancés de toutes parts,  
 se répandent dans toutes les directions.  
 Mais comme seuls les yeux voient,  
 l'image nous frappe selon l'endroit où le regard se tourne.  
 La forme et la couleur qui représentent l'objet  
 indiquent aussi sa position ; leur trajet  
 nous fait sentir la distance entre l'œil et la chose.  
 L'image fend l'air qui les sépare,  
 et doit le pousser devant elle.  
 Cet air roule jusqu'à nos yeux, les effleure,  
 passe sur les pupilles,  
 et sa pression nous donne la mesure de l'espace.  
 Plus la colonne d'air est longue,  
 260 plus l'objet paraît éloigné. Pourtant la sensation  
 se produit si vite que nous percevons à la fois  
 l'existence des choses et leur distance.  
 Faut-il s'étonner que l'œil ne voie pas  
 les fragments d'image qui viennent le frapper,  
 mais que l'objet lui apparaisse entier et net ?  
 Quand une brise douce nous caresse,  
 ou qu'un vent froid nous pique,  
 sentons-nous chaque particule tiède ou glacée ?

**DISTANCE, MIROIRS ET REFLETS**

*Les images transportent des indices de position et se réfléchissent selon les surfaces.* <sup>49</sup>

Non : les effets se fondent en une impression unique.  
La même règle vaut pour tous les chocs extérieurs :  
ils font corps, et c'est l'objet entier que nous croyons sentir.

Lorsque notre doigt se pose sur une pierre,  
il ne touche que sa surface,  
mais ce que nous sentons, c'est la pierre elle-même,  
sa dureté profonde et toute sa nature.

Dans un miroir, l'image semble se détacher  
et se tenir derrière la surface qui la renvoie.

L'illusion est précise.

280 Quand nous regardons par une porte ouverte,  
nos yeux suivent librement les objets  
placés réellement au loin, hors de la maison.  
Deux couches d'air viennent alors jusqu'à nous :  
la première, à l'intérieur, apporte à l'œil  
les murs, la porte et le seuil ;

puis un air nouveau venu du dehors transporte  
ce que le jour éclaire au-delà de l'entrée.

Quand l'image du miroir s'élance vers nous,  
elle pousse devant elle une couche d'air

qui atteint nos yeux

avant que nous discernions la surface polie.

Puis, dès que l'œil a perçu le miroir,  
notre image s'y fixe et revient aussitôt,  
précédée à son tour d'une nouvelle onde d'air  
qui nous touche avant elle

et la fait paraître plus éloignée.

L'illusion naît donc de l'action successive de ces deux courants.

Rien d'étonnant quand on en connaît la cause.

Le miroir transpose nos membres :

300 il fait de notre côté gauche le côté droit,  
et reproduit l'endroit comme un envers.

L'image ne revient pas dans le même sens qu'elle est partie :  
elle se retourne en touchant le miroir.

Imagine un masque encore mou jeté contre un mur  
ou une colonne.

Si la matière dure pouvait repousser ses traits  
sans les déformer,

la partie creuse deviendrait saillante,  
l'œil droit deviendrait gauche et le gauche droit.

D'un miroir à l'autre, l'image peut être réfléchie  
cinq ou six fois,

et des objets cachés au fond d'une chambre  
réapparaître à la lumière.

Ni la distance ni l'angle ne les soustraient  
à ces reflets croisés.

Chaque miroir répond au précédent.

Ce que le premier place à gauche, le second

le rétablit à droite, puis le troisième

le remet à gauche : l'ordre alterne.

320 Sur un miroir composé de facettes,  
les traits peuvent même garder leur sens véritable,  
soit que l'image, passant de facette en facette,  
subisse deux réflexions,

soit qu'elle se retourne en chemin  
 en roulant sur les angles polis.  
 Le reflet suit nos pas et nos gestes ;  
 ses pieds semblent avancer avec les nôtres.  
 C'est qu'il change avec nous de place dans le miroir :  
 le point que nous quittons ne peut plus le recevoir.  
 L'image doit toujours correspondre à l'objet,  
 selon un angle constant.

Notre œil fuit une lumière trop forte.  
 Celui qui fixe le soleil s'aveugle,  
 tant le jet de ses images lumineuses  
 tombe avec puissance à travers l'air clair.

Leur choc trouble l'organe de la vue,  
 et les éléments de feu lancés par le soleil  
 entrent douloureusement dans l'œil :  
 leur éclat brûle autant qu'il éclaire.

Celui qui souffre de jaunisse voit toute chose jaune.

340 Une humeur bilieuse sort de son corps,  
 s'interpose entre les images et ses yeux,  
 et couvre le regard,  
 répandant sur le monde sa pâleur.  
 Depuis l'obscurité, nous voyons les objets éclairés.  
 La couche d'air sombre, plus proche d'abord,  
 verse son ombre dans l'œil ;  
 puis la lumière lui succède et, par son flux transparent,  
 chasse ce courant noir.

Comme ses éléments sont plus fins et plus mobiles,  
 elle pénètre avec plus de force,  
 remplit les canaux de l'œil  
 et rouvre les passages que l'obscurité bouchait.  
 L'image peut alors entrer librement,  
 frapper l'organe, et nous la voyons.

---

### ILLUSIONS SANS MENSONGE DES SENS

*La sensation transmet son effet ; l'erreur vient du  
 jugement ajouté par l'esprit.* <sup>50</sup>

Mais depuis le plein jour, l'œil voit mal dans l'ombre,  
 parce que le courant lumineux est suivi d'un air sombre  
 dont l'épaisseur pénètre l'organe,  
 engorge les pores  
 et ferme la route aux images.

360 Lorsque nous regardons de loin une enceinte,  
 des tours carrées nous paraissent souvent rondes.  
 La distance émousse les lignes,  
 ou plutôt confond les angles,  
 qui n'atteignent plus clairement les sens.  
 L'épaisseur de l'air intercepte l'image ;  
 chaque couche traversée la déforme,  
 jusqu'à ce que les angles disparaissent et que le mur  
 semble arrondi — non avec la netteté  
 d'un véritable contour rond vu de près,  
 mais avec une ressemblance incertaine.  
 Sous le soleil, notre ombre semble marcher avec nous  
 et répondre à chaque geste.  
 Un air privé de lumière — car notre ombre  
 n'est rien d'autre qu'une portion d'air sombre —  
 pourrait-il imiter un mouvement vivant ?  
 Non. L'ombre occupe simplement chaque endroit que notre corps,

en avançant, soustrait à la lumière du soleil.

Le lieu que nous quittons se remplit aussitôt d'un jour nouveau,  
tandis qu'une autre ombre naît là où nous arrivons.

380 Nous croyons voir une même forme sombre nous suivre.

Mais de nouveaux rayons tombent sans cesse  
sur le chemin libéré par ceux qui disparaissent,  
comme un fil de lumière continuellement déroulé.

Ainsi la clarté s'efface brusquement à un endroit,  
puis revient tout aussi vite,  
lavant de jour l'ombre à peine formée.

N'accusons pas les yeux. Leur rôle est seulement de signaler  
qu'ici se trouve l'ombre et là la lumière.

Mais cette lumière est-elle une seule substance immuable,  
ou une suite de rayons toujours nouveaux ?

L'ombre est-elle un être qui se déplace,  
ou simplement une privation momentanée de lumière ?

C'est à l'esprit de juger et de comprendre les causes.

Les yeux ne saisissent pas la nature profonde des choses ;  
ils ne sont donc pas responsables des erreurs de l'esprit.

Le navire qui nous porte lève l'ancre et avance,  
mais il nous paraît immobile ;  
les barques au repos semblent fuir vers l'arrière,  
et les collines et les champs du rivage

400 reculent à l'horizon.

C'est pourtant nous seuls qui passons devant eux à pleines voiles.

Nous croyons aussi les étoiles fixées à la voûte du ciel.

Elles se déplacent pourtant dans une course éternelle,  
puisque chaque astre parcourt le ciel  
et revient aux points de son trajet.

La lune et le soleil eux-mêmes

semblent parfois immobiles, bien que la raison montre leur marche.

Regarde des montagnes émerger au loin de la mer :

la distance les rassemble et en fait une seule île,

alors que de vastes passages d'eau s'ouvrent entre elles,  
assez larges pour laisser avancer des flottes entières.

Quand un enfant tourne sur lui-même puis s'arrête,

la cour continue longtemps à tourner autour de lui ;

les colonnes semblent se presser les unes contre les autres,  
et le toit, privé d'appui,

menacer de tomber sur sa tête.

Lorsque la nature élève au-dessus des montagnes

le grand flambeau du soleil qui rougit les campagnes,

l'astre paraît posé sur les sommets,

420 les toucher, les baigner et presque les brûler.

À quelle distance sont pourtant ces montagnes d'où il semble surgir ?

Deux mille traits d'arc, cinq cents jets de lance ?

Entre elles et le soleil s'étendent au contraire des mers immenses,  
sous l'infini de l'air,

et des milliers de pays lointains

peuplés d'humains et d'animaux.

Une flaque moins large que la main,

retenue entre les pierres d'un chemin,

ouvre pourtant sous nos pieds des profondeurs  
qui paraissent égales à celles du ciel.

Nous y voyons sous la terre les nuages et les astres,

comme les pierres précieuses cachées dans un écrin.

Quand ton cheval s'arrête au milieu d'un fleuve,

baisse les yeux vers l'eau qui passe sous lui :

l'animal immobile te semblera  
emporté en sens contraire par une force secrète.  
Tout objet fixe sur les bords du fleuve  
semble avancer contre le courant.

440 Un portique construit sur des piliers égaux  
déploie deux rangées d'arches parfaitement droites.

Mais si l'œil regarde depuis une extrémité,  
l'espace se resserre peu à peu,  
les deux côtés se rapprochent,  
le sol rejoint le toit,  
et l'ensemble s'achève en une pointe brumeuse.  
En pleine mer, le marin croit que le soleil se lève  
sur l'eau et vient y éteindre son feu.

Il ne voit en effet que le ciel et la mer :  
sa sensation ne ment pas sur ce qui lui apparaît.  
Celui qui ignore la cause voit aussi les rames  
d'un navire comme brisées à la surface de l'eau.

Leur partie hors de l'eau reste droite,  
celle qui plonge semble tordue sous les vagues.  
La réfraction dévie l'image des rames  
au point où elles traversent la surface mouvante.

Quand des nuages poussés par le vent  
passent devant les étoiles,  
les astres semblent courir en sens contraire  
et quitter l'orbite où ils sont fixés.

460 Appuie un doigt sous ton œil :  
une illusion double aussitôt toutes les choses.

Les flammes deviennent deux,  
les meubles et les plafonds se répètent,  
les visages et les corps se dédoublent.

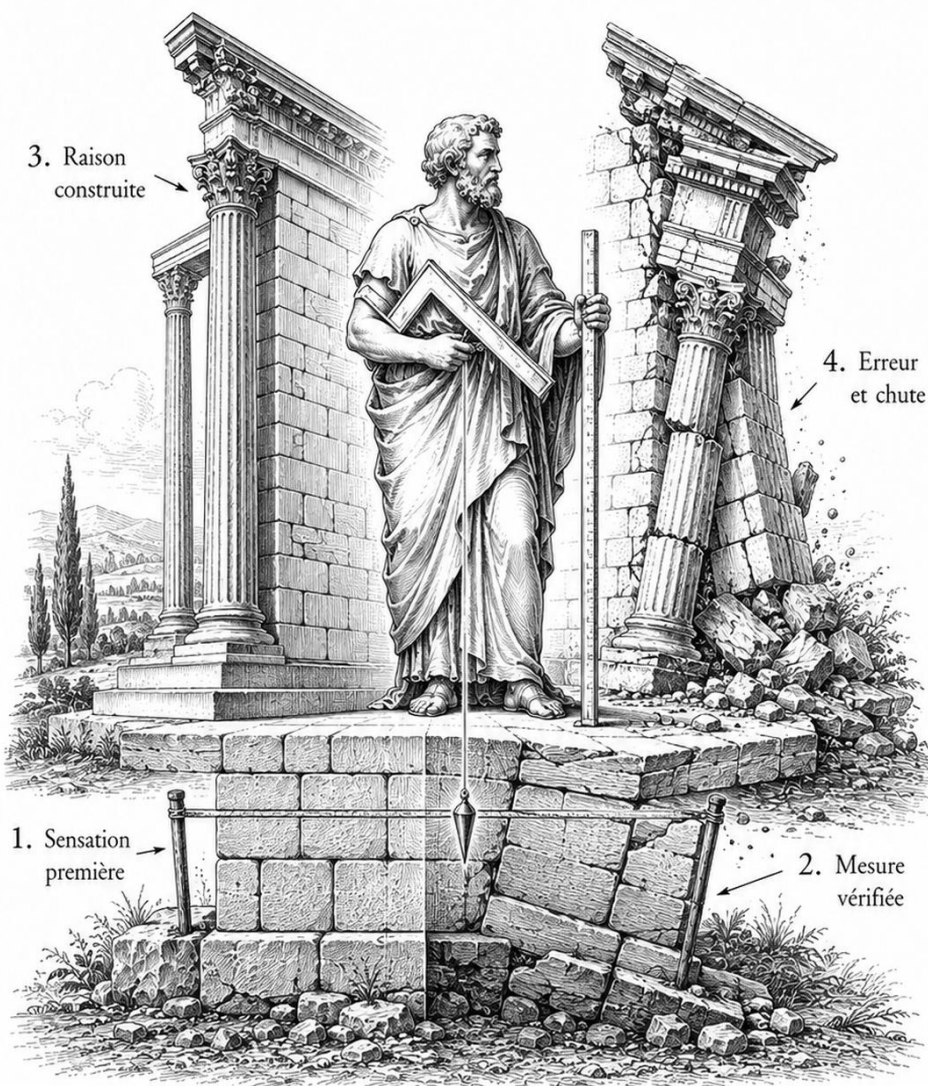
Quand le sommeil nous tient dans ses liens,  
et que nous sommes plongés dans sa torpeur,  
nous croyons parfois veiller et nous déplacer.  
Dans une pièce fermée et en pleine nuit, nous voyons  
le soleil et le jour ; les murs semblent s'ouvrir,  
des campagnes apparaissent où nous courons,  
avec des mers, des montagnes et un horizon lointain.

# FIDES SENSUUM

## (LES SENS FONDENT LA RAISON)

La raison s'appuie sur les sens comme un bâtiment  
sur sa première assise.

Si la mesure première est droite,  
l'édifice tient ; si elle est fautive,  
tout se déforme et s'effondre.



|                       |                    |                      |                    |
|-----------------------|--------------------|----------------------|--------------------|
| 1.                    | 2.                 | 3.                   | 4.                 |
| Sensation<br>première | Mesure<br>vérifiée | Raison<br>construite | Erreur<br>et chute |



## LA CERTITUDE SENSIBLE

*Toute connaissance doit partir des sens, seul critère capable de corriger une perception.* <sup>51</sup>

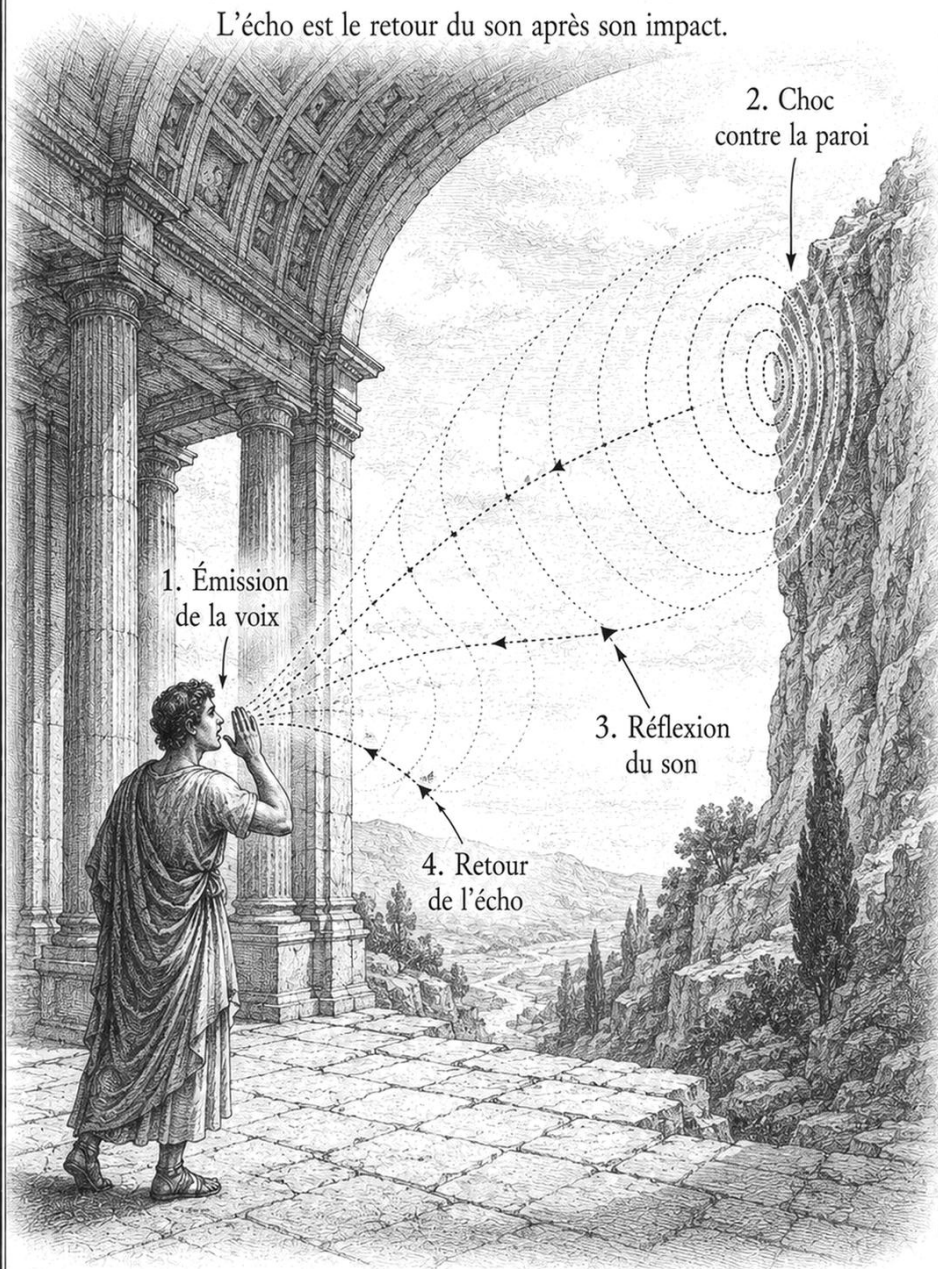
Muets dans le silence de la nuit,  
 nous croyons entendre des voix,  
 et nous leur répondons. Combien d'illusions  
 semblent ainsi ébranler la confiance due aux sens !  
 Mais elles échouent : les sens restent innocents.  
 C'est notre jugement qui leur ajoute les inventions du rêve.  
 Distinguer ce que les sens ont réellement perçu  
 de ce que l'esprit leur fait dire,  
 480 voilà l'un des savoirs les plus rares.  
 Certains affirment pourtant que nous ne savons rien.  
 Ils reconnaissent donc eux-mêmes ne rien savoir :  
 comment sauraient-ils alors que l'homme ne sait pas ?  
 Mais soit. Que répondre à des gens  
 qui veulent marcher à reculons sur la tête ?  
 Admettons qu'ils sachent au moins cela. Mais d'où,  
 s'ils ne croient à rien de ce qu'ils perçoivent,  
 tirent-ils les notions de savoir et d'ignorance ?  
 Comment distinguent-ils le vrai du faux,  
 ou l'apparence du corps réel ?  
 Cherche bien : toute vérité  
 part des sens, et leur autorité est première.  
 À quoi nous fier davantage qu'à ce qui, par nature,  
 nous permet de reconnaître le vrai et de dénoncer le faux ?  
 La raison pourrait-elle contredire les sens,  
 si elle naît précisément d'eux ?  
 Comment jugerait-elle son propre fondement ?  
 Si les sens sont faux, la raison l'est avec eux ;  
 tout devient faux en elle.  
 500 L'oreille pourrait-elle corriger les yeux,  
 le toucher reprendre l'ouïe,  
 et la langue juger les erreurs de la main ?  
 Non. Chaque sens possède sa loi,  
 son rôle et son domaine.  
 Le chaud, le froid, le dur  
 et le mou relèvent du toucher.  
 Les couleurs et toutes les formes visibles  
 relèvent des yeux. L'odorat,  
 le goût et l'ouïe ont chacun leur organe et leur champ.  
 Le son a son domaine propre.  
 Un sens ne peut donc pas en contrôler un autre.  
 Ils ne peuvent pas davantage se corriger eux-mêmes,  
 car toutes leurs impressions ont une égale valeur,  
 chacune fidèle à sa règle particulière.  
 Toute sensation est vraie au moment où elle se produit.  
 Même si l'esprit ne comprend pas pourquoi  
 une tour carrée vue de loin lui paraît ronde,  
 mieux vaut proposer une explication imparfaite  
 de ces deux apparences certaines  
 520 que laisser échapper l'évidence,  
 ébranler notre confiance première  
 et détruire le fondement dont dépend toute la vie.

# ECHO (RÉFLEXION DE LA VOIX)

La voix se propage dans l'air sous forme d'un choc matériel.

Lorsqu'elle rencontre une surface dure, elle s'y réfléchit.

L'écho est le retour du son après son impact.



1.  
Émission  
de la voix

2.  
Choc contre  
la paroi

3.  
Réflexion  
du son

4.  
Retour  
de l'écho

## VOX ET ECHO (VOIX ET ÉCHO)

*Le son est un flux corporel qui se divise, frappe les parois et revient.* <sup>52</sup>

La raison ne serait pas seule à tomber :  
la vie deviendrait impossible si nous désespérions  
des sens, si nous n'osions plus, guidés par eux,  
éviter les précipices et les chemins dangereux,  
ou chercher ce qui nous nourrit et nous plaît.  
Tous les arguments contre les sens sont donc creux,  
et se brisent contre leur autorité.

Quand on construit une maison, si la première assise  
est fausse, si l'équerre dévie de l'angle droit,  
si l'alignement est mauvais,  
tout l'équilibre se détruit et le toit ondule.

Le bâtiment devient de travers, instable,  
et finit par tomber,  
victime de l'erreur initiale dont tout dépendait.

De même, la raison procède des sens ;  
s'ils étaient faux, elle s'effondrerait avec eux.

Les autres sens ne sont pas plus mystérieux  
540 que le toucher et la vue.

Nous entendons les sons et les voix lorsque leurs ondes  
frappent et mettent en mouvement l'oreille.

Puisque le bruit et la voix touchent un sens,  
ils sont nécessairement des corps en mouvement.

La voix frotte la gorge qui la lance ;  
le cri fatigue le larynx.

Les éléments sonores, rassemblés en foule,  
se poussent pour sortir par un passage étroit.

Leur courant frappe les parois  
et irrite les conduits par lesquels il s'échappe.

Puisque leurs chocs peuvent blesser,  
la parole et le cri doivent être matériels.

Tu sais combien une longue conversation  
retire de force et d'énergie au corps,  
lorsqu'elle se poursuit sans repos  
du lever du jour jusqu'à la nuit,  
surtout si l'on parle avec éclat.

La voix est donc bien une substance corporelle,  
puisque la prodiguer diminue le corps.

560 Les formes des sons perçus par l'oreille diffèrent :

la trompette pousse un rugissement grave,  
la corne recourbée

fait entendre des hurlements rauques,  
tandis que le cygne, dans les vallées du Pinde,  
exhale une plainte douce et pure.

Des éléments rugueux produisent une voix dure ;  
des éléments arrondis donnent les accords agréables.

Le son monte de notre propre corps  
et la bouche ouverte lui offre un passage.

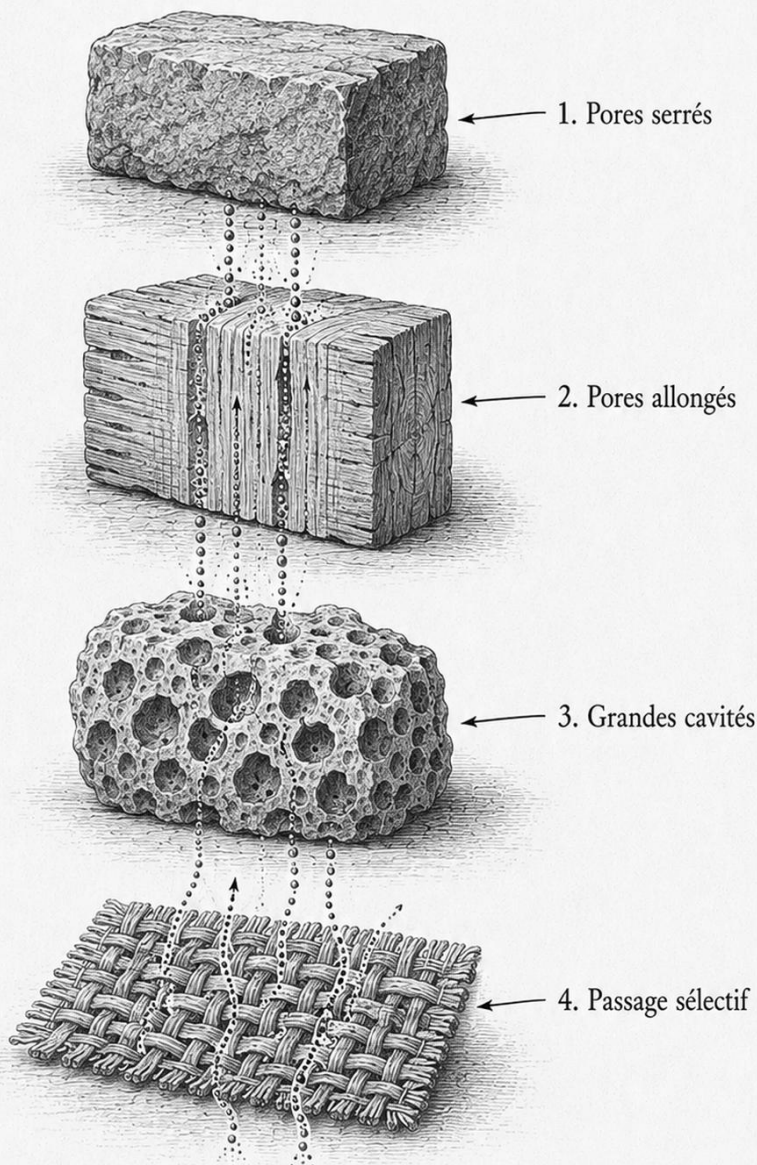
La langue, artisan mobile de la parole,  
l'arrête et le découpe en mots,  
dont les lèvres achèvent la forme.

Si la voix ne traverse qu'une faible distance,  
nous l'entendons nettement ;  
les mots arrivent encore frais,  
avec leurs contours et leurs articulations.

Mais si la distance dépasse leur portée,  
 ils s'émoussent, la voix se brise,  
 se brouille dans l'air et perd sa forme.  
 580 Nous entendons encore parfois le son,  
 sans pouvoir distinguer les syllabes,  
 tant la voix s'est dispersée en fragments incertains.  
 Quand un crieur proclame un décret devant la foule,  
 sa voix entre au même moment dans de nombreuses oreilles.  
 Elle se divise donc en autant de voix semblables,  
 puisqu'elle distribue à des milliers d'auditeurs  
 les mêmes mots et leur sens.  
 Mais toutes les émissions ne les atteignent pas.  
 Certaines se dissipent dans l'air,  
 d'autres rencontrent des collines ou des murs,  
 rebondissent en éclats sonores,  
 et reviennent si semblables à des mots qu'elles nous trompent.  
 Voilà le secret des échos.  
 Dans les lieux solitaires, lorsque le voyageur  
 appelle à haute voix  
 ses compagnons perdus dans les bois,  
 les reliefs lui renvoient son appel.  
 Si plusieurs coteaux se répondent,  
 le son se multiplie ; certains lieux  
 600 répètent un seul mot jusqu'à six ou sept fois.  
 On raconte alors que les hommes-boucs, les nymphes et les satyres  
 troublent de leurs jeux, de leurs amours et de leurs rires  
 le profond silence des forêts.  
 On croit entendre des cordes résonner,  
 une flûte répandre sa plainte par ses trous,  
 et les habitants des environs imaginent avec crainte  
 Pan, le dieu aux jambes de bouc, secouant les branches  
 qui couronnent sa tête,  
 et soufflant sans fin dans ses roseaux  
 une chanson sauvage.  
 Cent merveilles semblables trouvent crédit auprès d'eux.  
 Craignent-ils qu'on croie leurs déserts abandonnés des dieux,  
 parce que le hasard les a fait vivre loin des villes ?  
 Ou possèdent-ils quelque meilleure raison ?

# PORI CORPORUM (PORES DES CORPS)

Tous les corps sont traversés de pores.  
 Mais les pores ne sont ni de même taille ni disposés de la même façon.  
 C'est pourquoi l'eau, l'air, la chaleur, l'odeur et le son  
 ne passent pas de la même manière à travers chaque matière.



1.  
Pores  
serrés

2.  
Pores  
allongés

3.  
Grandes  
cavités

4.  
Passage  
sélectif

## GOÛT ET SAVEURS

*Les formes qui touchent la langue déterminent  
douceur, amertume ou âpreté.* <sup>53</sup>

Les humains ont toujours été prêts  
à ouvrir leurs oreilles aux fictions.  
Faut-il s'étonner que la voix passe  
au-delà des obstacles qui arrêtent le regard ?  
On se parle à travers une porte et l'on s'entend :  
620 le fait est évident.  
L'image se perd dans les détours des pores,  
tandis que les éléments sonores y filtrent sans dommage.  
La vision exige un chemin plus droit,  
des passages clairs comme ceux du verre.  
La voix, elle, se disperse en fragments innombrables,  
qui se reproduisent les uns les autres.  
D'une seule voix il en naît mille,  
comme une étincelle éclate en feux dispersés.  
Elle rayonne au loin, derrière et autour de nous,  
et l'air se remplit de sons dans toutes les directions.  
Le simulacre, lui, se déplace toujours en ligne droite  
selon l'élan reçu. Voilà pourquoi nous ne voyons pas  
ce qui se trouve derrière nous, alors que l'oreille entend de tous côtés.  
La voix elle-même s'émousse souvent  
en traversant les obstacles ; ses traits se brouillent,  
et il ne reste plus que le bruit de mots incompréhensibles.  
Le fonctionnement de la langue et du palais,  
où se forme le goût, est plus simple.  
La saveur se dégage d'abord au moment  
640 où la bouche broie l'aliment,  
comme l'eau jaillit d'une éponge pressée.  
Elle se répand dans tous les plis du palais  
et pénètre les petits passages de la langue.  
Si ses éléments sont lisses et doux,  
ils baignent agréablement  
la langue humide.  
S'ils sont rugueux, ils la mordent en passant,  
et le goût mesure leur dureté par la douleur.  
Le plaisir se tient dans la bouche.  
Plus bas, lorsque l'œsophage avale la nourriture  
et la distribue aux tissus où elle se dissout,  
le goût disparaît. Peu importe alors la saveur,  
pourvu que l'aliment digéré  
donne au corps l'humidité nécessaire.  
Pourquoi les animaux ont-ils des nourritures différentes ?  
Chaque espèce possède ses aliments,  
et ce qui est amer pour l'une plaît à l'autre.  
Le même corps peut nourrir certains êtres  
et empoisonner les autres.  
660 La salive humaine peut tuer le serpent  
et le pousser à se mordre lui-même.  
L'ellébore est un poison mortel pour l'homme,  
mais il nourrit la chèvre et la caille.  
Pour comprendre ce contraste,  
rappelle-toi ce que j'ai expliqué sur les formes  
et les combinaisons innombrables des éléments.  
Tous les animaux qui mangent ont un corps différent ;  
le type de leur espèce est imprimé dans leurs traits.

Cette diversité extérieure révèle donc  
des textures intérieures variées.  
Puisque les éléments laissent toujours du vide entre eux,  
les canaux de ces réseaux poreux  
doivent avoir des tailles différentes.

## ODEURS ET AFFINITÉS

*Chaque odeur trouve des passages adaptés à certaines  
espèces et demeure étrangère à d'autres.*<sup>54</sup>

Leur entrée peut être triangulaire, ronde, carrée,  
ou présenter d'autres formes et d'autres plis.  
Dans la bouche et la langue comme dans tout le corps,  
la forme des conduits répond à la figure,  
à l'ordre et aux mouvements  
des éléments qui composent leurs parois.  
Ainsi un même suc, mêlé de parties douces et rudes,  
plaît au palais dont les pores  
sont adaptés à ses éléments arrondis,  
mais déchire une gorge où des passages anguleux  
l'arrêtent et l'accrochent goutte après goutte.  
Toute sensation du goût se ramène à ces rapports.  
Quand la fièvre nous saisit,  
quand la bile ou une autre humeur bouleverse le corps,  
tout l'ordre intérieur change.  
Les éléments se disposent autrement.  
Les substances qui convenaient auparavant aux ouvertures  
en sont rejetées, tandis que des corps âpres et blessants  
entrent seuls dans le réseau où réside le goût.  
Beaucoup d'aliments, le miel par exemple,  
contiennent à la fois des éléments de l'une et de l'autre sorte.  
Passons maintenant aux odeurs. Comment énumérer  
toutes les matières d'où s'échappent  
des courants légers de parfum,  
roulant sans fin dans l'air en tourbillons d'atomes ?  
Selon leur forme, ces particules conviennent plus ou moins  
aux différents odorats. Ainsi, à travers l'air,  
l'abeille vole vers le miel qui l'attire,  
le vautour vers le cadavre,  
et la meute, devant le chasseur, suit  
la trace laissée au sol par les sabots de la proie.  
L'oie aux ailes blanches, gardienne de Rome,  
reconnaît de loin l'odeur humaine.  
Chaque espèce possède un flair particulier,  
qui l'écarte du poison et la conduit vers sa nourriture.  
L'odorat protège ainsi les peuples vivants.  
Les essences répandues autour de nous  
portent plus ou moins loin, mais leur course  
n'égale jamais celle de la voix,  
encore moins celle des images qui frappent la vue.  
L'odeur avance lentement, erre et se dissipe ;  
une partie disparaît avant de nous atteindre.  
D'abord elle monte difficilement du fond des corps,  
puisqu'elle se dégage mieux quand la matière  
est coupée, broyée ou brûlée :  
sa source se trouve donc en profondeur.

Ensuite ses éléments sont plus gros et plus lourds  
que ceux du son : un mur les arrête et les disperse,  
alors que la voix le traverse souvent.

## IMAGES DE L'ESPRIT

*La pensée sélectionne des simulacres subtils et peut  
faire apparaître l'absent.* <sup>55</sup>

Il est donc difficile de découvrir  
le lieu exact d'où vient une odeur.  
Le message arrive lentement,  
et les vents ont altéré sa fraîcheur.  
La piste devient incertaine, même pour le chien.  
Ce qui arrive aux odeurs et aux saveurs  
arrive aussi aux autres sens.  
Certaines couleurs ou certaines images  
rencontrent des yeux mal disposés et les blessent.  
Ainsi le lion, pourtant fier, tremble devant le coq.  
Dès que l'oiseau sonore  
annonce l'aurore de sa voix éclatante  
et secoue la nuit d'un battement d'ailes,  
le puissant fauve se détourne et fuit.  
Sans doute le coq émet-il des images  
qui pénètrent douloureusement dans l'œil du lion.  
Leurs pointes sont si aiguës, leurs coups si pénibles,  
740 que toute sa force ne suffit pas à leur résister.  
Nos yeux, pourtant, les reçoivent sans crainte,  
soit qu'ils échappent à leur attaque,  
soit que ces éléments, une fois entrés,  
trouvent des passages faciles pour sortir  
sans blesser les tissus.  
Quels corps mettent maintenant l'âme en mouvement ?  
D'où l'esprit reçoit-il les choses qu'il imagine ?  
Je vais l'expliquer brièvement.  
Au moindre contact, des images se mêlent entre elles  
et flottent partout dans l'air, plus fines  
qu'une toile d'araignée ou une feuille d'or.  
L'œil ne peut plus les saisir. Leur trame et leur mouvement  
dépassent les limites du visible.  
Elles traversent nos chairs comme un filtre,  
atteignent et ébranlent les ressorts délicats  
de l'esprit, cette sensibilité intime répandue dans le corps.  
De là viennent les visions de chiens infernaux,  
de Scyllas, de centaures,  
et des ombres de ceux dont la terre a reçu les os.  
760 D'innombrables images volent dans l'air :  
les unes naissent spontanément de rencontres fortuites,  
les autres reproduisent fidèlement des choses,  
d'autres encore mêlent par hasard le vrai et le faux.  
Le centaure ne peut être la copie d'un être réel,  
puisqu'il n'existe aucun centaure dans la nature.  
Mais une image d'homme peut facilement se joindre à celle d'un cheval,  
si le hasard rapproche et confond  
leurs deux membranes également fines.  
Ainsi naissent tous les fantômes composés.  
Grâce à l'extrême mobilité de leurs atomes,  
les deux images n'en forment plus qu'une,  
et leurs deux chocs atteignent ensemble  
un esprit lui-même très subtil et rapide.  
La preuve est simple.  
L'esprit conçoit des formes comme l'œil les voit ;  
il doit donc recevoir des impressions semblables.



Rien, pas même un lion, n'apparaît aux yeux  
sans qu'une image nette les frappe.  
L'esprit, soumis au même mécanisme,  
780 voit lui aussi des simulacres de lion,  
mais cent fois plus fins que ceux qui atteignent la vue.  
Quand le sommeil engourdit nos organes,  
l'esprit reste éveillé grâce à ces formes légères  
qui l'agitaient déjà pendant la veille.  
Par elles, il croit voir ceux  
que la terre et la mort ont cachés pour toujours.  
La nature l'explique. Les sens, plongés dans le repos,  
ne peuvent plus agir ;  
la vérité n'a plus d'armes contre la fiction.  
La mémoire elle-même s'endort,  
et ne dément plus les apparences trompeuses  
qui rendent aux morts un semblant de vie.  
Ne sois pas surpris de voir ces figures  
faire des gestes réguliers et se déplacer.  
Nous les voyons telles que le rêve les compose.  
Une image disparaît, une autre lui succède  
si vite que leur passage se confond :  
la posture change, mais le personnage semble rester.  
Pour ne rien laisser dans l'ombre,  
800 il faut maintenant éclaircir plusieurs difficultés.  
Pourquoi l'esprit fait-il surgir aussitôt  
l'objet que notre désir appelle ?  
L'image guetterait-elle le moment de notre souhait  
pour venir se présenter exactement à temps ?  
La terre, le ciel, la mer, une bataille, une assemblée,  
une procession ou un banquet : la nature  
préparerait-elle tout sur commande,  
alors qu'au même instant, au même endroit,  
d'autres esprits attendent des pensées tout autres ?  
Dans le sommeil, lorsque les figures apparaissent,  
portées avec mesure,  
et font alterner le mouvement de leurs bras  
et de leurs jambes,  
un art inné les aurait-il préparées  
à leurs danses nocturnes ? Non.  
Nous voyons en un instant ce qui, comme une parole,  
est composé d'une suite  
de moments que le rêve rassemble.  
À toute heure et en tout lieu,  
820 des images de toute sorte atteignent nos sens,  
tant elles sont nombreuses et rapides.  
Leur finesse est telle que seul un esprit attentif les saisit.

### LES ORGANES N'ONT PAS ÉTÉ CRÉÉS POUR LEUR USAGE

*L'usage vient après la formation des organes ; il n'en  
constitue pas la cause.* <sup>56</sup>

S'il n'est pas prêt, elles passent sans laisser de trace.  
Mais l'esprit se tient prêt à ce qu'il désire,  
car le désir n'appelle rien  
que l'attente ne soit disposée à reconnaître.  
Même les yeux, lorsqu'ils observent un tissu délicat,  
doivent faire effort et se concentrer.  
Sans attention, la vue ne saisit rien de précis.

L'objet le plus proche et le plus familier  
 devient pour l'inattentif  
 comme s'il était caché par la distance ou l'obscurité.  
 Pourquoi s'étonner si l'esprit ne retient au passage  
 que les images qui répondent à son désir ?  
 Il se trompe souvent et nous trompe,  
 transformant un nain en géant.  
 Le mélange imprévu des images  
 change les traits, l'âge et le sexe.  
 La femme dans nos bras devient un homme et disparaît ;  
 840 tout se transforme, se confond, naît et se détruit.  
 D'où viennent ces métamorphoses ?  
 Le sommeil et l'oubli suffisent à les expliquer.  
 Avant tout, garde-toi toujours  
 du cercle vicieux où tombent tant d'esprits.  
 On dit : « L'œil a été créé transparent pour voir ;  
 la cuisse plie sous la hanche et sur la jambe  
 afin que le pied, soutenu par ce pilier mobile,  
 nous permette de marcher régulièrement.  
 Les bras pendent aux épaules  
 pour mouvoir les mains, faites d'avance pour leur tâche :  
 ce sont des serviteurs donnés à nos besoins. »  
 Ces conjectures sans fondement  
 renversent partout l'ordre des causes et des effets.  
 Le besoin ne crée pas les organes : il naît de ce qui existe.  
 Un membre n'est pas fait pour servir ; nous apprenons à nous en servir.

### SOMNUS (SOMMEIL)

*Le sommeil survient quand les liens du corps se relâchent et que l'âme se retire vers l'intérieur.* <sup>57</sup>

Personne n'a pu voir avant d'avoir des yeux,  
 ni parler avant de posséder une langue.  
 La langue existait bien avant le langage,  
 l'oreille avant que les êtres apprennent à écouter,  
 860 et tous les autres sens  
 ont précédé l'usage que nous en faisons.  
 Le désir de leur fonction ne peut donc les avoir produits.  
 Le poing, l'ongle et la main ont combattu  
 et fait couler le sang longtemps  
 avant qu'un projectile de métal traverse l'air.  
 La nature apprend à l'homme à fuir les blessures  
 avant qu'il oppose un bouclier à son ennemi.  
 La fatigue lui enseigne le repos  
 avant l'invention des lits,  
 et la soif n'attendit pas l'amphore pour chercher à s'apaiser.  
 Dans les inventions de l'art,  
 l'utilité joue évidemment un grand rôle.  
 Mais pour les instruments que nous n'avons pas fabriqués,  
 leur possession seule a suggéré l'usage.  
 C'est le cas des sens et des membres :  
 rien dans leur formation ne révèle un projet  
 préparé en vue d'une fonction future.  
 Ne sois donc pas surpris que chaque créature  
 cherche naturellement sa nourriture.  
 880 Nous savons qu'un flux s'échappe sans cesse des corps,  
 et que l'activité de la vie accélère ces pertes :  
 le souffle rejette par la bouche  
 des particules,

et la sueur exprime d'innombrables déchets.  
 Le corps, raréfié par ces fuites,  
 sent sa force et sa vie diminuer.  
 Il demande à la nourriture l'énergie qui lui manque.  
 Les sucs réparateurs, conduits par les pores,  
 comblent dans les organes le vide des pertes,  
 et répondent à la faim qui ouvre nos veines.  
 La boisson, répandue dans tout le corps,  
 tombe sur l'estomac comme l'eau sur le feu.  
 Elle éteint l'incendie accumulé par la chaleur,  
 qui desséchait le sang et brûlait les lèvres.  
 Ainsi la faim et la soif  
 sont calmées au cœur de notre chair.  
 Je vais maintenant expliquer pourquoi les pieds se meuvent  
 à notre volonté, comment nos ordres  
 modifient l'action des membres,  
 900 et quels ressorts poussent en avant le poids du corps.  
 Les mouvements possibles possèdent eux aussi leurs images,  
 qui visitent l'esprit et le touchent.  
 La volonté naît alors. Comment agir,  
 si l'esprit n'a pas d'abord vu  
 l'objet qu'il veut atteindre et l'image de l'acte ?  
 Une fois sollicité, l'esprit éveille aussitôt,  
 grâce à leurs liens étroits,  
 l'âme répandue dans tout le corps.  
 L'âme transmet aux membres la première impulsion,  
 et bientôt la masse entière se met en mouvement.  
 En marchant, le corps s'ouvre davantage,  
 et l'air, toujours mobile, remplit les pores de la chair.  
 Il atteint les plus petites parties,  
 et circule largement dans les tissus.  
 Ainsi l'esprit et l'air sont comme la voile et le vent  
 qui font avancer le navire vivant du corps.  
 Tu t'étonnes que des moteurs si légers  
 puissent déplacer une masse comme la nôtre ?  
 Songe à la puissance du vent,  
 920 substance pourtant très fine,  
 qui emporte au large les plus grands navires.  
 Quelle que soit leur vitesse ou leur charge,  
 un seul bras suffit à diriger leur course  
 en appuyant sur un gouvernail.  
 Et que ne peuvent accomplir une roue et une poulie ?  
 La machine se joue des fardeaux les plus lourds.  
 Prête-moi maintenant toute ton attention,  
 et ne refuse pas par avance  
 les démonstrations.  
 Ne t'obstine pas dans une erreur  
 qui contredirait des faits bien établis.  
 Je vais expliquer comment le sommeil  
 répand le repos dans nos sens et relâche  
 les liens de nos soucis. La tâche est délicate.  
 Ici encore, le charme des vers vaut mieux que l'abondance :  
 mille cris de grues dispersés dans l'air  
 ne valent pas le chant d'un seul cygne.  
 Le sommeil se produit lorsque l'âme se trouble  
 et se divise : une partie s'échappe au-dehors,  
 940 une autre se retire au plus profond du corps.  
 Cet abandon détend les ressorts et disperse

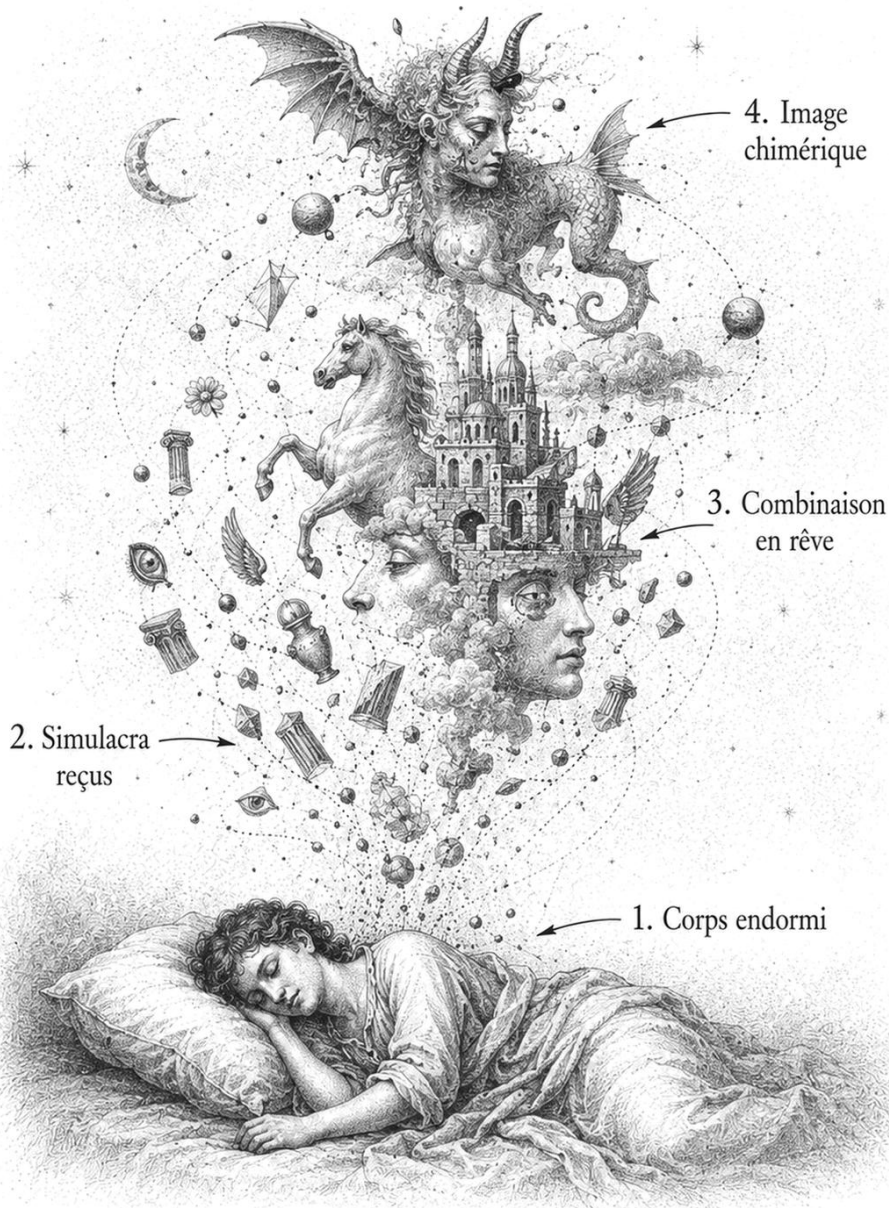
la sensation, dont l'âme est le principe.  
Le sommeil ne pourrait suspendre les sens  
si l'âme ne perdait pas son ordre,  
et ne quittait pas en partie les membres — mais jamais tout entière.  
Autrement, le corps dissous serait livré  
au froid de la mort sans réveil.  
Pour rallumer au réveil  
la sensation vitale, il faut qu'un reste d'âme  
demeure dans la trame comme un feu sous la cendre,  
prêt à jaillir de son foyer caché.  
Quel travail secret trouble ainsi l'âme  
et relâche les membres ? Écoute,  
et que mes efforts ne se perdent pas dans le vent.  
D'abord, l'air qui nous entoure  
baigne et frappe sans cesse la surface du corps.  
Ses assauts répétés ont une force réelle.  
Voilà pourquoi la plupart des êtres sont couverts  
de peau, de poils, de membranes, de soie, d'écorce ou de nacre.  
Mais les parties intérieures sont elles aussi ouvertes  
à l'air que la gorge inspire et rejette.

# SOMNIA (LES RÊVES)

Pendant le sommeil, l'esprit reçoit et recombine des images.

Les scènes du rêve se forment à partir de simulacra.

Le corps endormi assemble des combinaisons impossibles.



1.  
Corps  
endormi

2.  
Simulacra  
reçus

3.  
Combinaison  
en rêve

4.  
Image  
chimérique

## SOMNIA (RÊVES)

*Les gestes et désirs de la veille se recomposent en scènes nocturnes.* <sup>58</sup>

Les chocs atteignent donc la surface et le fond,  
 puis se transmettent à travers les pores étroits  
 jusqu'aux éléments premiers.  
 Une lente désorganisation progresse alors dans l'être,  
 bouleverse l'ordre des atomes  
 et affaiblit l'esprit comme le corps.  
 Une partie de l'âme s'échappe, une autre se resserre au-dedans ;  
 le reste, dispersé dans les membres,  
 ne peut plus échanger ses mouvements, faute de liaisons.  
 La nature ferme les passages. Sous ce trouble,  
 la sensation s'éteint.

Les membres privés de soutien cèdent sous leur poids,  
 le corps languit, les bras et les paupières tombent,  
 les genoux se dérobent.

Le sommeil vient volontiers après le repas,  
 car la nourriture, comme l'air, se répand dans les veines  
 et agit sur nous. La plénitude ajoute  
 un travail intérieur qui alourdit l'esprit  
 et prolonge la torpeur.

980

Une plus grande part de l'âme s'échappe,  
 une autre se concentre plus profondément,  
 tandis que les éléments restés dans les membres  
 se trouvent plus dispersés et moins liés.  
 Ce qui occupe habituellement nos pensées,  
 nos espoirs, nos ambitions et nos travaux,  
 revient alors dans les rêves.  
 Le général poursuit la gloire et le carnage,  
 l'avocat cite et interprète les lois,  
 le marin affronte encore la tempête de la veille.  
 Moi-même, fidèle à mon travail, je poursuis  
 l'œuvre que je donne à ma langue et à mon pays,  
 et la nature immense s'ouvre à moi dans le sommeil.  
 Ainsi l'illusion nocturne  
 nous rend les études et les arts qui remplissent nos jours.  
 Celui qui fréquente sans cesse les théâtres  
 et se passionne pour les jeux  
 garde longtemps son esprit ouvert  
 aux images d'objets déjà loin de ses sens.

1000

Leurs formes restent devant ses yeux endormis.  
 Même éveillé, il croit voir se succéder  
 les gestes souples et les bonds des danseurs.  
 Il entend les sons de la cithare  
 et les cordes parler autour de lui ;  
 la grande enceinte se remplit de foule et de bruit,  
 la scène s'illumine de décors magnifiques.  
 Les habitudes et les goûts ont un tel pouvoir  
 que les animaux l'éprouvent comme nous.  
 Souvent le cheval de course, étendu dans l'ombre,  
 rêve, sue, souffle et agite ses flancs,  
 comme si la barrière s'ouvrait devant lui  
 et que la victoire l'attendait au bout de la piste.  
 Les chiens endormis lancent soudain leurs pattes  
 dans tous les sens et poussent des cris joyeux.  
 Ils plissent et ouvrent leurs narines,

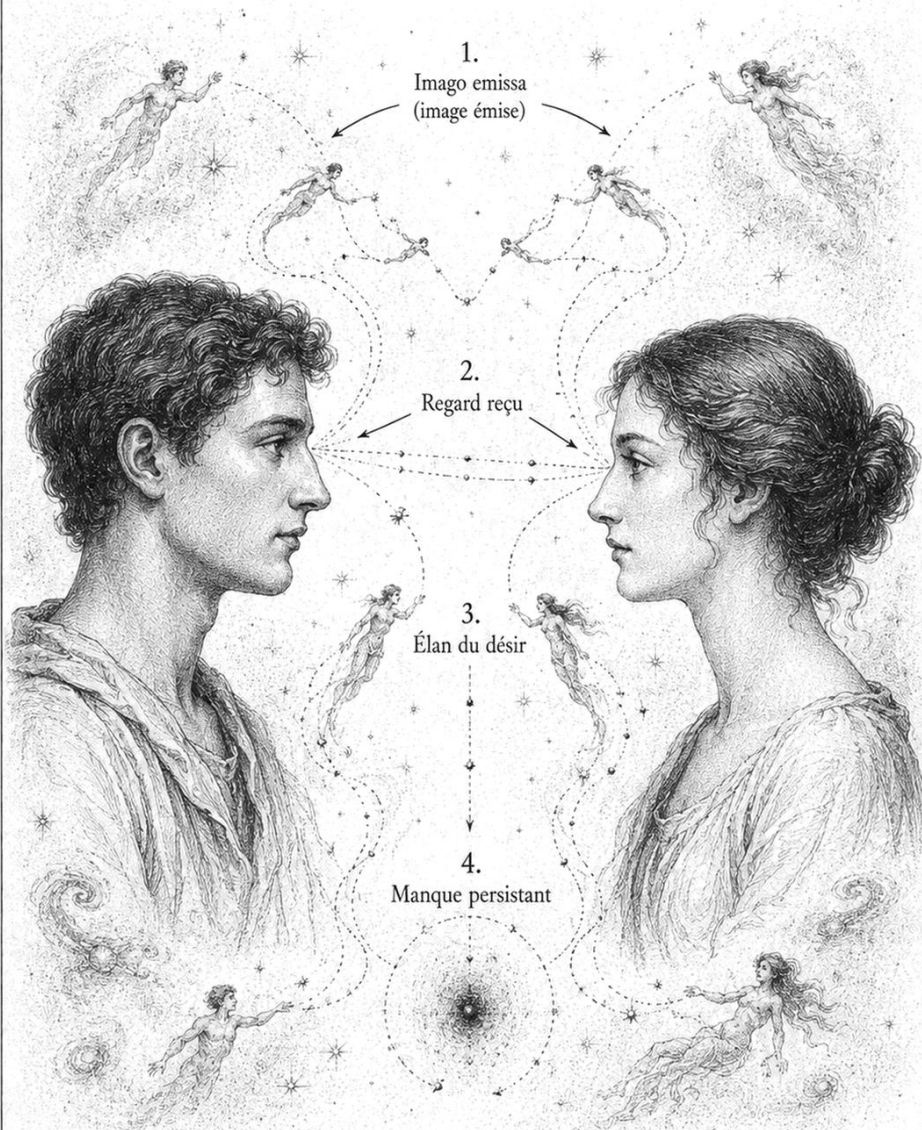
comme si une piste venait de frapper leur flair.  
Même réveillés, ils poursuivent un instant  
les traces d'un cerf imaginaire,  
jusqu'à ce que l'aurore dissipe l'ombre et rappelle leurs sens.  
1020 Les chiens de la maison, nos gardiens familiers,  
secouent brusquement le sommeil  
qui effleurait à peine leurs paupières,  
et se dressent sur leurs pattes,  
comme si un visiteur suspect venait d'apparaître.  
Plus l'âme d'un être contient d'éléments rudes,  
plus il traite rudement les images de ses rêves.  
L'oiseau timide, lui, bat des ailes avec peur  
et cherche dans les bois sacrés la protection des dieux,  
lorsqu'un songe terrible lui montre  
un épervier menaçant qui fond sur sa proie.  
Enfin, quelle action les humains  
n'accomplissent-ils pas en dormant ?  
Ils renversent des rois, massacrent, remportent des dépouilles,  
subissent la défaite, l'esclavage et la terreur,  
et crient comme si on les égorgeait sur la place.

# DESIDERIVM (DÉSIR)

Le desiderium (désir) naît des images que les corps s'envoient mutuellement.

Le regard, l'imagination et l'élan du corps tendent vers l'autre  
sans jamais abolir la séparation.

Le manque persiste au cœur même de l'approche.



|                                     |                   |                     |                         |
|-------------------------------------|-------------------|---------------------|-------------------------|
| 1.<br>Imago emissa<br>(image émise) | 2.<br>Regard reçu | 3.<br>Élan du désir | 4.<br>Manque persistant |
|-------------------------------------|-------------------|---------------------|-------------------------|



**DESIDERIUM (DÉSIR)**

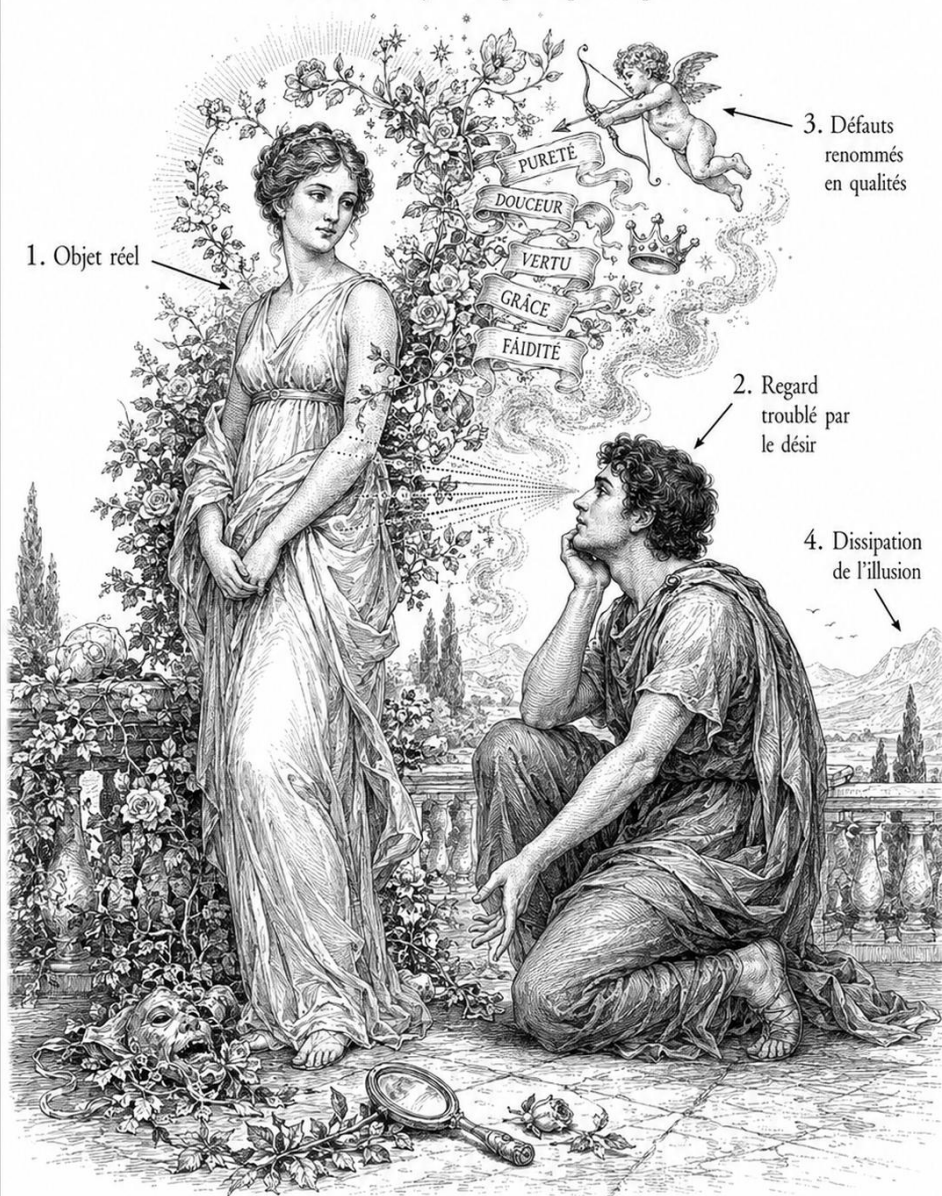
*Les images du corps aimé excitent un élan qu'aucune possession ne peut entièrement apaiser.* <sup>59</sup>

Le chasseur se voit dévoré par des lions et des tigres,  
il lutte, gémit et craque sous leur étreinte,  
remplissant l'air de plaintes furieuses.  
L'orateur débat de grandes affaires  
1040 et prolonge son discours. Un autre révèle ses secrets  
et avoue lui-même son crime au bourreau.  
Un autre encore se voit mourir : il croit tomber  
de tout son poids du sommet d'une montagne.  
L'horreur le réveille en sursaut, fou de peur,  
et il ne parvient pas aussitôt à revenir à lui,  
tant le choc se prolonge dans son âme.  
Parfois un dormeur assoiffé se penche  
sur le bord riant d'un ruisseau ou d'une fontaine,  
et croit boire tout le fleuve.  
Souvent l'enfant, retenu par le sommeil,  
sent un besoin et rêve innocemment  
qu'il relève son vêtement près d'un vase ou d'un lac.  
Il laisse alors couler toute l'eau de son corps  
sur un riche tapis de Babylone.  
Quand l'âge a mûri les semences de la génération  
et que les premiers désirs montent dans le jeune corps,  
le rêve emprunte à la mémoire une image,  
un messenger au visage frais et fleuri,  
qui excite les parties gonflées par le désir  
1060 et accomplit souvent l'effet du plaisir.  
Le courant jaillit alors à grands flots de sa source,  
laissant sa trace sur les vêtements.  
Cette sève ne s'éveille guère  
avant que l'âge ait fortifié l'organisme.  
Seule une force de même nature  
peut donner à la semence humaine l'impulsion qui déclenche l'acte.  
Lorsque ses réservoirs s'ouvrent,  
elle coule de membre en membre,  
puis se rassemble là où l'instinct la conduit,  
pour mettre en mouvement l'organe du désir.  
Celui-ci se tend, se gonfle et cherche  
à chasser la matière qui le presse,  
en visant le corps aimé d'où vient sa blessure.

# AMOR CAECUS

## (L'IDÉALISATION AMOUREUSE)

Le désir amoureux ne voit pas l'être aimé tel qu'il est.  
Il recouvre les défauts de noms flatteurs, projette ses propres illusions  
et transforme l'objet réel par l'opinion passionnée.



1.  
Objet réel

2.  
Regard troublé  
par le désir

3.  
Défauts  
renommés  
en qualités

4.  
Dissipation  
de l'illusion

**CONTRE L'IDÉALISATION AMOUREUSE**

*La passion prête des perfections à l'objet et transforme  
les défauts en charmes.* <sup>60</sup>

Un blessé tombe ainsi vers celui qui l'a frappé,  
et son sang jaillit dans la direction du trait,  
rougissant l'ennemi qui se tient trop près.  
Frappé par Vénus, que le coup vienne d'une femme  
dont tout le corps répand l'amour,  
ou d'un jeune homme aux membres délicats,  
1080 le vaincu tend les mains vers l'auteur de son mal.  
Il veut étreindre ce qui attise sa soif,  
verser dans ce corps l'essence de son être,  
et atteindre le plaisir que le désir lui promet.  
Voilà Vénus, voilà l'amour tant célébré :  
la source du charme qui empoisonne le cœur,  
première goutte d'un océan de larmes.  
Même absent, l'être aimé assiege nos sens  
par son image et par son nom toujours présents.  
Fuis donc ces fantômes, appâts de l'amour.  
Détourne ailleurs tes pensées et tes forces.  
Décharge, s'il le faut, l'excès du désir,  
mais ne renferme pas tout le plaisir dans un seul corps.  
Fixer la passion, c'est se forger des chaînes  
et se soumettre à des peines inévitables.  
C'est nourrir l'ulcère en l'abreuvant d'amour.  
La blessure s'enracine,  
le délire et le ravage grandissent chaque jour,  
si les traits d'une Vénus nouvelle  
n'effacent pas l'ancien mal,  
1100 et ne détournent l'esprit vers un autre objet.  
Éviter l'amour, est-ce renoncer au plaisir ?  
Non : c'est en goûter la substance sans l'amertume.  
Le plaisir est plus pur dans les cœurs libres de passion.  
Regarde les amants malheureux : au seuil de la possession,  
leur ardeur hésite sur son propre trésor.  
Leurs mains et leurs regards ne savent où se poser,  
l'étreinte devient presque douloureuse,  
le baiser mord et les dents blessent les lèvres.  
Où trouveraient-ils une satisfaction complète ?  
Quelle pointe secrète les pousse  
contre l'objet, quel qu'il soit,  
d'où leur sont venus les premiers germes du désir ?  
Vénus adoucit parfois la blessure  
et mêle un baume à la morsure.  
Ils espèrent éteindre leur feu dans le feu,  
le noyer dans le corps qui l'a allumé.  
Mais la nature s'y oppose clairement.  
L'amour est la seule faim que la possession nourrit :  
plus on la satisfait, plus elle s'aiguise.  
1120 Plus le cœur reçoit, plus il veut prendre.  
Les aliments solides ou liquides,  
une fois absorbés, remplissent les vides du corps,  
et le besoin s'apaise.  
Mais que peut garder l'amant d'un visage aimé ?  
Des baisers impalpables, des images sans corps,  
des atomes que l'espoir jette au vent en pleurant.  
Dans un rêve, on cherche parfois à boire,

mais l'eau s'échappe et rien n'étanche la soif.  
 On poursuit des images de sources  
 et l'on brûle encore au milieu du fleuve.  
 Ainsi Vénus nourrit l'amour d'illusions  
 sans jamais le rassasier.

Du beau corps où les yeux trouvaient mille charmes,  
 il ne reste dans les mains qu'une ombre.

Quand Vénus, par un premier frisson,  
 trouble deux êtres pleins de jeunesse,  
 et prépare le champ féminin à recevoir la semence,  
 les corps enlacés se précipitent dans l'étreinte.

1140 Les souffles, les salives et les dents  
 se mêlent dans des baisers ardents.

Mais que peuvent-ils réellement s'arracher ?

Qui peut se donner tout entier, corps pour corps,  
 et passer dans celui qu'il aime ? C'est pourtant  
 le but confus de tant d'efforts,  
 de ces liens avides et de ces nerfs qui se dissolvent dans le plaisir.

Le désir s'émousse un instant  
 après l'épanchement,  
 mais l'accès revient bientôt. La rage les reprend,  
 désirant posséder enfin ce qui les possède.  
 C'est une blessure cachée, un poison sans remède,  
 qui ronge et tourmente sans fin.

Puis viennent l'épuisement et la faim,  
 la vie suspendue au sourcil d'un tyran,  
 la fortune détruite par les dépenses,  
 l'oubli des devoirs et l'honneur compromis.

On choisit les meilleurs parfums,  
 les chaussures de Sicyone,  
 les anneaux d'or sertis  
 d'émeraudes au feu vert.

1160 Les étoffes couleur de mer s'usent  
 à boire les sueurs de Vénus.

Les biens amassés par les pères  
 deviennent bracelets et coiffures,  
 tissus de Malte ou de Cos.

Ce ne sont que parfums, banquets, coupes pleines,  
 couronnes, fêtes, excès et folie.

En vain : le serpent se cache sous les fleurs.

La source de la joie devient source de larmes.

Une amertume monte au milieu des délices  
 et serre le cœur : remords d'une vie gaspillée,  
 d'un âge précieux volé au devoir,

mot ambigu tombé des lèvres aimées  
 et qui reste dans l'âme comme un feu,  
 regard tendre adressé peut-être à un rival,  
 ou sourire furtif surpris au passage.

Même l'amour heureux porte ces dangers.

Et les amours sans retour, malheureuses ?

Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir leurs douleurs.

1180 Crois-moi : veille et suis mes conseils,  
 évite ces pièges avant qu'ils se referment.

Il est plus facile d'échapper aux filets de l'amour  
 que d'en sortir une fois pris,  
 et de rompre le nœud tissé par Vénus.

Même captif pourtant, l'imprudent  
 peut encore fuir les liens funestes,

s'il ne s'oppose pas lui-même à sa délivrance,  
 et si, aveuglé par la passion, il ne pardonne pas chez l'être aimé  
 tous les défauts de l'esprit et du corps.  
 Car les amants attribuent à leurs belles  
 mille qualités qu'elles ne possèdent pas.  
 La laideur et le défaut  
 deviennent ainsi à la mode et captivent les cœurs.  
 Chacun se moque de l'autre et lui conseille  
 d'apaiser Vénus, responsable de sa mauvaise chance,  
 sans voir son propre aveuglement.  
 La femme malpropre devient « simple et naturelle ».  
 La brune est « couleur de miel ». Si elle louche un peu,  
 c'est Pallas aux yeux changeants. Maigre et sèche,  
 elle devient une biche ; petite, elle est « parfaitement faite »,  
 1200 une Grâce pleine de sel. Grande comme une tour,  
 elle prend la majesté d'une déesse.  
 Si elle bégaye, elle est « réservée » ;  
 si elle se tait, « digne ». Si la maladie la consume  
 et qu'elle tousse sans cesse,  
 on admire sa langueur délicate.  
 Si elle est brusque, jalouse et explosive,  
 elle a « du feu ». Si elle est lourde et opulente,

## CONCEPTION ET HÉRÉDITÉ

*La génération dépend du mélange des semences, des  
 ressemblances transmises et des conditions du corps.* <sup>61</sup>

c'est une sœur de Cérès chère à Bacchus.  
 Un nez aplati devient celui d'une faunesse ;  
 une bouche énorme devient « le baiser vivant ».  
 Je pourrais continuer sans fin.  
 Admettons même qu'elle soit aussi belle que tu le veux,  
 et que Vénus rayonne dans tout son corps.  
 Est-elle pourtant la seule ? Tu as vécu sans elle.  
 Elle fait tout ce que fait une femme laide.  
 Cet être si parfait peut s'incommoder  
 de sa propre odeur, tandis que ses servantes s'enfuient  
 et rient à gorge déployée loin d'elle.  
 Pendant ce temps, l'amant pleure devant sa porte,  
 1220 la couvre de parfums, de couronnes et de fleurs,  
 et embrasse tristement le seuil impitoyable.  
 Si la porte s'ouvre et qu'un souffle  
 lui révèle la réalité, il trouve aussitôt  
 un prétexte honnête pour partir.  
 Il oublie le grand discours amoureux qu'il préparait,  
 s'accuse de folie,  
 et comprend qu'il avait attendu d'un être mortel  
 une perfection qui n'existe nulle part.  
 Les femmes connaissent bien ces choses :  
 elles montrent la scène et cachent les coulisses  
 à ceux qu'elles veulent retenir.  
 Mais l'esprit peut percer ces petits secrets  
 et les artifices. Mieux vaut donc celles  
 qui, indulgentes envers les faiblesses humaines,  
 reconnaissent les leurs et pardonnent les nôtres.  
 Une femme peut aimer sincèrement.  
 Quand le plaisir d'une étreinte vraie  
 attache son corps à celui de l'amant,  
 qu'elle cherche dans sa bouche un baiser humide,

1240 elle s'y donne de tout cœur,  
 et ouvre le champ d'un plaisir partagé.  
 Ainsi, chez les animaux,  
 dans l'étable, la forêt ou les prés,  
 les femelles reçoivent l'assaut du mâle.  
 Le frisson qui traverse leurs membres  
 excite encore davantage celui qui les poursuit.  
 Regarde pourtant les douleurs et les liens cruels  
 que les plaisirs partagés peuvent imposer.  
 Les chiens accouplés au carrefour  
 tirent chacun de leur côté et cherchent à s'arracher  
 aux chaînes où Vénus les retient.  
 Sans l'attente du plaisir,  
 se seraient-ils exposés à un tel piège ?  
 Chaque sexe prend donc sa part de joie.  
 Lorsque la femme, dans l'élan du désir,  
 reçoit la semence masculine,  
 l'enfant ressemble plus ou moins au père ou à la mère  
 selon l'équilibre de leur rencontre.  
 Celui dont le visage mêle les deux  
 1260 et reproduit ensemble ses parents  
 naît du sang de l'homme et de la femme,  
 dans un accord égal de leurs ardeurs.  
 Les fluides lancés par des désirs semblables  
 se mêlent sans que l'un étouffe l'autre.  
 Parfois un trait d'un grand-père  
 ou d'un ancêtre plus lointain reparaît dans l'enfant.  
 C'est que le corps des parents cache,  
 mêlés ensemble, des germes différents  
 transmis par les générations.  
 Vénus peut ainsi varier les figures  
 et ramener la voix, les cheveux ou le visage  
 des aïeux, éléments secrets mais réels,  
 aussi présents en nous que le corps et l'âme.

#### L'HABITUDE FAIT L'ATTACHEMENT

*Une présence ordinaire peut vaincre peu à peu la  
résistance et fixer l'amour.* <sup>62</sup>

La semence du père peut produire une fille,  
 et celle de la mère contribuer davantage à un fils.  
 L'embryon vient toujours de deux semences.  
 S'il ressemble davantage à l'un des deux, c'est que  
 l'un des parents a fourni une semence plus abondante ;  
 et, quel que soit son sexe, on reconnaît sans peine  
 1280 s'il tient surtout de la femme ou surtout de l'homme.  
 Ce ne sont pas les dieux, hostiles à certaines naissances,  
 qui refusent pour toujours le doux nom de père  
 à des époux enfermés dans un mariage stérile.  
 En vain la peur, qui égare les crédules,  
 enrichit les autels et les couvre de sang ;  
 en vain, pour obtenir la semence féconde,  
 elle harcèle le destin et les puissances divines.  
 L'obstacle vient seulement d'une semence  
 trop épaisse ou trop fluide pour permettre la conception.  
 Trop liquide, elle s'échappe du lieu qui la reçoit,  
 sans pouvoir s'y fixer ni prendre corps.  
 Trop épaisse et trop dense, elle reste à l'entrée,  
 ou son élan trop lent ne lui permet pas de se mêler

comme il faut à la semence de la femme.

Les couples diffèrent, et leurs effets aussi :

certains hommes conviennent mieux à certaines femmes,  
et certaines femmes reçoivent plus facilement  
de tel amant la charge d'une grossesse.

1300 On voit des femmes, après plusieurs unions stériles,  
devenir mères dans un nouveau mariage,  
lorsqu'elles rencontrent enfin l'homme qui leur convient.  
De même, bien des hommes ne sont devenus pères  
et n'ont égayé leur vieillesse d'une famille  
qu'après avoir rencontré dans une nouvelle union  
une épouse accordée à leur propre nature.

Car seule l'harmonie des organes permet  
la fusion intime des semences, en associant  
le fluide à l'épais et le dense au plus léger.

L'alimentation elle-même joue son rôle.

Tel aliment trop riche épaissit la semence ;  
tel autre l'affaiblit jusqu'à l'épuiser.

Mais il importe surtout de savoir de quelle manière  
s'accomplit l'acte d'amour. La nature

semble favoriser la position des animaux :

la poitrine appuyée, les hanches relevées,

la femme retiendrait mieux la semence reçue.

Elle n'a pourtant nul besoin de mouvements lascifs.

1320 Les secousses joyeuses et les déhanchements  
qui tirent à l'homme le plaisir jusqu'au fond des os  
dérangent le sillon et font dévier le soc.

Écarter ainsi le jet de la semence,

c'est réduire les chances de concevoir.

Voilà pourquoi la courtisane recherche ce jeu :

elle offre à l'homme un plaisir plus intense

tout en évitant les grossesses répétées.

L'épouse, dit Lucrèce, laisse ces pratiques aux bacchantes.

Une femme moins belle peut pourtant se faire mieux aimer.

Ce n'est ni un visage digne de Vénus ni l'action des dieux,

mais un caractère doux, des manières aimables et le soin

qu'elle prend de son corps, qui finissent par désarmer

l'homme et lui rendre cher le foyer partagé.

L'habitude s'en mêle et, peu à peu, devient amour.

Ne voit-on pas les plus faibles matières,

à force de frapper, entamer la pierre dure,

et le marbre lui-même finir par céder

sous la goutte d'eau qui revient sans relâche ?

# LIVRE V

LE MONDE, LA TERRE ET L'HOMME

*1 528 vers dans la révision contemporaine*



**ÉPICURE, BIENFAITEUR MORTEL**

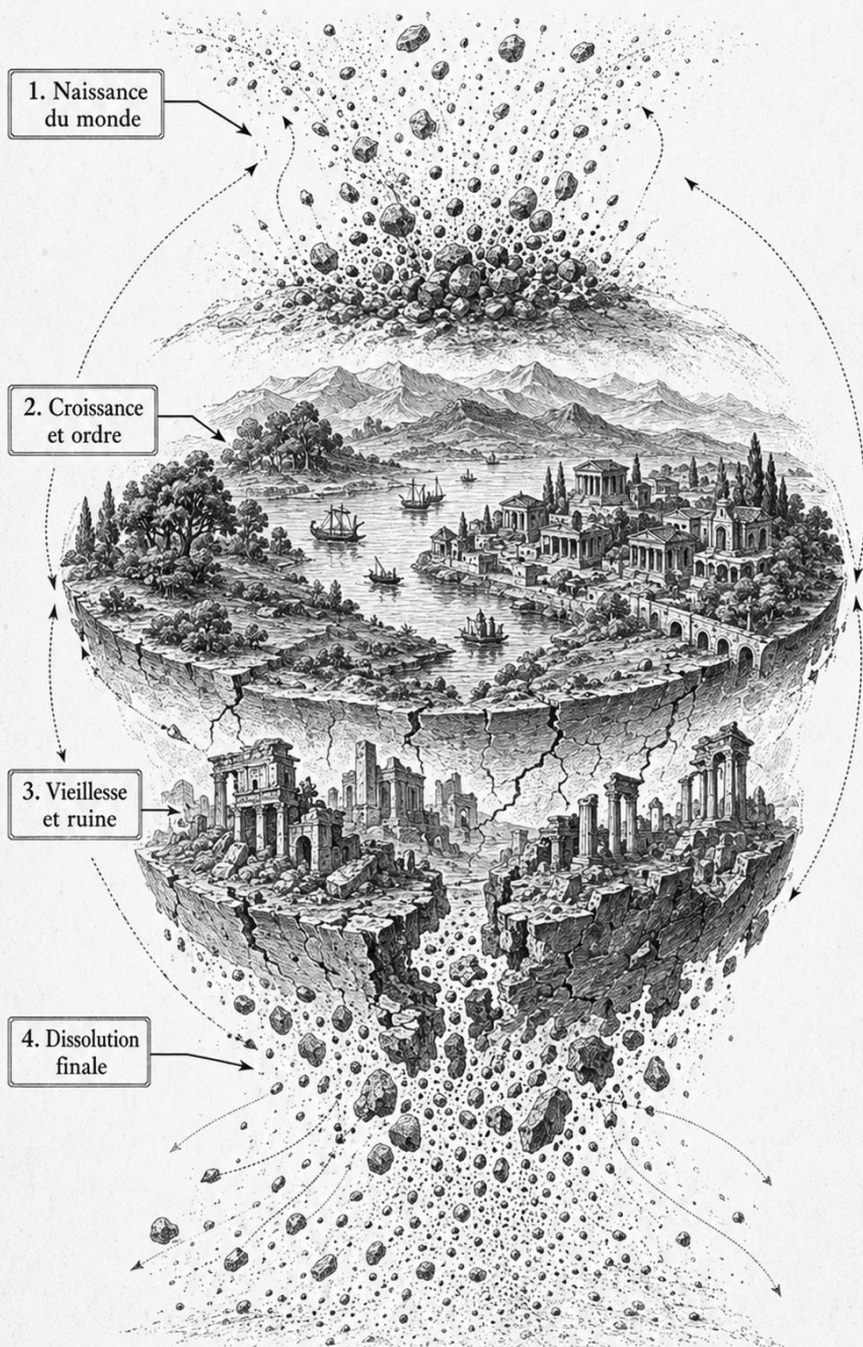
*Son enseignement offre aux hommes des biens plus  
grands que les inventions héroïques.* <sup>63</sup>

Quel esprit assez puissant, quelle voix assez forte  
pourrait composer, à la hauteur d'une telle doctrine,  
un chant digne de celui qui l'a découverte,  
et une louange égale aux bienfaits de l'homme  
qui nous a laissé le fruit de sa victoire ?  
Un simple mortel suffirait-il à tant de gloire ?  
Pour un esprit si grand, le nom d'homme paraît trop faible :  
la grandeur de son œuvre nous fait voir en lui un dieu.  
Oui, illustre Memmius, cet homme fut un dieu,  
lui qui le premier découvrit cette manière de vivre  
que nous appelons aujourd'hui la sagesse ; par son art,  
il conduisit notre existence, au milieu des tempêtes,  
des ténèbres vers une lumière calme et pure.  
Compare maintenant les anciens bienfaits des autres dieux :  
Cérès, dit-on, donna les moissons, et Bacchus  
enseigna aux hommes le jus de la vigne.  
On pouvait pourtant vivre sans ces présents :  
certains peuples, dit-on, s'en passent encore.  
Mais peut-on bien vivre sans un cœur apaisé ?  
Voilà pourquoi mérite davantage le nom de dieu  
celui dont les douces consolations, répandues  
parmi les peuples, calment encore les esprits.  
Vas-tu placer au-dessus de lui les travaux d'Hercule ?  
Tu t'éloignerais alors bien loin de la raison.  
Que pourrait encore contre nous le lion de Némée,  
dont la gueule immense est depuis longtemps fermée ?  
Que pourraient le taureau de Crète ou le sanglier  
d'Arcadie, ou l'hydre hérissée d'un collier  
de serpents venimeux ? Que nous ferait à Rome  
Géryon avec ses trois corps ?  
Que nous feraient les chevaux de Diomède,  
soufflant le feu par les naseaux,  
au loin, en Thrace, près de l'Ismare ? Et les oiseaux  
féroces qui hantaient le lac Stympale ?  
Même le terrible serpent, gardien de l'arbre  
où brillaient les pommes d'or,  
pourrait enrouler ses anneaux gigantesques,  
près du rivage atlantique, dans ces lieux lointains  
où ni les nôtres ni les barbares n'osent aller :  
tous ces monstres ont péri. Mais s'ils vivaient encore,  
invincibles, quel mal pourraient-ils vraiment nous faire ?  
La terre regorge encore de bêtes semblables ;  
les montagnes, les forêts profondes  
sont pleines de présences qui inspirent la peur.  
Mais nous pouvons généralement éviter ces lieux.  
Si notre cœur, en revanche, n'est pas purifié,  
quels combats et quels dangers nous assaillent malgré nous !  
Que de soucis obstinés nous tiennent enfermés !  
Que de désirs violents et de peurs nous déchirent !  
Orgueil, colère, débauche : dans quels gouffres  
le luxe et l'oisiveté nous précipitent !  
Et l'homme presque divin qui, par ses paroles,  
a vaincu ces monstres de l'esprit et chassé nos terreurs,  
non par les armes, mais par la raison,

ne mériterait pas d'être compté parmi les dieux ?  
Lui surtout, qui a parlé des immortels en homme inspiré  
et dévoilé par ses mots toute la nature des choses ?

# MORS MUNDI (MORTALITÉ DU MONDE)

Le monde n'est pas éternel : il naît d'assemblages et se défait avec eux.  
Ce qui se forme croît, change, vieillit et finit par se dissoudre.  
La ruine du monde obéit aux mêmes lois que celle des corps.



1. Naissance  
du monde

2. Croissance  
et ordre

3. Vieillesse  
et ruine

4. Dissolution  
finale

**LE MONDE EST MORTEL**

*La terre, la mer, le ciel et leurs assemblages ont eu un commencement et connaîtront une fin.* <sup>64</sup>

Je marche sur ses traces et poursuis son raisonnement.  
 Sa pensée m'a montré par quel pacte chaque chose naît,  
 60 combien de temps elle doit durer dans les limites  
 que les lois profondes de la nature ne lui permettent pas de franchir.  
 Je t'ai d'abord montré que l'âme obéit à ces lois,  
 qu'elle naît avec le corps  
 et ne peut rester intacte à travers l'immensité du temps.  
 J'ai aussi démasqué sans recours le mensonge  
 des images de morts qui trompent nos rêves.  
 L'ordre de mon raisonnement me conduit maintenant à montrer  
 que le monde a eu une naissance et ne peut durer toujours ;  
 que son corps est mortel ; comment les rencontres de la matière  
 ont formé la terre, la mer et la lumière ;  
 quels assemblages ont lancé dans le ciel  
 le disque de la lune et l'éclat du soleil ;  
 quels êtres vivants la terre a fait surgir,  
 et quelles créatures de la fable n'ont jamais pu naître ;  
 comment les hommes ont attribué des noms aux choses  
 et varié les sons qu'ils échangeaient entre eux ;  
 enfin, comment la peur des dieux s'est glissée  
 au fond des cœurs et maintient sacrés  
 80 les temples, les bois, les lacs, les autels et les statues,  
 faisant peser son ombre sur les mortels.  
 J'expliquerai aussi quelle force naturelle règle  
 la course du soleil et le chemin de la lune.  
 Ne va pas croire que ces astres parcourent librement  
 leurs cercles éternels entre la terre et le ciel  
 pour faire pousser les êtres vivants et mûrir les récoltes,  
 ni que leur mouvement obéit à un dessein des dieux.  
 Les dieux vivent dans une paix sans souci.  
 Mais même ceux qui ont bien compris cette vérité,  
 s'ils s'étonnent encore sans connaître les causes  
 des phénomènes qui se produisent dans l'immensité du ciel,  
 retombent souvent, sous le poids de leur admiration,  
 dans les anciennes croyances religieuses.

**LES PARTIES DU MONDE SE DÉFONT**

*Tout ce qui croît, se transforme et perd de la matière porte en soi les signes de la mortalité.* <sup>65</sup>

Malheureux ! Ils se donnent de nouveaux maîtres,  
 vigilants et tout-puissants, faute de savoir  
 ce qui peut exister et ce qui ne le peut pas,  
 et quelles limites profondes bornent la puissance de chaque chose.  
 Mais assez de promesses : venons-en aux faits.  
 Regarde d'abord la mer, la terre et le ciel,  
 ces trois grandes parties de l'immense univers,  
 100 si différentes par leur nature et leur apparence :  
 un seul jour, Memmius, les livrera toutes à la ruine.  
 Toute la construction du monde s'effondrera,  
 elle qui résiste depuis si longtemps au poids des âges.  
 Je sais combien cette idée est nouvelle et surprenante,  
 et combien il est difficile de convaincre par les mots  
 que le ciel et la terre connaîtront une fin.  
 Ainsi va toute idée qui échappe au toucher

et au regard, ces deux chemins les plus sûrs  
 par lesquels l'évidence atteint notre esprit :  
 l'oreille reçoit avec méfiance  
 ce qu'elle entend nommer pour la première fois.  
 Je parlerai pourtant. Peut-être que les faits eux-mêmes  
 donneront bientôt raison à mes paroles ;  
 peut-être entendras-tu approcher l'heure suprême  
 — puisse la fortune qui gouverne les événements  
 tenir ce malheur loin de nous, et la raison seule  
 te convaincre, sans que la catastrophe ait à le faire ! —  
 l'heure où d'effroyables secousses réduiront le monde en poussière,  
 au milieu de craquements terribles,  
 et l'ébranleront jusque dans ses fondations.  
 Mais avant que mon raisonnement prononce cet arrêt,  
 plus certain et plus sacré que les réponses  
 de la Pythie, assise sur son trépied  
 sous le laurier d'Apollon,  
 je vais fortifier ton esprit par un enseignement solide,  
 pour le délivrer des chaînes du préjugé.  
 Car tu pourrais croire que la terre et la mer,  
 la lune, le soleil et les feux du ciel  
 sont des corps divins, voués à l'éternité ;  
 tu pourrais alors juger coupable d'un crime inexpiable  
 celui qui annonce que l'œil du ciel s'éteindra  
 et qui, par la raison, sape les remparts du monde,  
 comme un nouveau Titan digne des enfers,  
 mortel assez audacieux pour appeler mortel ce qui ne meurt pas.  
 Mais ces choses sont si loin de la divinité,  
 si indignes d'être rangées parmi les dieux,  
 qu'elles nous offrent plutôt l'image exacte  
 d'une matière privée de vie et de pensée.  
 Ne crois pas que l'âme ou l'intelligence  
 puissent naître au hasard dans n'importe quel corps.  
 Un arbre pousse-t-il dans le ciel ? Un poisson vit-il dans un champ ?  
 Trouve-t-on des nuages au fond de la mer,  
 de la sève dans la pierre ou du sang dans le bois ?  
 Chaque force a le lieu que sa nature lui assigne.  
 L'âme ne peut naître loin des nerfs et du sang.  
 Si elle le pouvait, elle apparaîtrait pourtant encore dans l'homme :  
 elle pourrait s'installer dans le crâne, l'épaule ou le talon,  
 mais resterait toujours dans le même être,  
 comme un liquide change de vase sans changer de nature.  
 Or nous voyons au contraire que la nature fixe  
 dans le corps humain un lieu déterminé  
 où l'esprit et l'âme peuvent naître et se développer.  
 À plus forte raison devons-nous refuser de leur imaginer  
 une demeure hors de tout corps vivant,  
 dans le feu du soleil ou les hauteurs de l'air,  
 dans la terre qui se décompose ou dans les eaux de la mer,  
 matières si loin d'être immortelles  
 qu'elles ne possèdent même pas la vie.  
 Et dans quelle partie de ce monde les dieux  
 auraient-ils établi leur demeure sacrée ?  
 Leur nature est subtile, très éloignée de nos sens,  
 et l'esprit seul peut à peine la saisir.  
 Puisqu'elle échappe au contact de nos mains,  
 elle ne peut toucher aucun des corps que nous touchons :  
 ce qui ne peut être touché ne peut pas toucher à son tour.

Leur demeure doit donc être aussi subtile qu'eux,  
 et sans ressemblance avec les lieux où nous vivons.  
 Je le montrerai plus longuement ailleurs.  
 Mais prétendre que les dieux ont voulu, pour les hommes,  
 préparer la magnifique structure du monde ;  
 qu'il faut pour cela louer leur œuvre admirable,  
 la croire éternelle et immortelle comme eux ;  
 qu'il est criminel et impie d'attaquer  
 par le raisonnement l'antique fondation  
 que les artisans divins auraient bâtie  
 pour l'humanité et mise à l'abri du temps ;  
 ajouter cent autres fables du même genre : voilà la déraison.  
 Quel avantage les dieux tireraient-ils de notre gratitude ?  
 Pourquoi travailleraient-ils pour nous ? Bienheureux,  
 180 immortels, que pourrions-nous leur apporter ?  
 Quel désir aurait pu les pousser  
 à troubler le calme de leur existence ?  
 On comprend qu'un être malheureux veuille changer de vie ;  
 mais quel souvenir, quel espoir ou quel danger  
 aurait fait naître, dans une existence éternellement heureuse,  
 le désir d'une beauté nouvelle ?  
 Faut-il croire qu'avant la naissance du monde  
 les ténèbres rendaient les dieux malheureux ?  
 Et pour nous, était-ce un mal de ne pas être nés ?  
 Celui qui existe peut tenir à la vie,  
 tant que le plaisir l'y retient doucement ;  
 mais qui peut regretter ce qu'il n'a jamais connu ?  
 À celui qui n'a jamais compté parmi les vivants,  
 qu'importe de n'avoir jamais vu le jour ?  
 Pour créer le monde, les dieux auraient dû savoir  
 ce qu'ils voulaient faire et l'imaginer d'avance.  
 Mais qui leur aurait fourni les modèles des choses ?  
 Qui leur aurait révélé les propriétés des éléments  
 et tout ce que peuvent leurs combinaisons ?  
 200 À moins que la nature elle-même ne leur ait donné la leçon !  
 Depuis un temps infini, les innombrables éléments  
 qui forment la matière, poussés par les chocs  
 et entraînés par leur propre poids,  
 se déplacent de toutes les manières,  
 se rencontrent, s'essaient, changent de combinaison.  
 Ainsi leurs assemblages ont fini par faire surgir les choses.  
 Le temps suffit à expliquer comment les corps premiers  
 ont rencontré cet ordre et ces accords,  
 et pris les mouvements qui forment et renouvellent  
 la trame de l'univers que tu vois.  
 Même si j'ignorais de quoi les choses sont faites,  
 le seul spectacle de la terre et du ciel  
 me permettrait d'affirmer que le monde où nous vivons  
 n'a pas été préparé par les dieux pour les hommes.  
 L'œuvre elle-même suffit à nier de tels auteurs.  
 Sous l'immense voûte ondoyante du ciel,  
 que de montagnes et de rochers,  
 que de vastes marais occupent la terre !  
 Ajoute les forêts pleines de bêtes et les mers  
 220 qui séparent au loin les rivages,  
 puis le froid interminable et la chaleur meurtrière  
 qui retirent aux mortels près des deux tiers du monde.  
 Le reste se couvrirait de ronces

si la force humaine ne résistait pas à la nature,  
 en gémissant sur l'outil qui fend la terre  
 et en lui opposant son travail pour vivre.  
 Quelle récolte pourrait monter librement vers l'air  
 si le soc robuste, conduit par notre main,  
 ne retournait pas la terre et ne la soumettait  
 à notre effort obstiné ?

Et même alors, quand la récolte, fruit de nos peines,  
 couvre enfin les champs de verdure et de fleurs,  
 un soleil trop ardent suffit à la brûler ;  
 ou bien une averse soudaine, le gel,  
 les vents et leurs tourbillons la ravagent.

## LE MONDE A COMMENCÉ

*L'histoire récente des arts et des cités contredit l'idée  
 d'un ordre éternel.* <sup>66</sup>

Et les bêtes féroces ? Pourquoi la nature,  
 sur terre comme en mer, les nourrit-elle contre l'homme ?  
 Pourquoi les saisons apportent-elles les maladies,  
 chacune à son tour ? Pourquoi la mort prématurée  
 erre-t-elle partout, sans regarder l'âge ?

Comme un marin rejeté par des vagues cruelles,  
 l'enfant, lorsque la nature le dépose  
 sur les rivages du monde, arraché dans la douleur  
 au ventre de sa mère, gît nu sur le sol,  
 sans défense, sans parole, privé de tout secours.  
 Dès le seuil de la vie, il remplit l'espace  
 de ses cris plaintifs : tant de maux l'attendent.

Les troupeaux et les bêtes sauvages, eux,  
 grandissent sans hochet et sans nourrice tendre  
 qui leur parle d'une voix douce et maladroite.  
 Ont-ils besoin de changer de vêtements  
 avec les saisons ? Leur faut-il des armes  
 ou de hautes murailles pour protéger leurs biens ?  
 La terre produit pour tous ce qui leur est nécessaire,  
 et la nature ingénieuse travaille pour eux.

Puisque le corps de la terre, les eaux,  
 les souffles légers de l'air et les vapeurs brûlantes,  
 tout ce qui semble constituer le monde,  
 est formé d'éléments qui naissent et meurent,  
 le monde entier doit, lui aussi, naître et mourir.

Car nous voyons partout les mêmes lois condamner  
 un corps au destin de ses parties :  
 ce qui compose une chose naît et périt comme elle.  
 Lorsque je vois les membres immenses du monde  
 s'épuiser puis se reformer,  
 je sais que le ciel et la terre ont eu un commencement  
 et qu'une destruction future les attend.

Ne crois pas, Memmius, que j'affirme sans preuve  
 la mortalité de la terre, de l'eau,  
 de l'air et du feu, ni que je parle à tort  
 de leur disparition suivie d'un renouvellement.  
 Regarde d'abord la terre : à chaque instant,  
 le soleil la brûle et la ronge ; sans relâche,  
 les pas innombrables la frappent, l'usent  
 et soulèvent des nuages de poussière  
 que les vents dispersent dans l'air.  
 La pluie transforme une partie du sol en boue,

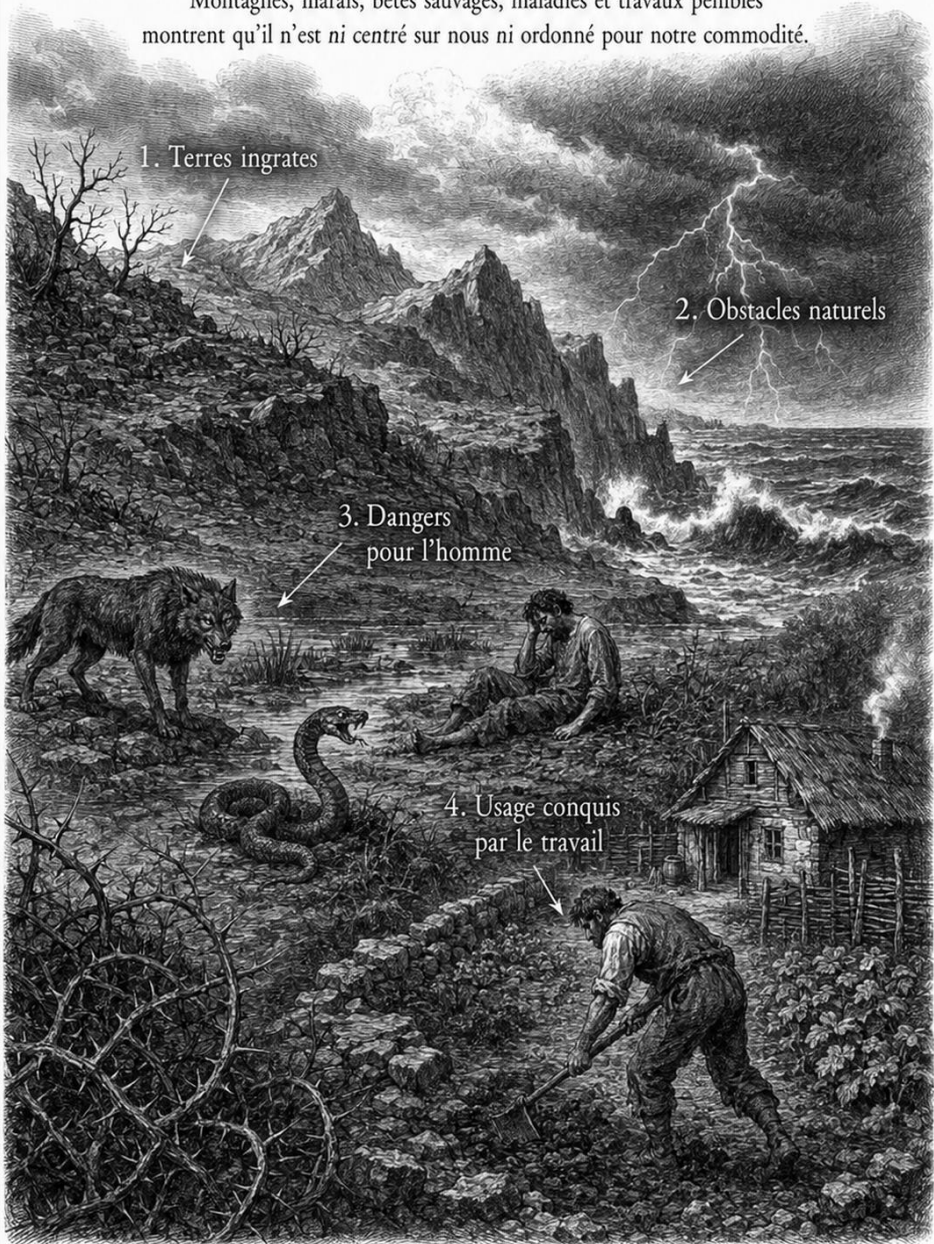
et les fleuves rongent les rives qu'ils longent.  
 Tout corps qui nourrit et fait grandir d'autres corps  
 280 leur abandonne une part de lui-même.  
 Puisque la terre est à la fois la mère commune  
 et le tombeau de toutes choses,  
 elle se dépense et se reforme tour à tour.  
 Il en va de même des lacs, des sources et des mers.  
 L'écoulement continu des torrents et des fleuves  
 montre assez que des eaux nouvelles les alimentent.  
 Mais tout ce qui afflue est aussi emporté,  
 et la mer garde ainsi son niveau.  
 Les vents balaient sans cesse sa surface  
 et lui retirent tout ce qui déborde ;  
 le soleil éclatant aspire une partie des eaux,  
 tandis qu'une autre s'infiltré dans le sol.  
 Elle y perd son sel, traverse la terre,  
 puis se rassemble aux sources des fleuves  
 et recommence à couler sur le monde,  
 dans les chemins que son courant s'est ouverts.  
 Quant à l'air, sa matière entière change  
 d'innombrables fois à chaque heure.  
 Tout ce qui s'échappe des choses se répand  
 300 dans cette mer immense ; mais l'air leur rend à son tour  
 des éléments, sans quoi tous les corps,  
 depuis longtemps dissous, seraient devenus de l'air.  
 Il ne cesse donc de naître des choses  
 et de retomber en elles, puisque tout s'écoule.  
 Le jour lui-même est une lumière toujours nouvelle  
 que le soleil verse sans relâche dans le ciel.  
 À chaque instant, une clarté fraîche  
 remplace celle qui vient de disparaître.  
 Car tout rayon se perd dès qu'il atteint un corps.  
 Dès qu'un nuage passe devant le soleil  
 et coupe, comme un écran, le chemin de ses rayons,  
 toute la lumière située sous lui s'éteint aussitôt,  
 et la terre s'assombrit à l'endroit où il passe.  
 Il faut donc qu'un éclat neuf baigne constamment les choses :  
 chaque premier jet de lumière disparaît,  
 et rien ne pourrait rester visible  
 si la source du jour ne renouvelait sans cesse son feu.  
 Nos lumières terrestres, dans la nuit,  
 obéissent exactement à la même loi.  
 320 Les lampes suspendues et les torches grasses de résine,  
 qui brillent en crachant une épaisse fumée,  
 s'empressent de produire toujours une flamme nouvelle.



# NON NOBIS FACTUS MUNDUS

## (LE MONDE N'EST PAS FAIT POUR NOUS)

La nature n'a point façonné le monde pour l'usage de l'homme.  
Montagnes, marais, bêtes sauvages, maladies et travaux pénibles  
montrent qu'il n'est *ni* centré sur nous *ni* ordonné pour notre commodité.



1.  
Terres ingrates

2.  
Obstacles  
naturels

3.  
Dangers pour  
l'homme

4.  
Usage conquis  
par le travail

**LE MONDE N'EST PAS FAIT POUR NOUS**

*Ses défauts et ses dangers démentent toute providence  
centrée sur les besoins humains.* <sup>67</sup>

Le feu succède au feu sans laisser de vide ;  
la clarté naissante suit si vite celle qui meurt  
que leur continuité nous paraît parfaite.  
De même, le soleil, la lune et les étoiles  
tirent sans cesse d'une source nouvelle  
les feux qui naissent et disparaissent tour à tour.  
Ne les crois donc pas invulnérables au temps.  
Les pierres elles-mêmes finissent par céder.  
Vois les tours s'effondrer, les rochers se décomposer ;  
vois les temples et les statues des dieux,  
fatigués par les années, se fendre et tomber.  
La puissance sacrée ne peut repousser les limites  
du destin ni lutter contre les lois de la nature.  
Les monuments élevés par les hommes  
se désagrègent eux aussi et s'écroulent.  
Des blocs se détachent du sommet des montagnes,  
incapables de supporter indéfiniment  
la force immense de l'âge.  
Ils ne tomberaient pas soudain  
s'ils avaient traversé sans dommage un temps infini.  
Regarde enfin ce qui entoure la terre,  
au-dessus et autour d'elle, et l'enveloppe tout entière.  
Si cet espace, comme certains le disent, produit de lui-même  
toutes choses et les reçoit après leur mort,  
il est lui aussi formé d'un corps né et mortel.  
Ce qui donne de sa substance pour nourrir d'autres êtres  
doit diminuer, puis se refaire en les recevant.  
D'ailleurs, si la terre et le ciel n'ont jamais commencé,  
s'ils existent depuis toujours, pourquoi les poètes  
n'ont-ils rien chanté avant la guerre de Thèbes  
et la ruine de Troie ?  
Où tant d'actions humaines auraient-elles disparu,  
sans laisser leur fleur dans une mémoire éternelle ?  
À mon avis, le monde est encore neuf ;  
sa nature est récente et son origine proche.  
Voilà pourquoi certains arts se perfectionnent encore,  
pourquoi la navigation reçoit chaque jour des inventions,  
et pourquoi les musiciens viennent à peine de créer de nouveaux sons.  
La connaissance de la nature elle-même est récente,  
et moi, le premier parmi les premiers,  
je peux aujourd'hui la faire entendre dans notre langue.  
Suppose que tout cela ait déjà existé autrefois,  
mais qu'une chaleur dévorante ait détruit  
des générations entières et effacé leurs traces,  
qu'une grande secousse ait renversé les villes,  
ou que des pluies continues aient fait déborder  
les fleuves et recouvert les cités :  
tu dois d'autant plus reconnaître que la terre et le ciel périront.  
Puisque le monde a déjà subi de si grands dangers,  
une cause à peine plus violente  
aurait pu entraîner une ruine générale.  
Nous ne nous savons nous-mêmes mortels  
qu'en nous comparant aux autres : notre corps  
subit les mêmes maladies que ceux que la nature a fait mourir.

Trois conditions seulement permettent à une chose d'être éternelle.

La première est d'être un corps parfaitement plein,  
 impénétrable aux coups capables de séparer ses parties :  
 380 telle est la nature des éléments premiers.

La deuxième est de ne pouvoir recevoir aucun choc :  
 tel est le vide, qui demeure intact  
 et n'éprouve jamais la moindre atteinte.

La troisième est de n'avoir autour de soi aucun espace  
 où ses parties puissent se disperser et se dissoudre :  
 tel est le tout de l'univers. Où pourrait-il s'échapper ?

Quels corps extérieurs pourraient le frapper  
 et briser sa masse, puisqu'il n'existe rien hors de lui ?  
 Le monde possède-t-il un corps parfaitement solide ?

Non : tu sais que le vide est mêlé à sa matière.

Est-il lui-même semblable au vide ? Non : il ne manque pas  
 de corps venus de l'infini, capables de se rassembler  
 en un violent tourbillon et de l'abattre,

ou de lui apporter quelque autre forme de destruction.

Il existe aussi une immensité de lieu  
 où les remparts du monde peuvent se disperser,  
 s'effondrer et perdre leur force.

La porte de la mort n'est donc fermée  
 ni au ciel, ni au soleil, ni à la terre,

400 ni aux eaux profondes de la mer : elle s'ouvre devant eux, immense.

Tu dois donc reconnaître qu'ils ont eu une naissance.

Car des corps mortels n'auraient pas pu,  
 depuis un temps infini, résister jusqu'à nous à la force des âges.

Regarde maintenant les grandes parties du monde  
 se livrer sans relâche un combat acharné.

Cette longue lutte ne doit-elle pas finir un jour ?

Le feu pourrait boire toutes les eaux  
 et, n'ayant plus d'adversaire,  
 atteindre enfin le but vers lequel il tend.

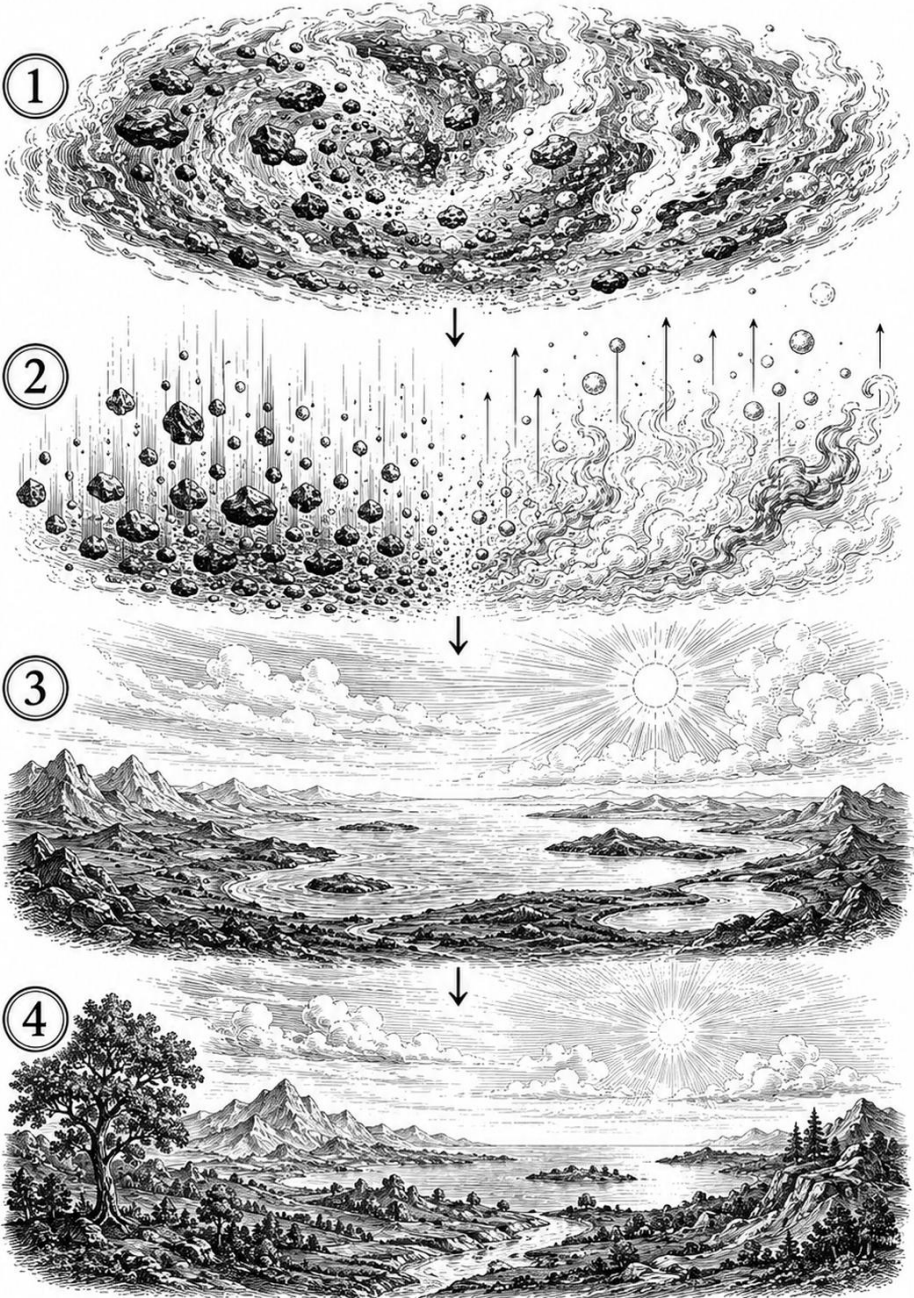
Jusqu'ici pourtant, son effort échoue :  
 les fleuves apportent à la mer tant d'eau  
 qu'ils menacent de tout recouvrir sous leurs flots.

Menace vaine elle aussi : les vents balaient la surface,  
 et le soleil défait l'eau sous ses rayons,  
 espérant tout dessécher avant que la mer  
 puisse achever d'envahir la terre.

# ORIGO MUNDI

## (LA FORMATION DU MONDE)

Selon Lucrèce, le monde ne naît pas d'un dieu ni d'un dessein, mais du mouvement naturel des éléments éternels. Rien n'est créé : les matières, toujours en mouvement, se séparent selon leur poids et leur nature, donnant naissance, sans intention, au monde que nous habitons.



1. Matières  
confondues

2. Séparation  
selon les poids

3. Terre, mer  
et ciel

4. Monde constitué  
sans dessein

## GENÈSE DU MONDE

*Les éléments se trient selon leur poids et leurs affinités  
jusqu'à former terre, mer, air et astres.* <sup>68</sup>

Ainsi le feu et l'eau se font une guerre immense,  
où chacun lutte pour gouverner le monde.  
Une fois déjà, dit-on, le feu l'a emporté ;  
420 une autre fois, l'eau a régné sur les terres.  
Le feu domina lorsque, selon la légende,  
les chevaux du Soleil emportèrent Phaéton  
hors de sa route, à travers tout le ciel.  
Alors le père tout-puissant, saisi d'une vive colère,  
frappa le jeune homme de sa foudre  
et le précipita de son char vers la terre.  
Le Soleil se porta au-devant de sa chute,  
rassembla les chevaux dispersés et tremblants,  
reprit la lampe éternelle du monde  
et remit toute chose sur sa route.  
Voilà ce que racontaient les anciens poètes grecs,  
mais leur récit s'éloigne beaucoup de la vérité.  
Le feu peut vaincre lorsque, venus de l'infini,  
des éléments de feu se rassemblent en plus grand nombre.  
Puis leur force diminue à son tour,  
si une puissance contraire les repousse ;  
sinon, les choses périssent consumées par la chaleur.  
De même, l'eau a pu un jour prendre le dessus,  
quand des masses liquides venues de l'infini  
440 ont recouvert, dit-on, les vies humaines.  
Puis une force opposée les a repoussées,  
les pluies ont cessé et les fleuves ont perdu leur violence.  
Expliquons maintenant dans quel ordre  
la rencontre de la matière a formé la terre, le ciel,  
les profondeurs de la mer, le soleil et la lune.  
Les éléments n'ont certainement pas pris conseil entre eux,  
ni réglé leur place par une intelligence habile ;  
ils n'ont conclu aucun accord sur leurs mouvements.  
Mais, depuis un temps infini, des corps innombrables,  
poussés par les chocs et entraînés par leur poids,  
se meuvent de toutes les manières, se rencontrent  
et essaient toutes les combinaisons qu'ils peuvent former.  
Après avoir traversé l'immensité des âges,  
éprouvé tous les mouvements et tous les assemblages,  
ils finissent parfois par se disposer  
dans l'ordre qui devient soudain le commencement  
de grandes choses : la terre, la mer, le ciel  
et toutes les espèces vivantes.  
On ne voyait alors ni le disque du soleil  
460 voler dans les hauteurs avec sa lumière immense,  
ni les étoiles du vaste monde, ni la mer,  
ni le ciel, ni la terre, ni l'air, ni rien qui nous ressemble.  
Il n'existait qu'une masse nouvelle,  
une sorte de tempête confuse.  
Puis les parties semblables commencèrent à se rejoindre,  
les semblables à s'unir aux semblables,  
et le monde sépara peu à peu ses grands membres.  
Les éléments, différents par leur forme,  
mêlaient encore dans leur lutte les intervalles,  
les chemins, les liens, les poids, les chocs,

les rencontres et les mouvements.

Mais ils ne pouvaient pas tous rester assemblés,  
ni se communiquer des mouvements compatibles.

Alors le ciel profond se sépara de la terre,  
la mer concentra ses eaux dans un espace distinct,  
et les feux purs de l'éther gagnèrent leur propre domaine.

D'abord, les éléments de terre, lourds et enchevêtrés,  
se réunirent au centre

et occupèrent les régions les plus basses.

480 Plus ils se pressaient et s'attachaient les uns aux autres,  
plus ils expulsaient les éléments destinés à former  
la mer, les étoiles, le soleil, la lune et les remparts du monde.

Tous ceux-ci sont faits de semences plus légères,  
plus rondes et beaucoup plus petites que celles de la terre.

À travers les pores de cette masse, l'éther chargé de feu  
s'éleva le premier

et emporta avec lui de nombreux éléments légers.

Nous voyons de même, au matin, la lumière du soleil  
rougir l'herbe couverte de rosée ;

les lacs et les fleuves exhalent une brume,  
et la terre elle-même semble parfois fumer.

Toutes ces vapeurs montent, se réunissent en hauteur  
et tendent sous le ciel un voile de nuages.

Ainsi l'éther léger et facile à répandre  
se condensa autour du monde,

s'étendit largement dans toutes les directions  
et enferma le reste dans son étreinte avide.

Puis apparurent les principes du soleil et de la lune,  
dont les disques roulent entre la terre et l'éther.

500 Ils n'étaient ni assez lourds pour tomber jusqu'au fond,  
ni assez légers pour glisser dans les régions les plus hautes.

Ils demeurèrent donc entre les deux,

sans être retenus par la terre ni absorbés par l'éther,  
et tournent comme des corps vivants,

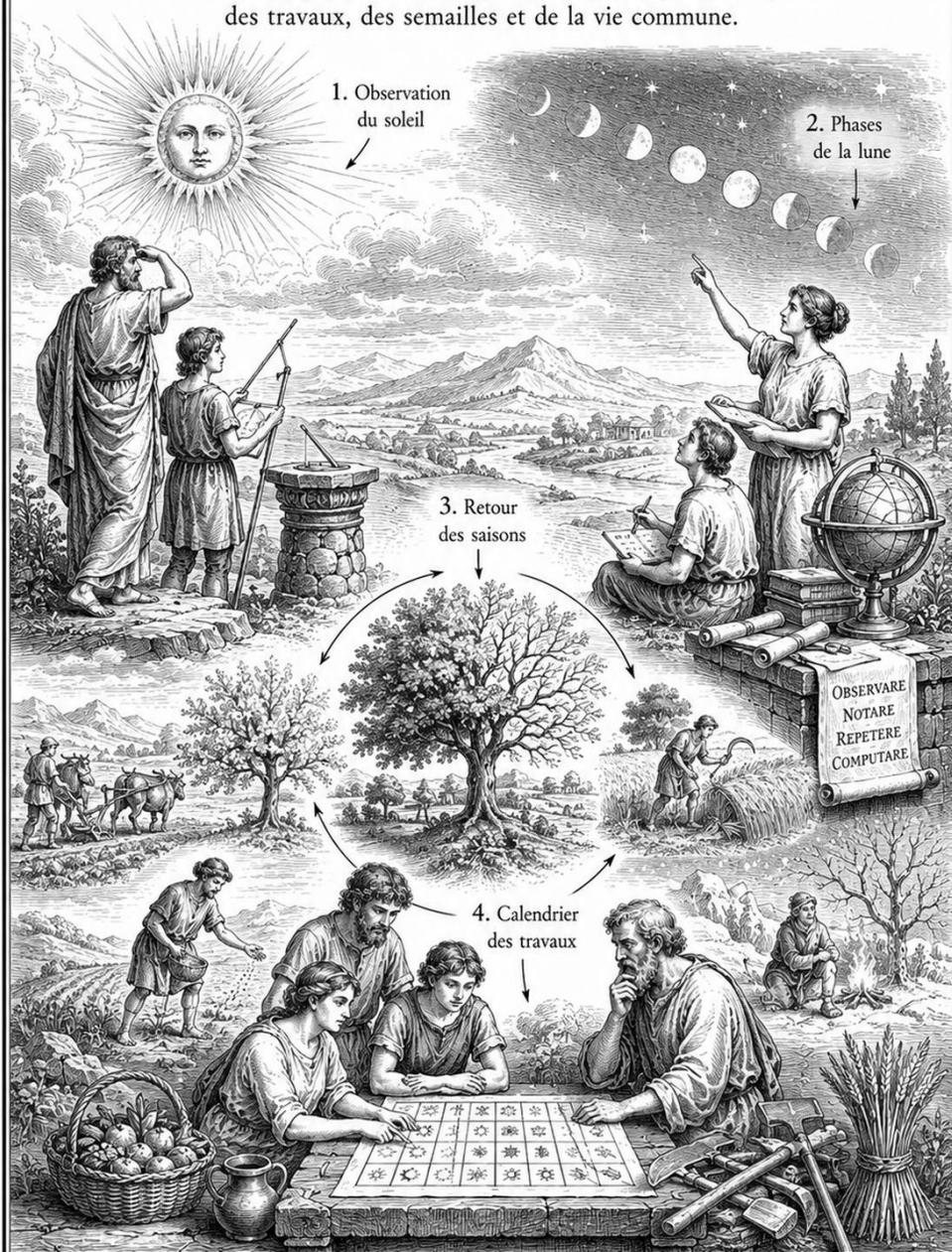
membres mobiles du vaste ensemble.

Dans notre propre corps aussi, certains membres bougent  
tandis que d'autres restent à leur place.

# SIDERA ET TEMPORA

## (LES ASTRES ET LA MESURE DU TEMPS)

Le soleil, la lune et le retour des saisons apprennent aux humains la mesure du temps. De l'observation des astres naquirent le rythme des travaux, des semailles et de la vie commune.



1.  
Observation  
du soleil

2.  
Phases  
de la lune

3.  
Retour  
des saisons

4.  
Calendrier  
des travaux

## MOUVEMENTS DU CIEL

*Lucrèce propose plusieurs causes possibles plutôt qu'une explication unique imposée sans preuve.* <sup>69</sup>

Après le retrait de ces matières, la terre s'affaissa soudain  
à l'endroit où s'étend maintenant l'immense nappe bleue,  
et l'eau salée remplit les creux.

Jour après jour, la chaleur de l'éther  
et les rayons du soleil frappèrent la terre de tous côtés,  
la resserrant vers son centre et condensant sa masse.

Plus elle se contractait, plus une sueur salée  
s'échappait de son corps et grossissait la mer ;  
plus aussi des éléments de vapeur et d'air  
s'envolaient hors d'elle et se condensaient au loin,  
formant les temples lumineux du ciel.

Les plaines s'affaîsèrent ; les rochers,  
520 incapables de descendre partout également,  
restèrent plus élevés,

et les montagnes grandirent au-dessus des campagnes.  
Ainsi le poids compact de la terre se fixa.

Toute la lourde boue du monde coula vers le bas  
et se déposa au fond comme une lie.

Au-dessus restèrent, purifiés de leurs éléments lourds,  
la mer, puis l'air, puis l'éther enflammé.

Tous sont formés de corps plus fluides,  
mais l'éther est le plus fluide et le plus léger.

Il coule au-dessus des souffles de l'air  
sans mêler sa pure substance à leurs mouvements.

Il leur abandonne les tempêtes et les tourbillons,  
tandis que, paisible, il poursuit sa course  
et entraîne les astres dans un mouvement régulier.

La mer nous offre une image de ce mouvement :  
ses flots reviennent selon un rythme constant  
et gardent une allure presque uniforme.

Quelle cause dirige la course régulière  
des étoiles ? Je vais maintenant l'expliquer.

540 Peut-être d'abord la voûte entière du ciel tourne-t-elle ;  
il suffirait que l'air, en la pressant de tous côtés,  
forme autour d'elle deux courants opposés :  
l'un passerait au-dessus et pousserait vers les hauteurs  
les feux qui brillent dans le ciel,  
l'autre circulerait en sens contraire sous le monde.

Ainsi une roue tourne sous l'eau qui s'écoule,  
faisant monter et descendre ses récipients.

Mais le ciel peut aussi rester immobile,  
tandis que les étoiles se déplacent à travers lui.

Peut-être des courants d'éther, enfermés dans son enceinte,  
cherchent-ils une issue et, dans leur course,  
entraînent-ils rapidement les feux célestes.

Peut-être encore l'air venu du dehors  
les pousse-t-il ; ou bien les astres eux-mêmes,  
attirés par leur nourriture, suivent-ils dans le ciel  
les éléments de feu qu'ils consomment en chemin.

Laquelle de ces causes agit dans notre monde ?

Il est difficile de le savoir. Je montre celles  
qui peuvent produire ce mouvement dans les mondes divers  
560 que l'univers immense contient.

J'expose plusieurs explications possibles ;



l'une d'elles, nécessairement,  
fait tourner les astres au-dessus de nous.  
Mais choisir avec certitude laquelle  
dépasse celui dont les pas restent liés à la terre.  
Pour que notre globe demeure immobile  
au centre du monde, il faut que son poids,  
en descendant, perde peu à peu sa force  
et que sa face inférieure soit naturellement accordée  
à l'air qui lui sert de support.

Cette union remonte à la naissance même du monde :  
voilà pourquoi la terre ne pèse pas sur l'air.

De même, le poids de nos membres ne nous gêne pas :  
la tête n'accable pas le cou,

et la masse du corps n'écrase pas les pieds ;  
mais un objet extérieur, même beaucoup plus léger,  
nous fatigue lorsqu'il repose sur nous.

Tout dépend de la manière dont les corps sont unis.

580 La terre n'est donc pas un poids étranger  
jeté soudain dans un air qui ne lui appartenait pas.

Elle est née avec lui, formée dans sa substance,  
et tient au monde comme un membre tient au corps.

Quand un tremblement l'ébranle, tout ce qu'elle porte  
tremble en même temps qu'elle.

Cela montre encore qu'un lien profond  
unit notre globe au fluide qui l'entoure.

Dès l'origine, l'air, la terre et le ciel  
plongent leurs racines dans une même matière,  
et leur accord appartient à l'unité du monde.

L'âme n'est-elle pas faite d'éléments extrêmement subtils ?

Elle soutient pourtant tout le poids du corps.

Telle est la force d'une union naturelle.

Lorsque le corps bondit et fend l'air,  
c'est l'âme qui donne l'impulsion et dirige le mouvement.

Vois quelle puissance une trame légère  
exerce sur la masse à laquelle elle est attachée :

l'âme gouverne l'homme comme l'air soutient la terre.

Le disque lumineux du soleil ne peut être  
beaucoup plus grand ni beaucoup plus petit qu'il ne paraît.

600 Lorsqu'un feu, même éloigné, envoie jusqu'à nous  
ses rayons et sa chaleur,

son corps et son contour visible  
semblent à peine réduits par la distance.

Puisque la chaleur et la lumière du soleil  
atteignent nos sens et baignent les choses,  
sa grandeur réelle doit être proche de celle que nous voyons.

La lune, qu'elle renvoie une lumière empruntée

ou brille de son propre feu,

ne peut davantage être beaucoup plus grande  
que la forme qu'elle montre à nos yeux.

Car les objets que nous voyons de loin à travers l'air

ont d'ordinaire des contours incertains,

tandis que le bord de la lune se découpe  
dans la nuit avec une netteté parfaite.

Elle doit donc être, dans le ciel,

à peu près telle qu'elle nous apparaît depuis la terre.

Enfin, les feux terrestres eux-mêmes,

aussi loin que nous puissions distinguer leur flamme,  
ne semblent guère changer de taille,

620 tant que l'œil voit clairement leur tremblement.  
 Jugeons donc les feux du ciel par leur grandeur apparente :  
 s'ils en diffèrent, ce ne peut être que très peu.  
 Ne t'étonne pas qu'un soleil si petit  
 puisse répandre une telle masse de feu,  
 inonder de lumière la terre et le monde entier.  
 Peut-être l'univers rassemble-t-il dans ce lieu  
 des flots de chaleur venus de toutes parts,  
 qui convergent vers cette unique source,  
 s'y concentrent et jaillissent ensuite  
 dans un courant toujours renouvelé.  
 Un mince filet d'eau, alimenté sans cesse,  
 peut ainsi arroser et couvrir une vaste prairie.  
 Ou bien le premier rayonnement du soleil,  
 faible en lui-même, chauffe-t-il tout l'espace  
 parce que l'air, de proche en proche,  
 prend feu et transmet la chaleur.  
 Une seule étincelle cachée dans l'herbe  
 ne suffit-elle pas à incendier tout un champ ?  
 Peut-être enfin des feux invisibles  
 640 se pressent-ils autour du soleil,  
 sans posséder eux-mêmes de lumière,  
 mais renforçant les rayons de l'astre brûlant.  
 Comment expliquer maintenant les retours du soleil,  
 sa marche d'un signe à l'autre,  
 et le changement de direction qui, après le solstice,  
 le mène du Cancer brûlant vers le Capricorne ?  
 Pourquoi la lune parcourt-elle son cercle en un mois,  
 tandis que le soleil met une année à faire le sien ?  
 Plusieurs causes sont possibles.

## JOURS, NUITS ET ÉCLIPSES

*Les variations célestes peuvent recevoir diverses explications compatibles avec les phénomènes.* <sup>70</sup>

Commençons par l'explication du sage Démocrite.  
 Plus un astre, dit-il, se trouve près de la terre,  
 moins le mouvement rapide du ciel peut l'entraîner.  
 Dans les régions inférieures, le tourbillon céleste  
 perd de sa vitesse ; le soleil avance donc  
 moins vite que les constellations les plus hautes,  
 car il circule bien au-dessous d'elles.  
 La lune, plus basse encore et plus proche de la terre,  
 avance plus lentement que le soleil  
 et ne peut suivre la vitesse des étoiles.  
 660 Plus le courant qui la porte est faible,  
 plus les signes du ciel la dépassent rapidement,  
 la rattrapent et recommencent leur cercle.  
 Ainsi, ce sont eux qui semblent revenir vers elle chaque mois,  
 et vers le soleil une fois par année.  
 Mais deux courants d'air peuvent aussi s'élever  
 des deux extrémités opposées du monde :  
 l'un pousserait régulièrement le soleil  
 des régions brûlantes vers les signes du froid,  
 et l'autre le ramènerait ensuite  
 des ténèbres hivernales vers les constellations ardentes.  
 Des flux contraires semblables peuvent guider la lune  
 et les astres qui parcourent  
 en plusieurs années leurs immenses circuits.

Ne vois-tu pas les nuages, poussés par des vents différents,  
 se déplacer dans des directions opposées,  
 les plus hauts à rebours des plus bas ?  
 Pourquoi des courants comparables  
 ne porteraient-ils pas les feux du ciel ?  
 La nuit envahit le monde lorsque le soleil,  
 680 arrivé au bord du ciel, laisse s'épuiser  
 les dernières forces de sa flamme,  
 usée par les chocs et par son long voyage ;  
 ou lorsque le même mouvement qui l'a porté au-dessus de nous  
 l'entraîne sous la terre.  
 Et chaque matin, lorsque l'aurore se lève  
 et répand sa lumière rose à l'horizon,  
 peut-être le soleil, revenant dans le ciel,  
 envoie-t-il devant lui les premiers rayons du jour.  
 Peut-être aussi des éléments de feu se rassemblent-ils  
 à l'heure fixée, unissent leurs forces  
 et forment chaque jour un soleil nouveau.  
 On raconte ainsi que, du sommet du mont Ida,  
 on voit à l'aube des feux dispersés  
 se réunir en une sphère brillante.  
 Pourquoi s'étonner que des éléments de feu,  
 rassemblés au même moment et au même endroit,  
 reforment l'astre et renouvellent sa lumière ?  
 La nature entière connaît des retours réguliers.  
 Au moment fixé, la plante du printemps fleurit,  
 700 puis, au moment fixé, la fleur tombe.  
 À un certain âge, les dents de l'enfant se détachent ;  
 plus tard, un léger duvet pousse sur son visage  
 et accompagne l'arrivée de la jeunesse.  
 Chaque saison ramène fidèlement  
 la foudre, le froid, les vents et les nuages.  
 Car, dès les commencements, les rapports des éléments  
 ont établi des lois qui associent  
 certains événements à certains moments.  
 Les nuits diminuent quand les jours grandissent,  
 et les jours raccourcissent quand les nuits s'allongent.  
 Le soleil doit donc voyager tantôt au-dessus,  
 tantôt au-dessous de la terre,  
 et diviser sa route en deux arcs inégaux.  
 Il rend alternativement à l'un  
 ce qu'il a retiré à l'autre,  
 jusqu'au point où la nuit devient égale au jour.  
 À cet endroit, également éloigné  
 des deux extrêmes de sa course,  
 entre les souffles du sud et ceux du nord,  
 720 il atteint le milieu du chemin oblique  
 que son mouvement annuel décrit  
 à travers le cercle incliné des constellations.  
 C'est ainsi que les représentations du ciel  
 nous font comprendre l'ordre de ses mouvements.  
 Mais peut-être l'air souterrain est-il plus dense par endroits :  
 le soleil, ralenti par cet obstacle,  
 aurait alors plus de peine à reparaître à l'est,  
 et l'hiver retiendrait longtemps ses nuits  
 avant de laisser monter la lumière.  
 Ou bien les saisons elles-mêmes  
 accélèrent-elles et ralentissent-elles

la réunion des feux qui forment le soleil chaque jour.  
 Si la lumière de la lune est un reflet du soleil,  
 elle ne peut montrer un disque entièrement éclairé  
 que lorsqu'elle reçoit de face ses rayons,  
 en se levant à l'opposé du soleil couchant.  
 Alors elle domine la nuit depuis l'autre bord du ciel.  
 Sa lumière grandit donc à mesure qu'elle s'éloigne du soleil ;  
 puis, quand elle revient de signe en signe  
 740 et descend de nouveau à sa rencontre,  
 son éclat se voile peu à peu et disparaît.  
 Telle est l'explication de ceux qui font de la lune une sphère  
 tournant sous les rayons du soleil ;  
 elle paraît très vraisemblable.  
 Mais la lune pourrait aussi posséder sa propre lumière,  
 et cependant montrer des phases changeantes.  
 Il suffirait qu'un autre corps, son compagnon,  
 la suive et vienne régulièrement la couvrir,  
 tout en restant invisible à nos yeux par sa nature obscure.  
 On peut encore imaginer une sphère  
 dont une moitié brille et dont l'autre reste sombre,  
 et qui montre tour à tour ses deux faces.  
 L'hémisphère lumineux, d'abord entièrement visible,  
 rentrerait peu à peu sous la moitié noire,  
 et la rotation produirait toutes les phases.  
 Babylone défend cette explication  
 contre celle des Chaldéens et de nos astronomes.  
 Mais de l'endroit où nous sommes,  
 comment trancher entre des systèmes rivaux ?  
 760 Tous deux restent possibles et également défendables.  
 Enfin, pourquoi la matière ne pourrait-elle pas  
 former chaque jour une lune nouvelle,  
 puis la détruire, une autre venant prendre  
 la même place et parcourir la même route ?  
 Rien ne rend cette hypothèse impossible.  
 La nature nous montre partout des successions régulières.  
 D'abord vient le printemps avec Vénus,  
 et Zéphyr marche devant eux comme un messager.  
 Flore couvre leur chemin  
 de couleurs éclatantes et de parfums.

## ORIGINE DES VIVANTS

*La terre humide et féconde a produit les premières  
 formes de vie.* <sup>71</sup>

Puis arrive l'été, accompagné de Cérès,  
 dans la poussière des moissons et les vents chauds.  
 L'automne suit, avec le dieu du raisin,  
 les tempêtes, les souffles violents  
 et les éclairs portés par les vents du sud.  
 Enfin viennent le froid, la neige et la glace,  
 et l'hiver engourdi, dont les dents claquent.  
 Pourquoi s'étonner que certains moments  
 fassent naître ou disparaître un astre,  
 780 quand tant de phénomènes reviennent à date fixe ?  
 Les éclipses elles aussi peuvent avoir plusieurs causes.  
 On dit que la lune, corps opaque, passe  
 entre la terre et le soleil  
 et cache un instant sa lumière à nos yeux.  
 Mais un autre corps dépourvu d'éclat

pourrait également se placer devant le soleil.  
 Le soleil pourrait même étouffer momentanément  
 sa propre flamme, puis retrouver son éclat  
 après avoir traversé une région hostile  
 qui l'empêchait de brûler.

Lorsque la lune s'éclipse, on explique de même  
 que la terre, passant entre elle et le soleil,  
 projette sur son disque un vaste cône d'ombre.  
 Mais un autre corps sombre pourrait aussi  
 se glisser entre les deux astres  
 et barrer un moment le passage de la lumière.  
 Enfin, si la lune brille de son propre feu,  
 elle peut rencontrer au cours de sa route  
 une matière qui l'entrave et éteint ses rayons.

800 Tu vois maintenant comment les profondeurs du ciel  
 ont pu donner naissance aux corps qui les habitent,  
 par quelle force le soleil et la lune se déplacent,  
 et quelles causes peuvent régler leurs révolutions ;  
 pourquoi ces deux yeux du monde ferment parfois  
 leur lumière et couvrent soudain la terre d'ombre,  
 avant de se rouvrir sur l'univers  
 et de lui rendre leur regard lumineux.

Revenons maintenant aux débuts du monde.  
 Voyons quelles premières formes la jeune terre,  
 encore tendre, essaya de faire monter vers la lumière  
 et livra aux souffles changeants de l'air.

Elle produisit d'abord les herbes :  
 leur éclat mouvant couvrit les collines et les plaines,  
 et les prairies se remplirent de verdure.

Puis les arbres, trouvant libre leur chemin,  
 s'élancèrent à l'envi dans les airs.

Comme les poils, les plumes et les crins  
 apparaissent sur les jeunes animaux,  
 la terre, jeune elle aussi,

820 se couvrit alors d'herbes et de petits arbres.

Ensuite elle fit naître les espèces vivantes,  
 innombrables et diverses, du sein de ses terres.

Elles ne sont pas tombées du ciel,  
 ni sorties des eaux salées de la mer :

la terre les a produites ; elles sont son œuvre,  
 et c'est à juste titre qu'on la nomme leur mère.

Aujourd'hui encore, de nombreux êtres  
 se forment dans le sol grâce à la chaleur et à l'humidité.

À plus forte raison, dans sa jeunesse féconde,  
 fécondée par un ciel lui aussi plein de force,  
 la terre pouvait-elle produire des êtres plus nombreux et plus vigoureux.

D'innombrables oiseaux sortirent d'abord de leurs œufs  
 et ouvrirent leurs ailes au soleil du printemps.

Ainsi, au début de l'été, la cigale  
 quitte aujourd'hui encore son enveloppe,  
 cherchant aussitôt la vie et la nourriture.

# FORMÆ MAL APTÆ

## (FORMES MAL AJUSTÉES)

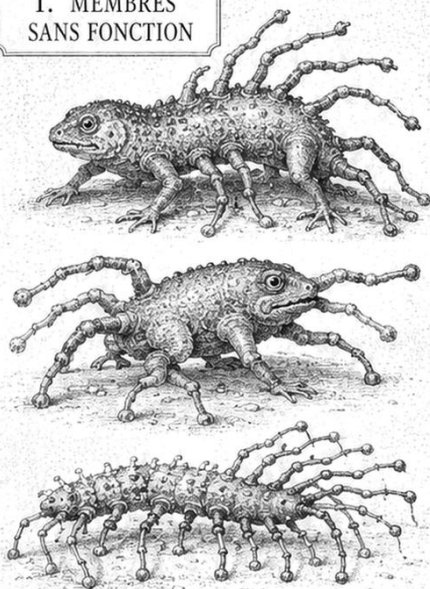


La nature tente d'innombrables combinaisons de parties.

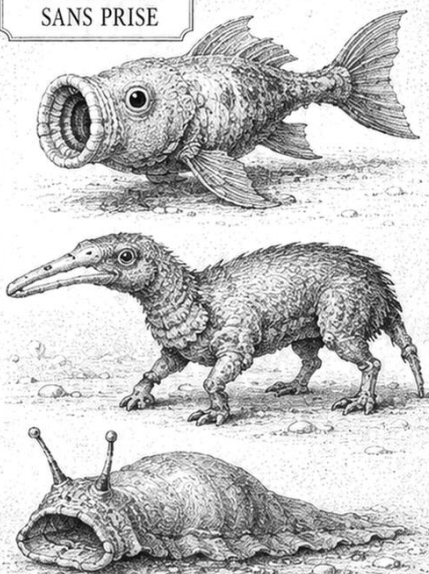
Certaines donnent naissance à des *formae mal aptae*  
(formes mal ajustées), incapables de se nourrir,  
de se mouvoir ou de durer.

Les espèces viables seules subsistent.

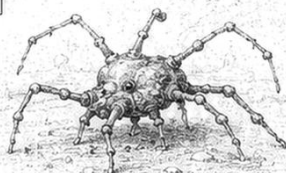
### 1. MEMBRES SANS FONCTION



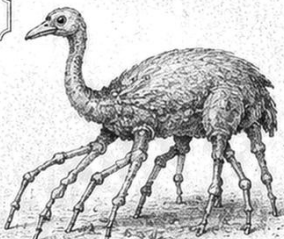
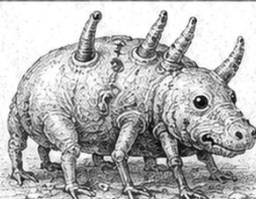
### 2. BOUCHE SANS PRISE



### 3. CORPS SANS SOUTIEN



### 4. ESPÈCE NON VIABLE



1.  
Membres  
sans fonction

2.  
Bouche  
sans prise

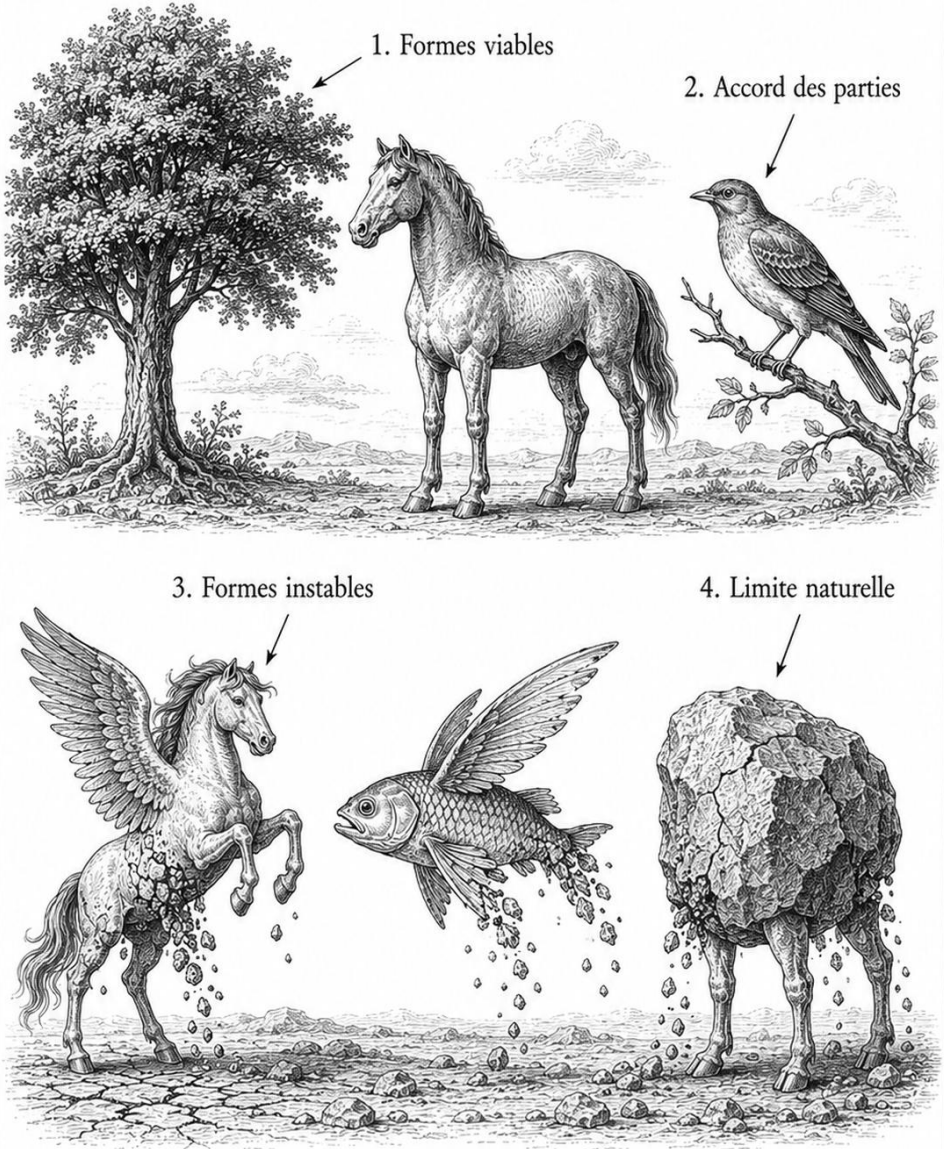
3.  
Corps  
sans soutien

4.  
Espèce  
non viable

# FOEDERA NATURAE

## (LIMITES DE LA NATURE)

Toutes les combinaisons de corps ne peuvent pas durer.  
 Certaines parties s'accordent, d'autres se heurtent ou se défont aussitôt.  
 La nature ne conserve que les assemblages capables de subsister.



1.  
Formes  
viables

2.  
Accord  
des parties

3.  
Formes  
instables

4.  
Limite  
naturelle

## FORMES VIABLES ET NAISSANCES VAINES

*La nature a essayé de multiples combinaisons ; seules  
celles capables de vivre ont subsisté.* <sup>72</sup>

Puis la terre fit naître les premières générations humaines.  
Partout où la chaleur et l'humidité s'étaient réunies,  
des sortes de matrices grandirent dans le sol,  
840 attachées à lui par leurs racines.  
Quand le terme arriva, ces matrices s'ouvrirent.  
Dès que l'enfant, arrivé à maturité,  
voulut sortir de son enveloppe tiède et respirer l'air,  
la terre lui offrit par de nombreux conduits  
un liquide semblable au lait, coulant de ses pores.  
Ainsi, après l'accouchement, les aliments de la mère  
se transforment et remplissent ses seins de lait.  
L'air humide servait de vêtement aux nouveau-nés ;  
la terre les couchait sur une herbe épaisse  
et leur donnait une nourriture abondante.  
Le froid, les chaleurs extrêmes et les vents violents  
n'existaient pas encore dans ce printemps du monde.  
Car toute chose commence dans la douceur, puis grandit.  
Je le répète donc : la terre fut leur mère et leur nourrice.  
Ce nom lui convient, puisqu'elle fit naître  
presque en même temps le genre humain,  
les animaux qui vivent dans les plaines,  
les bêtes sauvages des montagnes  
et les oiseaux qui traversent le ciel.  
860 Mais le temps mit fin à sa fécondité.  
Comme une femme épuisée par l'âge,  
la terre dut se soumettre à la loi  
qui transforme sans cesse l'ensemble du monde.  
Un état succède toujours à un autre ;  
rien ne demeure identique à soi-même,  
et toute chose passe d'une forme à une autre.  
L'une vieillit, s'affaiblit et tombe ;  
une autre grandit et sort de l'obscurité.  
Ainsi changent le monde et la terre :  
elle ne peut plus ce qu'elle pouvait autrefois,  
et peut aujourd'hui ce qu'elle ne pouvait alors.  
Dans sa jeunesse, elle essaya certainement de produire  
des êtres étranges, incomplets ou mêlés :  
des créatures réunissant les deux sexes,  
ni tout à fait mâles ni tout à fait femelles ;  
certaines sans pieds, d'autres sans mains ou sans yeux ;  
d'autres encore privées de bouche,  
ou composées de membres mal assortis,  
incapables de vivre, de se déplacer,  
880 de saisir une nourriture ou d'éviter le danger.  
La jeune terre produisit beaucoup de monstres semblables,  
mais la nature les empêcha de durer.  
Ils ne trouvaient ni nourriture ni union féconde,  
et ne pouvaient atteindre l'âge adulte.  
Nous savons combien de conditions doivent se rencontrer  
pour qu'une espèce puisse se reproduire :  
il lui faut d'abord une nourriture adaptée,  
puis des organes qui transmettent la semence,  
et enfin des rapports convenables entre les sexes,  
pour permettre l'union du mâle et de la femelle.

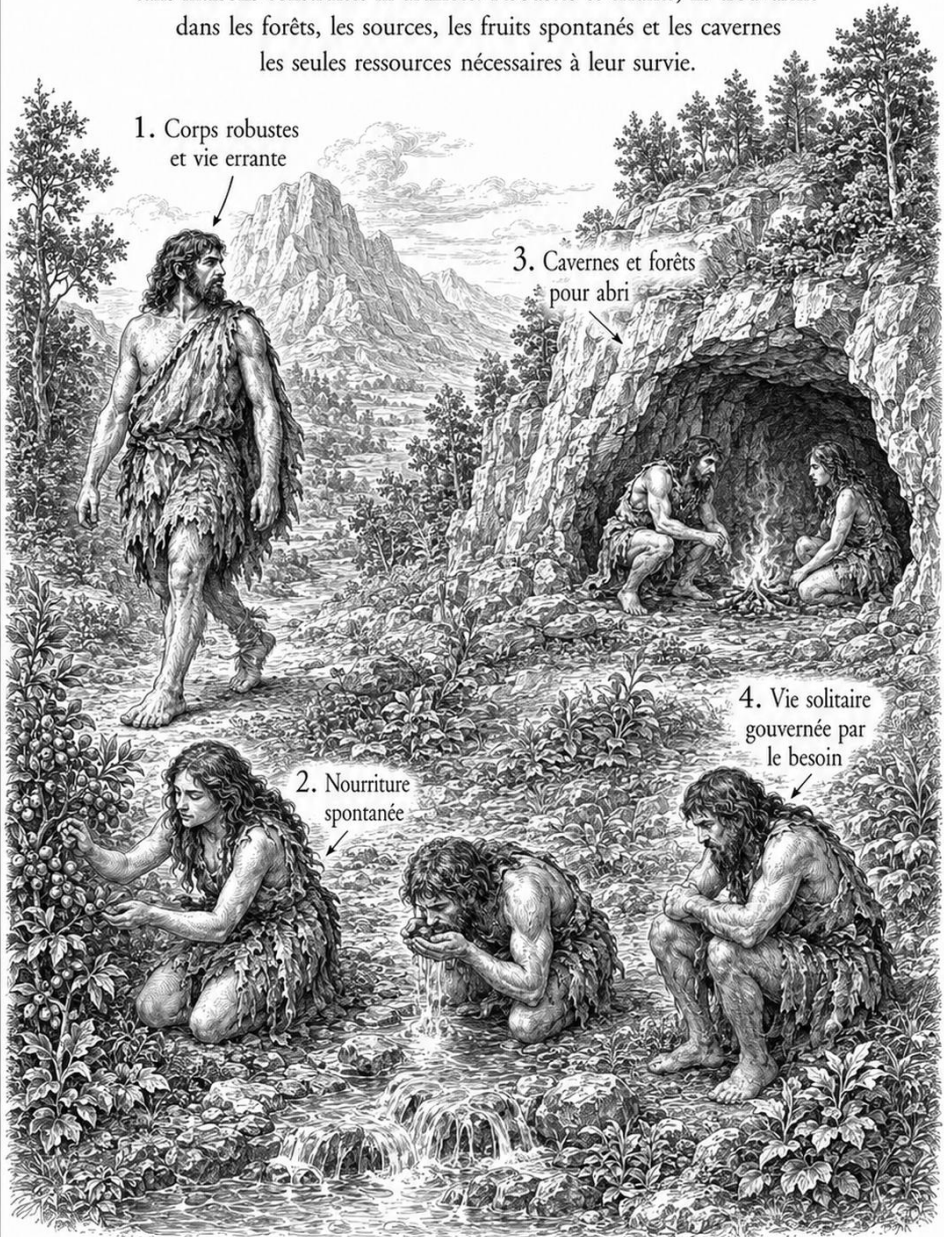


Combien de formes ont donc dû disparaître  
 avant de pouvoir transmettre la vie !  
 Celles qui se sont maintenues jusqu'à nous  
 le doivent à une qualité particulière :  
 la ruse, la force ou la vitesse.  
 D'autres ont survécu grâce à leur utilité,  
 qui leur a valu la protection des hommes.  
 La ruse a sauvé le renard ; la force,  
 les lions et les autres bêtes féroces ;  
 900 la rapidité, les cerfs. Les chiens au cœur fidèle,  
 toujours en éveil, et les bêtes de somme  
 ont trouvé auprès de nous nourriture et défense.  
 Les brebis laineuses, les bœufs et les troupeaux  
 ont fui les animaux sauvages,  
 pour trouver sous notre garde des pâturages tranquilles,  
 en échange des services qu'ils nous rendent.  
 Mais les espèces incapables de vivre seules  
 et qui ne pouvaient, par leur utilité,  
 acheter leur nourriture et notre protection,  
 sont restées exposées jusqu'à leur disparition,  
 enchaînées par leur nature,  
 victimes de la violence et proies de la mort.  
 La terre n'a pourtant jamais produit de centaure.  
 Jamais un être hybride, assemblant  
 deux corps si différents et si mal accordés,  
 avec des instincts, des caractères et des âges distincts,  
 n'a pu former une unité réelle.  
 Le simple bon sens suffit à le comprendre.  
 En trois ans, le poulain devient presque adulte ;  
 920 au même âge, l'enfant quitte à peine le sein  
 et le cherche souvent encore dans son sommeil.  
 Lorsque le cheval vieillit et peine à porter  
 le poids de son corps fatigué,  
 l'homme commence seulement à voir fleurir  
 le duvet de l'adolescence sur son visage.  
 Comment l'homme et le cheval pourraient-ils vivre ensemble

# PRIMI HOMINES

## (LES PREMIERS HUMAINS)

Selon Lucrèce, les premiers humains vivaient sans culture, sans métal, sans maisons construites ni artifices. Robustes et errants, ils trouvaient dans les forêts, les sources, les fruits spontanés et les cavernes les seules ressources nécessaires à leur survie.



1.

Corps robustes  
et vie errante

2.

Nourriture  
spontanée

3.

Cavernes et forêts  
pour abri

4.

Vie solitaire  
gouvernée par le besoin

## LES PREMIERS HUMAINS

*Robustes et sans techniques, ils vivent dispersés, guidés  
par les besoins immédiats.* <sup>73</sup>

dans un même centaure ?  
 Que dire des Scylla, dont la taille porterait  
 une meute de chiens marins,  
 ou de tous ces corps composés de natures incompatibles ?  
 Rien en eux ne suit le même rythme :  
 ni la jeunesse, ni l'âge adulte, ni la vieillesse ;  
 leurs désirs, leurs mouvements  
 et leurs nourritures mêmes diffèrent.  
 La ciguë tue l'homme,  
 mais la chèvre barbue la mange avec plaisir.  
 Le feu brûle le poil fauve du lion ;  
 aucune fourrure, aucune chair, aucun sang  
 d'animal vivant ne résiste à sa violence.  
 940 Comment la Chimère, lion par devant,  
 chèvre au milieu et serpent par derrière,  
 aurait-elle pu vomir des flammes sans se consumer ?  
 Non : même dans la jeunesse de la terre et du ciel,  
 prétexte commode pour mille récits,  
 de telles formes fantastiques n'ont jamais existé.  
 Autant prétendre que les premiers hommes,  
 avec leurs membres gigantesques,  
 pouvaient franchir les mers d'un bond  
 et faire tourner le monde d'une seule main ;  
 que l'or coulait en fleuves  
 et que les arbres portaient des pierres précieuses.  
 La terre possédait sans doute d'innombrables semences  
 capables de produire bien des êtres,  
 mais rien ne permet ces assemblages invraisemblables,  
 ces mélanges de parties étrangères.  
 Les plantes, les herbes et les moissons  
 que la terre produit encore aujourd'hui  
 gardent chacune leur nature et ne se confondent pas.  
 960 Chaque espèce suit son chemin,  
 dans les limites fixées dès son origine.  
 Lorsque les premiers hommes apparurent sur terre,  
 ils étaient aussi robustes que leur mère.  
 Des os plus solides soutenaient leur corps,  
 et de puissants muscles en assuraient les mouvements.  
 Leur peau résistait aux coups ;  
 ni le chaud, ni le froid, ni la faim ne les abattaient facilement.  
 Pendant des milliers de cycles du soleil,  
 ils vécurent nus sous le ciel, comme les bêtes.  
 Personne ne connaissait encore le fer ;  
 personne ne labourait les champs ni ne plantait les arbres.  
 Ils n'avaient ni soc pour retourner la terre,  
 ni faux pour couper les vieilles branches.  
 Les dons de la terre et du ciel,  
 et la chaleur du soleil, étaient leurs seules richesses.  
 Contents de ce qui poussait spontanément,  
 ils mangeaient sous les chênes des forêts ;  
 ils cueillaient les fruits de l'arbousier,  
 que l'hiver colore encore aujourd'hui de rouge.  
 Dans ces temps anciens, la terre, plus généreuse,  
 980 produisait pour eux des fruits plus nombreux et plus gros.

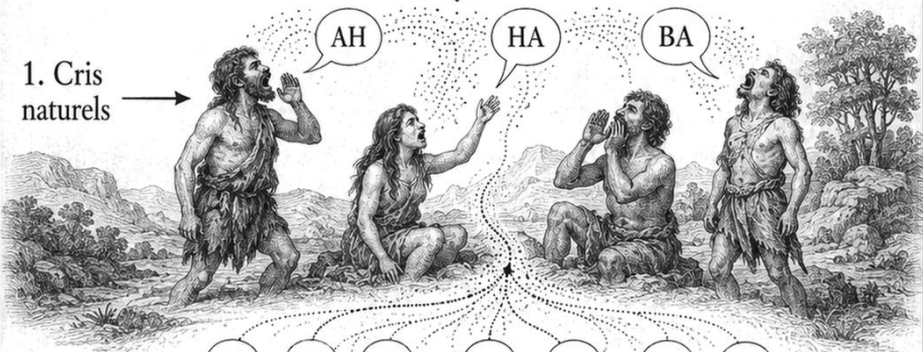
La nature nouvelle offrait une table abondante  
 aux premières générations vivantes.  
 Ils buvaient dans les rivières qui les appelaient,  
 comme leur fraîche rumeur, descendant des montagnes,  
 attire encore de loin les bêtes assoiffées.  
 Le soir, ils gagnaient les retraites des nymphes,  
 là où les sources jaillissent des rochers humides,  
 se répandent en nappes,  
 bondissent à travers les mousses vertes  
 et courent vers les plaines ouvertes.  
 Ils ignoraient encore l'usage du feu.  
 Ils ne savaient même pas couvrir leur corps nu  
 avec les peaux des animaux.  
 Ils se réfugiaient dans les grottes des montagnes,  
 sous les forêts ou derrière des broussailles,  
 pour échapper à la pluie et aux vents.  
 Ils ne connaissaient ni amitié ni action commune.  
 Chacun prenait ce que le hasard lui offrait,  
 se protégeait lui-même et vivait pour soi.  
 La faim le guidait, et la force faisait loi.  
 Le désir partagé  
 ou la violence du mâle  
 réunissait les corps sous les arbres.  
 Parfois un fruit, quelques poires choisies  
 ou une poignée de glands achetaient les faveurs de la femme.  
 Leurs pieds étaient rapides et leurs mains puissantes.  
 Ils lançaient des pierres de loin et frappaient de près  
 avec de lourds bâtons les bêtes des forêts.

1000

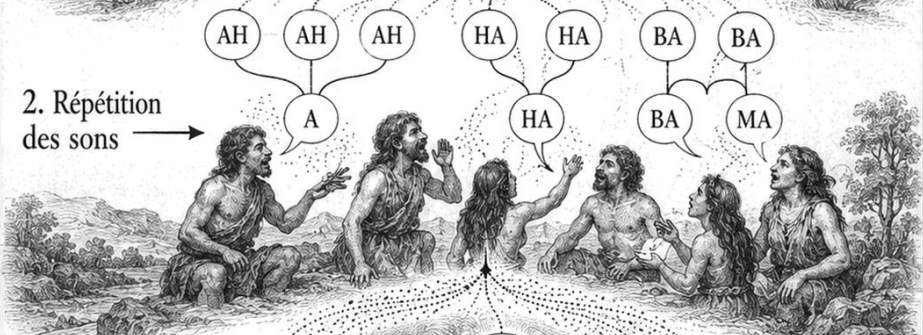
# ORIGO VOCUM (ORIGINE DES LANGUES)

Les langues ne naissent pas d'un seul inventeur, mais d'usages partagés.  
Des cris naturels deviennent des sons répétés, puis des signes reconnus.  
La parole se forme peu à peu dans la vie commune des hommes.

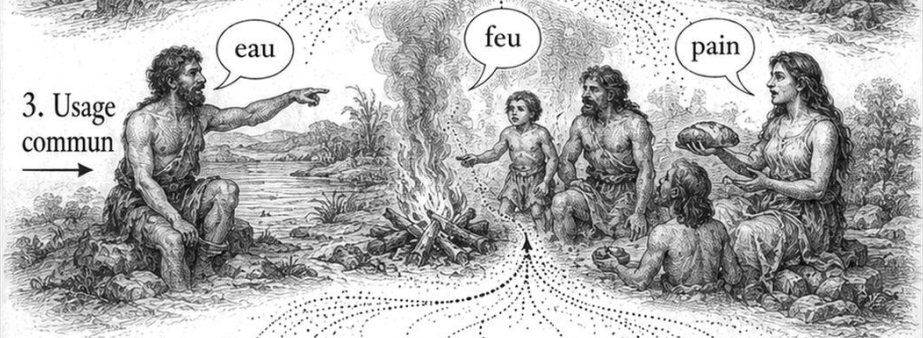
1. Cris naturels



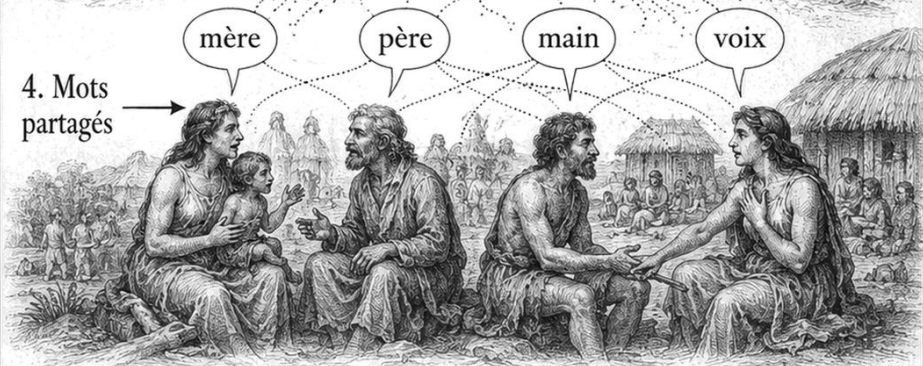
2. Répétition des sons



3. Usage commun



4. Mots partagés



1. Cris naturels

2. Répétition des sons

3. Usage commun

4. Mots partagés

## ORIGO VOCUM (ORIGINE DES LANGUES)

*Les mots naissent des cris, des gestes et des usages  
communs, non d'un inventeur.* <sup>74</sup>

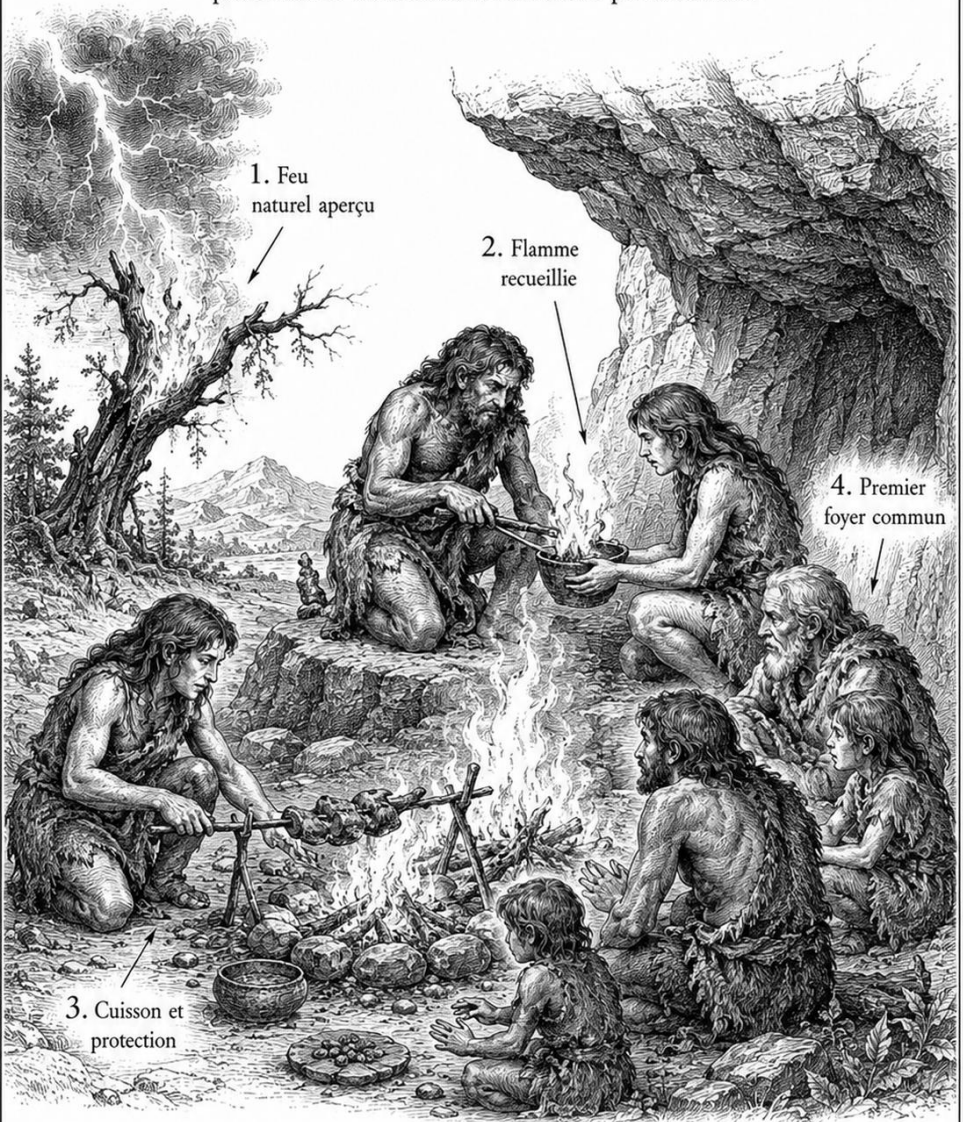
Souvent vainqueurs, parfois obligés de fuir,  
ils s'allongeaient, comme les sangliers,  
là où la nuit les surprenait,  
couverts d'herbes et de branches.  
Ils attendaient le jour dans un sommeil silencieux,  
sans remplir la nuit de cris,  
sans chercher avec angoisse le soleil disparu.  
Nus sur la terre nue, ils savaient que le ciel  
rendrait bientôt passage à la lumière.  
Habités dès l'enfance à voir la nuit et le jour alterner,  
ils ne s'étonnaient pas du coucher du soleil  
1020 et connaissaient son retour régulier.  
Ils ne craignaient pas qu'une nuit éternelle  
dérobe pour toujours la lampe du monde.  
Ils redoutaient plutôt les dangers soudains  
que l'obscurité faisait peser sur leur sommeil.  
Souvent l'attaque d'un sanglier ou d'un lion  
les chassait de leur abri rocheux.  
Affolés, ils s'enfuyaient dans l'ombre,  
abandonnant leur couche de feuilles à ces hôtes féroces.  
Ne crois pourtant pas que la mort, en ces premiers temps,  
retirait beaucoup plus d'êtres à la lumière.  
Certes, plus d'un homme, surpris par une bête,  
était dévoré vivant,  
proie palpitante enfermée dans un tombeau de chair.  
Voyant les dents entrer dans ses entrailles,  
il remplissait les forêts de ses cris.  
Ceux qui parvenaient à fuir à moitié dévorés  
couvraient de leurs mains tremblantes leurs plaies affreuses  
et appelaient la mort pour mettre fin à leurs souffrances.  
Sans soin, ils laissaient les vers  
1040 épuiser avec leur blessure une vie qu'ils ne savaient sauver.  
Mais on ne voyait pas, comme aujourd'hui,  
la guerre tuer en un seul jour des milliers d'hommes,  
ni les vagues furieuses briser contre les rochers  
des navires chargés de marins.  
La mer se déchaînait alors sans trouver de victime,  
et sa menace se perdait inutilement.  
Le calme trompeur de sa surface  
n'attirait personne dans ses pièges,  
car l'art funeste de la navigation n'existait pas encore.  
Les anciens mouraient de manque ; nous mourons d'excès.  
Ils avalaient par hasard un poison ; aujourd'hui,  
nous savons trop bien le préparer pour les autres.  
Quand les hommes eurent découvert les peaux et le feu,  
et que l'homme et la femme s'unirent sous un même toit,  
ils reconnurent dans leurs enfants,  
nés de leurs deux corps, le fruit de leur union.  
Alors leur ancienne rudesse commença à diminuer.  
Habités à la chaleur du foyer,  
leurs corps supportèrent moins bien le froid du ciel.  
1060 L'amour adoucit leur nature sauvage,  
et la tendresse des enfants calma les parents.  
Le cœur le plus dur céda aux caresses.

Puis les voisins commencèrent à se lier d'amitié  
 et à respecter les limites de leurs terres.  
 Les femmes et les enfants, faibles et vulnérables,  
 faisaient assez comprendre par leur voix  
 que le fort devait prendre soin du faible.  
 Ils obtinrent ainsi une protection commune.  
 Cette alliance n'empêchait ni les disputes ni les violences,  
 mais la plupart respectèrent sans doute leur parole.  
 Sans un tel accord,  
 les groupes humains auraient disparu dès leur naissance,  
 et leurs descendants ne seraient jamais arrivés jusqu'à nous.  
 Le besoin fit naître les noms des choses.  
 Il varia les sons et donna des nuances à la voix.  
 L'homme obéit à la même impulsion que l'enfant,  
 qui montre du doigt ce qu'il désire,  
 remplaçant par un geste les mots qu'il ne possède pas.  
 Tout être essaie d'utiliser les forces qu'il sent en lui.  
 1080 Le jeune veau baisse déjà la tête  
 et menace avec des cornes qui n'ont pas encore poussé.  
 Les petits des lions s'exercent à mordre ;  
 les jeunes panthères jouent au combat  
 avec leurs griffes molles et leurs dents à peine formées.  
 L'oiseau encore maladroit se confie  
 au faible mouvement de ses ailes nouvelles.  
 Croire qu'un seul homme a inventé tous les noms  
 et que les autres les ont simplement répétés,  
 c'est une absurdité. Comment aurait-il parlé le premier,  
 fixé les sons et nommé toutes les choses,  
 s'il était seul à savoir le faire ?

# IGNIS INVENTUS

## (LA DÉCOUVERTE DU FEU)

Le feu, d'abord aperçu dans la nature, fut recueilli puis conservé par les hommes. Il donna chaleur, lumière, protection et transforma la nourriture par la cuisson.



1.  
Feu naturel  
aperçu

2.  
Flamme  
recueillie

3.  
Cuisson et  
protection

4.  
Premier foyer  
commun



## FEU, FAMILLE ET COMMUNAUTÉ

*La maîtrise du feu et les liens affectifs rendent possible  
une vie plus douce et plus stable.* <sup>75</sup>

- Pourquoi les autres n'en auraient-ils pas été capables ?  
S'ils n'avaient pas déjà échangé entre eux des signes sonores,  
comment l'inventeur aurait-il compris l'utilité du langage ?  
Comment aurait-il fait deviner aux autres  
le sens qu'il donnait à chaque mot ?  
Aurait-il pu, seul contre tous,  
les forcer à apprendre et à suivre son exemple ?  
Ses leçons auraient été perdues pour des oreilles sans préparation.
- 1100 Le bruit incompréhensible de ses paroles  
aurait vite irrité ses auditeurs,  
et il aurait dû se taire devant eux.  
Pourquoi donc s'étonner que les hommes, doués d'une voix,  
aient donné des usages différents à des sons différents,  
selon les impressions qu'ils voulaient exprimer ?  
Les animaux eux-mêmes, qui n'ont pour langage que le cri,  
font entendre tour à tour  
la joie, la douleur, la peur et le désir.  
L'expérience le montre. Lorsque la chienne robuste  
entre en fureur, son museau se plisse,  
ses dents se découvrent et étranglent ses aboiements.  
La rage et la menace déforment sa voix,  
si différente du bruit joyeux qui accueille son maître.  
Quand elle joue doucement avec ses petits,  
les pousse de la patte et les lèche,  
ou les saisit sans force entre ses dents  
pour répondre à leurs faibles morsures,  
sa voix devient un murmure caressant.
- 1120 Ce n'est pas le même son que ses plaintes  
lorsqu'elle gémit, abandonnée,  
ou rampe devant le fouet en demandant grâce.  
Le hennissement des chevaux change aussi :  
il exprime tantôt l'ardeur du jeune étalon  
qui bondit parmi les juments,  
tantôt l'excitation du coursier  
dont les naseaux frémissent avant le combat,  
tantôt encore d'autres mouvements de son cœur.  
Observe aussi les innombrables oiseaux.  
L'orfraie, l'épervier et le plongeon,  
qui cherche sa nourriture sous les eaux,  
font varier leurs cris selon qu'ils attaquent ou se défendent.  
Combien de tons différents prennent leurs voix !  
D'autres oiseaux changent encore d'appel  
selon la saison. Ainsi, lorsqu'ils se rassemblent,  
la corneille et le corbeau semblent appeler  
tantôt le vent et l'orage, tantôt la pluie.  
Puisque tant d'animaux presque muets  
expriment leurs émotions par des cris différents,  
comment l'homme, fait pour parler,
- 1140 n'aurait-il pas su donner des sens divers aux sons de sa voix ?  
La découverte du feu reste un autre problème.  
D'où la première flamme est-elle venue sur terre ?  
La foudre a pu la donner, allumant partout des foyers.  
Ne vois-tu pas le ciel entier s'embraser  
quand des chocs invisibles mettent le feu aux nuages ?

Dans les forêts secouées par le vent,  
les arbres se heurtent les uns aux autres ;  
le bois s'échauffe, les branches fument,  
et le frottement fait parfois jaillir la flamme.  
Peut-être les hommes ont-ils reçu ainsi  
leur première étincelle.

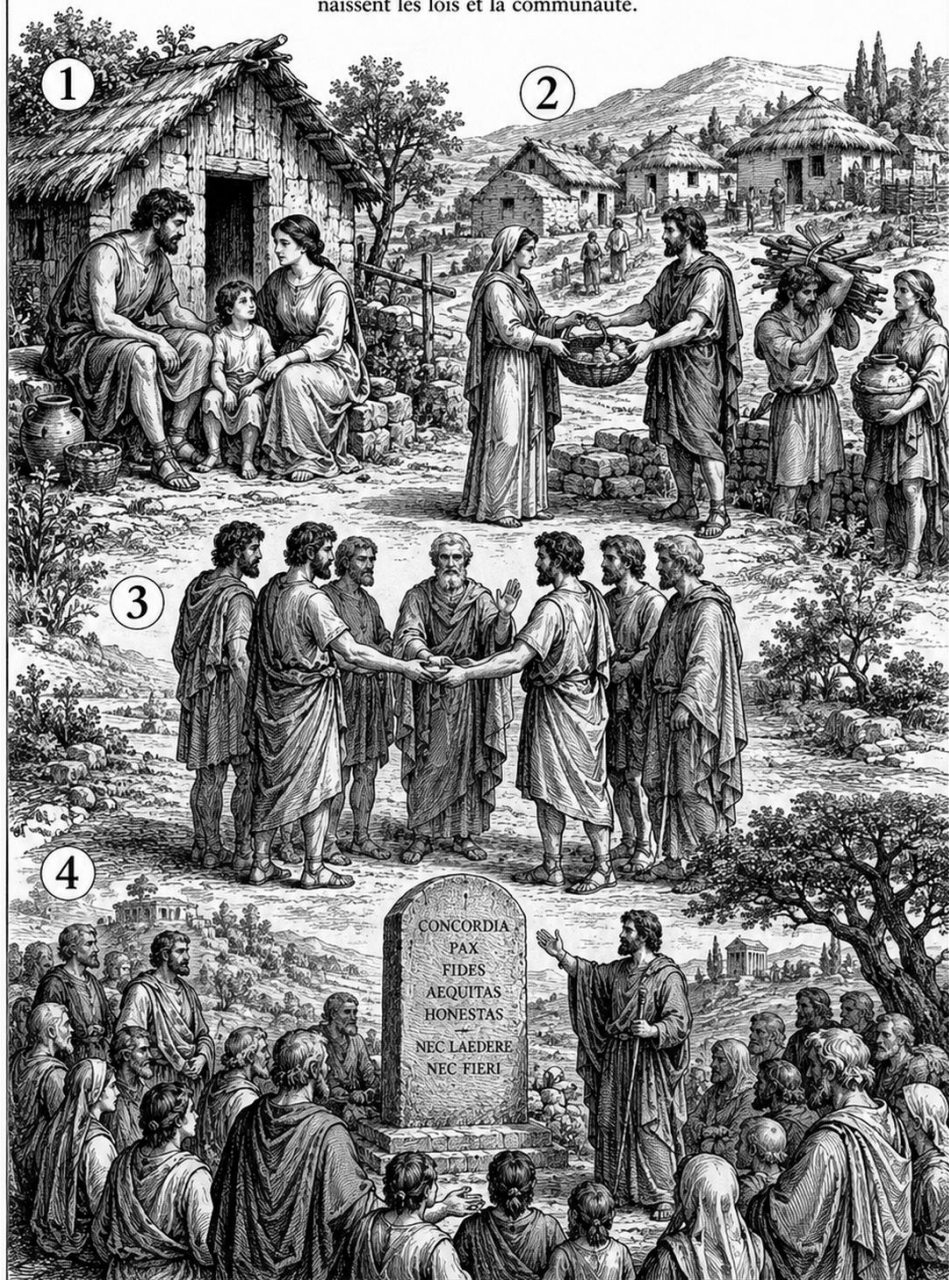
Pour cuire et attendrir les aliments,  
ils prîrent exemple sur le soleil,  
qui mûrit les fruits et ramollit ce qu'il frappe.  
Les esprits les plus inventifs et les mains les plus habiles  
ajoutèrent peu à peu, grâce au feu,  
de nouvelles ressources à la vie humaine.

Des rois bâtirent des citadelles au-dessus des villes,  
refuges fortifiés, puis distribuèrent à chacun  
1160 une part des troupeaux et des terres communes,  
selon la beauté, la force ou le courage.  
Car la force comptait alors plus que tout, et l'apparence beaucoup.

# FOEDUS CIVILE

## (LE PACTE CIVIL)

Selon Lucrèce, les hommes, d'abord dispersés et sauvages, apprennent peu à peu à vivre ensemble. De la famille naît le voisinage; du secours mutuel naît la confiance; de la confiance naît l'accord de se nuire le moins possible; enfin, de cet accord naissent les lois et la communauté.



1. Formation  
de la famille

2. Entraide  
entre voisins

3. Accord pour  
limiter la violence

4. Lois et  
communauté

## PROPRIÉTÉ, ROIS ET LOIS

*Richesse et ambition produisent domination, conflits,  
puis recherche d'un ordre commun.* <sup>76</sup>

Puis l'or fut découvert et retira sans peine  
leur prestige à la force et à la beauté.  
Les hommes beaux et puissants suivent désormais  
le plus riche et marchent dans son cortège.  
Pourtant, vivre avec sagesse dans la pauvreté  
et désirer peu, c'est posséder le bien le plus sûr.  
Mais qui accepte vraiment de prendre la raison pour guide ?  
Chacun cherche une base solide à sa fortune,  
veut devenir puissant, célèbre et respecté,  
et croit que la richesse lui garantira le repos.  
Espoir trompeur : en luttant pour monter,  
les ambitieux s'engagent sur des chemins bordés de précipices.  
L'envie tonne au-dessus d'eux  
et les jette brutalement dans l'abîme de la mort.  
Mieux vaut vivre dans la paix et savoir obéir  
que chercher un trône et mourir de soif de gloire.  
Laisse-les donc s'épuiser sur cette pente glissante,  
1180 y répandre leur sueur et leur sang.  
La foudre frappe les sommets ; de même, l'envie  
dirige ses coups vers les hauteurs de la vie.  
Il en fut ainsi hier, il en sera ainsi demain.  
Car les hommes croient volontiers sur parole  
et suivent le chemin ouvert par les autres,  
guidés par leurs opinions plutôt que par leur propre jugement.  
Les rois finirent donc par tomber,  
et avec eux l'ancienne majesté des trônes  
et l'orgueil du sceptre. Dans leur sang,  
la couronne jadis brillante fut piétinée  
par la foule, regrettant trop tard son rang élevé :  
la colère aime écraser ce que la peur adorait.  
Alors vinrent le désordre et la confusion,  
chacun voulant prendre pour soi le pouvoir.  
Il fallut choisir des magistrats  
et établir des lois pour garantir les accords.  
Épuisés par des conflits interminables,  
les hommes acceptèrent d'autant plus volontiers ces contraintes.  
Avant les lois, la vengeance ne connaissait aucune limite  
1200 et dépassait chaque jour la mesure  
que la justice lui imposa ensuite.  
La violence et l'arbitraire faisaient peser sur tous  
la peur d'une revanche toujours possible,  
qui empoisonnait les biens de la vie.  
L'agresseur tombait dans le piège qu'il avait tendu,  
et le crime revenait sur celui qui l'avait commis.  
Il n'existe ni paix ni repos pour ceux  
qui rompent le pacte de la vie commune.  
Même s'ils cachent leur faute à la terre et au ciel,  
peuvent-ils être certains qu'elle restera toujours secrète ?  
Les rêves la dénoncent souvent ;  
la fièvre et le délire font parfois remonter  
à la lumière des crimes depuis longtemps enfouis.  
Voyons maintenant quelle cause a répandu partout  
la croyance aux dieux, rempli les villes d'autels  
et établi les cérémonies solennelles

qui accompagnent encore les grands événements ;  
 d'où viennent ces terreurs religieuses  
 qui ont fait naître tant de fêtes  
 1220 et font encore surgir de nouveaux temples.  
 La raison peut expliquer tout cela.  
 Les premiers hommes voyaient sans doute,  
 éveillés ou dans leurs rêves, des images de dieux,  
 formes immenses et éclatantes.  
 Ils leur attribuèrent une pensée,  
 car leurs mouvements majestueux et leurs voix puissantes  
 semblaient témoigner d'une force extraordinaire.  
 Ils leur prêtèrent aussi la vie et l'immortalité.  
 Ces figures conservaient toujours le même visage,  
 sans paraître vieillir ni changer,  
 comme si aucun choc ne pouvait les atteindre.  
 Comment ne pas leur attribuer une paix parfaite,  
 puisqu'ils les voyaient accomplir dans leurs rêves  
 d'innombrables prodiges sans effort,  
 et sans jamais être troublés par la peur de mourir ?  
 Puis le retour régulier des saisons,  
 l'accord entre le ciel et le cours de l'année,  
 dont ils ne comprenaient pas les causes,  
 les poussèrent à tout remettre entre les mains des dieux,  
 1240 capables, pensaient-ils, de gouverner le ciel d'un signe.  
 Ils placèrent donc dans les hauteurs leur demeure et leur trône,

#### RELIGIO ET CIEL

*Les hommes attribuent aux dieux les mouvements réguliers du ciel qu'ils ne savent pas expliquer.<sup>77</sup>*

là où roulent le soleil et la lune,  
 où passent le jour, la nuit sombre et ses feux,  
 les étoiles qui glissent, les vents,  
 la pluie, les nuages, la neige et les tempêtes,  
 les mouvements soudains de l'air,  
 la grêle, la foudre et le grondement du tonnerre.  
 Malheureux humains ! En livrant le monde  
 à des dieux que vous armiez de colère,  
 combien de maux ajoutiez-vous à vos souffrances !  
 Quelles angoisses prépariez-vous pour vous-mêmes,  
 et quelle source de larmes pour vos descendants !  
 La pitié ne consiste pas à se montrer souvent  
 la tête couverte devant une pierre,  
 à visiter tous les autels les bras tendus,  
 à les couvrir du sang des animaux,  
 à multiplier les vœux et à baiser le sol des temples.  
 Elle consiste à pouvoir regarder toute chose  
 avec un esprit calme et paisible.  
 1260 Lorsque nous levons les yeux vers les profondeurs du ciel,  
 vers l'éther brillant d'étoiles,  
 vers la course du soleil et de la lune,  
 une inquiétude jusque-là cachée sous nos autres peines  
 se réveille et nous demande  
 si des dieux tout-puissants gouvernent ces mouvements.  
 L'ignorance des causes trouble alors notre esprit.  
 Nous nous demandons si le monde a commencé,  
 s'il aura une fin,  
 combien de temps ses remparts pourront supporter  
 les chocs incessants qui travaillent leur matière,

ou s'il a reçu des dieux une force éternelle  
 capable de résister sans fin  
 et de porter à jamais  
 le poids immense du temps.  
 Quel cœur ne se serre pas sous la peur des dieux,  
 quel homme ne courbe pas la tête  
 lorsque les roulements de la tempête parcourent le ciel  
 et que la terre tremble sous les coups du tonnerre ?  
 Alors les peuples et les nations  
 1280 croient venu le moment de payer leurs fautes.  
 Même les rois, enivrés de leur puissance,  
 cherchent quel crime ou quel blasphème  
 les livre à la vengeance divine.  
 Quand un général romain, emporté par la tempête,  
 voit les vents balayer ses navires,  
 ses légions et ses éléphants,  
 vers qui se tourne-t-il ? À qui promet-il des offrandes  
 pour obtenir le calme et des vents favorables ?  
 Aux dieux, toujours aux dieux. Pourtant, bien souvent,  
 le tourbillon le saisit malgré ses prières  
 et le précipite au fond de la mort.  
 Quelle force secrète abat ainsi le puissant,  
 piétine les faisceaux et les haches de Rome,  
 et semble se jouer des grandeurs humaines ?  
 Quand la terre cède sous ses pieds,  
 quand les villes tombent et que les murailles s'effondrent,  
 faut-il s'étonner que l'homme se sente faible,  
 qu'il attribue aux dieux la puissance qui le brise  
 et leur confie l'empire de tout l'univers ?  
 1300 Passons. L'or, le cuivre, l'argent,  
 le plomb et le fer furent découverts  
 lorsque le feu ravagea les montagnes.  
 Peut-être la foudre avait-elle incendié les forêts ;  
 peut-être des ennemis, au cours d'un combat,  
 avaient-ils dressé entre eux des barrières de flammes ;  
 peut-être les hommes voulaient-ils débarrasser  
 un sol fertile des arbres et des broussailles,  
 ou entourer leurs proies d'un cercle de feu.  
 Car avant les filets et les chiens,  
 le feu et les fosses suffisaient à la chasse.  
 Quelle que soit la cause, lorsque l'incendie  
 avait brûlé les bois jusque dans leurs racines  
 et chauffé les veines de la terre,  
 des matières fondues coulaient dans les creux :  
 ruisseaux de cuivre, de plomb, d'or ou d'argent.  
 Le métal se figeait en nappes brillantes.  
 Attirés d'abord par ses couleurs,  
 les hommes ramassèrent ces gouttes éclatantes.  
 Puis ils virent qu'en refroidissant elles conservaient  
 1320 la forme du creux qui les avait reçues.  
 Ils comprirent qu'une chaleur assez forte  
 permettrait de faire couler le métal dans un moule,  
 et qu'on pouvait l'étirer, le battre,  
 l'amincir et l'aiguiser.  
 Ils en tireraient des outils pour couper les branches,  
 façonner le bois et équarrir les poutres,  
 tailler, creuser, percer et retourner la terre.  
 Ils essayèrent d'abord sans distinction

l'argent, l'or et le cuivre.  
 Mais l'or et l'argent, trop tendres,  
 pliaient sous les coups et résistaient mal aux travaux difficiles.  
 Le cuivre prit donc le dessus.  
 L'or, émoussé, resta longtemps inutile ;  
 aujourd'hui l'or règne, et le cuivre est méprisé.  
 Ainsi le temps change la valeur des choses.  
 Ce qui fut honoré tombe dans l'oubli ;  
 ce qu'on négligeait monte au premier rang,  
 devient l'objet de toutes les louanges  
 et le désir de tous les hommes.  
 1340 Comment le fer fut ensuite découvert,  
 ta raison, Memmius, peut le comprendre sans maître.  
 La nature avait donné aux premiers hommes pour armes  
 les mains, les ongles et les dents,  
 puis les pierres et les branches arrachées aux arbres.  
 Ils y ajoutèrent ensuite le feu,  
 puis découvrirent le cuivre et le fer.  
 Le cuivre fut connu le premier, car il était plus abondant  
 et se travaillait plus facilement.

# AES ET FERRUM

## (L'AIRAIN ET LE FER)

Les premiers humains se servirent d'abord de leurs mains,  
de pierres et de branches. Puis vinrent l'airain et le fer,  
qui accrurent à la fois les travaux utiles de la vie  
et la puissance des armes.



1.  
Pierres et  
branches

2.  
Découverte  
de l'airain

3.  
Domination  
du fer

4.  
Travail et  
guerre



# AGRICULTURA ET ARTES

## (AGRICULTURE ET ARTS)

En observant la nature, les humains apprirent à planter, greffer et cultiver. Ils imitèrent aussi le chant des oiseaux et le souffle du vent dans les roseaux : ainsi naquirent les arts, perfectionnés par l'usage et l'expérience.



1.

Observation  
de la nature

2.

Plantation  
et greffe

3.

Naissance  
des arts

4.

Expérience  
perfectionnée

**ARTS, AGRICULTURE ET PROGRÈS**

*L'expérience, le besoin et l'imitation conduisent  
lentement aux techniques et à la culture.* <sup>78</sup>

Avec le cuivre, on labourait la terre ;  
avec lui, on ouvrait dans les combats des blessures profondes,  
on gagnait des champs et des troupeaux,  
et tout ce qui était sans arme cédait devant lui.

Puis l'épée de fer se répandit peu à peu,  
et la faux de cuivre devint inutile.

Le fer ouvrit les champs, arma les hommes  
et décida désormais du sort des batailles.

L'homme apprit d'abord à combattre à cheval,  
tenant les rênes d'une main et ses armes de l'autre.

Plus tard seulement, il attela deux chevaux,

1360 puis quatre, à des chars garnis de lames.  
Enfin les Carthaginois apprirent aux éléphants,  
ces grands bœufs de Lucanie portant des tours,  
à jeter la terreur parmi les hommes  
avec leurs trompes pareilles à des serpents.

Ainsi la guerre inventa l'une après l'autre  
toutes les machines de peur et de mort,  
chaque horreur faisant naître la suivante.

Pour vaincre, les hommes essayèrent tout :  
ils dressèrent des taureaux à charger,  
et lâchèrent des sangliers féroces.

Des gardiens marchaient devant les armées  
en tenant des lions en laisse.

Mais en vain : excités par le carnage,  
ces animaux se ruaient au hasard,  
secouant leurs crinières dans une rage aveugle.

Les chevaux reculaient et n'obéissaient plus au frein ;  
rien ne pouvait calmer leur panique  
ni les ramener au combat.

1380 Les lionnes bondissaient d'un rang à l'autre,  
attaquaient de face ceux qui résistaient  
et mordaient dans le dos ceux qui fuyaient.  
Elles s'accrochaient aux corps renversés,  
y plantaient leurs griffes et leurs crocs puissants.

Les taureaux écrasaient les sangliers  
et plongeaient leurs cornes dans le ventre  
des chevaux tombés. Partout ils semaient la mort,  
broyant fantassins et cavaliers.

Les sangliers eux-mêmes perçaient leurs alliés  
et couvraient de leur sang les pointes brisées des lances.

Les chevaux tentaient en vain d'éviter  
les défenses obliques en se cabrant ;  
les jarrets ouverts, ils s'effondraient soudain  
et faisaient trembler le sol sous leur chute.

La fuite, la peur, le tumulte et les blessures  
réveillaient chez ces bêtes  
les instincts que le dressage avait contenus.

Leurs maîtres les regardaient s'échapper,  
incapables de les reprendre.

1400 Aujourd'hui encore, un éléphant blessé  
mais non abattu par un trait  
peut fuir en écrasant ceux qu'il devait protéger.  
Le résultat était prévisible. J'ai pourtant du mal à croire

que les hommes n'aient pas compris d'avance  
 les désastres auxquels les exposait une telle expérience.  
 Peut-être cette erreur s'est-elle produite  
 dans beaucoup de mondes dispersés dans l'infini,  
 et non pas seulement dans le nôtre.  
 Chez nos ancêtres, d'ailleurs, l'espoir de vaincre  
 comptait peut-être moins dans ces essais  
 que le désir de tuer en mourant eux-mêmes.  
 Inférieurs en nombre et en armes,  
 ils voulaient au moins voir leurs ennemis périr avec eux.  
 Le tressage des fibres précéda probablement le tissu.  
 Le métier à tisser ne put apparaître qu'après le fer,  
 car il exigeait des instruments délicats :  
 le fuseau, la navette,  
 les cadres, les traverses et les lames.  
 Les hommes travaillèrent la laine avant les femmes,  
 parce qu'ils étaient plus forts  
 et s'emparaient d'abord de tous les métiers.

1420

### UNE HISTOIRE SANS DESSEIN

*Le progrès avance par essais successifs, non selon un  
 plan providentiel.<sup>79</sup>*

Puis les rudes cultivateurs, jugeant ce travail indigne d'eux,  
 l'abandonnèrent aux femmes  
 et choisirent des tâches plus dures,  
 propres à fortifier leurs bras et leur caractère.  
 La nature elle-même enseigna l'art de planter,  
 de greffer et de cultiver.  
 Les glands et les fruits tombés des arbres  
 faisaient pousser à leur pied de jeunes plants.  
 Les hommes apprirent à les greffer sur d'autres branches  
 et à planter de nouvelles espèces.  
 À force d'essais, de travail et de soins,  
 ils virent, dans leurs terrains préférés,  
 les fruits perdre peu à peu leur âpreté sauvage.  
 Les forêts reculèrent sur les montagnes,  
 laissant aux hommes les plaines et les collines.  
 Autour des lacs et le long des rivières,  
 les prés, les moissons et les vignes s'étendirent,  
 traversés par les lignes pâles des oliviers,  
 qui couraient des hauteurs jusqu'aux vallées,  
 comme aujourd'hui encore nous mêlons dans nos campagnes  
 les arbres fruitiers, dont les feuillages et les fruits  
 bordent et décorent les terres cultivées.  
 Les hommes apprirent des oiseaux à former des sons.  
 Leurs lèvres imitèrent leurs chants limpides  
 bien avant que la poésie et la musique  
 fassent entendre leurs mélodies savantes.  
 Le vent soupirant à travers les roseaux  
 leur donna l'idée des premières flûtes rustiques.  
 Puis la flûte répandit ses plaintes amoureuses  
 dans les lieux solitaires et les clairières ombragées,  
 sous les doigts des musiciens,  
 invention née du loisir des bergers.  
 Ainsi la raison humaine fit apparaître peu à peu  
 tous les arts que le temps amenait sur son chemin.  
 Lorsque le corps et l'esprit étaient disposés au repos,  
 une fois la faim calmée,

1440

leur charme adoucissait ces hommes encore simples.  
 Étendus dans l'herbe épaisse, près d'une eau vive,  
 sous l'ombre d'un grand arbre, heureux de peu,  
 1460 nos ancêtres se reposaient ensemble,  
 profitant des beaux jours  
 qui couvrent la terre verte de fleurs.  
 Les jeux, les conversations, les rires et les chants  
 célébraient alors la muse des bois.  
 Ils tressaient des fleurs sauvages en couronnes,  
 enroulaient des feuillages autour de leurs épaules,  
 et dansaient gaiement sans connaître la mesure.  
 Quand leurs pieds lourds retombaient  
 sur le sein de la vieille terre,  
 quels éclats de rire saluaient leurs premiers pas de danse !  
 Tout leur semblait nouveau et merveilleux.  
 Ils veillaient en chantant et oubliaient le sommeil.  
 Ils essayaient des airs, les lèvres tendues,  
 sur la rangée des tuyaux de leurs flûtes.  
 Ces jeux charment encore nos veillées ;  
 nous connaissons mieux le rythme et les notes,  
 mais notre plaisir est-il plus grand  
 que celui de ces premiers enfants de la terre ?  
 Nous préférons toujours le bien que nous avons,  
 1480 tant que le souvenir n'en connaît pas de plus doux.  
 Dès qu'un objet nouveau apparaît, il reçoit nos faveurs  
 et fait perdre leur prix aux inventions anciennes.  
 Ainsi les glands furent méprisés,  
 puis les lits d'herbe et de feuilles.  
 Les peaux arrachées aux animaux eurent aussi leur heure.  
 Leur découverte suscita peut-être une telle envie  
 que leur premier possesseur fut tué par trahison,  
 et que les vainqueurs, en se disputant la peau sanglante,  
 la déchirèrent sans même pouvoir en profiter.  
 Les peaux ont perdu leur valeur. Aujourd'hui,  
 un peu d'or et de pourpre provoque nos guerres  
 et nos soucis dévorants. L'objet change, le crime demeure.  
 Et c'est nous, plus que les anciens, qui sommes coupables.  
 Leur nudité avait besoin des peaux  
 pour résister au froid ; mais quel besoin avons-nous  
 de l'or et des dessins tissés  
 sur une étoffe de pourpre ?  
 Un vêtement ordinaire nous protège tout aussi bien.  
 Ainsi l'homme se fatigue inutilement,  
 1500 et consume sa vie dans un travail sans fin.  
 Son désir ne sait pas où s'arrêter  
 ni jusqu'où peut réellement grandir le plaisir.  
 Cette erreur l'a poussé loin du port, en pleine mer,  
 et fait lever autour de lui tant de vagues sanglantes.  
 Le soleil et la lune, ces deux grands luminaires,  
 dont les clartés suivent le mouvement du ciel,  
 apprirent aux hommes la mesure du temps  
 et le retour régulier des saisons et des années.  
 Déjà les villes avaient des murailles et des tours ;  
 la terre était partagée en champs cultivés ;  
 de grands navires déployaient leurs voiles sur la mer,  
 et les peuples concluaient des alliances  
 pour la guerre comme pour la paix, lorsque les poètes  
 commencèrent à transmettre les événements anciens.

L'écriture venait à peine d'être inventée.  
Au-delà, tout se perd dans l'obscurité,  
et quelques traces seulement permettent de deviner le passé.  
Ainsi les murailles, les vêtements, les navires,  
l'agriculture, les armes, les lois et les villes,  
comme tous les autres biens,  
la peinture, la sculpture, la poésie et la science,  
sont nés du besoin et de l'expérience,  
qui avance par essais, sans jamais s'arrêter.  
Le temps fit apparaître chaque invention à son heure,  
et la raison la conduisit vers la lumière.  
Les découvertes s'éclairèrent les unes les autres  
et l'art, reprenant chacune d'elles,  
la porta peu à peu vers une plus grande perfection.

1520

# LIVRE VI

## LES MÉTÉORES ET LES MALADIES

*1 303 vers dans la révision contemporaine*

# ATHENAE ET MEDICINA EPICURI

## (ATHÈNES ET LE REMÈDE D'ÉPICURE)

Athènes a donné aux hommes les arts, les lois et la cité,  
élevant l'esprit par la beauté et la justice.  
Mais Épicure a donné un remède plus profond encore :  
en guérissant le cœur agité par les désirs et les craintes,  
il conduit l'homme de la tourmente vers la paix.



1.

Athènes donne  
les arts et les lois

2.

Le cœur  
comme vase fissuré

3.

Désirs et  
craintes s'en échappent

4.

Épicure  
répare et purifie

**ATHÈNES ET LE REMÈDE D'ÉPIURE**

*La cité qui donna les arts aux hommes reçut aussi la doctrine capable de guérir l'âme.* <sup>80</sup>

Athènes, dont le nom rayonne,  
fut la première à donner aux mortels  
les moissons et des lois,  
comme si elle leur avait offert une seconde vie.  
Elle fut aussi la première à proposer  
un remède sûr aux souffrances humaines.  
Car c'est d'Athènes qu'est venu cet homme au vaste esprit,  
source de vérité, qui répandit sur le monde sa lumière.  
Mort depuis longtemps, il vit encore dans sa gloire,  
et ses bienfaits l'élèvent presque jusqu'aux dieux.  
Il voyait que les hommes avaient presque assuré leur subsistance  
et repoussé la faim par leur travail ;  
que les puissants vivaient entourés d'honneur et de richesse,  
que la gloire des pères augmentait  
avec celle de leurs enfants ; et pourtant aucun homme,  
pas un seul, n'échappait à l'emprise  
des soucis qui asservissent l'esprit.  
Il comprit que le mal, ce goût amer  
capable d'empoisonner tous les dons du sort,  
20 ne venait pas des choses versées dans le vase,  
mais du vase lui-même : fendu, sans fond,  
il ne pouvait jamais être rempli ;  
et son amertume corrompait tout ce qu'on y versait.  
Ce vase, il le vit clairement, c'était notre cœur.  
Il le purifia par ses paroles vraies.  
Il fixa des limites au désir et à la peur,  
montra le bien suprême auquel nous aspirons tous,  
et le chemin direct, sûr et facile,  
qui peut nous y conduire.  
Il expliqua quels dangers menacent les humains,  
et comment le hasard ou les lois nécessaires du monde  
font naître les douleurs diverses  
qui accompagnent notre condition mortelle.  
Il montra par quelles portes les souffrances  
entrent dans l'esprit, et combien sont vains  
les soucis qui bouleversent nos cœurs.  
Dans la nuit, l'enfant imagine des monstres ;  
mais lui ne tremble que dans l'obscurité.  
Nous, nous tremblons même en plein jour.  
40 Nos peurs sont-elles donc plus réelles que les siennes ?  
La lumière du soleil ne suffit pas à dissiper ces ombres.  
Seule la connaissance de la nature  
peut allumer dans l'esprit la lumière de la raison.

**EXPLIQUER, NON ADORER**

*Les phénomènes terribles doivent être rapportés à des causes naturelles multiples.* <sup>81</sup>

Je reprends donc ici cette œuvre de guérison.  
J'ai montré que toute chose née porte en elle  
la possibilité de se dissoudre, y compris  
le vaste monde et tout ce qui existe sous le ciel.  
Les chemins s'ouvrent maintenant devant le char  
où l'espoir de vaincre m'a fait monter.  
Les obstacles et les dangers n'ont fait qu'accroître sa gloire.



Le but est à notre portée,  
 et l'erreur, découragée, recule devant nous.  
 Mais il reste à expliquer les phénomènes du ciel et de la terre  
 qui maintiennent les cœurs dans la peur du mystère  
 et courbent l'esprit sous la superstition.

Nous connaissons l'origine de cette soumission :  
 ici comme partout, l'ignorance des causes  
 remet aux dieux le pouvoir sur les choses.  
 Pourtant, les dieux vivent dans une paix sans souci.

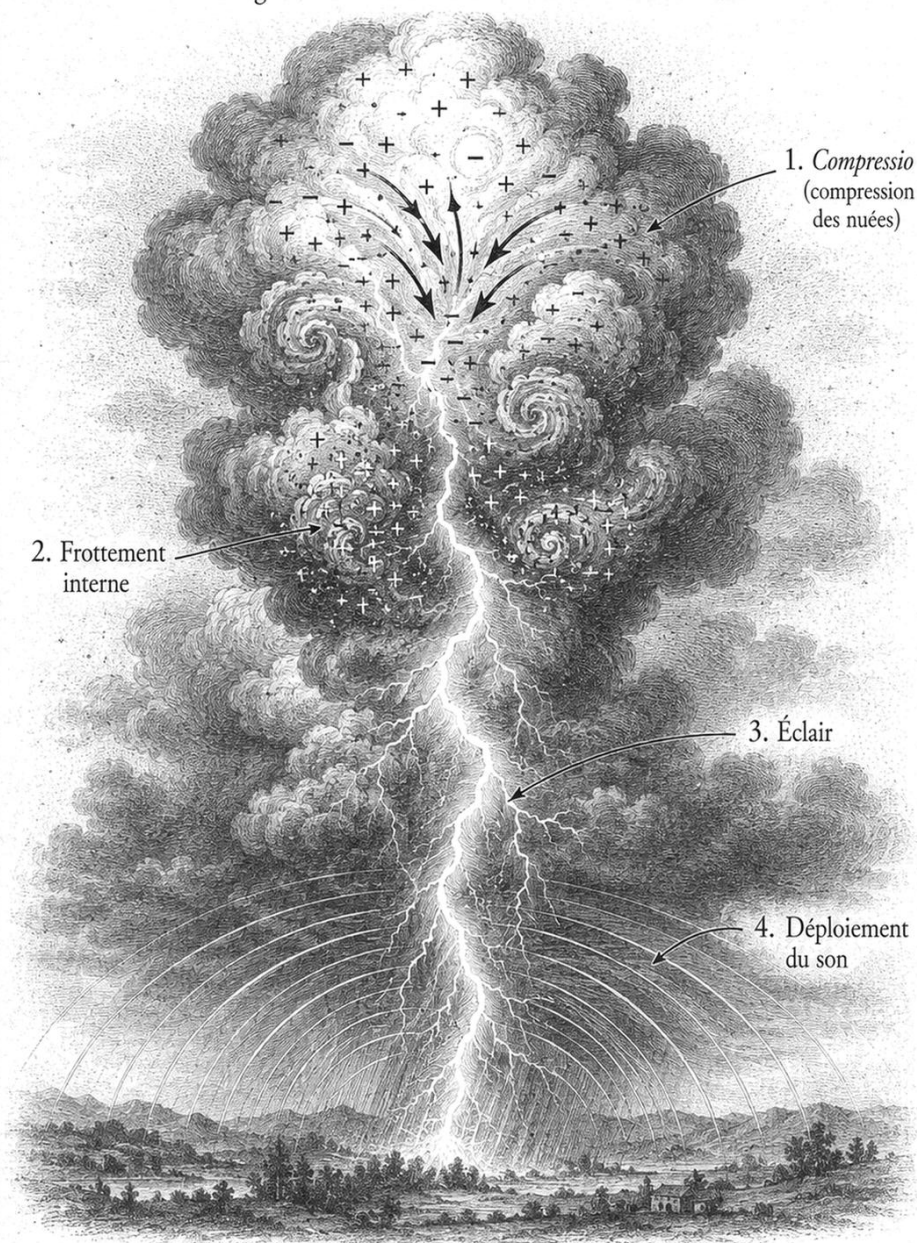
60 Même ceux qui le savent bien,  
 s'ils s'interrogent encore avec étonnement  
 sur les phénomènes qui se produisent dans le ciel,  
 retombent souvent, devant ce qu'ils admirent,  
 dans les anciennes croyances religieuses.  
 Malheureux ! Ils imaginent partout  
 des maîtres vigilants et tout-puissants,  
 faute de savoir ce qui peut exister,  
 ce qui ne le peut pas, et quelles limites fixent la puissance de chaque chose.  
 Sans guide, leur esprit erre dans une obscurité confuse.  
 Lorsqu'ils ne trouvent pas la cause d'un phénomène,  
 ils y voient nécessairement la décision des dieux.  
 Rejette loin de toi ces fables et comprends  
 ce qui convient à la paix des êtres bienheureux.  
 Sinon, les dieux dont tu crois troubler le repos  
 viendront, sous forme d'images, assiéger ton cœur.  
 Non qu'une offense puisse réellement les atteindre  
 ou les pousser à la colère et à la vengeance ;  
 mais toi, si tu imagines des flots de haine  
 dans la paix immobile des immortels,  
 80 tu ne pourras plus approcher leurs sanctuaires sans crainte,  
 ni recevoir avec un esprit serein  
 les images qui se détachent de leurs formes sacrées  
 et font connaître les dieux aux hommes.  
 Vois donc quelle vie attend celui qui reste superstitieux.  
 Pour chasser cette erreur dangereuse,  
 j'ai déjà beaucoup expliqué ; mais il me reste  
 à revêtir de poésie  
 les combats des nuages et les phénomènes de l'air.  
 Je vais chanter l'éclair, le tonnerre,  
 les tempêtes, leurs effets et leurs causes,  
 que l'ignorance attribue au secret des dieux.  
 Je ne veux pas te voir trembler devant le ciel,  
 guettant partout l'annonce d'un prodige,  
 observant d'où part l'éclair et vers où il va,  
 comment il entre dans les maisons,  
 traverse les murs et ressort après les avoir frappés.

# TONITRVS (TONNERRE)

Le *tonitrus* (tonnerre) naît de chocs, de compressions et de frottements dans les nuées.

L'éclair surgit comme une décharge violente, puis le son se déploie dans l'air.

Le ciel agit ici comme une immense chambre de collision.



|                                                |                             |              |                             |
|------------------------------------------------|-----------------------------|--------------|-----------------------------|
| 1.<br>Compressio<br>(compression<br>des nuées) | 2.<br>Frottement<br>interne | 3.<br>Éclair | 4.<br>Déploiement<br>du son |
|------------------------------------------------|-----------------------------|--------------|-----------------------------|

**TONITRUS (TONNERRE)**

*Chocs, déchirures et vents comprimés dans les nuages  
produisent le fracas.* <sup>82</sup>

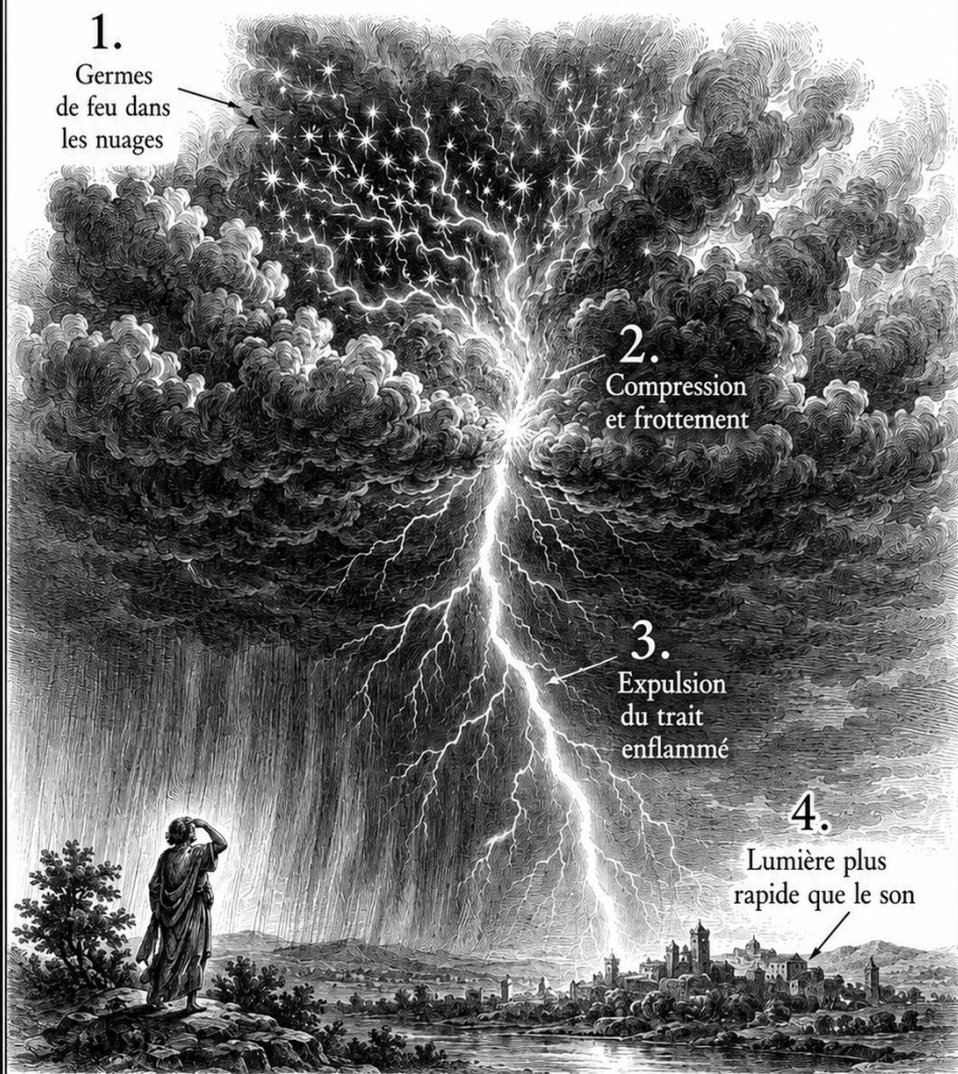
Calliope, montre-moi le chemin vers le but que je cherche,  
et conduis-moi jusqu'à lui.  
Repos des hommes, plaisir des dieux,  
100 muse savante, permets-moi de remporter la victoire  
et de recevoir de ta main la couronne.  
Le ciel tremble lorsque le tonnerre éclate,  
parce que les nuages, poussés par les vents,  
se heurtent dans les hauteurs.  
Le bruit ne part jamais d'une région claire :  
il naît là où s'amassent et se mêlent  
d'épaisses masses de nuages.  
Un nuage n'est pas aussi dense que la pierre ou le bois,  
mais il n'est pas non plus aussi léger  
que la fumée ou la brume.  
S'il était trop lourd, il tomberait comme un bloc ;  
s'il était trop peu consistant, il se disperserait dans l'air  
et ne pourrait retenir dans sa trame  
l'eau, la neige et la grêle.  
Il murmure dans le ciel comme les grandes toiles  
tendues au-dessus des théâtres,  
entre les mâts et les poutres,  
lorsque le vent furieux les déchire  
et les fait claquer comme du parchemin.  
120 Il ressemble aussi à un vêtement suspendu,  
qui se plaint sous les coups du vent.  
Ainsi craquent les plis du manteau des nuages.  
Parfois, emportées dans des directions opposées,  
les masses se frôlent sans se heurter de face.  
Le frottement de leurs flancs produit un bruit sec  
qui se prolonge et fatigue l'oreille,  
jusqu'à ce que les nuages se soient dépassés.  
Parfois aussi tout le ciel tressaille sous le tonnerre,  
comme si une explosion profonde  
faisait sauter les murailles du monde.  
C'est qu'un tourbillon de vent puissant  
s'enferme soudain dans un nuage,  
le tord, le comprime et épaissit ses parois,  
jusqu'à former une cavité sombre.  
Sa force grandit dans cette prison,  
puis la fait éclater avec un fracas terrible.  
Une vessie gonflée d'air  
éclate de la même manière sous la pression.  
Le nuage peut encore gronder comme les arbres  
140 lorsque les vents courent dans la forêt  
et remuent l'épaisseur des feuilles.  
Les nuées ont elles aussi mille rameaux,  
et le vent du nord se joue dans ces forêts du ciel.  
Un courant violent peut également frapper directement  
un nuage et le déchirer.  
Sur terre, où leur force est pourtant moindre,  
les vents arrachent les chênes avec leurs racines ;  
que ne peuvent-ils pas dans les hauteurs, où rien ne les arrête ?  
Les nuages ont aussi des vagues,  
et leurs masses qui se brisent les unes sur les autres

produisent une plainte profonde, comme les fleuves  
ou la mer immense sous la tempête.  
Lorsque la foudre tombe d'un nuage dans un autre  
et rencontre une masse chargée d'eau,  
elle s'éteint avec un grand bruit et siffle,  
comme le fer rouge sorti de la forge  
qu'on plonge dans l'eau froide.  
Si le nuage est sec, la foudre le dévore :  
il prend feu et éclate en grondant.

# FULMEN

## (LA FOUDRE)

Dans les nuages s'assemblent des germes de feu subtils.  
 Par compression et frottement, ils s'enflamment et se tendent.  
 Le trait enflammé est alors expulsé avec violence vers la terre.  
 Nous voyons l'éclair avant d'entendre le tonnerre,  
 car la lumière nous parvient plus vite que le son.



1.

Germes de feu  
dans les nuages

2.

Compression et  
frottement

3.

Expulsion du trait  
enflammé

4.

Lumière plus  
rapide que le son

**FULMEN (ÉCLAIR)**

*La foudre se forme par l'accumulation, le frottement et l'expulsion de matière ignée.* <sup>83</sup>

- 160 Ainsi, poussé par un vent violent  
sur le sommet d'une montagne couverte de lauriers,  
un incendie crépite et tourbillonne.  
Aucun arbre ne craque d'une manière plus lugubre  
que le laurier d'Apollon saisi par le feu.  
Souvent aussi, la glace accumulée dans les nuages  
crépite lorsque le tourbillon la brise en grêle,  
et que le vent du nord disloque  
les masses de vapeur durcies par le froid.  
L'éclair peut jaillir du choc : les nuages  
contiennent de nombreux éléments de feu.  
Une pierre frappée par le fer ou par une autre pierre  
lance elle aussi une gerbe d'étincelles.  
Nous voyons l'éclair avant d'entendre le tonnerre.  
La lumière et le son partent pourtant ensemble,  
mais l'image se déplace plus vite que le bruit.  
Regarde de loin un bûcheron frapper un arbre :  
tu verras la hache entrer dans le bois  
avant que le son du coup n'arrive jusqu'à toi.  
Voilà pourquoi le tonnerre suit l'éclair.
- 180 Tous deux viennent du même choc dans l'air,  
mais nos sens les reçoivent séparément :  
la même explosion produit la lumière et le son.  
Parfois la lueur bondit, court et tremble :  
le vent répand au loin son éclat mobile.  
Enfermé dans le nuage, il y creuse une cavité,  
repousse la matière et forme une voûte épaisse.  
Sa violence l'échauffe, puis le projette au-dehors.  
Car le mouvement peut enflammer les corps :  
le plomb lancé très vite peut fondre en tournoyant.  
Sous l'action de ce vent brûlant, le nuage se déchire,  
et les éléments de feu s'en échappent  
en traits éblouissants qui frappent nos yeux.  
Ensuite seulement le bruit atteint nos oreilles,  
car le son se déplace moins vite que l'image.  
Mesure maintenant l'élan de ces forces  
et l'épaisseur des nuages accumulés.  
Depuis la terre, nous ne voyons que leur surface ;  
leur profondeur entière nous échappe.  
Observe parfois ces montagnes flottantes
- 200 que les vents emportent à travers le ciel,  
ou ces sommets superposés qui s'élèvent  
dans un air calme, lorsque les vents du nord se taisent,  
et s'installent dans les régions lumineuses :  
tu comprendras la masse immense de leurs fondations.  
Leurs cavernes semblent creusées dans des rochers suspendus.  
Les vents enfermés y grondent et menacent,  
comme des lions derrière les barreaux,  
furieux de leur captivité.  
Ils tournent dans leur prison et cherchent une sortie,  
jusqu'à ce qu'une fissure s'ouvre dans les parois  
et libère, au milieu des éclairs,  
les feux cachés dans les fournaies de l'air.  
Ces éclairs rapides, chargés d'une lumière d'or,

naissent des éléments de feu  
 que la chaleur du soleil a répandus dans les nuages.  
 Quand un nuage ne contient presque pas d'eau,  
 ses bords prennent une couleur d'aurore.  
 Comment pourrait-il répandre cette lumière  
 sans les semences que le soleil verse en lui ?

220 Le vent les presse et les concentre,  
 jusqu'à ce que leur force comprimée  
 se libère en une coulée de flamme.  
 Un éclair peut même apparaître lorsque des souffles plus doux  
 écartent et dispersent un nuage.  
 La lumière se dégage alors de la matière qui se défait ;  
 les éléments de feu tombent sans produire de tempête,  
 et l'éclair passe sans fracas ni terreur.  
 Pour comprendre la nature de la foudre,  
 regarde les traces qu'elle laisse après son passage.  
 Les marques noires et l'odeur de soufre  
 indiquent-elles autre chose que le feu ?  
 La foudre est une flamme : elle peut soudain  
 embraser nos toits et descendre  
 dans les maisons qu'elle réduit en cendres.  
 C'est un feu très fin, formé d'éléments subtils,  
 que presque rien ne peut arrêter. Comme la voix,  
 il traverse les murs ; ni la pierre  
 ni le métal ne lui opposent une barrière suffisante.  
 Le cuivre et l'or fondent sous son souffle.

240 Parfois le vase reste entier,  
 mais le vin qu'il contenait a disparu :  
 la chaleur pénètre l'amphore, élargit ses pores  
 et permet au liquide vaporisé de s'échapper.  
 Un siècle de soleil ne produirait pas le même effet.  
 Telle est l'intensité extraordinaire,  
 presque irrésistible, du feu que lance la tempête.  
 Mais quelle cause le précipite ainsi ?  
 D'où vient ce trait brûlant qui fend les tours,  
 arrache les poutres et les toits,  
 renverse les maisons et les monuments,  
 frappe les hommes et couche les troupeaux dans les champs ?  
 D'où vient cette masse de désastres ?  
 Je vais répondre sans retarder davantage ma promesse.  
 La foudre naît dans les nuages épais et sombres,  
 non dans les légers flocons dispersés sous un ciel clair.  
 Qui n'a jamais vu les nuées se rassembler  
 comme une armée funèbre ?  
 Qui n'a pas cru que toutes les ténèbres  
 quittaient les fleuves des enfers  
 260 pour remplir les cavernes profondes de l'air ?  
 La nuit devient si lourde, le ciel prend un visage si sombre,  
 lorsque l'orage s'apprête  
 à lancer la foudre et aiguise ses éclairs !  
 Souvent un nuage noir, pareil à un fleuve de poix,  
 chargé de vent et de feu, descend vers la mer.  
 Il avance dans l'obscurité, entraînant une trombe,  
 colonne gonflée de nuit et de tonnerre.  
 Sur terre, les hommes tremblent et courent vers leurs maisons  
 rien qu'en voyant cette tempête marcher sur les eaux.  
 Les nuages suspendus au-dessus de nous  
 doivent être tout aussi épais.

Pour jeter sur le monde un manteau si sombre,  
il faut que leurs couches innombrables  
arrêtent les rayons et accumulent l'ombre.  
Si le ciel ne portait pas une masse immense de nuages,  
d'où viendrait cette avalanche d'eau  
qui gonfle les fleuves et transforme les plaines en mers ?  
Ces nuages sont donc pleins de vent, d'eau et de feu ;  
voilà pourquoi ils produisent éclairs et tonnerre.

280 Tu sais que le soleil alimente sans cesse  
cette réserve de chaleur,  
en déposant des éléments de feu dans les nuées  
que la tempête rassemble en un même lieu.  
Le vent se mêle à leur matière,  
la comprime et fait jaillir ces éléments.  
Enfermé dans la fournaise, il devient lui-même plus violent,  
excité à la fois par le feu rencontré  
et par la rapidité de son mouvement.  
Le vent s'embrase ; le feu déchire le nuage  
et libère toute sa force. Alors la foudre est prête,  
elle tombe et colore l'air de rouge ;  
l'espace se remplit des lueurs de l'éclair.  
Puis le tonnerre éclate, et le ciel semble s'ouvrir ;  
on croirait voir les morceaux de la voûte  
pendre au-dessus de nous.  
Au grondement qui roule dans le ciel,  
la terre entière répond en tremblant.  
Enfin la pluie tombe, épaisse et lourde ;  
on dirait que l'éther tout entier se change en eau

300 et veut replonger le monde dans la boue du chaos.  
Telle est la quantité d'eau que le vent du nord libère  
en déchirant les nuages au milieu des éclairs.  
Mais le vent peut aussi, sans entrer dans la nue,  
la frapper de l'extérieur et l'ouvrir  
à l'endroit où la foudre déjà formée attend.  
Dès qu'une issue apparaît, l'éclair se précipite  
et court de proche en proche sous l'effet du choc.  
Parfois le vent ne contient d'abord aucun feu.  
Il s'échauffe pendant sa course rapide :  
il perd les éléments trop grossiers  
et en recueille dans l'air de plus subtils,  
qui se mêlent à lui et l'enflamment.  
Le plomb lui-même s'échauffe lorsqu'il vole très vite :  
sa matière abandonne des éléments lourds  
et reçoit ceux du feu dispersés dans l'air.  
Il arrive aussi que le feu manque des deux côtés,  
et qu'un vent froid frappe un nuage froid.  
Le choc suffit alors à faire naître la flamme,  
car il arrache des éléments de feu

320 à la fois au corps qui frappe et au corps frappé.  
Ainsi l'étincelle jaillit du fer et de la pierre.  
Même si les deux matières sont froides,  
leur rencontre produit une explosion brûlante.

#### POUVOIR ET SAISONS DE LA FOUDRE

*Ses effets varient selon la texture des corps, l'état de  
l'air et les saisons.*<sup>84</sup>

L'éclair peut donc s'allumer partout  
où se rencontrent des éléments convenables.



D'ailleurs, les vents sont-ils vraiment si froids ?  
 Le mouvement violent qui les porte vers les hauteurs,  
 même s'il ne produit pas encore de feu,  
 a nécessairement réchauffé leur souffle.  
 La foudre fend l'air avec une extrême rapidité.  
 Ce qui donne une telle force à son trait,  
 c'est la pression accumulée  
 dans le nuage qui retient son élan.  
 Lorsque la paroi cède enfin sous la charge,  
 le feu jaillit au loin,  
 comme un projectile lancé par une machine de guerre.  
 Ajoute que la foudre est formée  
 d'éléments si fins que presque rien ne l'arrête.  
 Elle trouve des passages dans toutes les matières,  
 340 évite les chocs qui ralentiraient sa course,  
 et sa vitesse correspond à la finesse de sa structure.  
 De plus, tout corps lourd tombe par sa nature,  
 et les chocs qu'il reçoit en chemin  
 augmentent encore son poids et sa vitesse.  
 Il brise alors plus facilement les obstacles  
 et poursuit sa route à travers eux.  
 Sa vitesse grandit à mesure qu'il avance.  
 L'élan acquis au cours d'un long trajet  
 se joint à sa force première  
 et rassemble dans une même traînée  
 les éléments de feu dispersés dans l'air.  
 Leurs chocs répétés accroissent peut-être encore sa rapidité,  
 durcissent le trait et rendent le coup plus terrible.  
 Certains corps restent pourtant intacts après son passage :  
 le fluide subtil les traverse comme les mailles d'un tamis.  
 Mais lorsque des corps plus serrés  
 opposent leur masse à la pointe de la foudre,  
 sa violence les réduit en morceaux.  
 Le cuivre fond immédiatement, l'or se ramollit et bout.  
 360 La flamme très fine y plonge  
 ses éléments lisses et presque impalpables ;  
 les liens de la matière se relâchent,  
 et la chaleur soudaine ouvre et dissout le corps.  
 C'est surtout en automne et au printemps  
 que le ciel étoilé et la terre  
 tremblent sous les coups du tonnerre.  
 L'hiver manque de chaleur ; l'été manque de vents  
 capables de condenser les nuages.  
 La combinaison qui produit la foudre  
 se rencontre surtout dans les saisons intermédiaires,  
 lorsque la chaleur et le froid  
 se jettent l'un contre l'autre dans un passage étroit.  
 La foudre exige la lutte  
 de ces deux forces qui fabriquent les orages ;  
 elle naît du tumulte de l'air.  
 Au printemps, les chaleurs nouvelles rencontrent l'hiver qui s'éloigne ;  
 en automne, le froid qui arrive  
 affronte l'été qui se retire.  
 La rencontre est la même et le trouble aussi grand.  
 380 Dans les deux cas, la même hostilité mêle  
 l'hiver rude et l'été brûlant :  
 ce sont les véritables guerres de l'année.  
 Ne t'étonne donc pas que la tempête et la foudre

reviennent régulièrement aux saisons  
 où cette opposition rassemble sans cesse  
 les feux, les vents et les eaux du ciel.  
 Voilà comment l'observation permet de comprendre  
 la matière de la foudre et la puissance de ses coups.  
 Mais y voir un message des dieux,  
 c'est l'affaire de l'augure,  
 qui retourne des vers étrusques  
 pour savoir d'où vient l'éclair, où il va,  
 par quel chemin il traverse les lieux fermés,  
 comment il en ressort pour retourner au ciel,  
 et quel danger secret annonce le tonnerre.

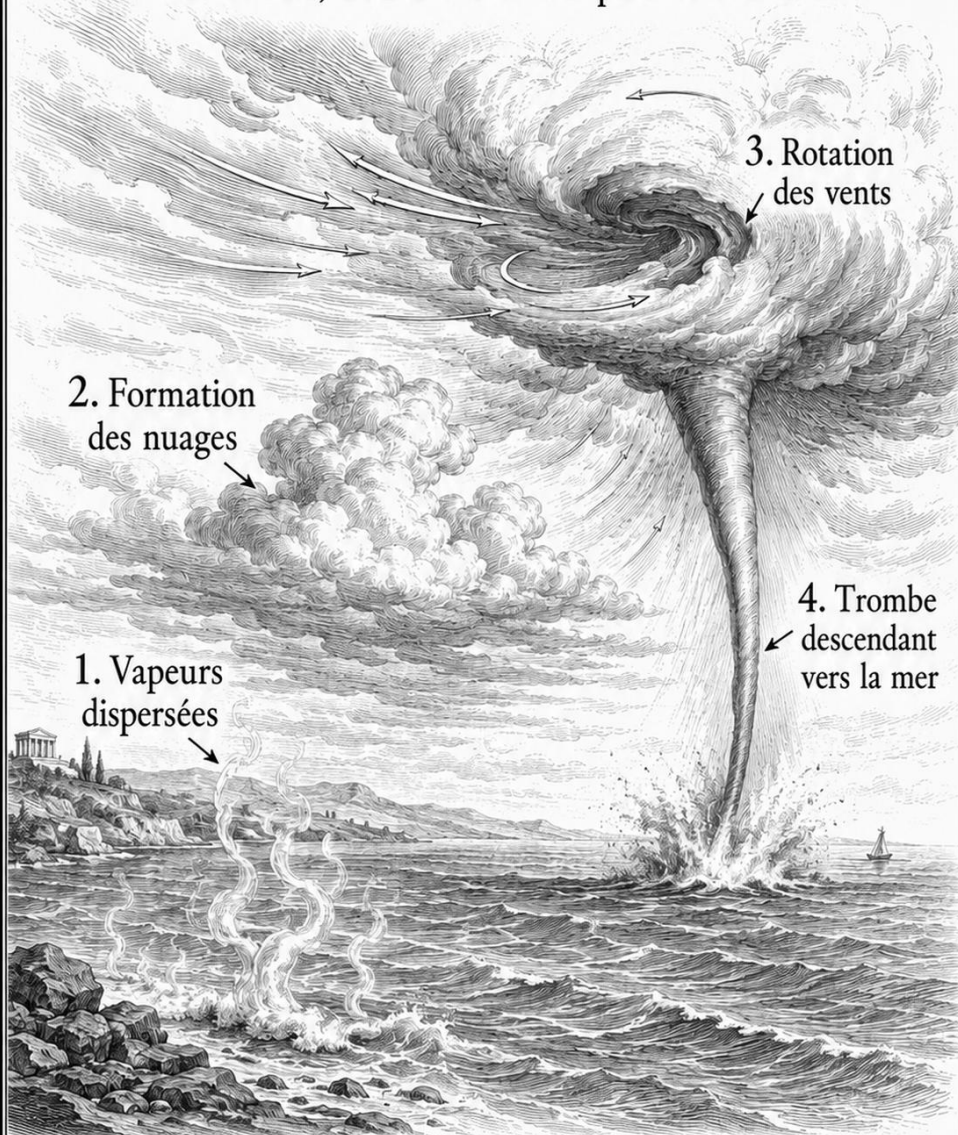
Mais si Jupiter tonne, si les dieux  
 lancent à leur volonté le feu à travers les nuages,  
 avec le tremblement et les grondements du ciel,  
 pourquoi les criminels heureux restent-ils impunis ?  
 400 Pourquoi la flamme ne traverse-t-elle pas le corps  
 du coupable oublié par la justice,  
 afin d'offrir aux hommes une leçon éclatante ?  
 Trop souvent, au contraire, c'est un innocent,  
 un homme au cœur irréprochable, qui se débat  
 après avoir été frappé soudain par la foudre,  
 victime aveugle du tourbillon céleste.  
 Pourquoi les dieux gaspilleraient-ils leur force dans le désert ?  
 S'exercent-ils à lancer leur arme ?  
 Pourquoi la laisser se perdre et s'émousser dans la terre ?  
 Pourquoi Jupiter, père des dieux,  
 ne la garde-t-il pas pour ses ennemis ?  
 Et pourquoi ses foudres restent-elles silencieuses  
 lorsque le ciel est sans nuage ?  
 Attend-il que le vent du nord construise  
 des degrés de vapeur pour pouvoir descendre ?  
 Pense-t-il mieux viser en se rapprochant ?  
 Pourquoi alors frappe-t-il les profondeurs de la mer  
 et gaspille-t-il ses coups sur les vagues ?  
 S'il veut que nous puissions éviter la foudre,  
 420 pourquoi ne nous montre-t-il pas où elle va tomber ?  
 S'il veut nous surprendre, pourquoi l'annoncer  
 par les ténèbres, les grondements et les signes  
 qui nous font fuir  
 et indiquent assez clairement où le danger se prépare ?

# NUBES ET TURBINES

(NUAGES ET TROMBES)

Les vapeurs s'élèvent de la mer et de la terre,  
se rassemblent pour former des nuages.

Les vents les creusent et les font tourner,  
et parfois une colonne en rotation descend  
vers la mer, traînant avec elle pluie et embruns.



1.

Vapeurs  
dispersées

2.

Formation  
des nuages

3.

Rotation  
des vents

4.

Trombe  
descendant  
vers la mer

## NUAGES ET TROMBES

*Les masses d'air et d'eau s'assemblent, tourbillonnent et descendent en colonnes.* <sup>85</sup>

Et comment expliquer ce fait évident :  
la foudre éclate au même moment dans cent lieux différents ?  
Un seul bras suffirait-il à tant de traits ?

La pluie aussi tombe pourtant sur de vastes régions à la fois.

C'est donc la rencontre naturelle des éléments  
qui fait jaillir l'eau ou le feu des nuages.

Enfin, pourquoi la foudre frappe-t-elle les temples sacrés,  
et même ceux de Jupiter ? Pourquoi brise-t-elle  
les statues des dieux

et transforme-t-elle leur honneur en outrage ?

La réponse est la même que lorsqu'on demande  
pourquoi la foudre tombe surtout sur les montagnes  
et laisse ses marques sur les sommets les plus hauts.

Passons à une autre forme de tempête,  
que les Grecs, d'après son effet, appellent *prèstèr* :

440 la trombe qui descend du ciel vers la mer.

On voit une colonne épaisse glisser des nuages ;  
autour d'elle, l'eau bouillonne violemment  
sous le souffle déchaîné du vent.

Malheur au navire pris dans son tourbillon !

La cause de ce phénomène est naturelle.

Lorsqu'un vent furieux ne peut déchirer le nuage  
qui l'emprisonne, il l'étire vers le bas  
en une longue colonne, comme si un bras puissant  
le poussait du ciel vers la mer.

Puis le vent, exaspéré par sa prison,  
s'engouffre au-dehors et soulève les vagues.

Il a entraîné le nuage dans son mouvement tournant,  
et sa force augmente encore le poids de la colonne.

Tous deux plongent ensemble dans l'eau,  
et le fracas de l'air

fait bouillonner la surface de la mer.

Parfois la trombe rassemble autour d'elle  
des vapeurs rencontrées au cours de sa marche,  
puis s'incline vers les terres.

460 Le sol arrête son mouvement, la brise,  
et elle répand au loin la tempête.

Mais cela reste rare : les montagnes

font obstacle aux vents, qui trouvent plus facilement  
un espace libre au-dessus de la mer et dans le ciel.

Les nuages sont formés d'innombrables éléments fins  
que les rencontres du hasard ont accrochés les uns aux autres.

Leurs angles subtils créent des liens faibles,  
mais suffisants pour tenir ensemble la trame flottante.

Au début, il ne s'agit que de petits flocons de brume.

Le vent les réunit peu à peu

et les emporte en masses de plus en plus grandes,  
jusqu'à ce qu'ils se déchirent et produisent la tempête.

Ces éléments fins, ces premières formes de nuages,  
composent aussi les vapeurs

qui entourent le sommet des hautes montagnes.

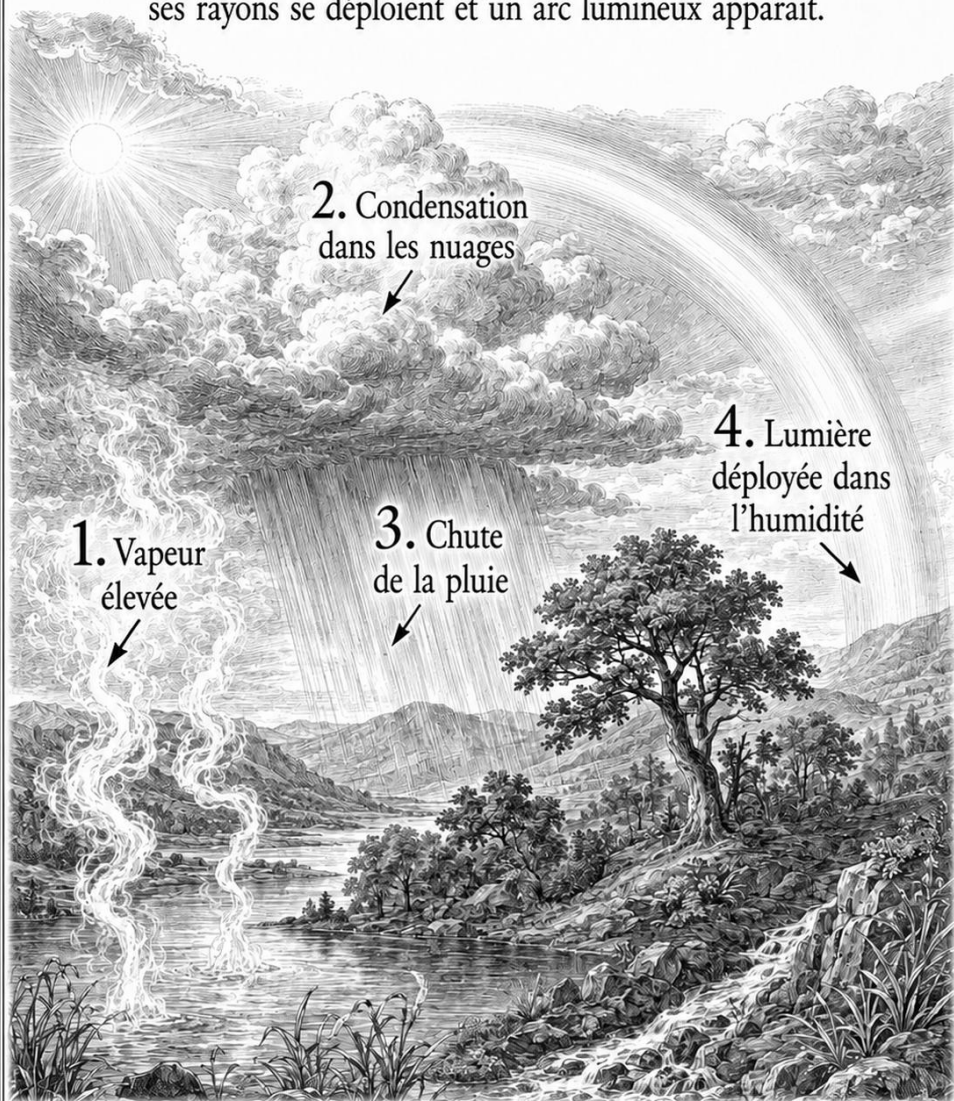
Avant même que leurs masses réunies  
deviennent visibles au-dessus des plaines,  
les vents les poussent vers les sommets.

Puis, quand un afflux continu de vapeur les a grossies,  
 480 elles semblent monter  
 directement des hauteurs humides.  
 Car le vent souffle plus librement en altitude :  
 la raison et nos propres sens,  
 lorsque nous montons, le confirment.  
 Les émanations de la mer nourrissent constamment les nuages.  
 Le linge suspendu sur le rivage se charge d'humidité :  
 comment douter que l'air recueille sans cesse  
 une grande quantité d'eau sur la vaste mer ?  
 Mais cette eau doit se transformer en vapeur,  
 car sa matière liquide ne pourrait monter telle quelle.  
 Vois aussi les vapeurs sortir des fleuves  
 et de la terre elle-même,  
 s'élever d'un mouvement presque invisible  
 et se rassembler dans le ciel en nuages.  
 La région chaude de l'éther  
 peut également resserrer les brumes dispersées.  
 Et parmi les éléments qui forment les nuages,  
 certains arrivent du dehors. Tu sais qu'entre les mondes  
 s'étend une immensité d'espace,  
 500 et que des corps innombrables y voyagent  
 sans fin et avec une vitesse extrême.  
 Ne t'étonne donc pas qu'une masse d'ombre  
 enveloppe en un instant les montagnes et la mer,  
 et recouvre soudain des pays entiers.  
 Les passages et les pores de l'espace  
 ouvrent de toutes parts des chemins  
 à l'entrée comme à la sortie de ces éléments fluides.  
 Tu comprends maintenant d'où vient l'eau  
 que les nuages rassemblent et répandent en pluie.  
 Le nuage et la pluie ont la même origine,  
 puisqu'ils sont formés des mêmes éléments.  
 Comme notre corps grandit grâce à ses liquides,  
 de même que par le sang et la sueur,  
 le nuage se forme et grossit avec l'eau qu'il absorbe.  
 Lorsqu'il erre, masse suspendue, au gré des vents  
 au-dessus des vagues couvertes de brume,  
 il recueille d'innombrables éléments d'eau.  
 Il en monte de la mer et des fleuves,  
 puis les vents du sud les rassemblent.  
 520 Les vents du nord frappent ensuite les nuages,  
 et le poids des masses entassées dans les hauteurs  
 les presse de tous côtés : alors l'eau s'écoule.  
 Il pleut aussi lorsque la chaleur du soleil  
 ouvre et dissout le nuage,  
 comme la cire fond et tombe en gouttes près d'une flamme.  
 Le vent peut également éclaircir sa matière,  
 et la pluie devient plus violente lorsque les nuages  
 ajoutent leur propre mouvement à la force des vents.  
 Elle dure longtemps et tombe avec puissance  
 quand les éléments d'eau s'accumulent,  
 quand les nuages lourds s'empilent les uns sur les autres  
 et se déchirent de tous côtés,  
 tandis que le sol trempé leur renvoie de nouvelles vapeurs.

# IMBER ET IRIS

(PLUIE ET ARC-EN-CIEL)

Les vapeurs s'élèvent des eaux et des terres humides  
sous l'action du soleil. Elles se condensent en nuages  
dans les hauteurs, puis, devenues plus lourdes,  
elles tombent en pluie bienfaisante sur la terre.  
Quand le soleil brille dans l'air encore chargé d'humidité,  
ses rayons se déploient et un arc lumineux apparaît.



1.  
Vapeur  
élevée

2.  
Condensation  
dans les nuages

3.  
Chute  
de la pluie

4.  
Lumière  
déployée dans  
l'humidité

## PLUIE, ARC-EN-CIEL ET PHÉNOMÈNES DU CIEL

*Des causes matérielles suffisent à expliquer les eaux suspendues et les couleurs atmosphériques.*<sup>86</sup>

Si des rayons obliques du soleil traversent la pluie,  
ils peignent aussitôt sur le front du ciel humide  
la courbe de l'arc-en-ciel et ses couleurs changeantes.  
Les autres phénomènes qui se forment dans l'air,  
et les dangers que portent les tempêtes,  
la neige, la grêle, les vents violents, le givre,  
540 le froid qui resserre les choses  
et durcit l'eau jusqu'à arrêter les fleuves,  
s'expliquent eux aussi par les éléments premiers,  
leurs formes et les manières dont ils s'unissent.  
Les tremblements de terre ont également des causes naturelles.  
Pour les comprendre, imagine d'abord  
que la terre, sous sa surface comme au-dessus,  
contient des vents, des lacs et des cavernes,  
de vastes espaces vides et des rochers qui menacent de tomber.  
Des fleuves souterrains coulent sous son dos immense  
et entraînent avec eux des blocs et des débris.  
Sa structure profonde ressemble à celle que nous voyons.  
De là viennent les secousses terribles  
qui montent des profondeurs et répandent les désastres,  
lorsque le temps fait céder les piliers d'une caverne.  
Des montagnes entières peuvent alors s'effondrer,  
et l'ébranlement se propager dans toutes les directions.  
Le poids modeste d'un chariot qui passe  
ne suffit-il pas à faire vibrer les maisons ?  
Les murs des bâtiments ne tremblent-ils pas  
560 sous la course des chevaux,  
lorsque les roues cerclées de fer frappent le sol ?  
Parfois une immense masse de terre  
s'affaisse soudain dans une mer souterraine,  
épuisée par l'âge ; le mouvement des eaux  
fait alors vaciller le globe.  
Ainsi un récipient rempli d'eau tremble sur sa base  
tant que le liquide qui vient d'y tomber continue d'osciller.  
Il se peut aussi qu'un vent enfermé dans les cavernes  
concentre soudain toute sa force  
et frappe violemment une paroi de sa prison.  
La terre penche alors du côté où le vent la pousse,  
et tous les bâtiments élevés à sa surface  
s'inclinent dans la même direction.  
Plus ils montent haut, plus leur sommet menace de tomber ;  
les poutres se déplacent et pendent hors de leur équilibre.  
Devant de telles masses qui s'ébranlent,  
les hommes craignent que l'heure suprême ne soit arrivée,  
celle où la nature entière attend sa mort.  
Et si le vent ne pouvait parfois reprendre son souffle,  
580 quelle force arrêterait son élan ?  
Mais il doit se relâcher, reculer,  
puis repartir, et ce recul diminue sa violence.  
Voilà pourquoi la menace s'arrête souvent avant la catastrophe.  
La terre qui penchait se redresse,  
et son propre poids la ramène vers l'équilibre.  
Tu comprends aussi pourquoi la secousse souterraine

épargne parfois les constructions basses  
et se fait surtout sentir au sommet des plus hautes.  
Un tourbillon venu du dehors  
ou formé sous terre peut encore s'accumuler  
dans les cavités, y gronder et tourner longtemps.  
Puis sa force concentrée éclate soudain,  
se libère d'un bond  
et ouvre dans le sol une immense fissure.  
C'est ainsi que le Péloponnèse vit disparaître Aegium,  
et que Sidon, sœur de Tyr, fut engloutie.  
Combien d'éruptions de vents et d'effondrements  
ont arraché des villes à la lumière !  
Combien de murailles puissantes sont tombées  
dans les profondeurs, et combien de cités anciennes  
ont disparu dans la mer avec leurs habitants !  
Lorsque les vents enfermés dans la terre  
ne parviennent pas à briser le sol,  
ils se divisent entre ses nombreux passages  
et répandent dans les plaines un tremblement diffus.  
Ainsi le froid pénètre au fond de nos veines  
et fait frissonner notre chair malgré nous.

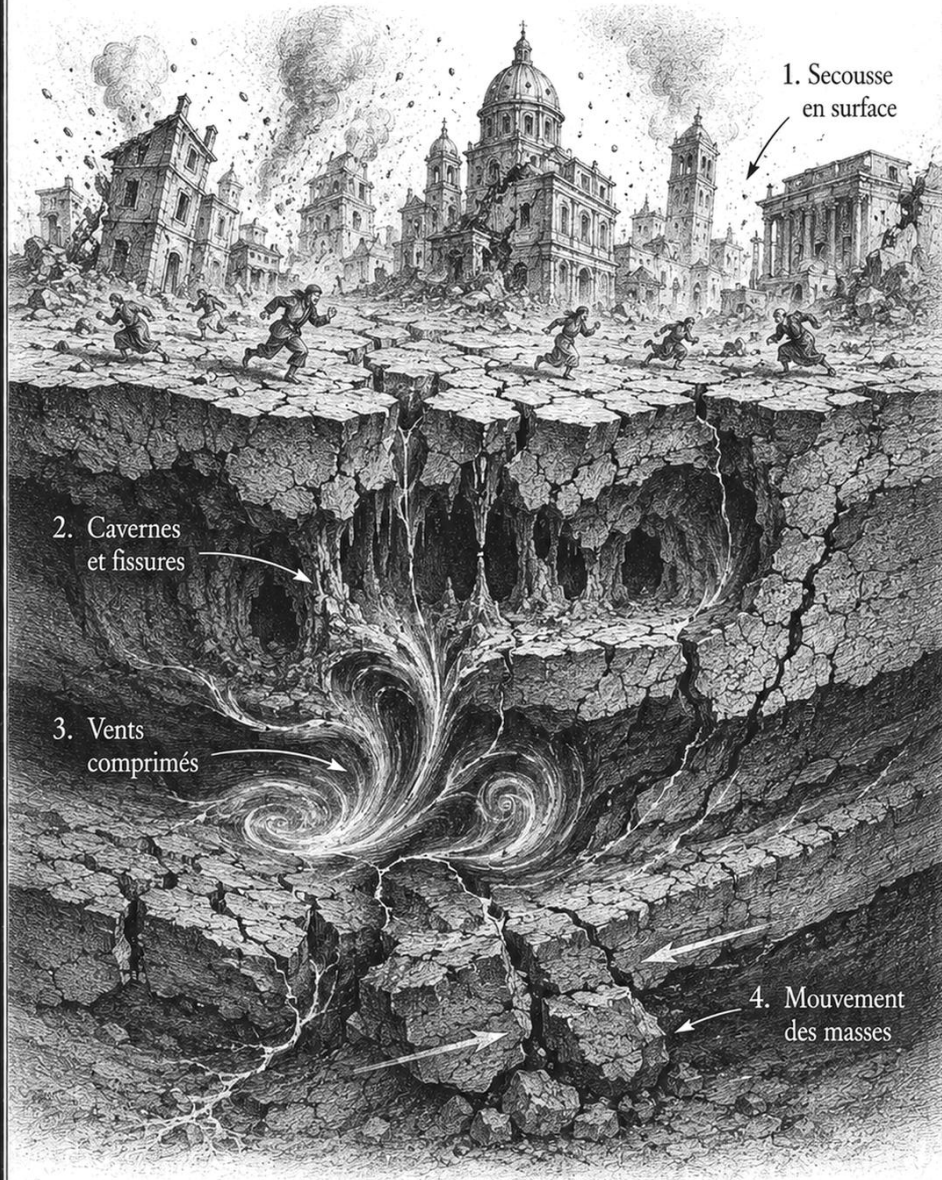
600



# TERRAE MOTUS

## (TREMBLEMENT DE TERRE)

Le sol tremble lorsque des mouvements naissent en profondeur.  
Cavernes et vents comprimés déplacent d'immenses masses de terre.  
Le choc en surface révèle des causes souterraines, non la colère divine.



1.  
Secousse  
en surface

2.  
Cavernes  
et fissures

3.  
Vents  
comprimés

4.  
Mouvement  
des masses

**TERRAE MOTUS (TREMBLEMENT DE TERRE)**

*Vents comprimés, cavernes et déplacements souterrains  
ébranlent la surface.* <sup>87</sup>

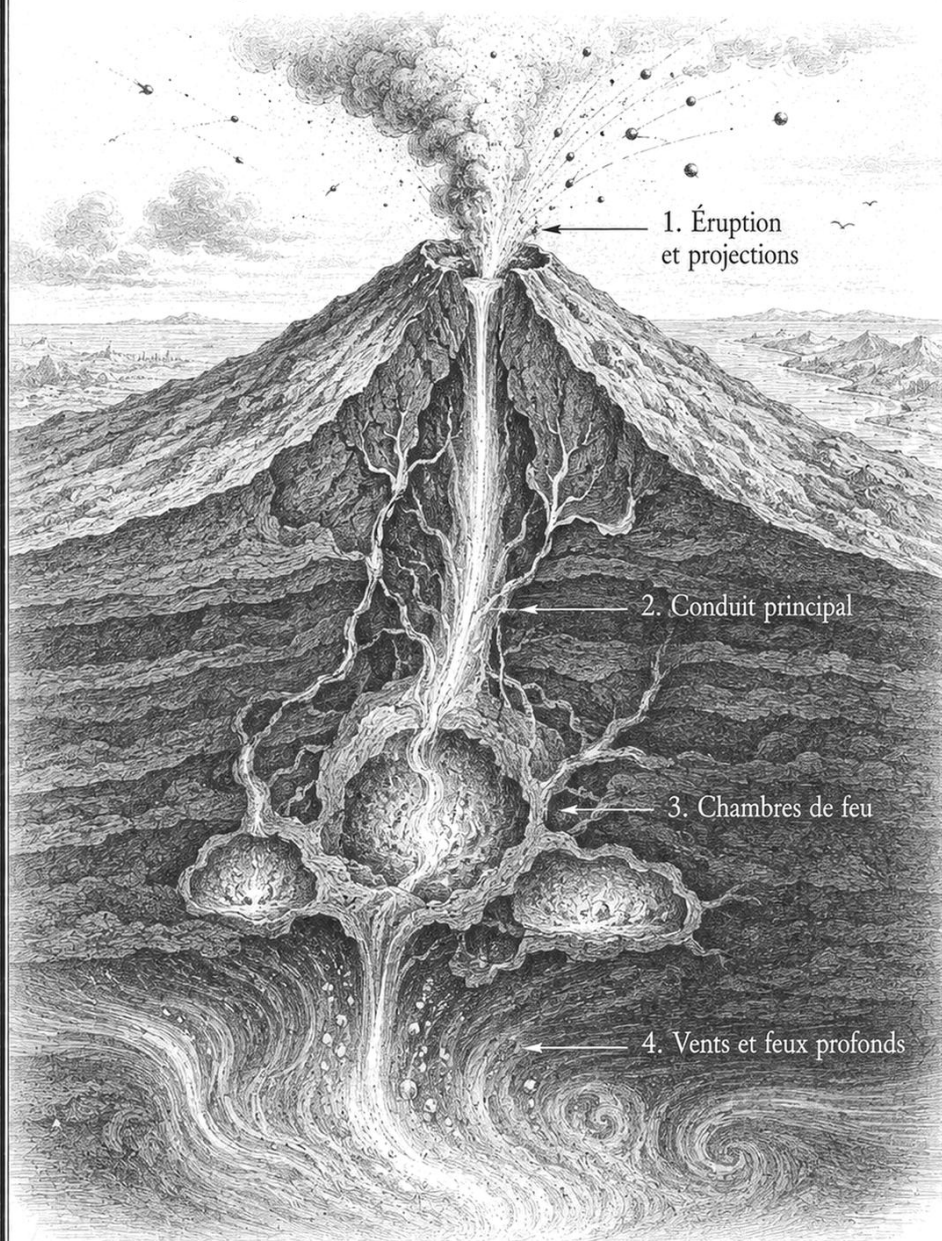
La peur vient d'en bas et d'en haut :  
 au-dessus, les maisons ; au-dessous, les cavernes.  
 La nature va-t-elle, dans une catastrophe soudaine,  
 faire tomber toutes ses parties les unes sur les autres  
 et remplir de son propre corps les vides de ses profondeurs ?  
 Même si la foule reste convaincue  
 que le monde est stable et éternel,  
 de tels dangers plantent au fond des cœurs  
 une pointe de peur difficile à arracher.  
 La terre se dérobe soudain sous nos pieds ;  
 le reste du monde semble tomber avec elle,  
 tout s'écroule et se mêle dans un immense abîme,  
 et l'on croit voir l'univers retourner au néant.  
 Expliquons maintenant pourquoi la mer ne grandit pas.  
 Elle reçoit pourtant une masse énorme d'eau :  
 tous les fleuves y arrivent de toutes parts,  
 les tempêtes et les pluies s'y ajoutent,  
 et l'eau tombe à torrents sur le monde  
 avant de revenir finalement vers elle.  
 Pourquoi son niveau ne monte-t-il pas ?  
 Mais devant l'immensité de l'océan,  
 tout cet apport compte moins qu'une goutte.  
 Cela suffit déjà à dissiper l'étonnement.  
 En outre, le soleil absorbe une partie de la mer.  
 Nous voyons ses rayons sécher les vêtements mouillés ;  
 la même chaleur agit en même temps  
 sur l'immense surface des océans.  
 Même si elle enlève peu d'eau à chaque endroit,  
 l'évaporation totale devient considérable  
 sur une étendue aussi vaste.  
 Ajoute ce que les vents emportent  
 en balayant la surface. En une seule nuit,  
 ils sèchent souvent les routes inondées  
 et durcissent la boue en une croûte.  
 Enfin les nuages prennent à la mer  
 l'eau qu'ils dispersent ensuite en pluie  
 sur les terres, sous la poussée des vents.  
 Quelle quantité faut-il pour arroser le monde entier !  
 La terre elle-même est pleine de pores et de cavités.  
 Elle entoure la mer par le fond et par les rivages.  
 Elle lui verse une partie de ses eaux,  
 mais reçoit aussi les siennes, les filtre  
 et les ramène, purifiées, aux sources des fleuves.  
 De là, l'eau reprend son chemin régulier  
 dans les passages qu'elle a ouverts au cours du temps.  
 Venons-en aux volcans. Lorsque l'Etna  
 rejette par moments tant de flammes  
 et de tourbillons que les habitants de Sicile,  
 les yeux fixés sur la montagne,  
 voient le ciel rempli de fumée et d'étincelles  
 et se demandent avec angoisse  
 si la nature va reconstruire l'univers,  
 ces tempêtes de feu ne sont pas des prodiges.  
 Elles obéissent à des causes naturelles.

Il faut ici porter sur le monde  
 un regard vraiment large.  
 Souviens-toi que le tout est infini,  
 qu'un seul ciel représente une part minuscule de l'ensemble,  
 et que l'homme lui-même est presque rien devant la terre.  
 Prends cette vérité comme mesure :  
 combien de phénomènes cesseront de t'étonner !  
 Sommes-nous surpris lorsqu'un homme est agité  
 par le feu soudain d'une fièvre,  
 ou souffre d'une autre maladie ?  
 Son pied gonfle ; une douleur vive  
 attaque ses dents ou pénètre jusque dans ses yeux.  
 Un feu intérieur s'allume,  
 se répand et brûle sa chair.  
 Cela n'étonne personne : tant d'éléments circulent dans l'air,  
 et tant d'émanations nocives montent de la terre  
 qu'elles peuvent produire les maladies les plus terribles.  
 De même, l'immensité qui nous entoure  
 680 fournit au globe assez d'éléments venus du dehors  
 pour faire trembler la terre,  
 lancer des tourbillons sur les champs et les mers,  
 allumer l'Etna et mettre le ciel en feu,  
 lorsque des éléments brûlants se rassemblent en grand nombre.  
 L'air s'embrase, comme il se change en pluie  
 quand les éléments d'eau remplissent trop les nuages.  
 Tu demandes si cette tempête de flammes  
 n'a rien d'extraordinaire ? Memmius,  
 un ruisseau paraît un grand fleuve à celui qui n'en a jamais vu.  
 Nous exagérons ainsi tout ce qui est nouveau.  
 Un arbre, un homme, un phénomène : ce que nous voyons  
 nous paraît toujours le plus grand qui puisse exister.  
 Pourtant la terre entière, avec la mer et le ciel,  
 ne compte presque pas devant l'immensité de l'univers.  
 Expliquons donc comment l'Etna  
 rejette périodiquement ses flammes.  
 La montagne est d'abord creuse ;  
 des parois de pierre entourent ses vastes cavités,  
 où se trouvent de l'air et du vent,  
 700 car le vent n'est rien d'autre que de l'air en mouvement.  
 Cet air tourne, s'échauffe et commence à brûler.  
 En frappant et en frottant les rochers,  
 il en arrache une flamme violente.  
 Il se dresse alors et jaillit des profondeurs,  
 répandant au loin du feu et des cendres brûlantes.  
 Il roule dans une épaisse fumée  
 des blocs énormes, dont le poids montre assez  
 la force du vent qui les a soulevés.  
 De plus, la mer entoure presque entièrement  
 le pied de la montagne et frappe ses rivages.  
 Des passages souterrains partent des fonds marins  
 et montent jusqu'au sommet.  
 Le vent s'y engage par des conduits étroits,  
 puis ressort en tourbillons de feu,  
 de poussière et de pierres.  
 Au sommet, ces conduits s'élargissent  
 en bouches que nous appelons les ouvertures du volcan,  
 et que les Grecs nomment cratères.  
 Mais lorsqu'un phénomène reste incertain,

720 il faut parfois proposer plusieurs causes possibles,  
dont l'une seulement agit réellement.  
Tu vois de loin un corps étendu sans vie :  
le froid, la maladie, une arme ou un poison  
ont pu le tuer, mais tu ignores lequel.  
Tu dois donc prendre en compte toutes ces possibilités.  
Nous ferons de même pour beaucoup d'autres phénomènes.  
Pourquoi le Nil, seul parmi les fleuves,  
grossit-il en été et déborde-t-il  
au moment où la chaleur dessèche les plaines ?  
Peut-être les vents du nord, soufflant avec force  
à l'entrée de la mer, arrêtent-ils son courant  
et refoulent-ils ses eaux dans son lit.  
C'est la saison des vents étiésiens,  
qui partent des régions froides de l'Ourse  
et s'opposent directement au fleuve.  
Car celui-ci vient du sud,  
à travers les peuples brûlés par le soleil tropical,  
et sort des profondeurs de l'Afrique.

# AETNA (LE FEU SOUTERRAIN)

Les volcans ne sont point des bouches divines.  
Le feu souterrain, l'air et les matières circulent dans des canaux profonds.  
Les éruptions sont le résultat de ces mouvements cachés.



1.  
Éruption et  
projections

2.  
Conduit  
principal

3.  
Chambres  
de feu

4.  
Vents et  
feux profonds

**AETNA (LE FEU SOUTERRAIN)**

*Le volcan est une circulation de vents, de roches et de feu, non la bouche d'un dieu.* <sup>88</sup>

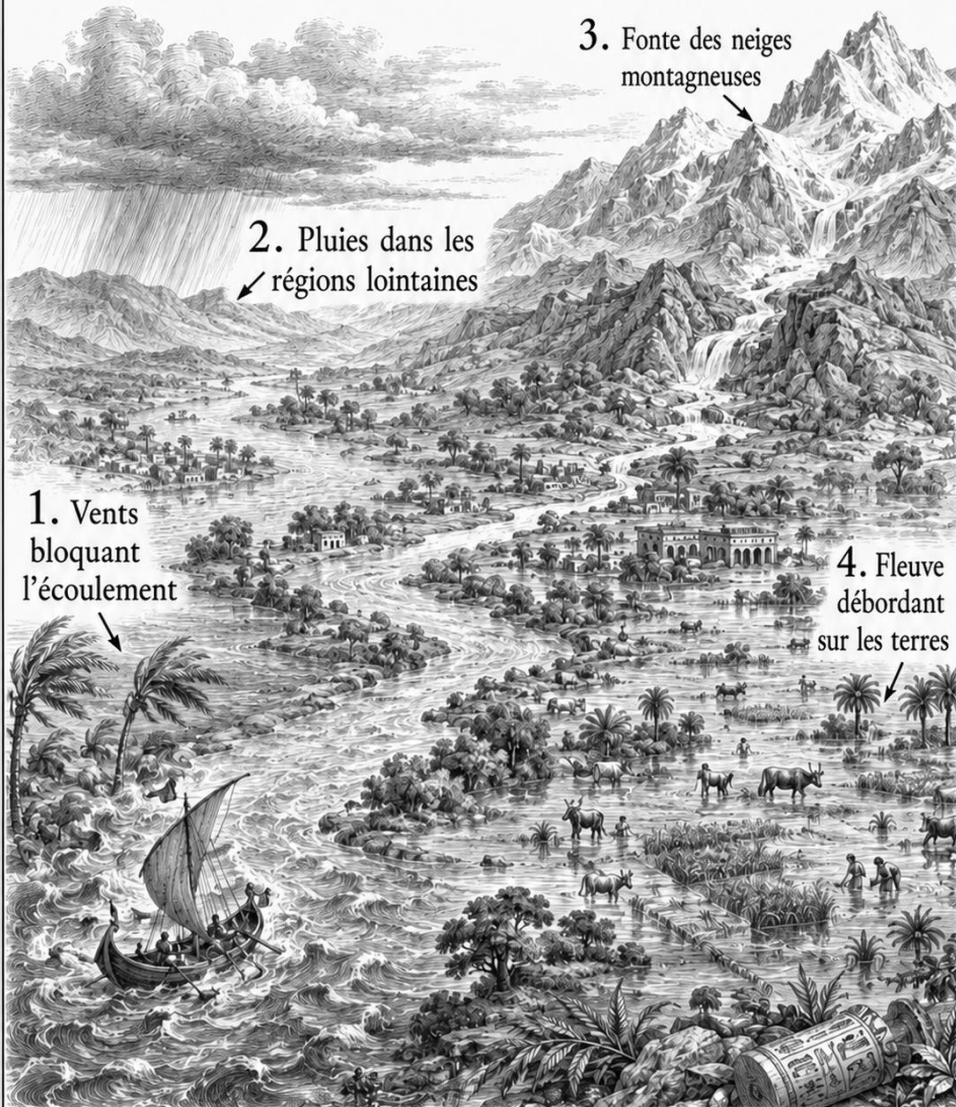
740 Peut-être encore les vents remuent-ils le fond de la mer  
et entassent-ils du sable devant l'embouchure.  
La sortie se trouve alors barrée ; le fleuve grossit,  
car son eau ne peut plus s'écouler librement  
par un passage encombré.  
Ou bien sa source elle-même augmente-t-elle soudain.  
Les vents d'été peuvent pousser vers ces régions  
de grandes masses de nuages,  
les condenser contre les montagnes  
et les faire éclater en torrents de pluie.  
Enfin le soleil ardent peut faire fondre  
les neiges des sommets,  
et provoquer ainsi les crues  
que la Nubie envoie vers l'Égypte.  
Parlons maintenant de ces cavernes dangereuses  
et de ces lacs appelés Averno,  
parce que les oiseaux y trouvent la mort.  
Dès qu'ils approchent, leurs ailes perdent leur force,  
se replient soudain,  
et l'oiseau, comme s'il oubliait de ramer dans l'air,  
laisse tomber sa tête alourdie  
760 et s'abat sur le sol ou dans l'eau.  
C'est ce qui arrive au lac d'Averno près de Cumae,  
au pied du Vésuve, où des matières bitumineuses  
répandent leurs émanations épaisses et mortelles.  
Athènes possède elle aussi, près du sanctuaire  
où Pallas protège l'Acropole,  
un lieu que les corneilles n'approchent jamais,  
même lorsque l'encens monte des autels.  
Ce n'est pas pour éviter la colère de la déesse,  
que l'oiseau aurait autrefois offensée,  
comme le racontent les poètes grecs,  
mais parce qu'une force naturelle l'écarte de cet endroit.  
On dit qu'il existe en Syrie des terrains semblables.  
Même les quadrupèdes y meurent :  
à peine ont-ils posé le pied sur ce sol qu'ils tombent,  
comme s'ils étaient sacrifiés aux puissances des morts.  
Mais tu connais déjà la nature du pouvoir qui les frappe.  
Vas-tu mêler à l'explication claire des faits  
des ombres et des esprits qui, depuis les fleuves infernaux,  
attireraient les âmes des vivants  
780 par ces prétendues portes des enfers ?  
On raconte de même que le cerf, par son souffle,  
fait sortir les serpents de leurs retraites.  
La raison rejette et dissipe ces fables.  
Mais la question mérite une explication complète.  
Je te rappelle que la terre contient  
des éléments de toutes sortes,  
certains favorables à la vie, d'autres malades ou mortels.  
Nous avons déjà établi que chaque espèce  
réagit différemment selon la forme  
et la combinaison des éléments qui la rencontrent.  
Ce qui convient à l'une peut nuire à l'autre.  
Beaucoup de substances blessent

les conduits de l'oreille ou de l'œil ;  
 certaines odeurs agressent la langue et le nez,  
 et certains contacts mettent le corps en danger.  
 L'homme est donc assiégé de toutes parts,  
 et chacun de ses sens peut recevoir mille blessures.  
 On connaît d'abord certains arbres  
 dont l'ombre rend malade celui qui s'endort dessous,  
 800 en faisant pénétrer dans sa tête un poison douloureux.  
 Sur les hauteurs de l'Hélicon pousse une fleur mortelle :  
 son odeur suffit à donner la mort.  
 Partout, les corps qui peuplent l'univers  
 laissent sortir des éléments très divers.  
 La terre, qui les rassemble dans son sein,  
 conserve leurs forces dans les mélanges qu'elle produit.  
 Un homme endormi qui respire  
 la fumée d'une lampe éteinte  
 peut perdre brusquement connaissance,  
 comme frappé par un mal qui engourdit.  
 L'odeur âcre du castoréum est dangereuse pour les femmes,  
 surtout à certains moments du mois :  
 leurs membres s'affaiblissent, et leurs mains  
 laissent tomber les objets qu'elles tenaient.  
 Bien d'autres substances relâchent ainsi nos forces  
 et viennent troubler l'âme au fond du corps.  
 Le bain pris après un festin a causé bien des morts ;  
 combien d'estomacs trop pleins ont succombé  
 dans une eau un peu trop chaude !  
 820 La fumée étouffante du charbon,  
 si rien ne l'arrête, pénètre facilement le cerveau.  
 Chez celui que brûle la fièvre, l'odeur du vin  
 peut suffire à produire un choc violent.  
 La terre contient beaucoup de soufre  
 et fait monter de ses profondeurs un bitume noir à l'odeur forte.  
 Que de vapeurs mortelles respirent ceux  
 qui ouvrent ses entrailles avec le fer !  
 L'or et l'argent des mines sont eux aussi des poisons.  
 Regarde le visage et le teint des mineurs :  
 tu sais combien leur vie est courte,  
 combien vite meurent ceux qui accomplissent ces travaux pénibles.  
 La terre ne peut retenir toutes ces émanations ;  
 elle doit les rejeter au-dehors.  
 Voilà pourquoi elles abattent l'oiseau qui passe.  
 Une vapeur invisible et malsaine  
 empoisonne l'air au-dessus de l'Averne.  
 L'oiseau qui entre dans cette zone  
 se trouve enveloppé par un air dangereux.  
 Il tombe à l'endroit où l'émanation est la plus forte,  
 840 encore vivant et palpitant.

# INCREMENTA NILI

## (LES CRUES DU NIL)

Pour les phénomènes éloignés, Lucrèce admet plusieurs causes naturelles :  
des vents contraires qui arrêtent le cours du fleuve vers la mer,  
des pluies abondantes tombant dans les régions lointaines,  
la fonte des neiges sur les montagnes, et le fleuve,  
ainsi gonflé, déborde alors sur ses rives et couvre les terres.



1.  
Vents  
bloquant  
l'écoulement

2.  
Pluies dans les  
régions lointaines

3.  
Fonte des neiges  
montagneuses

4.  
Fleuve  
débordant  
sur les terres



## LES CRUES DU NIL

*Lucrèce juxtapose plusieurs mécanismes possibles pour un phénomène lointain.* <sup>89</sup>

Sa chute n'est d'abord que l'effet d'un spasme.  
 C'est en bas, dans la boue d'où monte le poison,  
 que son souffle vital s'éteint définitivement,  
 vaincu par la violence de la vapeur.  
 Il est également possible que cette ouverture de la terre  
 retire presque tout l'air autour de l'oiseau.  
 Dès qu'il atteint cette région raréfiée,  
 il ne trouve plus le fluide qui soutenait son vol.  
 Il bat des ailes en vain, chancelle,  
 et ne rencontre plus aucun appui.  
 Le support de l'air lui manque entièrement.  
 Épuisé par le vide, son propre poids  
 le fait tomber sur le sol,  
 où son souffle vital s'échappe par les pores ouverts.  
 Les puits paraissent plus froids en été qu'en hiver.  
 En été, la terre chauffée rejette vers l'air  
 les éléments de chaleur contenus dans sa masse.  
 Plus sa surface devient brûlante,  
 plus l'eau profonde semble fraîche.  
 860 En hiver, au contraire, le froid resserre le sol,  
 le rend plus dense,  
 et fait sortir vers les puits la chaleur enfermée en lui.  
 La célèbre fontaine d'Ammon  
 est froide le jour et devient chaude la nuit.  
 Ceux qui aiment le mystère prétendent, contre toute raison,  
 que le soleil la chauffe en passant sous la terre  
 lorsque l'obscurité couvre le monde.  
 Mais ses rayons ne parviennent pas à chauffer l'eau  
 pendant le jour,  
 au moment même où leur puissance est la plus grande ;  
 et ils traverseraient la masse épaisse de la terre  
 pour atteindre la source pendant la nuit,  
 alors qu'un simple mur suffit presque  
 à empêcher leur chaleur d'entrer dans nos maisons ?  
 Cherchons une autre cause. Le sol autour de cette source  
 est plus poreux qu'ailleurs,  
 et contient beaucoup d'éléments de feu.  
 Lorsque la nuit apporte le froid,  
 la terre se contracte,  
 880 comme une éponge serrée dans la main,  
 et pousse vers l'eau la chaleur dispersée dans ses pores.  
 La source paraît alors chaude au toucher et au goût.  
 Quand le soleil revient,  
 le sol se dilate et reprend la chaleur.  
 L'eau lui rend, par les mêmes passages,  
 les éléments de feu qu'elle en avait reçus,  
 et retrouve sa fraîcheur jusqu'au soir.  
 De plus, sous les rayons du soleil,  
 l'eau elle-même se dilate et remue,  
 laissant sa chaleur s'échapper en vapeur,  
 comme la glace au printemps  
 relâche son étreinte autour de l'eau.  
 Une autre source froide produit un phénomène étonnant :  
 l'étaupe et la résine s'enflamment

dès qu'elles touchent son eau,  
et leur feu se reflète sur sa surface agitée.

Cette source doit contenir de nombreux éléments de feu,  
auxquels s'ajoutent ceux qui montent de la terre.

Ils traversent l'eau et sortent à l'air libre,

900 assez chauds, une fois réunis, pour allumer les matières sèches,  
mais pas assez nombreux pour réchauffer toute la source.

Une force sous l'eau doit les pousser,  
les faire sortir et se rassembler dans l'air.

On voit un phénomène comparable près d'Arados :

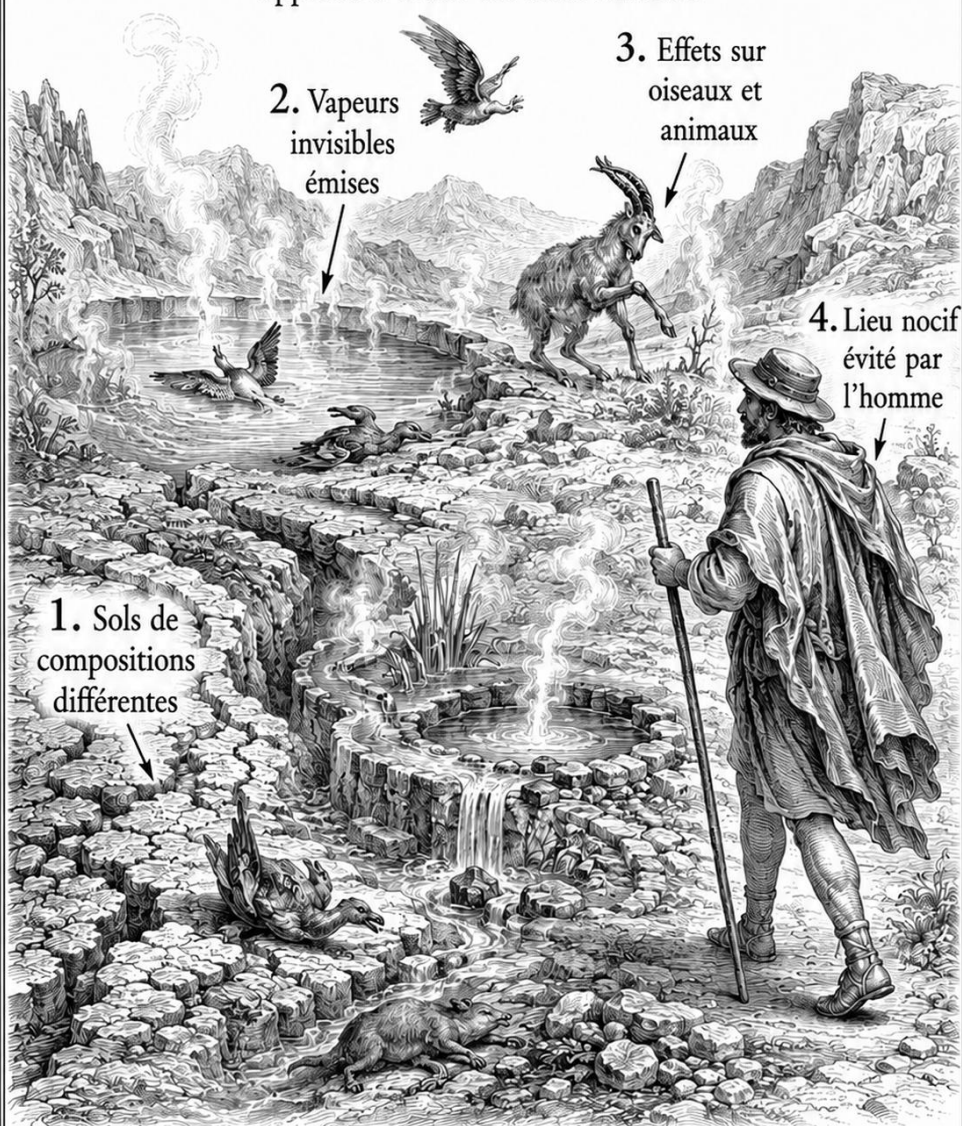
une source d'eau douce jaillit au milieu de la mer,  
sans se mêler à l'eau salée qu'elle repousse.

En d'autres endroits encore, la mer conserve  
des jets d'eau douce parfaitement purs,  
ressource précieuse pour les marins assoiffés.

# LOCA PESTIFERA

## (LIEUX PESTIFÉRÉS)

Il est des sols, des eaux, des sources, des lacs, ou des exhalaisons souterraines qui émettent des effluves nuisibles à la santé. Les oiseaux et les animaux en sont frappés, et l'homme avisé apprend à éviter ces lieux funestes.



1.  
Sols de  
compositions  
différentes

2.  
Vapeurs  
invisibles  
émises

3.  
Effets sur  
oiseaux et  
animaux

4.  
Lieu nocif  
évité par  
l'homme

## EAUX ÉTRANGES ET VAPEURS MORTELLES

*Sources, lacs et lieux nocifs manifestent les échanges invisibles entre sols, airs et corps.* <sup>90</sup>

Ainsi les éléments brûlants dispersés dans la source  
peuvent monter à travers l'eau,  
puis se mêler dans l'air aux éléments de feu  
déjà présents dans la torche et l'étope.  
Le simple contact suffit alors à produire la flamme.  
Une torche éteinte, approchée rapidement d'une lampe,  
se rallume avant même de toucher  
la flamme. Bien des corps prennent feu à distance,  
par la seule action d'une forte chaleur,  
sans contact direct avec le feu.

920 La source peut s'expliquer de la même manière.  
Il est temps maintenant, Memmius, de montrer  
quelle relation unit le fer à la pierre magnétique,  
que les Grecs appellent *magnès*,  
du nom de la région où elle fut découverte.  
Les hommes admirent le pouvoir de cette pierre,  
qui fait tenir une chaîne d'anneaux,  
chacun suspendu au précédent sans lien visible.  
On en voit parfois cinq ou davantage  
pendre en ligne et bouger au moindre souffle,  
chacun recevant de l'autre  
la force transmise depuis la pierre.  
Si puissant et continu est l'attrait de l'aimant.  
Mais avant d'attaquer directement ce problème  
et d'en atteindre le principe,  
il faut poser quelques repères et faire un détour.  
Prête plus que jamais attention à mes paroles.  
D'abord, tous les objets visibles  
laissent s'échapper de leurs surfaces  
d'innombrables éléments qui frappent nos yeux.

940 Les odeurs sortent de certains corps,  
la fraîcheur émane des fontaines,  
la chaleur du soleil, et des vagues de la mer  
une vapeur salée qui ronge les murs du rivage.  
Les sons traversent l'air et entrent dans nos oreilles.  
L'absinthe distillée répand une amertume,  
et lorsque nous marchons au bord de la mer,  
une saveur de sel atteint notre bouche.  
Ainsi un flux constant  
s'écoule de toutes les choses dans toutes les directions,  
sans interruption ni repos.  
Nos sens restent toujours ouverts :  
nous percevons sans cesse formes, odeurs et sons.  
Deuxième principe : tous les corps contiennent des pores.  
Nous l'avons déjà établi au début de cet ouvrage,  
et cette vérité soutient beaucoup d'autres preuves.  
Elle est si étroitement liée au phénomène présent  
qu'il faut la garder fermement à l'esprit.  
Rien n'existe en effet, sinon des corps mêlés de vide.  
L'eau traverse les rochers goutte à goutte  
et suinte de leurs parois.  
960 La sueur passe à travers les tissus de la chair.  
La barbe et les poils percent notre peau.  
La nourriture, transportée par le sang,

parvient jusqu'aux extrémités et jusqu'aux ongles.  
 Le chaud et le froid se propagent dans le cuivre ;  
 nous les sentons traverser l'or et l'argent  
 quand un vase rempli brûle ou glace nos doigts.  
 Les voix passent à travers les murs,  
 ainsi que les odeurs, le froid et la chaleur du feu.  
 La chaleur traverse même le fer  
 dont une cuirasse enveloppe le corps.  
 Les maladies aussi s'infiltrant du dehors.  
 La tempête monte de la terre au ciel  
 et disparaît aussi vite qu'elle est apparue.  
 Il faut donc que des passages existent partout.  
 Mais les éléments répandus dans l'air  
 n'agissent pas de la même manière sur tous les corps.  
 Les uns les accueillent, les autres les repoussent.  
 Le soleil cuit et dessèche la terre,  
 980 mais il relâche la glace et fait fondre,  
 sur les hautes montagnes, les neiges de l'hiver.  
 La cire s'amollit sous ses rayons.  
 Le feu contracte la chair et durcit la peau,  
 mais rend l'or liquide et fait fondre le cuivre.  
 L'eau refroidit une lame sortie du feu,  
 mais assouplit la peau durcie par la chaleur.  
 La feuille d'olivier semble au chevreau  
 un mets aussi doux que l'ambrosie,  
 alors qu'elle est très amère pour l'homme.  
 Le porc fuit l'odeur de la marjolaine :  
 les parfums qui nous raniment  
 agissent sur lui comme un poison.  
 La boue nous paraît sale et répugnante ;  
 le porc la préfère à l'eau claire,  
 s'y baigne et s'y roule avec plaisir.  
 Avant d'expliquer le pouvoir de l'aimant,  
 posons donc encore un principe important :  
 les pores n'ont pas partout la même forme.  
 Les passages ouverts dans les corps  
 1000 sont adaptés à des éléments différents.  
 Chaque sens n'a-t-il pas son domaine propre ?  
 Les objets et les impressions qu'il reçoit varient.  
 L'un accueille les sons, un autre les odeurs,  
 un autre encore les saveurs des aliments.  
 La structure des matières est donc très diverse.  
 Telle émanation passe à travers la pierre,  
 telle autre à travers le bois, le verre ou le métal.  
 L'image traverse le verre,  
 la chaleur traverse l'or et l'argent.  
 Chaque flux avance plus ou moins vite  
 selon sa propre nature et selon les chemins  
 que la matière lui ouvre.  
 Une fois ces principes établis et confirmés,  
 le reste devient plus clair.  
 La tâche est maintenant facile :  
 nous pouvons comprendre ce qui attire le fer.  
 De l'aimant s'écoule un grand nombre d'éléments  
 dont les chocs repoussent  
 l'air placé entre la pierre et le métal.  
 1020 Dès que cet espace se vide,  
 les éléments du fer se déplacent ensemble.

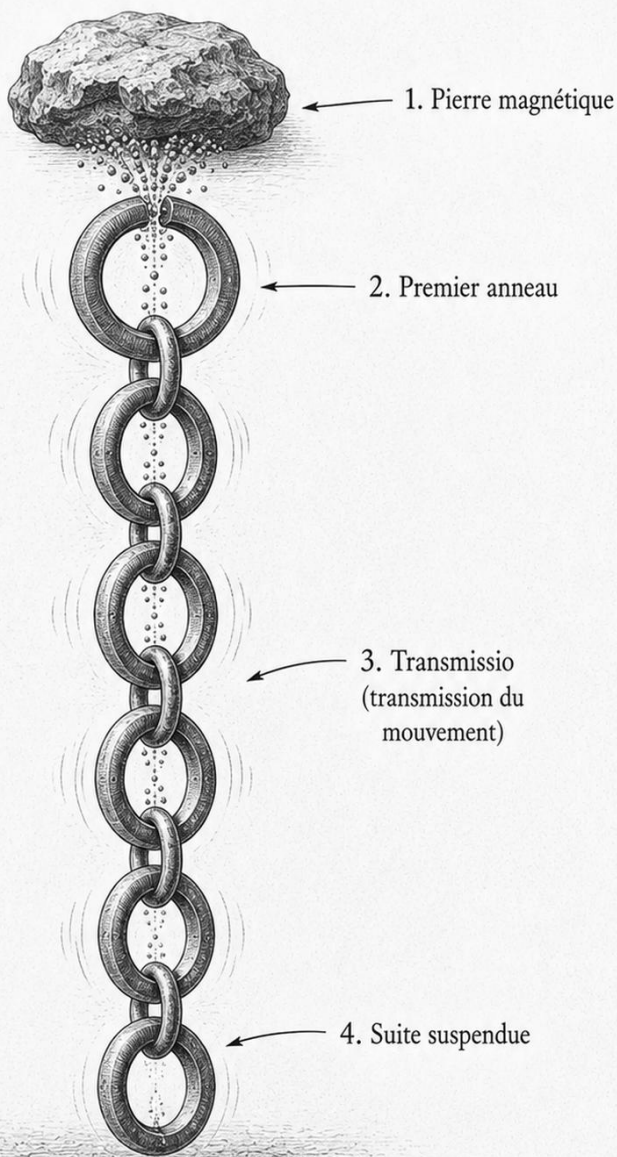
L'anneau avance sans se désunir,  
car toutes ses parties restent liées dans le mouvement.  
Peu de corps possèdent en effet  
une cohésion aussi forte  
que la rigidité froide et résistante du fer.  
Ne t'étonne donc pas que l'anneau suive  
le mouvement de ses éléments poussés vers l'avant  
et se déplace tout entier  
jusqu'à atteindre la pierre puissante.  
Une force invisible l'y fixe et le suspend.  
Partout où l'air se retire,  
le mouvement se produit, par le haut ou par le côté,  
et le chaînon le plus proche vient rejoindre la chaîne.  
Sans les pressions qui s'exercent autour de lui,  
le fer ne pourrait pas monter contre son propre poids.  
Un autre effet l'aide et accélère son mouvement :  
l'air situé au-dessus de lui devient plus rare,  
tandis que l'air inférieur se dilate et monte,  
poussant l'anneau par derrière vers l'espace libéré.

1040

# MAGNES (AIMANT)

Le magnes (aimant) agit sans contact visible.

Il met en mouvement un premier anneau, puis transmet ce mouvement de proche en proche.  
Une chaîne entière peut ainsi demeurer suspendue.



|                            |                         |                                                     |                          |
|----------------------------|-------------------------|-----------------------------------------------------|--------------------------|
| 1.<br>Pierre<br>magnetique | 2.<br>Premier<br>anneau | 3.<br>Transmissio<br>(transmission du<br>mouvement) | 4.<br>Suite<br>suspendue |
|----------------------------|-------------------------|-----------------------------------------------------|--------------------------|

**MAGNES (AIMANT)**

*La pierre magnétique agit par une chaîne de flux, de vides et de transmissions corporelles.* <sup>91</sup>

L'air frappe constamment les corps qu'il entoure.  
 Mais sa force augmente lorsque le vide  
 ouvre devant le métal un chemin libre.  
 L'air pénètre aussi dans le fer par ses pores  
 et pousse ses fibres de l'intérieur,  
 comme un vent favorable gonfle la voile d'un navire.  
 Tous les corps contiennent des pores et des cavités.  
 Puisqu'ils sont entourés d'air,  
 ils doivent en renfermer une certaine quantité.  
 L'air caché dans le tissu métallique  
 s'agite sans cesse dans sa prison rigide,  
 ébranle le fer et l'entraîne avec lui.  
 Cette pression intérieure agit dans le même sens  
 que toutes les forces dirigées vers le vide.  
 On voit aussi le fer s'éloigner de l'aimant,  
 ou alternativement le suivre et le fuir.  
 J'ai vu de la limaille de fer de Samothrace  
 s'agiter et bondir dans un récipient de cuivre  
 lorsqu'on plaçait un aimant au-dessous,  
 1060 comme si l'attraction et la répulsion se disputaient sa matière.  
 Le cuivre interposé rompt alors l'accord naturel.  
 Ses propres émanations remplissent l'espace.  
 Les éléments venus de l'aimant trouvent les passages fermés,  
 frappent le cuivre et s'accumulent,  
 puis repoussent à travers lui le fer  
 qu'ils attiraient lorsque rien ne les séparait.  
 Ne t'étonne pas que l'aimant n'agisse pas ainsi  
 sur tous les autres corps. Certains, comme l'or,  
 sont trop lourds pour bouger ;  
 d'autres, comme le bois, sont percés de tant de pores  
 que les éléments de l'aimant les traversent  
 sans transmettre assez de mouvement à leur masse.  
 Le fer possède une structure intermédiaire.  
 Lorsque les émanations du cuivre remplissent ses pores,  
 les flux magnétiques, ne pouvant plus le traverser,  
 doivent pousser le corps tout entier.  
 Ces affinités entre les structures  
 ne sont pas rares dans la nature,  
 qui en offre beaucoup d'aussi étonnantes.  
 1080 La chaux unit fortement les pierres ;  
 la colle animale attache les planches,  
 et le bois se briserait dans ses fibres  
 avant que le lien de la colle ne cède.  
 Le vin se mélange facilement à l'eau,  
 mais la poix et l'huile refusent de s'y unir.  
 La couleur du coquillage pénètre profondément la laine ;  
 la pourpre s'attache à chaque fil  
 et la mer entière ne pourrait la laver,  
 même si elle y déversait toutes ses eaux.



# SEMINA MORBI

(LES SEMENCES DE MALADIE)

Il est des particules imperceptibles qui sont hostiles aux corps vivants.

Portées par l'air, dissoutes dans l'eau ou mêlées aux aliments,  
elles pénètrent en nous et y sèment le désordre.

Ainsi, un lieu tout entier peut devenir malsain  
et frapper de maladie tous ceux qui l'habitent.



1.

Particules  
étrangères  
dans l'air

2.

Contamination  
de l'eau et des  
aliments

3.

Entrée  
dans le corps

4.

Maladie  
collective

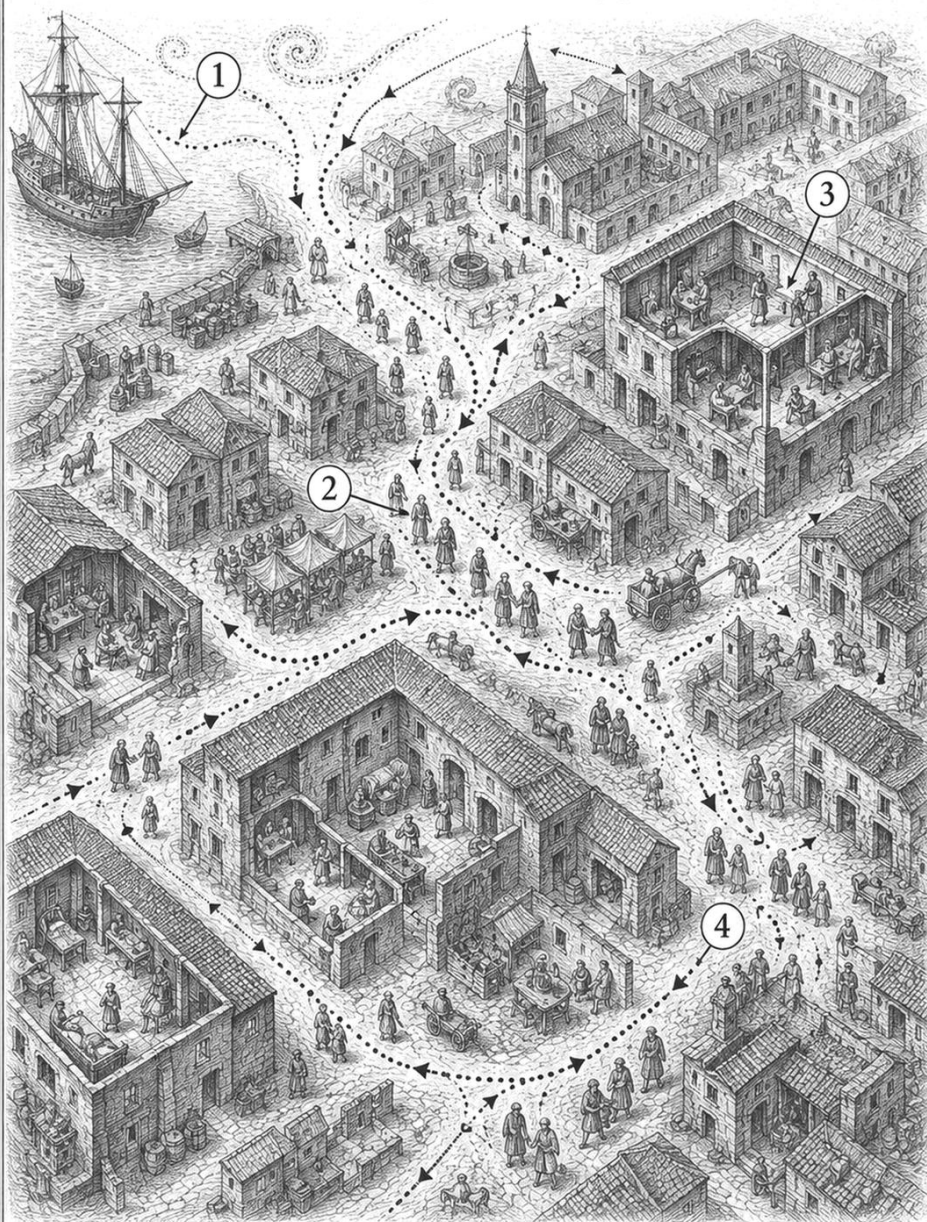
**SEMINA MORBI (SEMENCES DE MALADIE)**

*Des particules incompatibles avec nos corps se  
répandent dans l'air, l'eau ou les aliments.* <sup>92</sup>

L'étain mêlé au cuivre produit le bronze ;  
le mercure reçoit et fixe l'or.  
Je pourrais donner bien d'autres exemples.  
Mais pourquoi prolonger ce détour ?  
Tu n'en as pas besoin. Résumons  
la loi qui gouverne ces unions.  
Deux corps s'assemblent étroitement  
lorsque les pleins de l'un s'adaptent aux vides de l'autre,  
ou lorsque leurs structures possèdent  
des crochets et des anneaux capables de s'engrener.  
1100 C'est ce qui arrive entre le fer et l'aimant.  
Je vais maintenant expliquer les fièvres et les épidémies,  
et montrer quelles forces malsaines,  
quelles émanations apportent soudain la mort aux vivants.  
Parmi les innombrables éléments qui circulent dans l'air,  
certains entretiennent et protègent la vie ;  
d'autres servent la mort.  
Lorsqu'ils se rassemblent, ils infectent le ciel,  
et une foule de maladies se répand dans l'air.  
Tantôt elle arrive du dehors,  
comme un nuage venu à travers l'espace ;  
tantôt elle monte de la terre,  
surtout dans les régions humides où de fortes pluies  
ont été suivies trop vite par une forte chaleur.  
Regarde d'abord comment l'eau et le climat  
affectent l'étranger loin de son pays natal.  
L'air ne change-t-il pas avec chaque région ?  
La Bretagne et l'Égypte,  
situées sous des parties différentes du ciel, respirent-elles le même air ?  
1120 Le soleil de Cadix n'est pas celui de la mer Noire,  
ni le ciel brûlant qui assombrit la peau des Africains.  
Aux quatre coins du monde, sous des vents opposés,  
les régions ont des climats différents ;  
leurs habitants diffèrent par les traits et la couleur,  
et chacune connaît des maladies particulières.  
L'éléphantiasis naît près du Nil  
et limite presque toujours ses ravages à l'Égypte.  
L'Achaïe frappe les yeux, l'Attique les pieds ;  
ailleurs, d'autres organes souffrent,  
selon la nature changeante de l'atmosphère.  
Il arrive qu'un air étranger au nôtre  
se déplace vers nous comme un brouillard rampant.  
Un souffle hostile se répand de proche en proche,  
imprègne notre atmosphère et la transforme.  
Notre air devient semblable à celui qui l'envahit,  
et notre ciel se change en un ciel inconnu.  
Le poison ainsi propagé  
tombe sur les eaux et sur les produits de la terre ;  
tout ce qui nourrit les hommes et les troupeaux se corrompt.

## PESTIS (PROPAGATION DU MAL DANS LA CITÉ)

La pestis (propagation du mal) chemine par les souffles, les contacts et les lieux clos.  
 La cité devient un réseau de passages où les corps transmettent le mal malgré eux.  
 Le désordre de la foule obéit pourtant à une logique matérielle.



1.  
Souffles  
infectés

2.  
Contact  
des corps

3.  
Espaces  
clos

4.  
Propagation  
dans la cité

**PESTIS ATHENIENSIS (PESTE D'ATHÈNES)**

*Le poème s'achève sur la contagion, la rupture des liens sociaux et l'indifférence de la nature.* <sup>93</sup>

S'il reste suspendu dans l'air, l'air nous le rend :  
 1140 nous baignons dans ce mélange et,  
 en respirant, nous absorbons ses éléments malades.  
 Voilà pourquoi les bœufs et les troupeaux de moutons  
 sont parfois décimés par une épidémie.  
 Il importe peu que nous allions nous-mêmes  
 dans une région dont l'air nous est dangereux,  
 ou qu'une masse de vapeurs mortelles,  
 atmosphère nouvelle et hostile,  
 vienne soudain infecter notre propre ciel.  
 C'est ainsi qu'autrefois une tempête de mort  
 s'abattit sur Athènes,  
 remplit les plaines et les routes de terreur,  
 et vida la ville de ses habitants.  
 Née dans les profondeurs de l'Égypte,  
 l'épidémie traversa de vastes espaces et de grandes mers,  
 puis s'installa dans la cité de Pandion.  
 Des milliers d'hommes, frappés les uns après les autres, mouraient.  
 D'abord une chaleur brûlante saisissait la tête,  
 et les yeux rougis répandaient une lumière fiévreuse.  
 La gorge, couverte d'ulcères, se fermait ;  
 1160 un sang noir en tapissait les conduits.  
 Le mal gagnait la langue, messagère de l'esprit :  
 lourde, raide, rugueuse au toucher, elle s'enflammait  
 et perdait sa force. Puis l'infection  
 descendait dans la poitrine et atteignait le cœur,  
 assiégeant le centre même de la vie.  
 Alors les dernières défenses du corps s'effondraient.  
 La bouche malade exhalait une haleine infecte,  
 odeur de pourriture et de cadavre.  
 Les forces de l'esprit diminuaient ; tout cédait,  
 et le corps épuisé approchait de la mort.  
 Une angoisse continuelle pesait sur les malades,  
 accompagnée de plaintes et de cris de peur.  
 Dans des souffrances qui ne laissaient aucun repos,  
 leurs nerfs se raidissaient,  
 leurs muscles se contractaient en secousses répétées,  
 épuisant jour et nuit des corps déjà brisés.  
 La peau ne semblait pas révéler l'incendie intérieur :  
 au toucher, elle n'était que modérément chaude.  
 Mais des rougeurs et des ulcères  
 1180 semblables à ceux du feu sacré couvraient tout le corps,  
 brûlé en profondeur par une flamme intense.  
 Le feu dévorait la chair jusqu'aux os  
 et couvait au fond de l'estomac.  
 Le tissu le plus léger,  
 le vêtement le plus fin leur était insupportable.  
 Ils cherchaient sans cesse le vent, le froid et l'eau,  
 et plongeaient nus leur corps brûlant dans les sources glacées.  
 Beaucoup se penchaient au-dessus des puits  
 et y tombaient, la bouche ouverte.  
 Leur soif était telle qu'un fleuve entier n'aurait semblé qu'une goutte.  
 Ils ne connaissaient aucun répit, seulement une lourde torpeur.  
 Épuisés, ils restaient étendus.

La médecine, impuissante, regardait leur agonie,  
 tandis que, gonflés par des nuits sans sommeil,  
 leurs yeux brûlants roulaient dans leurs orbites.  
 D'autres signes annonçaient encore la mort :  
 un esprit troublé par l'angoisse et la peur,  
 un regard égaré, un visage marqué de fureur,  
 les sourcils froncés, un bourdonnement  
 1200 dans les oreilles, une respiration courte,  
 ou au contraire rare et profonde,  
 et le cou constamment couvert d'une sueur brillante.  
 Une toux rauque arrachait à leur gorge  
 de petits crachats jaunâtres, salés et répugnants.  
 Les mains se crispaient, le corps tremblait,  
 et le froid montait lentement mais sûrement  
 des pieds jusqu'au cœur. À l'approche de la fin,  
 le nez s'amincissait et se pinçait,  
 les yeux rentraient, les tempes se creusaient,  
 la peau devenait dure et froide ; la bouche  
 s'ouvrait entre les dents, tandis que le front se tendait.  
 Puis le corps se couchait dans la rigidité de la mort.  
 Rares étaient ceux qui voyaient la lumière du huitième jour,  
 et presque aucun n'atteignait le neuvième.  
 Si l'un d'eux franchissait ce terme,  
 la mort l'attendait souvent un peu plus tard.  
 Le poison reparaissait dans d'affreux ulcères  
 et dans un écoulement noir venu des entrailles.  
 Au milieu de violents maux de tête,  
 1220 un sang corrompu jaillissait parfois du nez,  
 emportant avec lui les forces et la substance du corps.  
 Chez ceux qui échappaient à cette hémorragie,  
 le mal descendait dans les nerfs et les os,  
 jusqu'aux organes de la génération.  
 Certains, terrifiés à l'idée de mourir,  
 acceptaient qu'on les mutilât pour rester en vie.  
 D'autres survivaient sans pieds, sans mains ou sans yeux :  
 si faible fût-elle, la vie leur semblait encore précieuse,  
 tant la peur de la mort possédait leur être.  
 Plus d'un perdait même le souvenir de soi  
 et ne savait plus se reconnaître.  
 Des corps sans sépulture s'entassaient sur les places.  
 Les animaux de l'air et de la terre  
 fuyaient leur odeur mortelle ;  
 s'ils touchaient aux cadavres, ils mouraient à leur tour.  
 La nuit, aucune bête ne quittait la forêt,  
 et aucun oiseau ne traversait imprudemment ces lieux  
 sans recevoir la terrible maladie.  
 La plupart languissaient puis mouraient.  
 1240 Les chiens surtout jonchaient les rues,  
 tandis que la mort arrachait le souffle à leurs corps fidèles.  
 Les morts étaient emportés en désordre, sans cérémonie.  
 Il n'existait aucun remède sûr et commun.  
 Ce qui avait permis à l'un de rester vivant,  
 de respirer encore l'air du ciel,  
 devenait pour l'autre un poison fatal.  
 Mais le signe le plus terrible de tous  
 était le désespoir qui saisissait les malades.  
 Dès qu'ils se sentaient frappés, comme des condamnés,  
 ils perdaient courage,

ne voyaient plus que la mort et mouraient de la regarder.  
 Rien ne faisait obstacle à la puissance du mal.  
 La contagion, transmise sans relâche,  
 accumulait les victimes.  
 Celui qui, par amour de la vie et peur de la mort,  
 abandonnait les siens pour s'éloigner,  
 payait cet abandon par la honte et la solitude.  
 Il mourait sans aide,  
 comme un mouton ou un bœuf oublié dans un champ.

- 1260 Ceux que la pudeur, l'amitié  
 et les plaintes de leurs proches retenaient auprès des malades  
 se donnaient tout entiers et mouraient d'épuisement.  
 Telle était souvent la fin des meilleurs.  
 Quand ils revenaient, pleins de douleur et de larmes,  
 après avoir enseveli des familles entières,  
 le chagrin les couchait à leur tour sur un lit funèbre.  
 Dans ce temps de malheur, personne  
 n'échappait à sa part de mort et de souffrance.  
 La maladie se jetait au fond des pauvres maisons.  
 Bergers, bouviers, laboureurs robustes,  
 tous gisaient brisés sur leurs lits misérables.  
 La pauvreté les livrait sans défense.  
 Les enfants mouraient sur le corps de leurs parents,  
 et partout le même spectacle aurait frappé tes yeux.  
 Des campagnes, la mort reflua vers la ville  
 avec les paysans qui cherchaient un refuge  
 dès les premiers signes de la maladie.  
 La foule remplissait les cours et les maisons,  
 1280 offrant à la mort une récolte facile.  
 Beaucoup, brûlés par la soif, tombaient près des fontaines  
 et mouraient dans la rue, hors d'haleine,  
 après avoir bu trop avidement l'eau fraîche.  
 Dans les quartiers pauvres erraient des êtres  
 à demi morts, couverts de haillons sales  
 et de saleté, le corps déjà en décomposition.  
 Leurs os saillaient sous la peau ulcérée,  
 presque ensevelie sous des croûtes de pus.  
 Les morts remplissaient même les sanctuaires.  
 Les gardiens des temples avaient fait des lieux sacrés  
 des dépôts d'ossements et de cadavres.  
 Que comptaient encore les autels et les dieux  
 devant la douleur présente ?  
 Les coutumes funéraires respectées pendant des siècles  
 avaient disparu. Chacun,  
 seul avec son deuil au milieu du désordre commun,  
 enterrait comme il pouvait celui qu'il avait aimé.  
 La misère inspira des violences nouvelles  
 et des actes qu'on n'aurait jamais imaginés.  
 1300 Des hommes plaçaient les corps de leurs proches  
 sur des bûchers préparés pour d'autres,  
 puis, la torche à la main, défendaient le feu.  
 Au milieu des cris, ils se battaient corps à corps,  
 prêts à mourir plutôt qu'à abandonner leurs morts.

# FIN DE RERUM NATURA

*Texte intégral des six livres*

# GLOSSAIRE DES TERMES ATOMISTES

*Les équivalents latins sont indiqués lorsqu'ils éclairent l'usage de Lucrèce. Les traductions varient selon les éditions : un même mot peut être rendu par « atome », « principe », « corps premier » ou « semence ».*

**Âme (anima)** — Principe vital répandu dans le corps. Chez Lucrèce, l'âme est matérielle, composée d'éléments très fins, née avec le corps et mortelle avec lui.

**Assemblage (concilium)** — Union provisoire d'atomes. Les êtres ne sont pas des substances créées une fois pour toutes, mais des compositions capables de croître, de se modifier et de se défaire.

**Ataraxie** — Absence de trouble de l'esprit. C'est l'un des buts de la sagesse épicurienne : dissiper les peurs vaines, notamment celles des dieux et de la mort.

**Atome (atomos)** — Du grec « indivisible ». Lucrèce emploie rarement ce mot et préfère parler de corps premiers, de principes ou de semences des choses. L'atome antique est plein, solide, éternel et imperceptible.

**Choc (ictus)** — Rencontre ou impact entre des corps premiers. Les chocs, rebonds, accrochages et séparations expliquent la formation et la dissolution des composés.

**Clinamen (déclinaison)** — Infime déviation spontanée dans la chute des atomes. Elle permet leurs rencontres et empêche que tout mouvement soit réduit à une succession absolument rigide et parallèle.

**Corps (corpus)** — Toute réalité capable d'agir ou de subir une action, de toucher ou d'être touchée. Pour l'atomisme, seuls les corps et le vide existent par eux-mêmes.

**Corps aveugles ou invisibles (corpora caeca)** — Corps matériels trop petits pour être perçus directement. Lucrèce en établit l'existence par leurs effets : vent, odeur, évaporation, usure ou croissance.

**Corps premiers (corpora prima)** — Éléments ultimes dont sont formées toutes les choses. Ils ne sont ni engendrés ni détruits et ne contiennent aucun vide intérieur.

**Dissolution** — Séparation des éléments qui formaient un composé. Mourir ou se détruire ne signifie pas retourner au néant, mais rendre à la matière les éléments d'un assemblage.

**Éléments / semences des choses (semina rerum)** — Noms poétiques et pédagogiques donnés aux atomes. Comme des semences, ils contiennent les possibilités de composition dont naissent les formes visibles.

**Épicurisme** — Philosophie qui associe une physique atomiste, une théorie matérialiste de la connaissance et une éthique du plaisir sobre, de l'amitié et de la tranquillité.

**Forme atomique (figura)** — Configuration géométrique d'un atome. Les différences de forme contribuent à expliquer la dureté, la fluidité, le goût, l'adhérence ou la mobilité des corps composés.

**Infini (infinitum)** — Absence de limite de l'univers. Le nombre des atomes et l'étendue du vide sont infinis ; il peut donc exister une pluralité de mondes.

**Intermondes (intermundia)** — Espaces séparant les mondes. Dans la tradition épicurienne, les dieux vivent dans ces régions paisibles sans administrer les affaires humaines.

**Matière (materies)** — Ensemble éternel des corps premiers et de leurs combinaisons. Elle change continuellement de forme, mais sa quantité ne surgit pas du néant et ne s'y abîme pas.

**Minima** — Parties minimales conçues à l'intérieur de l'atome. Elles ne sont pas des atomes séparés, mais la limite théorique au-delà de laquelle aucune division n'est possible.



- Monde (mundus)** — Système cosmique organisé, avec ciel, astres, terre et vivants. Il est né d'une combinaison de matière, n'est pas éternel et n'est pas nécessairement unique.
- Mouvement (motus)** — État permanent des atomes dans le vide. Chute, déviation, choc et rebond rendent possibles les transformations de la nature.
- Nature (natura)** — Ensemble des choses et des processus qui les produisent. Elle n'est pas une personne ni une providence : elle désigne l'ordre immanent des causes matérielles.
- Néant** — Absence absolue d'être. Le principe « rien ne naît de rien » et son complément « rien ne retourne au néant » interdisent toute création ou destruction absolue de matière.
- Nécessité et pactes de la nature (foedera naturae)** — Limites et régularités propres aux êtres : chaque type de corps possède des possibilités déterminées de naissance, de croissance et d'action.
- Plaisir (voluptas)** — Bien naturel qui oriente la vie épicurienne. Il ne signifie pas l'excès, mais d'abord l'absence de douleur du corps et de trouble de l'âme.
- Plein (solidum)** — Réalité corporelle résistante, par opposition au vide. Les atomes sont absolument pleins ; les corps visibles, eux, contiennent des intervalles vides.
- Poids (pondus)** — Tendance des atomes à se mouvoir dans une direction naturelle à travers le vide. Il ne suffit pas à expliquer les rencontres, d'où le rôle de la déclinaison.
- Qualité** — Propriété liée à un composé, comme la couleur, la chaleur ou la saveur. Les atomes eux-mêmes ne possèdent pas toutes les qualités sensibles qu'ils produisent par leurs arrangements.
- Religio** — Chez Lucrèce, puissance de crainte et de superstition qui attribue aux dieux les phénomènes naturels et peut pousser les humains à la violence. La connaissance des causes doit en libérer.
- Sens et sensation** — Point de départ de la connaissance. Les sens reçoivent matériellement l'action des choses ; l'erreur naît surtout des jugements ajoutés trop vite à ce qu'ils donnent.
- Simulacres (simulacra)** — Pellicules extrêmement fines émises par la surface des corps. Elles traversent l'espace et, en frappant les yeux ou l'esprit, rendent possibles vision, imagination et rêve.
- Texture / tissu (contextum)** — Organisation interne d'un composé : manière dont ses atomes sont liés, espacés et orientés. La texture explique une grande partie de ses propriétés.
- Vide (inane)** — Espace incorporel dans lequel les corps se trouvent et se meuvent. Sans vide, aucun déplacement, aucune différence de densité et aucun assemblage ne seraient possibles.
- Volonté libre** — Capacité des vivants à initier certains mouvements. Lucrèce la relie à la déclinaison atomique, sans la réduire à une intervention surnaturelle.





## NOTES

*Les appels suivent l'ordre du poème, des premiers vers du livre I à la peste d'Athènes. Les termes latins ne sont conservés dans les titres que lorsqu'ils aident à reconnaître une notion importante.*

## **1. Vénus, principe de génération**

Lucrèce ouvre son poème comme un auteur d'épopée : il invoque une divinité avant d'entreprendre un vaste récit. Mais sa Vénus n'est pas seulement la déesse des aventures amoureuses. Elle incarne la puissance de naissance, de désir et de renouvellement qui traverse la nature entière. L'expression « mère des descendants d'Énée » rappelle aussi que les Romains se disaient issus du héros troyen Énée, fils de Vénus. Cette entrée majestueuse ne signifie donc pas que Lucrèce renonce à l'atomisme. Dans la philosophie d'Épicure, les dieux existent, mais ils vivent loin des affaires humaines et ne gouvernent pas le monde. La déesse fonctionne ici comme une présence poétique : elle donne un visage sensible à l'élan impersonnel du vivant.

## **2. Le programme du poème**

Le *De rerum natura* est à la fois un poème, un traité de physique et une médecine de l'esprit. Lucrèce s'adresse à Memmius, homme politique romain dont nous connaissons mal la relation exacte avec le poète, et lui promet de dévoiler « la nature des choses ». Les deux premiers livres posent les fondations : corps premiers, vide, mouvement et combinaisons de la matière. Les livres III et IV examinent l'âme, la mort, les sensations, les images et le désir. Les livres V et VI racontent la formation du monde, l'histoire humaine et les phénomènes qui inspirent la peur, du tonnerre aux épidémies. Le but n'est jamais purement encyclopédique : comprendre les causes naturelles doit libérer des terreurs religieuses et rendre la vie plus paisible.

## **3. Religio, la terreur religieuse**

Le mot latin *religio* ne correspond pas exactement à notre mot « religion ». Il peut désigner le respect des rites et des obligations envers les dieux, mais aussi le scrupule, l'interdit et la crainte qui paralysent. Lucrèce vise surtout cette seconde face : la conviction que chaque orage, maladie ou malheur révèle une volonté divine qu'il faut apaiser. Épicure apparaît alors comme un libérateur. Il ose lever les yeux vers ce qui terrorise les humains et franchir par la pensée les « murailles du monde ». Lucrèce ne remplace pas une foi par une autre : il veut retirer aux phénomènes naturels leur caractère de menace personnelle. La foudre peut tuer, mais elle n'est pas un message. C'est cette différence entre un danger réel et une intention imaginaire qui ouvre l'espace de la liberté.

## **4. Le sacrifice d'Iphigénie**

Dans les récits qui entourent la guerre de Troie — dont l'Iliade, attribuée à Homère, est le grand poème fondateur — la flotte grecque se trouve immobilisée à Aulis : aucun vent ne lui permet de prendre la mer. Le roi Agamemnon accepte alors de sacrifier sa propre fille, Iphigénie, afin d'obtenir des dieux un vent favorable. Selon certaines versions, la jeune fille est conduite à l'autel sous prétexte qu'elle doit épouser le héros Achille. Lucrèce choisit cet épisode pour retourner une accusation souvent adressée aux philosophes matérialistes : ce n'est pas nécessairement l'abandon de la religion qui conduit au crime. La croyance religieuse elle-même peut, lorsqu'elle exige une obéissance aveugle, donner au crime le visage du devoir et transformer un père en sacrificateur de son enfant.

## **5. La peur de la mort**

Pour les épicuriens, la peur de la mort empoisonne bien plus que nos derniers instants. Elle travaille silencieusement l'existence entière : elle nourrit l'ambition, l'avidité, la recherche de gloire et le besoin de se protéger par des richesses ou des pouvoirs. À cette inquiétude s'ajoute la crainte des supplices après la mort, que les poètes et les prêtres ont peuplés de juges, de monstres et de châtiments éternels. Lucrèce veut donc comprendre ce que sont l'esprit et l'âme, non par curiosité abstraite, mais pour savoir s'ils peuvent survivre au corps. Sa réponse sera matérialiste : l'âme naît avec le corps et se défait avec lui. Si aucun sujet ne subsiste pour souffrir, la mort ne doit plus être imaginée comme une expérience interminable.

## **6. Rien ne naît de rien**

« Rien ne naît de rien » ne signifie pas que rien de nouveau ne puisse apparaître. Une plante, un animal ou un monde peuvent naître ; mais ils ne surgissent pas sans matière ni conditions. Si tout pouvait venir

de rien, observe Lucrèce, les poissons sortiraient de la terre, les arbres pousseraient en un instant et les saisons ne joueraient aucun rôle. La régularité des naissances révèle donc l'existence de « semences » propres à chaque formation. Il ne s'agit pas encore de graines au sens biologique ni de gènes : le mot désigne les éléments matériels et les combinaisons nécessaires. Ce principe ancien ressemble à une règle de conservation, mais il ne faut pas le confondre avec une loi mesurée de la physique moderne. Il fonde avant tout une méthode : chercher les causes au lieu d'invoquer le miracle.

## **7. Rien ne retourne au néant**

La seconde moitié du raisonnement complète la première : si rien ne naît de rien, rien ne peut non plus disparaître absolument. Lorsque le bois brûle, lorsque l'eau s'évapore ou lorsqu'un vivant meurt, la forme visible se défait, mais ses éléments entrent dans d'autres circulations. Lucrèce regarde la nature comme un immense système de prêts et de restitutions : la pluie nourrit le blé, le blé nourrit les corps, les corps rendent leur matière à la terre. La mort n'est donc pas une gomme qui efface l'être ; elle est une séparation. Cette vision donne au poème son mouvement profond : tout composé est provisoire, mais la matière ne cesse jamais. L'idée vaut pour une feuille comme pour une cité ou un monde entier. Ce qui dure, ce n'est pas la forme, mais la possibilité permanente de nouvelles formes.

## **8. Les corps invisibles**

Lucrèce ne peut montrer un atome à son lecteur. Il choisit donc une démarche indirecte : partir d'effets visibles pour remonter à des causes invisibles. Le vent renverse des arbres et soulève la mer sans que nous voyions les corps qui le composent. Une odeur traverse une pièce ; un vêtement humide sèche ; une bague s'amincit au doigt ; une goutte creuse peu à peu la pierre. Dans tous ces cas, quelque chose agit sans se laisser saisir isolément par les yeux. Le raisonnement est remarquable parce qu'il transforme l'expérience quotidienne en instrument de pensée. Il ne prouve pas l'existence des atomes modernes, mais il apprend à ne pas confondre l'invisible avec l'inexistant. Une grande part de la science procède encore ainsi : elle construit l'existence d'une réalité à partir des traces, des effets et des régularités qu'elle laisse.

## **9. Inane, le vide**

Pour qu'un corps se déplace, il faut qu'il puisse occuper une place qui n'est pas déjà entièrement remplie. Les atomistes donnent à cet espace le nom de vide, inane en latin. L'idée était audacieuse : plusieurs philosophes grecs avaient soutenu que le « non-être » ne pouvait exister ni même être pensé. Leucippe, Démocrite puis Épicure répondent qu'un vide réel est indispensable au mouvement. Lucrèce s'appuie aussi sur les différences de densité : la laine, le bois et la pierre n'ont pas le même poids pour un même volume, parce que leurs assemblages contiennent des proportions différentes de plein et de vide. Ce vide antique n'est pas exactement celui de la physique contemporaine. Il est d'abord l'intervalle sans corps qui permet aux atomes de passer, de se séparer et de se recomposer.

## **10. Corps et vide**

Toute l'ontologie de Lucrèce tient dans une formule d'une simplicité vertigineuse : il existe des corps et du vide. Les corps peuvent toucher ou être touchés, agir ou subir une action. Le vide, lui, n'agit pas : il offre l'espace dans lequel les corps se trouvent et se déplacent. Les couleurs, les sons, les pensées, les guerres ou les amours ne constituent pas une troisième sorte de réalité. Ce sont des propriétés, des effets ou des événements qui appartiennent à des assemblages corporels. Cette réduction n'appauvrit pas le monde aux yeux de Lucrèce ; elle lui permet au contraire d'expliquer comment une immense diversité peut naître de principes peu nombreux. La question n'est plus « quelle puissance cachée a voulu cette chose ? », mais « de quels corps, de quels intervalles et de quelles rencontres cette chose résulte-t-elle ? »

## **11. Propriétés et événements**

Lucrèce distingue ce qui appartient inséparablement à une chose de ce qui lui arrive. Le poids et la résistance sont liés à la matière corporelle ; l'espace est inséparable du vide. En revanche, la richesse, la pauvreté, la guerre, la paix, l'esclavage ou la liberté sont des événements : ils ne peuvent exister seuls, mais

surviennent à des êtres et à des sociétés. Le latin oppose ici les *coniuncta*, propriétés attachées, aux *eventa*, choses arrivées. Cette distinction permet à Lucrèce de parler de réalités historiques sans les transformer en substances éternelles. La guerre est bien réelle, mais elle n'est pas un élément du monde comparable à un atome. Même le temps n'existe pas indépendamment : nous le percevons à travers les changements, les mouvements et la mémoire de ce qui s'est produit.

## **12. Primordia, les corps premiers**

Lucrèce emploie plusieurs expressions pour parler des atomes : « corps premiers », « principes », « commencements », « semences des choses ». Le mot grec *atomos* signifie « qu'on ne peut couper », mais le poète latin préfère souvent des termes plus concrets et plus féconds. Ces éléments sont absolument pleins, solides et éternels. Ils ne contiennent aucun vide intérieur ; sans quoi ils pourraient être traversés, divisés et finalement détruits. Leur indestructibilité explique que la matière survive à toutes les transformations. Il ne faut pas les confondre avec les atomes de la chimie moderne, qui possèdent une structure interne et peuvent être divisés en particules plus petites. L'atome de Lucrèce est une hypothèse philosophique : le point d'arrêt nécessaire pour empêcher que toute chose se dissolve dans une division sans fin.

## **13. Minima, les parties minimales**

Comment un atome peut-il avoir une forme s'il n'a aucune partie ? Lucrèce répond en imaginant des « parties minimales ». Elles ne sont pas des morceaux que l'on pourrait détacher et réunir séparément ; elles désignent les plus petites extrémités concevables d'un corps premier. Un atome crochu, rond ou allongé doit posséder une organisation, mais cette organisation ne peut être décomposée à l'infini. Les minima fixent donc une limite à la petitesse. L'idée peut sembler étrange, car elle tente de penser une partie qui n'existe jamais isolément. Elle répond pourtant à un problème précis : si aucune limite n'arrêtait la division, un grain de poussière contiendrait autant de parties qu'un monde, et aucune grandeur stable ne pourrait se former. La matière aurait des contours visibles sans posséder de dernier contour réel.

## **14. Contre le feu unique**

Héraclite d'Éphèse, penseur grec des alentours de 500 avant notre ère, est souvent associé à l'idée d'un monde gouverné par le feu et par la transformation. Lucrèce lui reproche de faire d'un élément sensible le principe de toutes choses. Comment le feu, qui brûle et possède des qualités déterminées, pourrait-il produire à lui seul le froid, l'humidité, la solidité, les saveurs et la variété des vivants ? L'objection vise moins un exposé fidèle de toute la pensée d'Héraclite qu'un adversaire philosophique utile. Pour l'atomiste, aucun corps visible ne peut être l'élément ultime, car tout corps visible change, se mélange et se décompose. Le feu lui-même doit donc être un assemblage de corps plus simples. Lucrèce construit sa doctrine en mettant les hypothèses rivales à l'épreuve de la diversité concrète du monde.

## **15. Contre les quatre éléments**

La théorie des quatre éléments — terre, eau, air et feu — est surtout liée au philosophe grec Empédocle. Celui-ci parlait de quatre « racines » éternelles, que l'Amour unit et que la Discorde sépare. Cette vision a connu une fortune immense : elle a marqué la médecine, l'alchimie et l'imaginaire européen pendant des siècles. Lucrèce lui reconnaît une certaine grandeur poétique, mais refuse de prendre pour principes ultimes des matières que nous voyons changer. L'eau devient vapeur ou glace ; la terre se mêle à l'eau ; le bois libère du feu. Si ces éléments se transforment et possèdent des qualités sensibles, ils doivent eux-mêmes être composés. La critique révèle une règle de l'atomisme : l'explication ne doit pas s'arrêter à ce qui est familier, mais descendre jusqu'à des éléments qui ne naissent ni ne meurent.

## **16. Contre l'homéomérie**

Anaxagore avait défendu l'idée que chaque chose contient des portions de toutes les autres, certaines dominant selon le corps considéré. Une matière comme l'os serait ainsi composée de parties d'os, la chair de parties de chair ; les commentateurs ont appelé ces éléments « homéoméries », c'est-à-dire parties semblables au tout. Lucrèce objecte qu'une telle théorie repousse le problème au lieu de le résoudre. Un

minuscule morceau d'os devrait déjà posséder la dureté, la couleur et la structure de l'os, et pourrait être divisé à son tour. L'atomisme propose une autre image : les choses ne sont pas faites de versions miniatures d'elles-mêmes, mais d'éléments qui changent de résultat selon leur forme et leur ordre. Comme les lettres ne ressemblent pas aux mots qu'elles composent, les principes de la matière ne ressemblent pas nécessairement aux corps visibles.

### **17. L'infini**

Lucrèce refuse l'idée d'une frontière ultime du monde. Il propose une expérience de pensée : supposons que quelqu'un atteigne le bord de l'univers et lance un javelot. Si le javelot continue, ce n'était pas le bord ; s'il est arrêté, quelque chose se trouve encore au-delà pour l'arrêter. Dans les deux cas, la limite se dérobe. L'espace est donc infini, et la matière doit être assez abondante pour ne pas se disperser entièrement dans cette immensité. Un univers sans bord ne possède pas davantage de centre absolu. La Terre ne repose ni sur un socle ni au point privilégié d'une création organisée pour nous. Cette ouverture cosmique est l'une des expériences les plus dépayssantes du poème : le monde humain perd sa position centrale, mais gagne une appartenance à une nature infiniment plus vaste.

### **18. Le plaisir de comprendre**

Le célèbre passage du spectateur à l'abri pendant une tempête peut paraître cruel : serait-il doux de regarder les autres souffrir ? Lucrèce précise que le plaisir ne vient pas du malheur d'autrui, mais de la conscience d'avoir échappé au même danger. La philosophie offre un point de stabilité depuis lequel on voit mieux les ambitions, les rivalités et les peurs qui agitent les humains. Le sage n'est pas placé au-dessus de tous par le rang ou la richesse ; il se tient dans un « temple serein » construit par la connaissance. Cette image a traversé les siècles parce qu'elle pose une question durable : comprendre nous sépare-t-il du monde ou nous permet-il d'y vivre avec moins de panique ? Chez Lucrèce, la tranquillité n'est pas l'indifférence, mais la fin de l'aveuglement.

### **19. Le mouvement éternel des atomes**

Les corps premiers n'attendent pas une impulsion initiale venue de l'extérieur. Dans le vide infini, ils se meuvent depuis toujours : ils tombent sous l'effet de leur poids, se rencontrent, se heurtent, rebondissent et transmettent leur mouvement. Les corps visibles paraissent parfois immobiles parce que leurs éléments sont pris dans des équilibres et des enchevêtrements. Lucrèce compare l'agitation invisible aux poussières que révèle un rayon de soleil : elles s'élancent, changent de direction et se poussent les unes les autres. Cette image ne décrit pas le mouvement brownien au sens scientifique moderne, mais elle en possède la puissance intuitive. Elle invite à voir la stabilité comme un effet collectif. Une pierre immobile n'est pas une matière endormie : c'est une multitude de mouvements maintenus dans une forme durable.

### **20. Un monde qui n'a pas été fait pour nous**

Lucrèce s'oppose à l'idée que les dieux auraient construit le monde pour le bien des humains. Il suffit, dit-il, d'observer combien la Terre nous résiste : régions inhabitables, froid, chaleur, bêtes dangereuses, maladies, récoltes incertaines, naissance douloureuse et mort inévitable. Ces défauts seraient étranges dans une demeure conçue spécialement pour nous. L'argument n'affirme pas que la nature est mauvaise. Il lui retire toute intention : elle ne cherche ni à nous servir ni à nous punir. Les vivants apparaissent dans certaines conditions et apprennent à utiliser ce qu'ils trouvent. Cette pensée inverse la perspective habituelle. Nos organes, nos techniques et nos sociétés doivent s'adapter au monde ; le monde n'est pas l'ajustement préalable de toutes choses à nos besoins.

### **21. Clinamen, la déviation**

Le mot clinamen est devenu célèbre, mais Lucrèce parle surtout du fait que les atomes « dévient » très légèrement de leur trajectoire. S'ils tombaient tous parallèlement, à la même vitesse, ils ne se rencontreraient jamais et aucun monde ne pourrait se former. Il faut donc qu'à un moment et en un lieu impossibles à déterminer exactement, un corps premier s'écarte « d'un minimum » de la ligne droite. Cette déviation ne ressemble ni à un grand virage ni à une décision consciente de l'atome. Elle



introduit une irrégularité minuscule dans la chute. L'idée répond à deux problèmes à la fois : expliquer les premiers chocs de la matière et empêcher que toute l'histoire du monde soit enfermée dans une mécanique absolument rigide. Le clinamen est ainsi le petit écart par lequel la rencontre devient possible.

## **22. Libera voluntas, le mouvement libre**

Lucrèce observe que les êtres vivants ne se mettent pas toujours en mouvement sous l'effet d'un choc extérieur. Un cheval retenu dans la barrière du départ rassemble son élan avant de bondir ; un humain peut orienter son corps selon une décision. Pour rendre compte de cette capacité, le poète relie la volonté au clinamen. Il ne prétend pas expliquer en détail comment une déviation atomique devient un choix réfléchi. Il veut surtout éviter deux extrêmes : une âme surnaturelle indépendante du corps, et un univers où chaque geste serait la conséquence nécessaire d'une chaîne commencée depuis l'éternité. La liberté épicurienne reste corporelle. Elle n'est pas absence de causes, mais possibilité d'initier un mouvement depuis l'organisation vivante elle-même. Cette tentative ancienne ouvre un débat qui demeure : comment penser la liberté dans un monde soumis à des lois naturelles ?

## **23. L'équilibre du mouvement**

Vu de loin, un troupeau sur une colline peut sembler former une tache blanche immobile ; de près, chaque animal avance, broute ou change de place. Lucrèce utilise ce genre de contraste pour expliquer comment un corps paraît au repos alors que ses éléments sont en agitation. À l'échelle visible, les mouvements opposés peuvent se compenser et maintenir une forme. À l'échelle des atomes, rien n'est définitivement arrêté. L'équilibre n'est donc pas l'absence de mouvement, mais une organisation assez stable pour que le mouvement ne change pas immédiatement l'aspect du tout. Cette idée permet de penser ensemble la permanence et le changement : une chose demeure elle-même pendant un temps, tout en échangeant de la matière, en subissant des chocs et en préparant sa future dissolution.

## **24. Figurae atomorum, les formes des atomes**

Les atomes de Lucrèce diffèrent par leur forme, leur taille et leur poids, non par la couleur, l'odeur ou la chaleur. Certains sont lisses et ronds, d'autres crochus, anguleux ou ramifiés. Ces différences expliquent les comportements des matières : des éléments lisses glissent facilement et produisent des liquides doux ; des formes rugueuses accrochent les tissus et donnent une sensation âpre ; des crochets solides contribuent à la cohésion du fer. Il ne s'agit pas d'une observation microscopique, mais d'un modèle construit à partir des effets sensibles. La forme géométrique joue le rôle d'un vocabulaire élémentaire. En changeant les pièces et leur manière de s'emboîter, la nature obtient la dureté, la fluidité, la fragilité ou la viscosité sans avoir besoin d'attribuer ces qualités aux atomes eux-mêmes.

## **25. Des formes limitées, des nombres infinis**

Lucrèce soutient que les formes possibles des atomes ne peuvent être infinies. Une forme infiniment grande ou munie d'un nombre infini de parties ne serait plus un corps premier de très petite taille. Il existe donc un ensemble limité de configurations atomiques. En revanche, le nombre d'atomes de chaque forme est infini : sans cette abondance, la matière se serait depuis longtemps dispersée dans le vide sans limite, et les mondes ne pourraient ni se former ni se renouveler. La distinction est subtile. L'alphabet ne possède qu'un nombre restreint de lettres, mais ces lettres peuvent être répétées sans épuisement et former une multitude de textes. De même, la nature dispose d'un répertoire fini de formes et d'un stock inépuisable d'exemplaires. La diversité vient des combinaisons plutôt que d'une invention infinie de nouveaux éléments.

## **26. Mélanges et proportions**

Deux corps peuvent contenir des types d'atomes semblables sans avoir les mêmes propriétés, parce que leurs proportions et leurs arrangements diffèrent. Lucrèce revient souvent à l'exemple des lettres : les mots « mer » et « mère » utilisent presque les mêmes signes, mais leur ordre change le sens. Dans la matière, une différence de quantité, d'orientation ou d'enchevêtrement transforme aussi le résultat. Cette idée évite d'attribuer une essence spéciale à chaque chose visible. Le lait, le sang, l'os ou la flamme ne réclament pas chacun un élément créé à leur image ; ils naissent d'un vocabulaire matériel commun.

Lucrèce ne dispose évidemment ni de la chimie ni de la notion moderne de molécule. Mais il saisit une intuition féconde : les propriétés d'un ensemble dépendent non seulement de ses composants, mais de leur architecture.

### **27. Des atomes sans couleur**

Si les atomes étaient rouges, bleus ou verts, demande Lucrèce, comment expliqueraient-ils les changements de couleur ? Un objet pâlit, rougit, brunit ou devient transparent selon la lumière, le mélange et la transformation de sa matière. Les corps premiers doivent donc être dépourvus de couleur afin de pouvoir produire toutes les couleurs par leurs arrangements. Lucrèce remarque aussi que la couleur exige une certaine lumière et une relation avec l'œil. Elle n'est pas une petite peinture enfermée dans chaque élément. Cette théorie n'est pas celle de l'optique moderne, mais elle distingue déjà les propriétés élémentaires des effets qui apparaissent à un niveau composé. La couleur appartient à la rencontre entre une structure matérielle, un milieu lumineux et un organe sensible. Elle est réelle sans être primitive.

### **28. La sensation née de l'insensible**

Comment des atomes qui ne sentent rien peuvent-ils former un animal capable de douleur, de plaisir et de pensée ? Lucrèce répond que les propriétés du tout ne doivent pas être présentes à l'identique dans chaque partie. Les lettres d'un poème ne comprennent pas le poème ; les pierres d'une maison n'habitent pas la maison. La sensation apparaît lorsque des éléments suffisamment fins sont organisés dans un corps vivant et transmettent les mouvements jusqu'à l'âme. Il serait inutile, selon lui, de donner une sensibilité aux atomes : il faudrait alors leur attribuer des organes, donc des parties, et ils cesseraient d'être indivisibles. Cette argumentation offre une forme ancienne de ce que nous appelons aujourd'hui l'émergence : une capacité nouvelle peut appartenir à une organisation sans appartenir séparément à chacun de ses composants.

### **29. Mundi multi, la pluralité des mondes**

Un univers infini contient une matière infinie et aucun centre privilégié. Dans ces conditions, estime Lucrèce, il serait invraisemblable qu'un seul monde se soit formé. Ailleurs, des atomes doivent avoir rencontré des configurations capables de produire d'autres terres, d'autres ciels et peut-être d'autres vivants. Ces mondes ne sont pas des copies exactes du nôtre et ne sont pas alignés dans un ordre voulu. Ils naissent à de grandes distances, se développent et disparaissent. L'idée de « mondes multiples » ne correspond pas directement aux exoplanètes ou au multivers des cosmologies contemporaines. Elle vient d'un raisonnement philosophique sur l'infini. Mais elle décentre radicalement l'humanité : notre monde n'est ni unique par nécessité, ni placé au cœur d'une création dont il serait la destination.

### **30. La croissance et le déclin des mondes**

Pour Lucrèce, un monde est un composé matériel comme un arbre, un animal ou une cité. Il reçoit d'abord davantage de matière qu'il n'en perd ; il grandit et atteint une période de stabilité. Puis ses liens se relâchent, ses ressources s'épuisent et les pertes l'emportent sur les apports. La terre se fatigue, les montagnes s'usent, les mers et les vents travaillent les limites du monde. Cette biographie cosmique permet de penser la mortalité sans exception : ce qui a commencé par une réunion d'éléments peut finir par leur séparation. L'univers infini demeure, mais chaque monde particulier est périssable. Cette différence entre le tout sans bord et les mondes mortels protège l'atomisme d'une catastrophe absolue : la fin de notre monde ne serait pas la fin de toute matière ni de toute possibilité.

### **31. Épicure, libérateur de l'esprit**

Lucrèce célèbre Épicure avec le vocabulaire réservé aux héros et aux dieux. Le philosophe a franchi par la pensée les murailles du monde, vaincu la religio et rapporté aux humains la connaissance des limites naturelles. Cette exaltation pourrait sembler contradictoire avec une doctrine qui refuse le culte des puissances providentielles. Elle traduit plutôt la gratitude du disciple. Épicure n'a pas sauvé les hommes par un miracle ; il leur a montré qu'ils pouvaient se délivrer eux-mêmes en comprenant. Son héroïsme est intellectuel et thérapeutique. Il ne tue ni lion ni monstre mythologique : il combat les peurs invisibles

qui poussent à sacrifier la vie présente. Le ton passionné de Lucrèce rappelle que l'ataraxie épicurienne n'est pas une philosophie froide. La tranquillité peut naître d'un éblouissement devant une pensée qui ouvre le monde.

### **32. La racine cachée des passions**

L'ambition, l'avidité et la rivalité semblent poursuivre des objets différents : l'argent, les honneurs, la victoire politique. Lucrèce soupçonne pourtant une racine commune, la peur de la mort. Accumuler donne l'illusion de bâtir une forteresse contre le temps ; laisser un nom célèbre promet une survie symbolique ; dominer les autres paraît éloigner la fragilité ordinaire. Mais ces remèdes aggravent le mal. Ils rendent l'existence dépendante du jugement d'autrui et exposent à des conflits sans fin. L'épicurisme ne condamne pas toute activité ni tout plaisir. Il distingue les besoins naturels, relativement faciles à satisfaire, des désirs illimités que rien ne peut combler. La philosophie devient ainsi une enquête sur le désir : que cherchons-nous réellement lorsque nous croyons chercher toujours davantage ?

### **33. Animus et anima, l'esprit et l'âme**

Le français traduit souvent par « âme » deux mots que Lucrèce distingue. L'animus est la partie directrice : il se situe principalement dans la poitrine, là où se manifestent la peur, la joie, la colère et la décision. L'anima est répandue dans tout le corps et assure la sensibilité, le mouvement et la vie des membres. Les deux forment pourtant une seule nature corporelle. On pourrait comparer l'animus à un centre de coordination et l'anima à un réseau diffus, à condition de ne pas y voir une anatomie moderne. Lucrèce cherche surtout à retirer l'âme au monde des substances immatérielles. Pensée, émotion et sensation appartiennent au vivant tout entier. Quand le corps est blessé, l'âme souffre ; quand l'âme se trouble, le corps tremble. Leur union n'est pas une cohabitation accidentelle, mais la condition même de la vie.

### **34. Une matière extrêmement fine**

La pensée peut parcourir en un instant de grandes distances, réveiller un souvenir ou mettre le corps en mouvement. Lucrèce en conclut que l'âme doit être composée d'éléments d'une finesse et d'une mobilité exceptionnelles. Une petite impulsion suffit à les déplacer, puis leur mouvement se transmet aux éléments plus lourds du corps. Le raisonnement part une nouvelle fois d'un effet pour imaginer une structure invisible. L'âme est matérielle, mais elle n'est pas une matière grossière comparable à l'os ou à la pierre. Sa subtilité explique aussi pourquoi elle peut se disperser rapidement lorsque le corps se défait. Cette conception ne correspond ni au cerveau ni au système nerveux tels que nous les connaissons. Elle constitue néanmoins une tentative cohérente pour relier l'expérience intérieure à l'organisation physique du vivant.

### **35. Les quatre natures de l'âme**

Lucrèce décompose l'âme en quatre sortes d'éléments. Le souffle rend compte du mouvement et de l'agitation ; la chaleur, de l'ardeur vitale ; l'air, du calme et de la respiration. À ces trois natures s'ajoute une quatrième, si fine qu'elle ne possède pas de nom : elle serait au principe de la sensation elle-même. Les tempéraments varient selon la proportion de ces composants. Le lion contiendrait davantage de chaleur, le cerf davantage de souffle craintif, le bœuf une part plus paisible d'air. Cette physiologie est ancienne et imagée, non scientifique au sens actuel. Elle montre cependant comment Lucrèce refuse d'expliquer le caractère par une âme venue d'ailleurs. Courage, colère ou peur sont liés à des équilibres corporels. La diversité psychologique appartient à la diversité de la matière vivante.

### **36. L'union du corps et de l'âme**

Le corps sans âme ne sent rien ; l'âme séparée du corps ne peut davantage conserver une vie personnelle. Lucrèce insiste sur leur entrelacement dès la naissance. Les éléments de l'âme se glissent entre ceux du corps, reçoivent les chocs des sens et transmettent les décisions aux membres. Une blessure profonde peut faire perdre connaissance ; la peur accélère le cœur ; la maladie trouble la pensée. Tous ces phénomènes montrent, selon lui, que les deux natures dépendent l'une de l'autre. L'image n'est pas celle d'un pilote installé dans un navire qu'il pourrait quitter intact. Corps et âme ressemblent plutôt aux

propriétés d'un même tissu vivant. Cette unité permet à Lucrèce de préparer sa thèse centrale : la mort n'emprisonne pas une âme séparée, elle défait l'organisation qui rendait possible le sujet.

### **37. L'âme est mortelle**

Le livre III accumule les arguments comme les maillons d'une chaîne. L'âme grandit avec l'enfant, mûrit avec l'adulte et s'affaiblit avec la vieillesse. Le vin, la fièvre, l'épilepsie, la douleur ou un choc peuvent altérer la pensée. Une médecine agit sur le corps et rend parfois l'esprit à lui-même. Enfin, l'âme ne peut quitter le corps sans perdre l'enveloppe et les organes qui lui permettaient de sentir. Pour Lucrèce, tout ce qui naît, change, souffre et peut être divisé est mortel. Cette démonstration vise moins à humilier l'être humain qu'à le délivrer. Une âme immortelle serait exposée à des peines éternelles ; une âme corporelle cesse de sentir au moment où son assemblage se défait. La fin de la conscience devient ainsi la fin de toute souffrance possible.

### **38. Pas de transmigration des âmes**

Plusieurs traditions antiques imaginaient que l'âme passe d'un corps à un autre après la mort. Pythagore et Platon ont notamment associé cette transmigration à des cycles de réincarnation. Lucrèce demande alors pourquoi nous ne nous souvenons pas de vies antérieures. Si une âme adulte entrait dans un nouveau-né, pourquoi adopterait-elle la faiblesse, le caractère et le développement progressif de l'enfant ? Et comment une âme humaine pourrait-elle s'ajuster au corps d'un animal sans perdre son identité ? Pour l'atomiste, tempérament, mémoire et sensation dépendent d'une organisation corporelle précise. Changer entièrement de corps ne serait pas déménager la même personne dans une autre maison ; ce serait défaire les conditions qui faisaient cette personne. La continuité imaginaire de l'âme se heurte donc à la continuité réelle du vivant.

### **39. « La mort n'est rien pour nous »**

La formule la plus célèbre de l'épicurisme repose sur une distinction simple. Tant que nous sommes vivants, la mort n'est pas présente ; lorsqu'elle est présente, nous ne sommes plus là pour la subir. Nous pouvons souffrir en l'attendant, souffrir de mourir, ou souffrir de la mort des autres, mais nous ne pouvons éprouver notre propre état de mort. Lucrèce renforce l'argument par une symétrie : l'éternité qui a précédé notre naissance ne nous tourmente pas ; pourquoi l'éternité qui suivra notre vie serait-elle différente ? Cette pensée ne nie ni le deuil ni l'instinct de conservation. Elle vise l'image impossible d'un mort qui assisterait à son absence, privé pour toujours des biens de la vie. Là où aucun sujet ne sent, il n'y a ni manque ni douleur.

### **40. Le deuil imagine un absent**

Lorsque nous pleurons un mort, nous nous représentons souvent ce qu'il « perd » : sa maison, ses enfants, ses plaisirs, la lumière du jour. Lucrèce observe que cette privation n'existe que pour les vivants qui l'imaginent. Le mort ne se tient pas quelque part, conscient d'être séparé des siens. Il ne désire plus ce qu'il ne peut plus éprouver. Cette remarque peut sembler sèche devant la douleur du deuil. Elle ne prétend pas supprimer la peine de ceux qui restent, mais empêcher qu'ils ajoutent à leur perte l'image d'une souffrance éternelle du disparu. L'épicurisme distingue ainsi deux réalités : le manque véritable que les proches ressentent, et le manque fictif attribué à celui qui n'a plus de sensation. La consolation vient de cette séparation difficile, mais nette.

### **41. L'insatiabilité de vivre**

Lucrèce fait parler la Nature comme une personne qui interpelle l'homme mécontent. Si tu as pleinement goûté les joies de la vie, dit-elle, tu peux quitter le banquet rassasié ; si tu les as laissées s'écouler sans les recevoir, une durée supplémentaire ne changera rien. L'image du banquet vient de l'éthique épicurienne : le bonheur ne dépend pas d'une quantité infinie de temps ou de plaisirs, mais de la manière dont on habite le présent. Celui qui réclame toujours « encore » transforme la vie en récipient percé. Cette critique ne commande pas de désirer la mort. Elle cherche à désarmer l'idée qu'aucune existence ne pourrait être assez longue. L'infinité du temps n'ajouterait rien à un plaisir complet, pas plus qu'une assiette sans fin ne rend un repas meilleur.

#### **42. L'enfer est déjà dans la vie**

Lucrèce relit les grands supplices des Enfers comme des images de nos passions. Tantale, terrorisé par le rocher suspendu au-dessus de lui, représente l'homme accablé par la peur des dieux. Tityos, dont le foie est dévoré sans fin, figure le désir qui ronge. Sisyphe, toujours occupé à pousser son rocher, ressemble à l'ambitieux qui sollicite le pouvoir et retombe sans cesse. Les Danaïdes, condamnées à remplir un vase percé, incarnent l'insatisfaction. Cette interprétation ne cherche pas seulement à nier un au-delà mythologique. Elle montre comment nous fabriquons ici même les peines que nous redoutons après la mort. L'enfer n'est pas un lieu souterrain : il apparaît lorsqu'une passion illimitée transforme chaque réussite en nouveau manque et chaque peur en châtiment quotidien.

#### **43. Tous les grands hommes sont morts**

Lucrèce aligne les figures illustres : rois puissants, conquérants, poètes, philosophes, et finalement Épicure lui-même. Tous ont quitté la vie. Le rappel n'est pas une banalité décorative. Il oppose la loi commune de la nature à l'exception que chacun espère secrètement pour soi. La gloire n'empêche pas le corps de se dissoudre ; le génie ne négocie pas avec le temps. En plaçant Épicure dans cette série, Lucrèce refuse même de sauver son maître par une immortalité personnelle. Sa pensée demeure dans les esprits, mais l'homme est mort. Cette égalité devant la fin peut humilier l'orgueil ou apaiser l'angoisse. Si les plus grands ont accepté la condition mortelle, la mort n'est pas une injustice singulière qui s'abat sur nous seuls.

#### **44. L'agitation sans objet**

Un homme quitte précipitamment sa maison, puis revient presque aussitôt ; il part pour sa villa de campagne, mais s'y ennuie dès son arrivée. Lucrèce décrit avec une précision presque moderne cette fuite perpétuelle. Le problème ne vient pas du lieu : l'homme se transporte lui-même avec son inquiétude. Il ne sait pas ce qu'il cherche, seulement qu'il ne supporte plus ce qu'il éprouve. Le voyage, la distraction ou le changement d'occupation peuvent être agréables, mais ils ne guérissent pas une peur dont on refuse d'examiner la cause. L'épicurisme demande donc un arrêt intérieur : reconnaître les désirs qui nous agitent, distinguer les besoins réels des manques imaginaires et comprendre la mort. Sans cette enquête, le monde entier devient une série de pièces où l'on entre pour vouloir aussitôt en sortir.

#### **45. Le miel de la poésie**

Lucrèce compare sa méthode à celle d'un médecin qui enduit de miel le bord d'une coupe contenant un remède amer. L'enfant, séduit par la douceur, boit ce qui doit le guérir. La doctrine atomiste peut sembler difficile ou inquiétante : elle retire aux dieux le gouvernement du monde, rend l'âme mortelle et décrit l'univers comme une rencontre de corps. La poésie offre alors le miel des images, du rythme et de la langue. Cette comparaison n'abaisse pas les vers au rang d'emballage trompeur. Le plaisir fait partie de la guérison épicurienne : il attire l'attention, donne une forme mémorable au raisonnement et permet d'éprouver la beauté d'un monde sans providence. Lucrèce ne cache pas l'amertume ; il apprend au lecteur à la goûter autrement.

#### **46. Simulacra, les images détachées**

Pour expliquer la vision, Lucrèce imagine que les corps émettent sans cesse de très fines pellicules de leur surface. Ces simulacres conservent la forme et l'ordre extérieur de l'objet, comme une peau légère ou l'empreinte d'un sceau. Ils traversent l'air et frappent les yeux. L'idée vient du mot grec *eidôlon*, « image » ou « apparence », employé dans la tradition atomiste. Elle permet de rendre la perception entièrement matérielle : voir n'est pas recevoir une forme immatérielle ni envoyer un rayon mental vers les choses, mais entrer en contact avec ce qu'elles émettent. Les simulacres ne sont évidemment pas les photons de la physique moderne. Ils constituent un modèle ancien, remarquable par son effort pour relier objet, espace et organe dans une même chaîne corporelle.

#### **47. La vitesse des images**

Les simulacres doivent parcourir l'espace avec une rapidité extrême, car nous apercevons aussitôt le ciel, une montagne lointaine ou un visage qui se tourne. Lucrèce explique cette vitesse par leur finesse :

presque sans poids, ils rencontrent peu de résistance et se déplacent à travers les intervalles de l'air. Les objets en émettent continuellement, si bien que la vision semble stable malgré le renouvellement incessant du flux. Le poète utilise plusieurs analogies — lumière du soleil, odeurs, fumée — pour rendre cette propagation imaginable. La théorie est fautive dans son mécanisme, mais juste dans son exigence : une explication de la vue doit tenir compte de la distance et du temps de transmission. Le monde visible n'est pas dans l'œil comme un tableau immobile ; il nous atteint par un processus.

#### **48. Comment nous voyons**

Dans le modèle de Lucrèce, l'œil reçoit les simulacres venus des choses. Leur ordre reproduit la surface de l'objet et provoque dans l'organe une sensation correspondante. La vision est donc une forme de toucher à distance, rendue possible par des corps extrêmement fins. Cette idée s'oppose à d'autres théories antiques selon lesquelles l'œil émettrait un feu ou un rayon vers ce qu'il regarde. Lucrèce doit aussi expliquer pourquoi nous percevons la distance : les simulacres poussent devant eux une couche d'air, et la quantité de cet air informerait l'œil sur l'éloignement. Le mécanisme n'est pas celui que décrira l'optique, mais le projet est cohérent : aucune faculté mystérieuse n'est nécessaire. Voir résulte d'une rencontre entre l'objet, le milieu et un organe matériel.

#### **49. Distance, miroirs et reflets**

Un miroir ne contient pas le visage qu'il montre. Pour Lucrèce, les simulacres frappent la surface polie, rebondissent et reviennent vers l'œil. En changeant de direction, ils produisent l'impression d'une image située derrière le miroir. Les inversions et les déplacements du reflet deviennent ainsi des effets de trajet. Le poète compare aussi les images aux mouvements d'une balle ou d'un masque retourné. Certaines explications sont ingénieuses, d'autres embarrassées, car la géométrie de la réflexion demande une précision que l'atomisme ancien ne possède pas encore. Mais la question centrale est clairement posée : une perception peut être fidèle à un flux reçu tout en donnant une interprétation spatiale trompeuse. Le miroir n'accuse pas les sens de mensonge ; il révèle que l'esprit doit comprendre le chemin suivi par ce qu'ils reçoivent.

#### **50. Les illusions et la vérité des sens**

Une tour carrée paraît ronde de loin ; un bateau immobile semble bouger lorsque nous sommes emportés par un autre ; une rame plongée dans l'eau paraît brisée. Lucrèce connaît de nombreuses illusions, mais il refuse d'en conclure que les sens trompent. La sensation rapporte correctement l'effet qu'elle reçoit dans certaines conditions. L'erreur commence lorsque l'esprit ajoute trop vite : « la tour est ronde », « le bateau avance », « la rame est cassée ». Les sens ne possèdent pas le savoir nécessaire pour corriger eux-mêmes la distance, le milieu ou le mouvement de l'observateur. Cette défense peut sembler paradoxale, mais elle protège la possibilité de toute connaissance. Pour découvrir une illusion, nous comparons encore des perceptions, nous nous rapprochons, nous touchons, nous changeons de point de vue. On ne corrige pas les sens en les abandonnant, mais en les interrogeant mieux.

#### **51. La certitude sensible**

Si l'on rejette entièrement les sens, demande Lucrèce, avec quoi pourra-t-on distinguer le vrai du faux ? La raison elle-même tire ses matériaux de la perception. Un outil faussé ne peut pas être corrigé par une mesure qui dépend du même outil ; il faut donc reconnaître aux sensations une validité première. Cela ne signifie pas que toute apparence donne immédiatement la structure du monde. Le raisonnement atomiste dépasse largement ce que les yeux voient. Mais ses hypothèses doivent partir d'effets sensibles et rester compatibles avec eux. Cette confiance est l'un des piliers de l'épicurisme, avec les anticipations et les sentiments de plaisir ou de douleur. Elle fonde une connaissance humble : nous pouvons nous tromper dans nos jugements, mais nous n'avons pas d'autre accès au monde que les rencontres corporelles dont les sens gardent la trace.

#### **52. Vox et echo, la voix et l'écho**

La voix est corporelle parce qu'elle fatigue la gorge, frappe l'oreille et peut se disperser dans l'espace. Lucrèce l'imagine comme un flux de petites formes issues de la bouche. Ces éléments se divisent,

rebondissent sur les parois et reviennent parfois sous la forme d'un écho. Dans les montagnes, plusieurs réflexions successives peuvent donner l'impression que des voix cachées répondent. Le poète explique ainsi la naissance des récits de nymphes, de satyres ou de faunes : lorsque la cause physique est inconnue, l'imagination peuple le paysage d'êtres invisibles. Le mécanisme atomique du son n'est pas notre théorie des ondes, mais Lucrèce comprend que la parole exige un milieu, se propage, perd de sa force et peut être réfléchi. Une merveille acoustique devient l'histoire d'un trajet.

### **53. Le goût et les saveurs**

Le goût naît lorsque les éléments d'un aliment sont pressés contre la langue et le palais. Des formes lisses et rondes produiraient la douceur ; des éléments crochus ou anguleux, l'amertume et l'âpreté. La même substance peut paraître agréable à un vivant et repoussante à un autre parce que les passages de leurs organes ne sont pas construits de la même manière. La maladie modifie également le corps : un aliment habituellement doux devient amer lorsque les voies de la langue et les mouvements internes ont changé. Cette théorie traduit les saveurs en relations de forme et de texture. Elle est très éloignée de la chimie des récepteurs gustatifs, mais elle refuse déjà de traiter le goût comme une propriété absolue enfermée dans l'objet. La saveur appartient à la rencontre entre une matière et un organisme.

### **54. Les odeurs et leurs affinités**

Les odeurs se diffusent moins loin que les images ou les sons, car leurs éléments seraient plus lourds et plus irréguliers. Elles pénètrent les narines par des passages dont la forme varie selon les espèces. Voilà pourquoi le miel attire certains animaux, pourquoi une proie peut être suivie à la trace et pourquoi une odeur agréable pour l'un déplaît à l'autre. Lucrèce parle d'« affinités » matérielles : certaines formes trouvent facilement leur chemin dans certains corps, tandis que d'autres sont arrêtées. Ce modèle explique également l'orientation des animaux sans leur attribuer un savoir mystérieux. L'odeur est invisible, mais elle transporte une information réelle sur sa source. Une fois encore, l'atomisme part d'une expérience familière — sentir sans voir — pour montrer que des corps subtils relient continuellement les vivants à leur environnement.

### **55. Les images de l'esprit**

Nous pouvons penser à un absent, voir en rêve un mort ou imaginer un centaure qui n'existe pas. Lucrèce explique ces phénomènes par des simulacres encore plus fins que ceux de la vision ordinaire. Ils pénètrent directement l'esprit, qui peut sélectionner, combiner et enchaîner leurs formes. Le centaure naît ainsi de la rencontre rapide d'une image humaine et d'une image de cheval, non de l'émission d'un animal réellement hybride. L'esprit paraît choisir une image au moment même où il la cherche, mais Lucrèce suppose qu'une multitude d'images circulent continuellement et que l'attention rend certaines d'entre elles efficaces. Cette théorie matérialise jusqu'à l'imagination. Elle ne réduit pas l'esprit à une copie passive : la combinaison, le désir et l'habitude organisent le flux et produisent des scènes qui n'ont jamais été perçues telles quelles.

### **56. Les organes n'ont pas été créés pour leur usage**

Nous sommes tentés de dire que les yeux ont été faits pour voir, les jambes pour marcher et les dents pour mâcher. Lucrèce renverse cette façon de parler. Les organes ne sont pas apparus en vue d'une fonction future ; ils se sont formés, puis les vivants ont découvert ce qu'ils pouvaient en faire. L'usage vient après la structure. Une langue existe avant la parole articulée, des membres avant les techniques qui les exploitent. Le poète combat ici une explication finaliste, qui transforme le résultat en intention initiale. Sa position n'est pas encore la théorie de l'évolution, mais elle prépare une manière non providentielle de penser l'adaptation. Les fonctions peuvent émerger de formes disponibles, et les formes qui ne permettent ni survie ni reproduction disparaissent. La nature ne dessine pas un outil avant de fabriquer l'organe.

### **57. Somnus, le sommeil**

Le sommeil n'est pas pour Lucrèce une visite de l'âme dans un autre monde. Il survient lorsque les éléments du corps sont ébranlés par la fatigue, la nourriture ou l'air, et que les liens qui maintiennent la

sensation se relâchent. Une partie de l'âme se retire vers l'intérieur, une autre se disperse, les membres perdent leur tension et les voies sensorielles répondent moins aux chocs extérieurs. Cette physiologie est ancienne, mais elle traite le sommeil comme un état corporel gradué. On s'endort parce que l'organisation de la veille se défait temporairement ; on se réveille lorsque les mouvements internes se recomposent. Le phénomène qui paraissait mystérieux devient une variation de l'équilibre matériel. Même l'abandon quotidien de la conscience n'exige ni départ de l'âme ni intervention divine.

### **58. Somnia, les rêves**

Les rêves prolongent souvent les occupations de la veille. L'avocat plaide, le soldat combat, le marin affronte la mer, le chien poursuit une piste et le cheval semble courir dans son sommeil. Les habitudes ont préparé l'esprit à recevoir certaines images et à enchaîner certains gestes. Les désirs qui n'ont pas trouvé d'issue reviennent également sous forme de scènes nocturnes. Lucrèce n'y cherche ni présage ni message envoyé par les dieux. Le rêve est un montage produit par des simulacres, la mémoire, l'attention affaiblie et les mouvements du corps. Cette explication n'empêche pas les rêves d'être intenses ou révélateurs de nos préoccupations ; elle leur retire seulement une origine surnaturelle. La nuit ne nous ouvre pas un autre univers : elle redistribue les fragments du nôtre selon les traces laissées par la vie éveillée.

### **59. Desiderium, le désir amoureux**

Le désir commence par des images du corps aimé qui frappent l'esprit et mettent en mouvement la matière sexuelle. Lucrèce décrit avec une franchise rare l'excitation, l'étreinte et l'insatisfaction qui peut survivre à la possession. Les amants cherchent à se fondre l'un dans l'autre, mordent, pressent, embrassent, mais aucun corps ne peut entrer tout entier dans l'autre. Le désir se nourrit alors de ce qu'il ne peut accomplir. Le passage ne condamne pas toute sexualité ni tout attachement. Il vise la passion devenue dépendance, lorsque l'imagination concentre sur une seule personne la promesse d'un plaisir absolu. Le remède épicurien consiste à séparer le besoin corporel des fictions qui l'enflamment. La violence de la description montre combien l'âme peut être agitée par des images qu'elle transforme elle-même en manque infini.

### **60. Contre l'idéalisation amoureuse**

Lucrèce compose une galerie comique des défauts que la passion rebaptise en qualités. Une femme bavarde devient « vive », une petite « menue », une grande « majestueuse » ; chaque trait reçoit un nom flatteur emprunté parfois aux déesses. Cette satire reprend des lieux communs de la comédie antique, mais elle sert une analyse précise : l'amoureux ne voit pas simplement un objet, il interprète chaque perception selon son désir. Les sens donnent un visage, une voix, une démarche ; le jugement passionné construit la perfection. Lucrèce peut choquer par sa rudesse et par un regard très masculin propre à son époque. Il faut pourtant distinguer la misogynie de certaines formules et la portée générale de l'observation : le désir sélectionne, embellit et transforme, puis prend son propre récit pour la réalité de l'autre.

### **61. Conception et hérédité**

La biologie de Lucrèce repose sur l'idée antique que l'homme et la femme émettent tous deux une semence. La conception dépend de leur rencontre, de leur force relative et de l'état des corps. Les ressemblances familiales peuvent venir du père, de la mère ou de traits plus anciens conservés dans la lignée. Cette théorie cherche à expliquer pourquoi un enfant ne reproduit jamais exactement un seul parent. Elle ne connaît ni ovule, ni spermatozoïde, ni chromosomes, et certaines affirmations sur la fertilité sont évidemment dépassées. Son intérêt est ailleurs : la génération n'est pas un souffle divin qui impose une forme toute faite. Elle résulte d'un mélange matériel, porteur d'une histoire familiale. Lucrèce tente ainsi d'intégrer la naissance, la différence des sexes et l'hérédité dans la même nature que le reste du monde.



## **62. L'habitude fait l'attachement**

Après la satire de la passion, Lucrèce reconnaît qu'un lien peut naître sans beauté exceptionnelle ni coup de foudre. Une personne de caractère agréable, attentive et facile à vivre finit par vaincre la résistance. Le poète compare cette action à la goutte d'eau qui creuse la pierre par sa répétition. L'image déplace l'amour du domaine de l'éblouissement vers celui du temps partagé. Elle suggère qu'une relation durable peut se construire par la présence, les soins et la familiarité plutôt que par l'idéalisation. Le passage ne correspond pas à notre conception complète de l'amour réciproque, et son vocabulaire reste marqué par le point de vue masculin de l'auteur. Il ouvre néanmoins une issue plus douce : l'attachement n'est pas nécessairement la fièvre décrite auparavant ; il peut devenir une habitude choisie et paisible.

## **63. Épicure, bienfaiteur mortel**

Au début du livre V, Lucrèce compare Épicure aux grands bienfaiteurs de l'humanité. Cérès aurait donné le blé, Bacchus le vin, Hercule débarrassé le monde de monstres. Mais ces dons ne sont pas indispensables partout, et les monstres mythiques ne menacent plus les hommes. Épicure, lui, a combattu des adversaires toujours présents : la peur des dieux, la crainte de la mort et les désirs sans limite. Son bienfait touche donc chaque existence. Lucrèce va jusqu'à employer un langage presque divin tout en rappelant que son maître est mortel. Ce paradoxe est volontaire. La grandeur d'Épicure ne vient pas d'une nature surnaturelle, mais de ce qu'un humain a pu découvrir par la raison. Le véritable salut n'exige pas un dieu descendant du ciel ; il peut être transmis par une parole.

## **64. Le monde est mortel**

Le ciel, la mer et la terre paraissent si vastes qu'on les imagine éternels. Lucrèce leur applique pourtant la même règle qu'à tous les composés : ce qui possède des parties, reçoit des chocs et échange de la matière peut se défaire. Le monde a eu un commencement et connaîtra une fin. Cette thèse s'oppose à plusieurs cosmologies antiques qui considéraient l'ordre céleste comme impérissable ou divin. Elle ne signifie pas que l'univers entier disparaîtra dans le néant. Notre monde n'est qu'un assemblage parmi d'autres dans l'infini. Sa dissolution rendra ses éléments disponibles pour de nouvelles formations. Le caractère mortel du cosmos prolonge ainsi la leçon du livre III : aucune grandeur visible, pas même le ciel, n'échappe à la condition matérielle que nous partageons.

## **65. Les parties du monde se défont**

Lucrèce cherche dans les transformations ordinaires les signes de la mortalité du monde. Les montagnes s'érodent, les pierres se brisent, les fleuves emportent la terre, la mer attaque les rivages. Les astres semblent nourrir leur lumière et perdre continuellement de la matière. La Terre, comparée à une mère vieillissante, ne produirait plus les mêmes récoltes ni les mêmes êtres qu'autrefois. Certaines observations sont justes, d'autres relèvent d'une vision antique du déclin. Leur fonction est commune : montrer que la stabilité du monde n'est qu'une durée très longue à l'échelle humaine. Nous confondons facilement ce qui dépasse notre vie avec ce qui n'a pas de fin. Lucrèce apprend à lire l'usure lente, presque invisible, comme le signe qu'un assemblage gigantesque reste soumis aux mêmes échanges que les plus petits corps.

## **66. Le monde a commencé**

Si le monde et les sociétés existaient depuis une éternité, demande Lucrèce, pourquoi les arts, les techniques et les récits historiques paraissent-ils si récents ? Pourquoi ne connaissons-nous pas une infinité de guerres, de poètes et de cités antérieures ? L'argument repose sur la mémoire culturelle disponible à Rome et ne peut évidemment remplacer la géologie ou l'archéologie. Les traces peuvent disparaître, et l'absence de récit n'est pas la preuve d'une absence d'événement. Mais la question est importante : le monde humain possède une histoire, et les institutions que l'on croit naturelles ont commencé. Lucrèce refuse l'image d'une civilisation donnée une fois pour toutes. Langage, agriculture, métal, lois et poésie apparaissent progressivement. La nouveauté des arts devient pour lui un indice de la jeunesse relative de notre monde.

## **67. Le monde n'est pas fait pour nous**

Le livre V reprend et développe l'attaque contre la providence. Une grande partie de la Terre est couverte de mers, de montagnes, de marais ou de régions trop chaudes et trop froides. Les cultures exigent un travail incessant et restent exposées aux intempéries. L'enfant humain naît nu, faible et incapable de se nourrir seul, tandis que de nombreux animaux disposent immédiatement de défenses ou d'abris naturels. Si un dieu avait conçu l'univers pour notre usage, ce résultat serait singulièrement imparfait. Lucrèce ne cherche pas à prouver que la vie n'a aucune valeur. Il refuse de prendre notre présence comme le but qui expliquerait tout le reste. L'humanité est une possibilité locale de la matière, non la raison pour laquelle les astres, les océans et les saisons existent.

## **68. La genèse du monde**

Au commencement de notre monde, il n'existe pas encore de terre, de mer ou de ciel séparés. Une multitude d'atomes se heurte dans un mélange instable. Peu à peu, les éléments s'assemblent selon leurs formes, leurs poids et leurs affinités. Les plus lourds se concentrent vers le bas et forment la terre ; des matières plus fines donnent l'air, les feux célestes et les astres ; l'eau se rassemble dans les creux. Cette cosmogonie n'obéit à aucun plan. La séparation des grandes régions du monde ressemble à un tri produit par les mouvements de la matière. Elle ne correspond pas à l'histoire scientifique de la Terre, mais elle remplace le geste d'un créateur par une succession de processus. L'ordre apparaît après les rencontres ; il n'est pas le dessin qui les précède.

## **69. Les mouvements du ciel**

Pour expliquer le mouvement des astres, Lucrèce présente souvent plusieurs hypothèses. Le ciel peut tourner autour de la Terre, ou les étoiles se déplacer dans un ciel immobile ; des courants d'air peuvent les entraîner ; des feux peuvent naître et s'éteindre successivement. Cette pluralité surprend le lecteur habitué à attendre une réponse unique. Elle vient d'une règle épicurienne : lorsqu'un phénomène lointain admet plusieurs causes naturelles compatibles avec les observations, il ne faut pas transformer une possibilité en certitude. Le but moral est déjà atteint si l'on montre que les dieux ne sont pas nécessaires. Cette prudence possède une vraie valeur intellectuelle, même lorsque les scénarios proposés sont faux. Lucrèce distingue ce qui doit être affirmé — la causalité naturelle — de ce que les données disponibles ne permettent pas encore de décider.

## **70. Jours, nuits et éclipses**

Le lever du soleil, la succession des jours et des nuits, les phases de la lune ou les éclipses ont longtemps été chargés de présages. Lucrèce leur cherche des causes matérielles : rotation du ciel ou des astres, renouvellement de feux, interposition d'un corps, extinction temporaire. Il ne possède pas un modèle astronomique exact et accepte plusieurs explications possibles. Ce qui compte est de briser le lien entre irrégularité céleste et colère divine. Une éclipse n'annonce pas une catastrophe ; elle résulte d'un arrangement de corps. Cette démarche ne supprime pas l'émerveillement. Elle transforme le ciel en problème ouvert plutôt qu'en écriture secrète adressée aux humains. La connaissance commence lorsque l'on cesse de demander « que veut dire ce signe ? » pour demander « dans quelles conditions ce phénomène se produit-il ? »

## **71. L'origine des vivants**

Lucrèce imagine une Terre jeune, humide et féconde, capable de faire naître directement les premières plantes et les premiers animaux. Des sortes de matrices enracinées dans le sol auraient nourri les nouveaux-nés avec un liquide comparable au lait. Cette scène prolonge la figure de la Terre-mère, mais elle reste entièrement matérielle : la vie vient du sol, de la chaleur, de l'humidité et de combinaisons favorables. La génération spontanée était une hypothèse courante dans l'Antiquité et restera admise longtemps ; elle ne correspond pas à la biologie actuelle. L'idée importante est historique : les espèces n'ont pas toujours occupé un monde préparé pour elles. Elles apparaissent dans une Terre qui se transforme. La vie appartient à la nature et à son passé, non à une création séparée de la matière.

## **72. Formes viables et naissances vaines**

La Terre primitive aurait produit de nombreuses formes étranges : êtres privés de membres, corps incapables de se nourrir, monstres réunissant des parties incompatibles. La plupart disparaissent parce qu'ils ne peuvent ni atteindre la nourriture, ni se protéger, ni se reproduire. Seules les organisations capables de maintenir leur vie et de laisser une descendance se prolongent. Ce passage a parfois été rapproché de la sélection naturelle. La ressemblance existe : la survie dépend de la viabilité, non d'un plan. Mais Lucrèce ne décrit ni transformation progressive des espèces ni héritage des variations au sens de Darwin. Il imagine plutôt une profusion initiale suivie d'un tri. La force du texte tient à son anti-finalisme : les formes qui vivent ne sont pas celles qu'une intelligence a choisies, mais celles qui ont pu durer.

## **73. Les premiers humains**

Lucrèce ne peint pas un âge d'or perdu. Les premiers humains sont robustes, mais leur vie est dure : ils habitent les bois et les cavernes, ignorent l'agriculture, les vêtements, le feu maîtrisé et les lois. Ils se nourrissent de ce qu'ils trouvent, fuient les bêtes et meurent souvent sans secours. Ils ne connaissent pas encore les grandes guerres, mais cette absence vient moins de la vertu que du manque de techniques et de richesses à conquérir. La civilisation apporte à la fois protection et nouveaux dangers. Ce récit refuse l'idée que les institutions humaines seraient naturelles et éternelles. Famille, langage, propriété, pouvoir et arts émergent lentement de besoins, d'imitations et d'accords. L'humanité n'entre pas achevée dans l'histoire ; elle apprend à devenir sociale.

## **74. Origo vocom, l'origine des langues**

Personne, selon Lucrèce, n'a distribué les noms aux choses comme un législateur réunissant l'humanité. Comment un inventeur aurait-il pu concevoir tout le langage avant de parler, puis obliger les autres à le comprendre ? Les mots naissent plutôt des cris, des gestes, des émotions et des usages communs. Les animaux eux-mêmes émettent des sons différents selon la peur, la douleur, l'appel ou la joie. Les humains ont peu à peu stabilisé certaines voix pour désigner ce qui comptait dans leur vie. Cette théorie n'est pas une linguistique complète, mais elle saisit le caractère collectif et historique de la langue. Un mot ne ressemble pas nécessairement à la chose qu'il nomme ; il acquiert sa valeur parce qu'un groupe l'emploie, le répète et le transmet. La parole n'est pas un don tombé du ciel, mais une invention sans inventeur unique.

## **75. Feu, famille et communauté**

La découverte du feu transforme la vie : il réchauffe, éclaire, cuit les aliments et rassemble les corps. Lucrèce imagine aussi que la formation des couples et l'attachement aux enfants adoucissent peu à peu les mœurs. Les plus forts apprennent à ménager les plus faibles, et les voisins concluent des accords pour ne pas se nuire. Tous ne respectent pas ces pactes, mais la plupart comprennent qu'une vie commune exige des limites à la violence. Le passage ne décrit pas un événement unique ; il compose une histoire plausible à partir de besoins ordinaires. La société naît moins d'une loi imposée que d'une vulnérabilité partagée. Se chauffer ensemble, reconnaître un proche, protéger un enfant : ces gestes modestes deviennent les premières institutions d'un monde humain.

## **76. Propriété, rois et lois**

Lorsque certains hommes accumulent des terres, des troupeaux, du métal ou des richesses, la différence de possession devient différence de pouvoir. Des rois apparaissent, distribuent les biens et fondent leur autorité sur la force ou la réputation. L'envie et l'ambition provoquent ensuite des renversements violents. Fatigués de vivre dans la vengeance et l'insécurité, les humains établissent des magistrats et des lois. Lucrèce propose ainsi une histoire matérielle de la politique : les institutions ne descendent pas des dieux, elles répondent à des conflits produits par la propriété et le désir de domination. La justice n'est pas une essence éternelle identique partout. Elle prend la forme d'un pacte utile, destiné à empêcher que chacun vive dans la peur des autres. Cette vision annonce, sans s'y confondre, certaines théories modernes du contrat social.

## **77. Religio et le ciel**

Les premiers humains contemplant le ciel, voient les astres revenir avec une régularité impressionnante et entendent le tonnerre sans en connaître les causes. Ils attribuent alors ces mouvements à des dieux puissants et placent leurs demeures au-dessus du monde. La peur se mêle à l'émerveillement : une éclipse, un éclair ou une tempête paraît manifester une volonté. Lucrèce ne se moque pas simplement de l'ignorance. Il reconstruit le chemin qui mène d'une expérience réelle à une interprétation religieuse. Lorsque nous ignorons le mécanisme d'un phénomène, nous sommes tentés de lui prêter une intention comparable à la nôtre. La physique épicurienne doit rompre cette projection. Les dieux, s'ils existent, vivent dans une paix parfaite ; le ciel suit ses propres causes et ne surveille pas les affaires humaines.

## **78. Arts, agriculture et progrès**

Les techniques apparaissent par observation, imitation, essai et transmission. Le soleil et la foudre montrent le feu ; les branches entrelacées suggèrent le tissage ; la nature enseigne les semailles lorsque des graines tombées produisent de nouvelles plantes. Le métal fondu par un incendie révèle qu'il peut être travaillé. Chaque invention en prépare une autre, sans qu'aucun esprit n'ait conçu d'avance l'ensemble de la civilisation. Lucrèce offre une histoire du progrès faite de milliers de gestes anonymes. Elle n'est pourtant pas triomphale. Le métal sert à la charrue comme à l'épée ; les navires ouvrent des échanges et des guerres ; le luxe crée de nouveaux besoins. La capacité technique augmente, mais le bonheur ne suit pas automatiquement. Sans sagesse, l'abondance multiplie les moyens de l'inquiétude.

## **79. Une histoire sans dessein**

L'histoire humaine avance chez Lucrèce, mais elle ne marche vers aucune destination prévue. Les besoins, les accidents, l'imitation et le désir de confort produisent des inventions. Certaines rendent la vie plus sûre ; d'autres développent la guerre, la richesse et la rivalité. Il n'existe ni âge d'or parfait à retrouver ni progrès moral garanti. Cette absence de dessein rapproche l'histoire de la nature : une forme durable apparaît lorsqu'une suite de rencontres trouve un équilibre, puis elle peut se transformer ou se défaire. Les institutions humaines sont donc réelles sans être sacrées. Elles ont commencé, répondent à certaines conditions et peuvent changer. La leçon épicurienne reste la même : l'accumulation des moyens ne suffit pas à libérer de la peur. Une civilisation très avancée peut demeurer intérieurement misérable si elle ignore la mesure des désirs.

## **80. Athènes et le remède d'Épicure**

Athènes ouvre le livre VI sous un double visage. La cité a donné aux hommes des cultures, des lois, des arts et une vie plus douce ; elle a aussi vu naître Épicure, qui a découvert un remède pour l'âme. Le philosophe examine les limites du désir, montre ce que la nature exige réellement et trace un chemin vers la tranquillité. Lucrèce reprend ici l'image médicale : l'humanité possède des richesses et des techniques, mais son cœur reste malade. Le contraste prépare aussi la fin du poème. La même Athènes sera dévastée par la peste, et les institutions les plus prestigieuses s'effondreront devant la contagion. Entre le remède philosophique et la catastrophe, le livre demande ce que peut la sagesse dans un monde qui ne garantit ni la santé ni la justice.

## **81. Expliquer plutôt qu'adorer**

Le livre VI traite des phénomènes les plus propres à réveiller la terreur : tonnerre, foudre, trombes, séismes, volcans, eaux mortelles, magnétisme et épidémies. Lucrèce ne prétend pas toujours posséder la cause exacte. Il cherche à montrer qu'une ou plusieurs explications naturelles sont possibles. Cette méthode suffit à retirer le phénomène au domaine du prodige. Un éclair demeure dangereux, mais il cesse d'être une arme choisie par Jupiter contre une victime. La différence est décisive : on peut observer, comparer et discuter une cause matérielle ; on ne peut que trembler devant une volonté divine imprévisible. Les pages scientifiques ont vieilli, parfois beaucoup. Leur projet reste vivant : ne pas adorer ce que l'on pourrait apprendre à comprendre, et ne pas confondre l'ignorance présente avec une preuve du surnaturel.

## **82. Tonitrus, le tonnerre**

Lucrèce propose plusieurs mécanismes pour le tonnerre. Des nuages peuvent se heurter comme de grandes voiles, se déchirer sous la pression, enfermer des vents qui grondent dans leurs cavités ou éclater lorsque l'air comprimé trouve une issue. Le ciel devient une immense architecture de masses, de surfaces et de résonances. Certaines comparaisons viennent de l'expérience quotidienne : le bruit d'une toile tendue, d'un récipient qui éclate ou du vent dans une forêt. La météorologie moderne décrit autrement la formation du tonnerre, liée à l'expansion brutale de l'air chauffé par l'éclair. Mais la méthode de Lucrèce mérite attention. Il cherche des analogies contrôlables et refuse que le fracas prouve la colère d'un dieu. Le bruit terrible est ramené à des chocs et à des pressions.

## **83. Fulmen, l'éclair et la foudre**

Lucrèce imagine que les nuages accumulent des éléments de feu. Le frottement, la pression et le choc les concentrent jusqu'à ce qu'un trait brûlant perce l'enveloppe nuageuse et se précipite vers le sol. La foudre est comparée à l'étincelle tirée du fer ou de la pierre, agrandie à l'échelle du ciel. Le poète distingue parfois la lumière visible de la force destructrice qui l'accompagne et s'interroge sur leur vitesse. Son explication ne connaît pas les charges électriques, mais elle remplace l'arme de Jupiter par un processus physique. Cette transformation possède aussi une portée politique et religieuse : si la foudre frappait selon une justice divine, pourquoi atteindrait-elle des temples, des innocents ou des lieux déserts ? L'irrégularité des coups parle contre l'intention.

## **84. La puissance et les saisons de la foudre**

Pourquoi la foudre fond-elle parfois le métal sans brûler un contenant, brise-t-elle une jarre ou laisse-t-elle intact un corps voisin ? Pourquoi paraît-elle plus fréquente à certaines saisons ? Lucrèce compare les textures des matières, l'humidité de l'air, la densité des nuages et les voies qu'un trait peut emprunter. Il suppose que certains éléments traversent facilement un corps et restent arrêtés par un autre. Beaucoup de détails sont aujourd'hui dépassés, mais l'enquête refuse les explications générales qui ne tiennent pas compte des différences. Un même phénomène produit des effets variés selon les conditions. Cette attention aux cas constitue l'une des qualités du livre VI. Lucrèce ne se contente pas d'affirmer « la foudre est matérielle » ; il demande comment sa matière agit sur le bois, la pierre, le bronze, le vin ou le corps vivant.

## **85. Nuages et trombes**

Les nuages se forment lorsque des particules d'eau et d'air s'assemblent dans les hauteurs. Ils peuvent se renforcer par les vapeurs venues de la mer et de la terre, se déplacer sous l'action des vents, puis se déchirer. Pour les trombes, Lucrèce imagine un vent enfermé qui met une masse nuageuse en rotation et l'étire vers la mer comme une colonne. La description mêle observation, analogie et hypothèse. Elle évoque ce que nous appelons aujourd'hui une trombe marine ou une tornade, sans en connaître la dynamique météorologique. Le ciel n'est plus un plafond immobile : c'est un milieu rempli de circulations, d'équilibres instables et d'échanges avec la surface. La violence du phénomène vient de cette organisation matérielle, non du passage d'un être surnaturel.

## **86. Pluie, arc-en-ciel et phénomènes du ciel**

La pluie naît lorsque les nuages accumulent trop d'humidité, se compriment et libèrent leurs eaux. Le soleil, la chaleur et les vents participent aux échanges qui font monter les vapeurs et retomber les gouttes. L'arc-en-ciel apparaît dans une région humide opposée au soleil, lorsque la lumière rencontre les gouttelettes et se décompose aux yeux de l'observateur. Lucrèce ne possède pas la théorie de la réfraction, mais il saisit que la couleur dépend à la fois de la lumière, de l'eau et de la position du regard. La merveille demeure entière ; elle change seulement de statut. Expliquer un arc-en-ciel ne le rend pas moins beau. Cela évite d'en faire un signe personnel ou une promesse inscrite dans le ciel. La connaissance déplace l'émerveillement de l'intention supposée vers le phénomène lui-même.

### **87. Terrae motus, les tremblements de terre**

Sous la surface solide, Lucrèce imagine de vastes cavités remplies d'air, d'eau et de roches. Un vent souterrain peut s'y accumuler, déplacer des masses, ébranler les parois ou chercher une issue. Le sol tremble alors comme un bâtiment secoué par le passage d'un lourd chariot. D'autres séismes viendraient de l'effondrement de cavernes ou de courants d'eau profonds. La tectonique des plaques fournit aujourd'hui un autre cadre, mais l'intuition essentielle est claire : l'immobilité du sol est une apparence locale. La Terre possède une profondeur active, traversée de forces que nous ne voyons pas. Lucrèce retire ainsi le séisme aux mythes des dieux ou des géants souterrains. La catastrophe n'est pas un jugement ; elle résulte de la structure et des mouvements d'un monde matériel.

### **88. L'Etna et le feu souterrain**

L'Etna, en Sicile, était l'un des volcans les plus célèbres de l'Antiquité. Les mythes plaçaient sous la montagne la forge du dieu Vulcain ou le géant Encelade, dont les mouvements provoquaient les éruptions. Lucrèce refuse ces personnages explicatifs. Il imagine un réseau de cavernes où circulent l'air, le feu, les pierres et des matières inflammables. Les vents attisent la chaleur, arrachent des fragments et les poussent vers les ouvertures. Cette géologie est rudimentaire, mais elle constitue un geste puissant : la montagne possède une anatomie, pas une intention. L'éruption devient un problème de conduits, de pressions et de combustibles. Le poète conserve le spectacle terrifiant du volcan tout en le faisant entrer dans la continuité des phénomènes terrestres.

### **89. Les crues du Nil**

Le Nil débordait chaque année et déposait sur les terres d'Égypte un limon indispensable aux cultures. Pour un Romain, l'origine de cette crue lointaine restait mystérieuse. Lucrèce énumère plusieurs possibilités : vents saisonniers qui repoussent les eaux, pluies tombées très loin en amont, fonte de neiges dans des montagnes inconnues, accumulation de sable ou apport de la mer. Plusieurs de ces hypothèses sont fausses ou incomplètes ; les pluies de la région des Grands Lacs et des hauts plateaux africains jouent le rôle décisif. L'intérêt du passage réside dans son honnêteté. Lucrèce ne possède pas l'information nécessaire et ne prétend pas la posséder. Il transforme une ignorance en éventail de causes naturelles, laissant la recherche ouverte plutôt que de combler le vide par un prodige.

### **90. Eaux étranges et vapeurs mortelles**

Certaines sources sont chaudes, d'autres froides ; certaines semblent pétrifier les objets, enflammer une matière ou rendre malade. Des oiseaux tombent dans des lieux où l'air est chargé d'émanations nocives. Lucrèce rassemble ces récits pour montrer que l'eau et le sol transportent des éléments invisibles capables d'agir très différemment sur les corps. L'Antiquité connaissait notamment des grottes, des lacs et des régions volcaniques où des gaz pouvaient asphyxier les animaux. Les explications particulières du poète ne sont pas toujours vérifiables, et certains exemples relèvent de traditions merveilleuses. Mais son principe est fécond : une propriété surprenante n'abolit pas la nature. Elle invite à chercher la composition du milieu, les substances dissoutes et les échanges entre terre, air, eau et vivant.

### **91. Magnes, la pierre d'aimant**

La pierre magnétique doit son nom traditionnel à la Magnésie, région du monde grec, bien que l'histoire exacte du mot reste incertaine. Lucrèce décrit une expérience spectaculaire : des anneaux de fer peuvent s'attacher les uns aux autres en chaîne sous l'action d'un aimant. Pour expliquer cette force sans contact visible, il imagine que la pierre émet un flux d'atomes qui chasse l'air entre elle et le fer. L'espace ainsi libéré, combiné à des mouvements internes, attirerait le métal. Le mécanisme est faux, mais le problème est admirablement posé. Comment un corps peut-il en mouvoir un autre à distance ? Lucrèce refuse d'appeler « sympathie » mystérieuse ce qu'il ne comprend pas encore. Il construit une histoire de flux, de vide et de pression qui reste entièrement matérielle.

### **92. Semina morbi, les semences de maladie**

Les maladies peuvent venir de « semences » répandues dans l'air, l'eau ou les aliments. Certaines particules conviennent à notre corps et le nourrissent ; d'autres pénètrent ses voies, troublent son

équilibre et déclenchent la fièvre ou la douleur. Lucrèce n'identifie pas des microbes et ne formule pas une théorie microbienne de la contagion. Le mot « semence » appartient à son vocabulaire atomiste général. Mais l'idée qu'un milieu transporte des agents corporels invisibles capables de rendre malade est remarquable. Elle éloigne l'épidémie du châtement divin et permet de penser la différence des climats, des populations et des expositions. Une maladie n'a pas besoin de choisir sa victime ; elle rencontre un organisme dans certaines conditions. Cette causalité impersonnelle prépare la terrible description finale de la peste d'Athènes.

### **<sup>93</sup>. La peste d'Athènes**

Lucrèce reprend largement le récit de l'historien grec Thucydide, témoin de l'épidémie qui frappa Athènes à partir de 430 avant notre ère pendant la guerre du Péloponnèse. Il décrit les symptômes, la soif, la contagion, l'épuisement des soignants, l'entassement des morts et l'effondrement des rites funéraires. Le poème s'achève sur des familles qui se battent pour brûler leurs proches. Cette fin est saisissante après six livres destinés à libérer de la peur. Elle rappelle que la philosophie ne promet pas une nature bienveillante ni l'immunité contre la catastrophe. Elle peut seulement retirer au malheur l'idée d'une punition divine et aider à regarder les causes. On ignore si Lucrèce voulait terminer exactement ainsi ou si le poème est resté inachevé. Dans les deux cas, aucune consolation artificielle ne vient refermer le monde.



— ✱ —

# Une édition riche de 61 planches d'illustrations qui traduisent visuellement la pensée de l'auteur.

— ✱ —

Écrit au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, *De rerum natura* est le grand poème philosophique de Lucrèce. Avec clarté, audace et beauté, il y expose la nature dans toute son étendue : le monde est composé d'atomes en mouvement dans le vide, sans intervention divine ni finalité cachée.

De la naissance des choses à la vie des êtres, de la perception à l'origine des illusions, Lucrèce guide le lecteur vers une compréhension libre et sereine de l'univers. Il dénoue les peurs que nourrissent la superstition et l'ignorance, et rappelle à chacun la grandeur de la nature et la dignité de l'esprit humain.

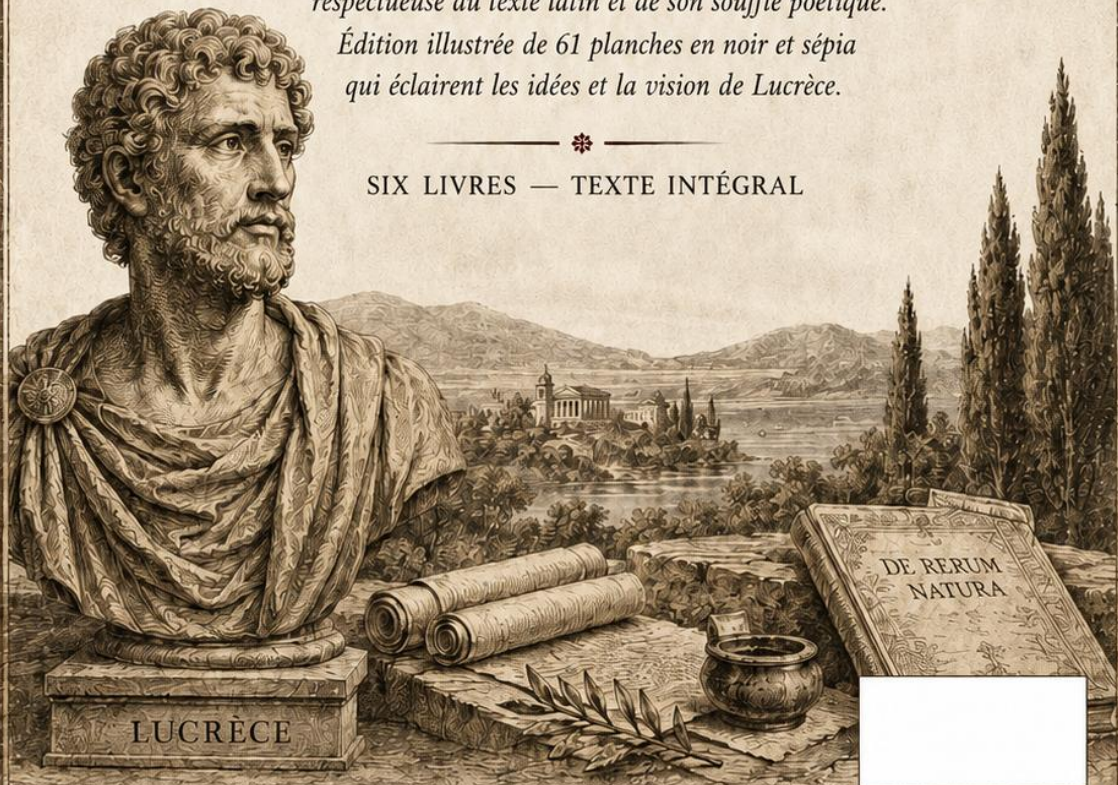
— ✱ —

*Traduction française en vers d'André Lefèvre,  
respectueuse du texte latin et de son souffle poétique.*

*Édition illustrée de 61 planches en noir et sépia  
qui éclairent les idées et la vision de Lucrèce.*

— ✱ —

SIX LIVRES — TEXTE INTÉGRAL



— ✱ — ÉDITIONS SKANDALON — ✱ —